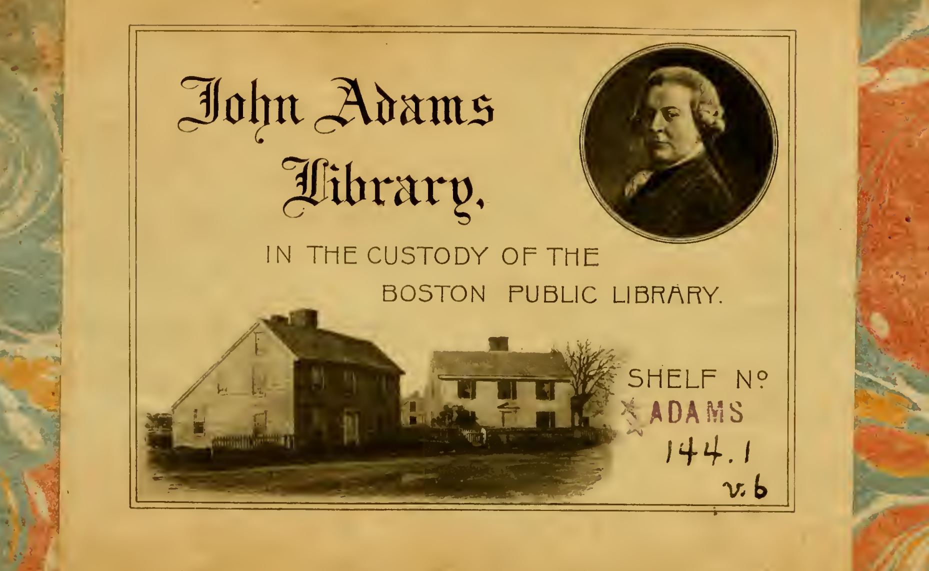






HISTOIRE
ROMAINE
DE TITE LIVE,
TROISIEME DECADE.

TOME II.

HISTOIRE
ROMAINE
DE TITE LIVE,

CONTENANT

L'Histoire de la seconde Guerre Punique;

Traduite en François par M. GUERIN, ancien Professeur d'Eloquence dans l'Université de Paris.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez BARBOU, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins.

M. DCC. LXIX.



HISTOIRE DE LA SECONDE GUERRE DE CARTHAGE.

LIVRE V.

SOMMAIRE.

PUB. CORN. SCIPION, appellé depuis l'Africain, est nommé édile avant l'âge. Annibal se rend maître de Tarente par le moyen d'une conjuration de quelques jeunes-gens de cette ville. Les Romains conservent la citadelle. On institue les jeux Apollinaires. Les consuls Q. Fulvius & Ap. Claudius défont Hannon, l'un des généraux Carthaginois. Le proconsul Tib. Sempronius Gracchus, est tué par Magon dans une embuscade, où il se laisse entraîner par la trahison d'un Lucanien qui étoit son hôte. Centénius Pénula demande au sénat une armée, avec laquelle il promet de faire merveilles. Mais ce fanfaron est défait & tué avec tout son monde par ce même An-

nibal, qu'il s'étoit fait fort de vaincre. Le préteur Cn. Fulvius est défait par Annibal, perd seize mille hommes, & se sauve difficilement avec deux cents cavaliers. Les consuls Q. Ful. & Ap. Claudius mettent le siege devant Capoue. Marcellus se rend maître de Syracuse après trois ans de siege. Dans le tumulte de cette ville, prise d'assaut, Archimede, attentif à considérer des figures qu'il avoit tracées sur la poussiere, est tué par un soldat dont il n'est pas connu. Les deux Scipions, Pub. & Cn. terminent les heureux succès qu'ils ont eus en Espagne pendant huit années, par la plus funeste des catastrophes; ils sont défaits & tués avec leurs armées presque entieres. Et ce désastre auroit fait perdre aux Romains toute la province: mais L. Marcius, simple Chevalier Romain, par sa valeur & son adresse, ramasse les débris des deux armées, qui le choisissent pour leur chef; attaque & prend les deux camps des ennemis, leur tue trente-sept mille hommes, & en prend dix-huit cents, avec un butin très-considérable.

Annibal espere de se rendre maître de Tarente.

PENDANT que les choses que je viens d'exposer se passoient en Afrique & en Espagne, Annibal demeura dans le territoire de Tarente, occupé de l'espérance de se rendre maître de cette ville par la trahison de ses habitants. En attendant, quelques villes obscures de leur dépendance, & de celle des Salentins, se rendirent à lui. Dans le même temps, des 12 peuples de l'Abruzze qui avoient

pris le parti d'Annibal l'année précédente, ceux de Consense & de Térinée rentrerent dans l'amitié des Romains. Leur exemple auroit été suivi d'un plus grand nombre, sans la défaite que s'attira, par sa témerité, L. Pomponius Véjentanus, préfet des alliés. Quelques avantages qu'il avoit remportés sur les ennemis dans le pays des Brutiens, à l'occasion des fourages, lui ayant enflé le cœur, il se regarda comme un général consommé; & ayant ramassé quelques troupes à la hâte, il eut l'audace d'aller présenter la bataille à Hannon, qui lui tua, ou lui prit grand nombre d'hommes, tant paysans qu'esclaves, aussi peu capables de discipline que leur chef. La moindre perte qu'on fit en cette occasion, fut celle du préfet lui-même, qui étant demeuré prisonnier, porta la peine d'une entreprise insensée, & d'une infinité de dommages que ses infidélités avoient causés à l'État & à ses associés, lorsqu'il avoit été chargé du recouvrement des deniers de la république, avant de s'engager dans le métier de la guerre. Le consul Sempronius livra dans la Lucanie plusieurs petits combats peu mémorables, & se rendit maître d'un grand nombre de petites villes sans nom. La longueur de la guerre, & l'alter-

Pomponius, aussi ignorant général, qu'infidèle financier, est battu par Hannon.

native des bons & des mauvais ſuccès, introduiſit un ſi grand changement dans la fortune & dans les eſprits des Romains ; elle altéra tellement la religion de leurs ancêtres, par le mêlange de pluſieurs cérémonies étrangeres, qu'il ſembloit que les hommes & les dieux fuſſent devenus tout autres qu'ils n'étoient auparavant : & ce n'étoit pas ſeulement dans le ſecret des maiſons particulieres qu'on aboliſſoit l'ancien culte ; mais au milieu de la place publique, & dans le capitole même, on voyoit des troupes de femmes offrir aux dieux des ſacrifices, & leur adreſſer des prieres inconnues juſques-là dans Rome. Une foule de prêtres & de devins avoient rempli les eſprits de vaines ſuperſtitions : & ce déſordre avoit encore été augmenté par une multitude de gens de la campagne, que la ſtérilité des terres, cauſée par la longueur de la guerre, avoit obligés de ſe refugier dans la ville, & par la facilité que trouvoient ces fanatiques, de s'enrichir aux dépens d'une populace aveugle, en exerçant impunément un art auſſi pernicieux qu'il étoit nouveau. Les gens de bien commencerent à murmurer en ſecret contre ces abus, juſques à ce qu'enfin les plaintes en furent

Nouveautés dans la religion, réprimée par la ſévérité des magiſtrats.

portées au sénat. Les édiles & les triumvirs capitaux ayant été donc sévérement blâmés de leur négligence, se mirent en devoir de chasser cette canaille de la place publique, & de renverser les autels sur lesquels ils se préparoient à offrir leurs sacrifices impies. Mais ils avoient entrepris une réforme qui étoit au dessus de leur autorité; & peu s'en fallut qu'ils ne fussent outragés eux-mêmes dans leurs personnes. Le mal avoit fait trop de progrès pour être guéri par les magistrats du second ordre; & le sénat fut obligé de charger le préteur M. Attilius de délivrer la république d'une superstition si dangereuse. Ce magistrat ordonna, par un édit qui fut publié dans l'assemblée du peuple, que quiconque avoit entre ses mains des formules de prophéties, de prieres ou de sacrifices par écrit, eût à les lui remettre avant les calendes d'Avril; & défendit à toute personne, de quelque condition qu'elle pût être, de sacrifier en aucun lieu public ou sacré, avec des cérémonies nouvelles & étrangeres.

Il mourut cette année plusieurs prêtres publics; savoir, L. Corn. Lentulus, grand pontife; C. Papirius Masson, fils de C. pontife; Pub. Furius, augure,

& C. Papirius Maſſon, fils de Lucius, décemvir des ſacrifices. On donna la place de Lentulus à M. Corn. Céthégus, & celle de Papirius à Cn. Servilius Cépion. L. Quintius Flamininus fut créé augure, & L. Corn. Lentulus décemvir des ſacrifices. Le temps des aſſemblées conſulaires approchoit. Mais comme on n'étoit pas d'avis de rappeller les conſuls, occupés du ſoin de la guerre, T. Sempronius nomma C. Claudius Centon dictateur pour y préſider; & celui-ci ſe choiſit pour maître de la cavalerie Q. Ful. Flaccus. Dès le premier jour des aſſemblées, le dictateur nomma conſuls le même Q. Ful. Flaccus, ſon maître de cavalerie, & Appius Claud. Pulcher, qui avoit été préteur en Sicile. Enſuite on éleva à la préture Cn. Ful. Flaccus, C. Claudius Néron, M. Junius Silanus, & Pub. Corn. Sulla. Et auſſi-tôt le dictateur ſe démit de ſa charge. Cette même année, P. Corn. Scipion, depuis ſurnommé l'Africain, exerça la queſture avec M. Corn. Céthégus. Lorſque le premier demandoit cette charge, les tribuns du peuple s'oppoſerent à ſa nomination, apportant pour raiſon qu'il n'avoit pas l'âge porté par les loix. Mais il répondit, ſans s'étonner, que ſi ſes

Pub. Scipion, édile avant l'âge.

citoyens vouloient l'élever à cette dignité, il étoit aſſez âgé pour s'en bien acquitter. Et ſur-le-champ, toutes les tribus lui donnerent leurs ſuffrages, avec tant de zele & d'uniformité, que les tribuns ſe déſiſterent de leur oppoſition ſans héſiter. Les édiles, pour marquer au peuple leur reconnoiſſance, firent célébrer pendant deux jours les jeux Romains, avec autant de magnificence qu'il étoit poſſible en ce temps-là, & ordonnerent qu'on diſtribuât à chaque citoyen certaine meſure d'huile. Les édiles L. Villius Tappulus, & M. Fundanius Fundulus accuſerent pluſieurs Dames Romaines devant le peuple, de mener une vie déréglée ; & il y en eut quelques-unes qui furent condamnées & envoyées en exil. Les jeux plébéiens furent célébrés pendant deux jours ; & à leur occaſion, on offrit à Jupiter un ſacrifice & un feſtin.

Q. Fulvius Flaccus, & Appius Claudius, prirent poſſeſſion du conſulat, où le premier avoit déja été élevé deux fois ; & les préteurs tirerent les provinces au ſort. P. Corn. Sulla fut chargé du ſoin de rendre la Juſtice à Rome, tant aux citoyens qu'aux étrangers, ce qui avoit occupé auparavant deux préteurs. Cn.

Q. Fulvius Flaccus & Appius Claudius, conſuls. An de Rome 540.

Fulvius Flaccus eut pour ſon département l'Apouille, C. Claudius Néron eut Sueſſule, & M. Junius Silanus une partie de la Toſcane. Les deux conſuls eurent ordre de faire la guerre contre Annibal, avec chacun deux légions qui leur devoient être remiſes, à l'un par Q. Fabius, conſul de l'année précédente, à l'autre par Fulvius Centumalus. On décerna au préteur Fulvius Flaccus celles qui avoient ſervi à Lucérie ſous le préteur Emilius ; & à Claude Néron, ſon collegue, celles que C. Térentius avoit commandées dans le canton de Picene. Ils devoient faire des levées chacun pour recruter celles qui leur étoient échues. On donna à M. Junius pour garder le pays qui lui étoit tombé en partage, les légions de la ville de l'année précédente. T. Sempronius Gracchus, & Pub. Sempronius Tuditanus furent continués dans leurs gouvernements de la Lucanie & de la Gaule, avec la même autorité & les mêmes armées. Pub. Lentulus commanda, comme devant, dans l'ancienne province des Romains en Sicile ; & M. Marcellus reſta dans celle qui comprenoit Syracuſe & le royaume d'Hiéron. On laiſſa à T. Otacilius le commandement de la flotte, à M. Va-

lérius le gouvernement de la Grece, à Q. Mucius Scévola celui de la Sardaigne, & aux deux Scipions, Pub. & Cn. Cornélius, celui des Eſpagnes. Les conſuls leverent deux légions de citoyens qu'ils ajouterent aux anciennes armées; & cette année, les troupes qu'on mit ſur pied monterent à vingt-trois légions. M. Poſthumius Pyrgenſis empêcha les levées des conſuls, & peu s'en fallut qu'il n'excitât de grands troubles dans l'Etat. Ce Poſthumius étoit un des fermiers de la république, & pendant pluſieurs années, il n'avoit pas eu ſon pareil pour l'avarice & la fraude, excepté L. Pomponius Véjentanus, qui, un an auparavant, ayant eu la témérité de combattre contre les Carthaginois dans la Lucanie, avoit été battu & fait priſonnier par Hannon, leur général. Ces publicains s'étoient chargés de faire porter aux armées qui ſervoient dans les provinces éloignées, les proviſions qui leur étoient néceſſaires; les conditions de leur marché étoient, que la république prendroit ſur ſon compte les pertes qui pourroient arriver par la violence des tempêtes. Cette convention avoit donné lieu à deux eſpeces de friponneries. Non-ſeulement ils avoient ſuppoſé

Fraude des publicains, ou traitants, & entr'autres de Poſthumius.

de faux naufrages, mais encore ils en avoient annoncé de véritables, qui étoient arrivés par leur faute, & non par hazard. Car ayant chargé ſur des vaiſſeaux vieux & délabrés des marchandiſes de vil prix, & en petite quantité, ils les avoient ſubmergés, après avoir ſauvé les nautonniers & les matelots ſur des eſquifs préparés à deſſein. Enſuite ils avoient fourni de faux dénombrements d'un grand nombre d'effets conſidérables. Le préteur M. Attilius informé de cette fraude, l'avoit dénoncée au ſénat dès l'année précédente. Mais comme dans les conjonctures préſentes on vouloit ménager les traitants, on n'avoit pas jugé à propos de donner d'arrêt contre eux. Le peuple ſe montra plus ſévere à leur égard. Les Carvilius Spurius & Lucius, deux de ſes tribuns, indignés d'une malverſation ſi odieuſe & ſi infâme, accuſerent Poſthumius, & conclurent à ce qu'il fût condamné à une amende (*) de 200000 pieces de monnoie. Le jour où il devoit comparoître pour ſe défendre étant venu, il parut devant le peuple, aſſemblé en ſi grand nombre, que la place du capitole

Pomponius condamné à l'amende.

(*) Cent mille livres ſi c'étoient des deniers, ou trente mille livres ſi c'étoient des ſeſterces.

pouvoit à peine le contenir. Sa cauſe fut plaidée. Mais les eſprits étoient ſi mal diſpoſés en ſa faveur, que la ſeule eſpérance qui lui reſta, fut que C. Servilius Caſca, tribun du peuple, & ſon proche parent, s'oppoſât aux concluſions de ſes collegues, avant que les tribus allaſſent aux voix. Les témoins ayant été entendus, les tribuns firent écarter le peuple ; & on alloit tirer au ſort, pour ſavoir quelle tribu donneroit ſon ſuffrage la premiere. Cependant les accuſés preſſoient Caſca de congédier l'aſſemblée & de faire remettre le jugement. Par hazard Caſca étoit aſſis le premier ſur un coin de la tribune aux harangues, partagé entre la crainte de voir condamner ſon parent, & la honte de défendre une ſi mauvaiſe cauſe. Les traitants voyant qu'ils avoient peu à eſpérer de ſa protection, pour exciter quelque trouble qui empêchât la déciſion de cette affaire, s'avancerent avec leur eſcorte dans l'eſpace qui étoit reſté vuide par la retraite du peuple, diſputant hautement contre les tribuns & contre le peuple même. On étoit près d'en venir aux mains, lorſque le conſul s'adreſſant aux tribuns : » Ne voyez-vous pas, leur » dit-il, qu'on mépriſe votre autorité,

Audace inouie de traitants.

» qu'on vous fait violence, & que si
» vous ne congédiez promptement l'as-
» semblée, la sédition va éclater?

Dès que le peuple se fut retiré par l'ordre des tribuns, on assembla le sénat, à qui les consuls exposerent le tumulte que l'audace des publicains avoit excité parmi le peuple, pour l'empêcher de donner son suffrage: » Que M. Fu-
» rius Camillus, dont l'exil avoit en-
» traîné la ruine de la ville, avoit souffert
» que ses citoyens irrités prononçassent
» contre lui une condamnation injuste:
» qu'avant lui les décemvirs, après
» avoir établi des loix qui avoient as-
» suré jusqu'à ce jour la liberté, les biens
» & la vie des citoyens; & dans la
» suite plusieurs autres Romains, des
» premiers de la république, avoient
» souffert patiemment les jugements que
» le peuple avoit rendus contr'eux: que
» Posthumius seul avoit employé la vio-
» lence, pour ôter à ses citoyens la
» liberté des suffrages: qu'il avoit cassé
» & annullé une assemblée du peuple:
» qu'il avoit foulé aux pieds l'autorité
» respectable des tribuns: qu'il avoit
» attaqué le peuple à la tête d'une troupe
» de séditieux, rangés comme en ba-
» taille: qu'il s'étoit emparé d'un poste,

par le moyen duquel il avoit ſéparé «
le peuple d'avec ſes tribuns, pour «
les empêcher de recueillir les voix : «
que ſi l'on n'avoit point combattu ; «
ſi l'on n'avoit point répandu de ſang, «
on n'en étoit redevable qu'à la rete- «
nue & à la patience des magiſtrats, «
qui avoient cédé pour le préſent à «
la fureur & à l'audace d'un petit nom- «
bre, & avoient mieux aimé ſe laiſ- «
ſer vaincre, eux & le peuple Ro- «
main, en congédiant l'aſſemblée, «
qu'auſſi-bien l'accuſé auroit empêchée «
par la force & par les armes, que «
de lui donner, à lui & à ſes partiſans, «
l'occaſion qu'ils cherchoient d'en ve- «
nir aux mains «. Les plus gens de bien ayant parlé à-peu-près dans les mêmes termes, contre des injuſtices ſi criantes, & le ſénat ayant déclaré qu'elles avoient des conſéquences très-pernicieuſes pour la république, les tribuns abandonnerent auſſi-tôt l'amende pécuniaire dont ils s'étoient contentés d'abord ; & ayant pris contre l'accuſé de nouvelles concluſions qui alloient à la mort, ils ordonnerent en attendant au licteur de ſe ſaiſir de la perſonne de Poſthumius, & de le conduire en priſon, s'il ne donnoit des cautions qui s'obligeaſſent de

le repréſenter en temps & lieu. Poſthumius donna des cautions, mais il ne comparut point au jour marqué. Ce qui fit que le peuple, ſur le requiſitoire des tribuns, ordonna, que ſi Poſthumius ne ſe préſentoit pas avant les calendes de Mai, & qu'ayant été cité, il ne comparût pas, ni perſonne pour lui, il fût dès-là tenu pour exilé ; exclus de tous les privileges de citoyen Romain, ſes biens vendus au profit de la république, & lui banni à perpétuité de ſa patrie.

Poſthumius & ſes complices bannis à perpétuité.

Enſuite tous ceux qui avoient eu part au tumulte & à la ſédition, furent ajournés chacun en leur particulier, & ſommés de donner des cautions. On demandoit contre eux la peine de mort. D'abord ceux qui n'avoient point de caution à donner, & enſuite ceux mêmes qui en pouvoient fournir, furent traînés en priſon. La plupart, pour éviter ce péril, s'en allerent volontairement en exil. Voilà quelle fut l'iſſue de la fraude des traitants, & de l'audace qui avoit entrepris de la défendre.

Enſuite on tint des aſſemblées pour créer un ſouverain pontife. Ce fut le nouveau pontife M. C. Céthégus qui y préſida. Il s'en préſenta trois qui demandoient cette place avec beaucoup d'ar-

deur : Q. Fulvius Flaccus, actuellement conſul pour la troiſieme fois, & qui avoit auſſi exercé la cenſure ; T. Manlius Torquatus, qui avoit auſſi été deux fois conſul & cenſeur ; & P. Licinius Craſſus, qui étoit en même-temps ſur le point de demander l'édilité curule. Ce dernier, tout jeune qu'il étoit, l'emporta ſur ſes compétiteurs, malgré leur âge avancé & les charges qu'ils avoient exercées. Depuis ſix vingts ans, P. Cornélius Coluſſa & lui, étoient les ſeuls qui euſſent été créés grands pontifes, avant d'avoir poſſédé des magiſtratures curules. Les conſuls trouvoient de grandes difficultés à achever les levées. Il n'y avoit point aſſez de jeuneſſe pour recruter les anciennes légions, & former les nouvelles qui avoient été décernées. Cependant le ſénat leur ayant défendu d'abandonner cette entrepriſe, fit créer un double triumvirat ; & ceux qui furent nommés, eurent ordre de parcourir les bourgs & les villes d'Italie, les uns dans l'eſpace de cinquante milles autour de Rome, & les autres au-delà de cette étendue, & d'examiner avec ſoin tout ce qui ſe trouveroit de jeuneſſe dans chaque canton. Ils devoient enrôler tous ceux qui leur paroîtroient aſſez forts pour

porter les armes, quoiqu'ils n'eussent pas encore atteint l'âge marqué par les loix. On pria les tribuns du peuple de proposer, s'ils le jugeoient à propos, une loi, en vertu de laquelle ceux qui se seroient enrôlés avant l'âge de dix-sept ans, compteroient leurs campagnes du jour de leur engagement, aussi-bien que ceux qui entroient dans le service à dix-neuf ans, ou après cet âge. Les triumvirs furent créés; & en vertu de l'arrêt du sénat, ils firent dans la campagne les levées dont ils étoient chargés.

En ce même temps on fit lecture dans le sénat des lettres que M. Marcellus avoit écrites de Sicile, au sujet d'une requête qui lui avoit été présentée par les soldats que P. Lentulus commandoit dans cette province. Cette armée étoit composée de ceux qui étoient restés de la bataille de Cannes, & qui avoient été relégués en Sicile, sans espérance de repasser en Italie, tant qu'on auroit guerre contre les Carthaginois. Ces troupes, avec l'agrément de Lentulus leur géneral, envoyerent en ambassade vers Marcellus, qui étoit alors en quartier d'hiver, les premiers officiers de leur cavalerie & de leurs légions. Et celui qui étoit chargé de porter la parole ayant

Députés de l'armée de Cannes à Marcellus.

eu permiſſion de parler : « Seigneur, dit-il à Marcellus, nous aurions été « vous trouver en Italie dans le temps « de votre conſulat, lorſque le ſénat eut « rendu contre nous un arrêt, juſte à la « vérité, mais triſte & ſévere, ſi nous « n'avions compté qu'on nous envoyoit « dans une province, où la mort de « deux Rois avoit cauſé de grandes ré- « volutions, pour y ſoutenir, contre les « Siciliens & les Carthaginois tout en- « ſemble, une guerre rude & pénible, « dans laquelle nous aurions occaſion « d'appaiſer le reſſentiment de notre pa- « trie, en nous couvrant de bleſſures, « & en verſant notre ſang pour ſes in- « térêts. C'eſt ainſi que du temps de nos « peres, ceux qui étoient devenus les « priſonniers de Pyrrhus auprès d'Hé- « raclée, effacerent dans la ſuite la honte « de leur défaite, en combattant con- « tre le même Pyrrhus. Après tout, « quelle raiſon avez-vous eue, de con- « cevoir contre nous une indignation, « que vous conſervez depuis ſi long- « temps, Meſſieurs ? car il me ſemble, « Seigneur, lorſque j'ai l'honneur de « vous parler, que je vois les deux « conſuls & tout le ſénat renfermés dans « votre perſonne : au-moins ſuis-je bien «

Ils demandent qu'on les emploie contre l'ennemi.

» assuré, que si nous avions combattu
» sous vos auspices à la journée de Can-
» nes, le sort de la république, & le
» nôtre, n'auroit pas été si déplorable.
» Mais avant que je plaigne devant vous
» notre malheureuse condition, souffrez
» que je me justifie, moi & mes com-
» pagnons, du crime dont on nous ac-
» cuse. Si l'on ne veut pas imputer no-
» tre défaite à la colere des dieux, ou
» à l'ordre immuable du destin, mais à
» la faute de quelques mortels, sur qui
» doit enfin tomber cette faute ? Est-ce
» sur les soldats, ou sur les chefs ? Je
» me garderai bien, moi qui ne suis
» qu'un subalterne, de blâmer la con-
» duite de mon général ; sur-tout ayant
» appris que le sénat l'a fait remer-
» cier de n'avoir point désespéré du
» salut de la république ; & que de-
» puis sa fuite à Cannes, on lui a tou-
» jours continué le commandement, &
» que tous les autres tribuns militaires
» qui sont échappés de cette bataille, de-
» mandent les charges & les dignités,
» & les obtiennent à leur rang. Mais
» qu'il me soit au-moins permis, Mes-
» sieurs les Sénateurs, de vous deman-
» der s'il est juste que, pleins de dou-
» ceur & d'indulgence pour vous-mê-

mes & pour vos enfants, vous fassiez « tomber tout le poids de votre colere, « de votre sévérité & de votre mépris « sur les soldats, comme sur de vils es- « claves ? Me direz-vous que le consul « & les premiers de la ville ont pu, « sans se déshonorer, prendre la fuite, « lorsqu'il ne leur restoit plus d'autre « ressource ; mais que vous n'aviez en- « voyé les soldats au combat que pour « y périr ? Mais à la bataille d'Allia, « presque toute l'armée prit la fuite. « Aux Fourches de Caudium, les sol- « dats livrerent leurs armes à l'ennemi, « sans même avoir tenté de s'en servir : « pour ne point parler des autres com- « bats dont l'issue a été aussi triste que « honteuse. Cependant on songea si peu « à noter ces armées d'aucune infamie, « que la ville de Rome ne dut son salut « qu'à ces mêmes légions, qui avoient « pris la fuite à Veies avec tant de « frayeur & de précipitation ; & que « les troupes qui avoient passé sous le « joug honteux des Samnites à Cau- « dium, étant revenues à Rome sans « armes, furent renvoyées avec de nou- « velles armes contre ce même ennemi, « & lui firent essuyer à son tour le san- « glant affront, par lequel il avoit pris «

» tant de plaisir à nous humilier. Mais
» pour les soldats qui ont combattu à
» Cannes, peut-on raisonnablement les
» accuser de lâcheté, quand on sait
» qu'il en a été tué plus de cinquante
» mille sur la place ? quand on sait
» que le consul ne s'en est sauvé qu'a-
» vec soixante-dix cavaliers ; & que ceux
» qui n'y ont pas perdu la vie, ne l'ont
» conservée que parce que le vainqueur
» étoit las de tuer ? Lorsqu'on refusoit
» aux prisonniers de les racheter, tout
» le monde nous louoit de nous être
» réservés pour servir notre patrie, de
» nous être retirés à Venouse auprès
» du consul, & de lui avoir composé
» un corps de troupes, qui pouvoit pas-
» ser pour une armée dans les formes.
» Aujoud'hui notre condition est plus
» fâcheuse & plus dure, que n'a ja-
» mais été du temps de nos peres celle
» des prisonniers. Car toute la sévérité
» dont on a usé à leur égard, s'est tou-
» jours bornée à leur faire changer d'ar-
» mes & de compagnie, & à les faire
» camper séparément : & ils ne man-
» quoient point de recouvrer ce qu'on
» leur avoit ôté, dès la premiere oc-
» casion, où ils s'étoient signalés. Au-
» cun d'eux n'a jamais été exilé : on

n'a prolongé à aucun le terme où l'on « acquiert le rang d'émérite. Enfin on « les a toujours menés contre l'ennemi, « pour le combattre, & mettre fin ou « à leur vie ou à leur déshonneur. Pour « nous, à qui on ne peut rien repro- « cher, ſinon que nous ſommes cauſe « qu'il eſt échappé quelque Romain de « la journée de Cannes, nous ſommes « éloignés, non-ſeulement de notre pa- « trie & de l'Italie, mais même de la « vue des ennemis. On nous laiſſe lan- « guir dans un exil honteux, ſans eſpoir « d'effacer notre honte, d'appaiſer la co- « lere de nos citoyens, & enfin de « mourir avec honneur. Nous ne de- « mandons pas qu'on nous tire de no- « tre miſere, ni qu'on récompenſe no- « tre mérite. Qu'on nous mette ſeule- « ment dans l'occaſion d'éprouver no- « tre patience & notre courage : nous « demandons comme une faveur les pé- « rils & les travaux : nous demandons « comme une grace, qu'on nous mette « en état de remplir tous les devoirs « de gens de cœur, de ſoldats & de « Romains. Il y a deux ans qu'on fait « la guerre en Sicile avec beaucoup de « chaleur. Les Carthaginois & les Ro- « mains, tour-à-tour, prennent des «

» villes les uns ſur les autres : il s'y » livre des combats de cavalerie & d'in» fanterie : on aſſiége Syracuſe par mer » & par terre : nous entendons d'ici » le bruit des armes & les cris des com» battants ; tandis que nous languiſſons » dans un indigne repos, comme ſi nous » étions ſans armes & ſans bras. T. Sem» pronius a déja combattu pluſieurs fois » avec des légions d'eſclaves, & il leur » a fait obtenir pour prix de leur va» leur, la liberté & le rang de citoyens. » Employez-nous au-moins comme des » eſclaves que vous auriez achetés pour » cette guerre. Conduiſez-nous vers l'en» nemi, & ſouffrez que nous méritions » notre liberté en combattant. Eprouvez » notre valeur ſur mer, ſur terre, dans » les batailles rangées, dans le ſiege » des villes. Faites tomber ſur nous tout » ce qu'il y a de plus difficile & de » plus redoutable dans les travaux & » dans les périls : nous ſommes prêts » à tout entreprendre, afin de faire » une bonne fois ce que nous avons dû » faire à Cannes ; puiſqu'on a deſtiné » à l'ignominie tout le temps que nous » avons vécu depuis cette malheureuſe » journée.

Après ce diſcours, ils ſe jeterent aux

pieds de Marcellus. Mais ce général leur répondit, que la grace qu'ils demandoient paſſoit ſes pouvoirs : qu'il écriroit au ſénat, & exécuteroit les ordres qui lui ſeroient envoyés. En effet, il envoya aux nouveaux conſuls, comme on a dit, des lettres dont ils firent faire lecture dans l'aſſemblée. Les ſénateurs conſultés là deſſus, répondirent, qu'ils ne croyoient pas qu'il fût à propos de confier le ſalut & la gloire de la patrie à des ſoldats qui avoient abandonné leurs compagnons à Cannes pendant qu'ils combattoient encore. Que ſi Marcellus étoit d'un autre ſentiment, ils lui laiſſoient la liberté d'en uſer à leur égard de la maniere qu'il croiroit la plus convenable au bien de la république ; à condition cependant qu'ils ne joüiroient d'aucune exemption, qu'ils ne recevroient aucune récompenſe militaire, & ne reverroient point l'Italie, tant que les Carthaginois y feroient la guerre. Enſuite, en vertu d'un arrêt du ſénat, & d'un décret du peuple, le préteur de la ville tint des aſſemblées, dans leſquelles on créa des quinquevirs, pour faire rétablir les murs & les tours de la ville. On y ajouta deux triumvirs : l'un fut chargé de faire relever les temples de la For-

Le ſénat laiſſe Marcellus le juge des ſoldats de Cannes.

tune & de la mere Matute, en-deçà de la porte Carmentale ; & au-delà de la même porte, celui de l'Eſpérance, que le feu avoit conſumés l'année précédente : l'autre, de faire la recherche des ſtatües & des offrandes de ces mêmes temples, & d'en tenir un regiſtre, afin qu'on les y pût remettre en temps & lieu. Il y eut en ce temps-là des orages effroyables ſur le mont Albain : il plut des pierres pendant deux jours ſans interruption. La foudre tomba ſur pluſieurs édifices, entr'autres ſur deux chapelles dans le capitole, & ſur les retranchements du camp de Sueſſule, en pluſieurs endroits, où il y eut deux ſentinelles de tués. A Cumes, la muraille & pluſieurs tours furent non-ſeulement frappées du tonnerre, mais entiérement renverſées. A Réate, un rocher aſſez gros ſembla voler dans les airs, & le ſoleil parut d'une rougeur extraordinaire, & qui approchoit de la couleur du ſang. Pour expier ces prodiges, on fit une proceſſion publique pendant un jour : & pluſieurs jours de ſuite, les conſuls furent occupés à des ſacrifices. On fit dans le même temps une neuvaine. Il y avoit déja long-temps que les Romains craignoient autant la révolte des Tarentins, qu'Annibal

nibal avoit lieu de l'eſpérer, lorſqu'il ſe préſenta au dehors de cette ville une occaſion qui en hâta l'exécution. Phileas, citoyen de Tarente, étoit depuis long-temps à Rome ſur le pied d'ambaſſadeur. C'étoit un homme d'un caractere inquiet, & qui ſouffroit impatiemment le repos dont il jouiſſoit depuis long-temps. Il trouva le moyen d'être introduit auprès des ôtages que les Tarentins avoient donnés à la république, & que l'on gardoit à Rome dans le veſtibule du temple de la Liberté. On ne les veilloit pas avec beaucoup de ſoin, parce qu'il n'étoit ni de leur intérêt, ni de celui de leur patrie, de tromper les Romains. Dans pluſieurs converſations qu'il eut avec eux, il leur perſuada enfin de ſe ſauver; & ayant corrompu deux de ceux qui avoient les clefs des portes du temple, il les tira à l'entrée de la nuit du lieu où ils étoient enfermés, & s'enfuit avec eux, leur ſervant en même-temps & de chef & de guide. Dès que le jour parut, le bruit de leur évaſion ſe répandit dans la ville. On envoya ſur le champ après eux des gens qui les joignirent à Tarracine, & les ramenerent à Rome. On les conduiſit dans le lieu des aſſemblées; & après y

Les ôtages de Tarente s'enfuient de Rome.

Ils y ſont ramenés, & punis de mort.

avoir été battus de verges, du consentement du peuple, ils furent précipités du haut du roc Tarpeien.

Une punition si atroce irrita les esprits, non-seulement des peuples en géneral des deux villes Grecques les plus célebres qui fussent en Italie, mais encore des citoyens en particulier, à proportion qu'ils étoient liés par le sang ou par l'amitié, avec ceux à qui on avoit si cruellement fait perdre la vie. Parmi ceux-là, treize jeunes Tarentins des plus qualifiés, sous la conduite de Nicon & de Philemene, formerent une conspiration contre les Romains. Ces deux derniers, persuadés qu'ils devoient faire part à Annibal de leur dessein, avant de se mettre en devoir de l'exécuter, partirent de nuit pour l'aller trouver, étant sortis de la ville sous prétexte d'une partie de chasse. Lorsqu'ils furent près de son camp, les autres se tinrent cachés dans une forêt voisine du chemin, tandis que Nicon & Philemene s'étant avancés jusqu'aux premiers corps de garde, furent pris & conduits à Annibal, comme ils le demandoient. Quand ils lui eurent exposé le sujet de leur voyage, & l'entreprise qu'ils avoient formée, il leur donna de grands éloges. Et leur ayant promis

Conspiration faite à Tarente contre les Romains.

toute ſorte de récompenſes, il voulut que pour perſuader à leurs compatriotes qu'ils n'étoient ſortis que pour butiner, ils chaſſaſſent devant eux, en s'en retournant dans la ville, des troupeaux appartenants aux Carthaginois, qui paiſſoient à quelque diſtance de ce lieu. Qu'ils le pourroient faire en toute ſûreté, & ſans trouver aucune réſiſtance. Ils entrerent avec cette proie dans Tarente ; & les jours ſuivants, on fut moins étonné de leur voir entreprendre & exécuter ſouvent la même choſe. Dans une ſeconde entrevue qu'ils eurent avec Annibal, ils convinrent avec lui que les Tarentins conſerveroient leurs loix & leur liberté, qu'ils ne payeroient aucun tribut aux Carthaginois, & ne feroient point obligés de recevoir garniſon dans leur ville. Mais que les Carthaginois demeureroient les maîtres des garniſons Romaines qui leur ſeroient livrées par le ſecours des Tarentins. Quand ils furent convenus de ces conditions, Philemene, connu d'ailleurs pour un grand chaſſeur, commença à rendre encore plus fréquente qu'auparavant, l'habitude où il étoit de ſortir de la ville & d'y rentrer pendant la nuit : il étoit ordinairement ſuivi d'une meute de chiens & de tout l'ap-

pareil de la chaſſe : & quand il avoit ſait quelque capture, ou par ſon adreſſe, ou de concert avec l'ennemi, il ne manquoit guere d'en faire part à ceux qui gardoient les portes, ou à leur commandant. On s'imaginoit que c'étoit la crainte des ennemis qui l'obligeoit de ſortir pendant la nuit plutôt que dans un autre temps. Quand il eut ſi bien accoutumé les ſentinelles à ſon manege, qu'en quelque temps qu'il leur donnât le ſignal d'un coup de ſifflet, la porte lui étoit auſſi-tôt ouverte, Annibal jugea qu'il ne falloit pas différer davantage l'exécution de leur projet. Il étoit campé à trois journées de Tarente ; & afin qu'on fût moins étonné de le voir reſter ſi longtemps dans le même lieu, il feignit d'être malade. Les Romains qui étoient en garniſon dans Tarente, ne ſoupçonnoient plus rien eux-mêmes d'un ſi long ſéjour.

Annibal marche vers Tarente.

Au-reſte, quand il eut réſolu d'aller à Tarente, il choiſit dix mille hommes, tant cavaliers que fantaſſins, qu'il jugea les plus propres à cette expédition, par la légéreté de leurs corps & de leurs armes, & partit avec eux à la quatrieme veille de la nuit. Et ayant détaché environ quatre-vingts cavaliers Numides, pour prendre les devants, il leur or-

donna de s'écarter à droite & à gauche le long du chemin ; de jetter la vue de toutes parts avec beaucoup de ſoin ; & pour empêcher que qui que ce ſoit ne pût donner avis de leur marche après les avoir apperçus, d'arrêter ou de tuer ceux qui les auroient précédés, ou qui viendroient à leur rencontre ſur leur route ; en ſorte que les habitants des lieux par où ils paſſeroient, les priſſent pour une troupe de maraudeurs & de pillards, plutôt que pour une armée completre. Pour lui, ayant marché avec une extrême diligence, il ſe campa environ à quinze milles de Tarente : & là, ſans avertir encore ſes gens de ſon deſſein, il leur commanda ſeulement de marcher en corps, défendant à qui que ce ſoit de s'écarter ou de ſortir de ſon rang ; d'être attentifs ſur-tout à exécuter ponctuellement les ordres de leurs officiers, ſans faire aucun mouvement d'eux-mêmes : que quand il ſeroit temps, il leur feroit ſavoir ſes intentions. Environ à la même heure, le bruit s'étoit repandu à Tarente, qu'un petit nombre de cavaliers Numides ravageoient le pays, & portoient la terreur au loin parmi les habitants de la campagne. Celui qui commandoit pour les Romains dans la ville,

ſe contenta de faire ſortir le lendemain, dès que le jour parut, une partie de ſa cavalerie, pour donner la chaſſe à ces fourageurs. Il ſongea ſi peu à porter ſon attention & ſa prévoyance plus loin, qu'il prit même cette courſe des Numides pour une preuve inconteſtable qu'Annibal, avec ſon armée, étoit encore campé dans le même lieu. Vers le milieu de la nuit, Annibal ſortit du poſte où il s'étoit arrêté, conduit par Philemene, qui faiſoit porter devant lui, ſelon ſa coutume, le butin qu'il avoit fait à la chaſſe. Les autres conjurés attendoient l'événement, ſuivant les meſures qui avoient été priſes entr'eux. Ils étoient convenus que Philemene, en entrant par le guichet, qu'on ne manquoit point de lui ouvrir, introduiroit avec lui des gens armés ; pendant que d'un autre côté, Annibal s'approcheroit de la porte appellée Temenide, ſituée à l'orient du côté de la terre. Que Nicon ſe trouveroit avec ſa troupe au milieu des tombeaux qui ſont en dedans de la ville, près des murailles. Annibal n'étant pas éloigné de cette porte, fit paroître le feu, qu'il étoit convenu de donner pour ſignal. Nicon y répondit par un autre feu ; & l'un & l'autre fut auſſi-tôt éteint.

Annibal s'avançoit en ſilence ; tandis que Nicon, ayant ſurpris les gardes, les égorgea dans leurs lits, où ils dormoient tranquillement ſans rien craindre ; &, ſur le champ, ouvrit la porte. Annibal entra avec un corps d'infanterie, ordonnant à ſes cavaliers de demeurer hors de la ville, afin d'avoir la liberté de courir où le beſoin les appelleroit. Philemene de ſon côté étant arrivé au guichet par où on avoit coutume de l'introduire, donna le ſignal ordinaire ; & comme il eut crié aux gardes, qui connoiſſoient ſa voix, qu'il avoit peine à ſoutenir le poids d'un ſanglier énorme, la porte lui fut ouverte dans le même moment. Il entra, accompagné d'un chaſſeur alerte & vigoureux, précédé de deux jeunes hommes, qui portoient le ſanglier devant lui : & dans le temps que le garde admiroit la grandeur de cet animal, tourné négligemment vers ceux qui le portoient, il le perça d'un coup d'épieu. Trente hommes armés qui le ſuivoient de près, égorgerent auſſitôt les autres gardes, & ouvrirent la porte voiſine aux troupes qui étoient dans ce lieu, & qui étant entrées dans la ville en ordre de bataille, allerent ſe joindre à Annibal dans la place publi-

Annibal ſe ſaiſit de Tarente pendant la nuit.

que, en gardant un grand ſilence. Annibal ordonna à deux mille Gaulois, qu'il avoit partagés en trois corps, de s'avancer dans la ville, ſous la conduite de quelques Tarentins, & de s'emparer des chemins les plus fréquentés : puis au premier tumulte qui s'exciteroit, de faire main-baſſe ſur les Romains, partout où ils les trouveroient ; mais d'épargner les habitants. Et afin que cet ordre fût exécuté plus ſûrement, il avertit les jeunes Tarentins qui étoient d'intelligence avec lui, d'exhorter leurs compatriotes, quand ils les rencontreroient, de ſe tenir en repos, de garder le ſilence, & de ne rien craindre.

Déja il s'étoit excité un tumulte, & on pouſſoit de tous côtés des cris, comme dans une ville priſe d'aſſaut, ſans que perſonne ſût encore au juſte la cauſe d'un ſi grand déſordre. Les Tarentins ſoupçonnoient les Romains de s'être diſperſés dans la ville pour la piller. Et les Romains, à leur tour, s'imaginoient que le peuple s'étoit ſoulevé pour les perdre. Le gouverneur réveillé par les premiers cris, s'enfuit dans le port ; & là, s'étant jetté dans une chaloupe, il ſe fit conduire dans la citadelle. La terreur étoit augmentée par le ſon de la

trompette, qu'on entendoit du théâtre érigé dans la place publique. Elle étoit Romaine ; & les traîtres qui l'avoient préparée à deſſein, s'en ſervoient pour donner le change : mais comme le Grec entre les mains de qui ils l'avoient miſe, ne ſavoit pas s'en ſervir, on ignoroit de qui venoit ce ſignal, & à qui il s'adreſſoit. Dès la pointe du jour, les Romains voyant de toutes parts les drapeaux des Carthaginois & ceux des Gaulois, ne douterent plus de la trahiſon ; & les Grecs ayant apperçu le carnage qu'on avoit fait des Romains, jugerent bien que c'étoit Annibal qui s'étoit emparé de la ville. Le jour étant devenu plus grand, ceux des Romains qui avoient échappé au carnage ſe retirerent dans la citadelle. Alors le tumulte étant appaiſé, Annibal ordonna aux Tarentins de s'aſſembler ſans armes dans la place publique. Ils y coururent tous, à l'exception de ceux qui, fideles au parti des Romains, les avoient ſuivis dans la citadelle, pour courir la même fortune qu'eux. Annibal, après avoir témoigné aux Tarentins beaucoup de bienveillance ; après avoir rappellé dans leur mémoire les obligations que lui avoient ceux d'entr'eux qu'il avoit faits priſonniers aux batailles de Traſime-

Les Romains ſe ſauvent dans la citadelle

ne & de Cannes ; & s'être emporté avec chaleur contre la domination tyrannique de Rome, leur ordonna de se retirer chez eux, & d'écrire leurs noms sur les portes de leurs maisons : qu'il alloit sur le champ donner le signal aux siens de piller toutes celles où l'on ne trouveroit point cette espece de sauve-garde : qu'il traiteroit comme ennemi quiconque mettroit cette marque salutaire sur les logements des Romains, qui habitoient en leur particulier & séparés des Tarentins. L'assemblée ayant été congédiée, les Carthaginois, qui distinguoient aisément à cette marque les demeures de leurs hôtes de celles de leurs ennemis, se disperserent de tous côtés, au signal qui leur fut donné, pour piller les maisons des Romains, où ils trouverent un butin considérable.

Le lendemain Annibal alla pour attaquer la citadelle. Mais voyant que dans la plus grande partie de son circuit, elle étoit entourée des eaux de la mer en forme de presqu'isle, & que dans le reste, elle étoit bordée de rochers fort hauts, & fermée d'un mur & d'un large fossé du côté de la ville ; il jugea bien qu'il ne lui seroit pas possible de s'en rendre maître, ni par la

force, ni en l'aſſiégeant dans les formes. Ainſi pour ne point tomber dans l'inconvénient, ou de renoncer à de plus grandes entrepriſes, en reſtant pour défendre les Tarentins ; ou de les expoſer aux hoſtilités des Romains, qui ne manqueroient pas de fondre ſur eux du haut de la citadelle, dès qu'ils les verroient abandonnés ſans un puiſſant ſecours ; il réſolut de ſéparer la ville de la citadelle par un retranchement qu'ils ne puſſent forcer : eſpérant d'ailleurs qu'il lui ſeroit aiſé de combattre les Romains, s'il ſe mettoient en devoir de troubler ſes travailleurs ; & que s'ils ſe défendoient avec trop d'ardeur, la garniſon pourroit être tellement affoiblie par la perte qu'ils feroient dans l'action, que les Tarentins ſeroient en état de ſe défendre par eux-mêmes contre tous leurs efforts. L'ouvrage ne fut pas plutôt commencé, que les Romains ayant tout d'un coup fait ouvrir la porte de la citadelle, vinrent ſe jetter ſur les travail-vailleurs d'Annibal. Les ſoldats qui les ſoutenoient lâcherent pied à deſſein, ne doutant point que ce premier ſuccès n'augmentât leur audace, & ne les attirât à la pourſuite des fuyards en plus grand nombre & plus loin : ce qui ar-

riva en effet. Alors les Carthaginois qu'Annibal avoit préparés pour les bien recevoir, partirent tout d'un coup, au signal qui leur fut donné, & attaquerent si brusquement les Romains, que ne pouvant résister à leur impétuosité, ils prirent la fuite de tous côtés. Mais comme il ne leur étoit pas facile de se sauver par un chemin étroit & embarrassé des ouvrages déja achevés, & des matériaux qui devoient servir à leur perfection, la plupart se précipiterent dans le fossé, & il y en eut beaucoup plus de tués dans la fuite que dans le combat. Depuis ce temps-là, les Carthaginois continuerent leurs travaux sans obstacle. Ils creuserent un fossé large & profond, sur le bord duquel ils éleverent de leur côté une bonne palissade. Annibal résolut de fortifier le même endroit d'un mur à quelque distance du fossé, afin que les habitants pussent se défendre contre les Romains, même sans garnison. Il leur laissa cependant quelques soldats, qui devoient en même temps être employés à la construction du mur : & étant parti avec le reste de ses troupes, il alla camper sur le bord du fleuve Galese, à cinq milles de la ville. Il en partit quelques jours après pour aller examiner les tra-

vaux de Tarente ; & les ayant trouvés beaucoup plus avancés qu'il n'avoit cru, il conçut l'espérance de s'emparer de la citadelle même. Elle n'est pas située sur un lieu élevé, comme les autres, mais dans une plaine, & n'est séparée de la ville que par un mur & un fossé. Elle étoit déja attaquée par des machines & des ouvrages de toute espece, lorsque le secours qui vint aux Romains de Metapont, leur donna la hardiesse d'attaquer tout d'un coup les travaux des ennemis pendant la nuit. Ils en brûlerent une partie, & disperserent le reste. De façon qu'Annibal renonça à attaquer la place par cet endroit. Il ne lui restoit plus que l'espérance de la prendre en l'assiégeant : mais il ne comptoit pas beaucoup d'y réussir, parce que la citadelle, par sa figure de presqu'isle, dominant sur l'embouchure du port, laissoit la mer libre à ceux qui y étoient enfermés, au-lieu que la ville ne pouvoit recevoir de provisions par mer, & que les assiégeants avoient plus à craindre de la famine, que les assiégés eux-mêmes. Annibal ayant assemblé les principaux des Tarentins, leur exposa son embarras. Il leur fit comprendre qu'il n'étoit pas « possible de prendre d'assaut une citadel- «

» le si bien fortifiée : qu'il n'étoit pas plus » aisé de s'en rendre maître par un siege » régulier, tant que les ennemis seroient » maîtres de la mer. Que s'il avoit des » vaisseaux, avec lesquels il pût empê- » cher les convois qui leur viendroient, » ils abandonneroient aussi-tôt la place, » ou se rendroient «. Les Tarentins convenoient de tout ; mais ils répondoient : » Que c'étoit à celui qui donnoit ce con- » seil, de trouver aussi les moyens de » l'exécuter. Qu'il pouvoit faire venir les » vaisseaux Carthaginois de Sicile : mais » comment mettroit-il leurs galeres en » pleine mer, tant que les ennemis se- » roient maîtres de l'entrée du port, où » ils les tenoient comme bloquées ? J'en » viendrai à bout, dit Annibal. Il y a » bien des choses qui paroissent diffici- » les de leur nature, & qu'on ne laisse » pas d'exécuter à force d'adresse & d'in- » dustrie. Votre ville est située dans un » terrein plat & uni. Toutes les rues sont » larges, droites & bien percées. Je » transporterai aisément vos vaisseaux » sur des charriots, par la grande rue qui » traverse toute la ville, & va du port » jusqu'à la pleine mer, à l'autre extré- » mité. Alors nous serons à notre tour » les maîtres de la mer, & les ennemis

ſe verront inveſtis dans leur citadel- «
le, & par mer & par terre, & bien- «
tôt nous prendrons la place abandon- «
née des ennemis, ou avec les enne- «
mis eux-mêmes ». Ce diſcours donna aux Tarentins autant d'eſpérance du bon ſuccès de cette entrepriſe, que d'admiration pour le général qui l'avoit imaginée. On ramaſſa de tous côtés des charrettes, que l'on joignit les unes aux autres : on fabriqua des machines propres à tirer les vaiſſeaux hors du port, & l'on élargit ou applanit les chemins, afin que les voitures puſſent paſſer & plus facilement & plus vîte. On ſe pourvut auſſi-tôt d'hommes & de bêtes de charge ; & l'affaire fut commencée avec tant de zele & d'ardeur, qu'au bout de quelques jours on vit une flotte bien équipée faire le tour de la citadelle, & mouiller l'ancre à l'embouchure même du port. Annibal, après avoir mis les affaires de Tarente en cet état, retourna dans ſes quartiers d'hiver. Au-reſte les auteurs ne conviennent pas du temps où Tarente ſe rendit à Annibal. Quelques-uns prétendent que ce fut l'année précédente. Le plus grand nombre & les plus contemporains aſſurent que ce fut celle-ci.

Vaiſſeaux tranſportés ſur des chariots d'une extrémité de la ville à l'autre.

Les féries Latines retinrent les consuls & les préteurs à Rome jusqu'au vingt-cinquieme d'Avril. Ayant ce jour-là achevé les sacrifices accoutumés sur le mont Albain, ils partirent pour se rendre chacun dans leur gouvernement. Ce fut en ce temps-là que les prophéties de Marcius donnerent de l'inquiétude à la multitude superstitieuse. Ce Marcius avoit été un devin très-célebre. Et l'année précédente, le sénat ayant ordonné qu'on fît la recherche de ces sortes de livres, les œuvres de Marcius étoient tombées entre les mains de M. Attilius, préteur de la ville, qu'on avoit chargé de cette affaire : & sur le champ, il les avoit remises au nouveau préteur Sulla. De deux prédictions qu'il avoit faites, l'une, que l'événement avoit déja confirmée, donnoit du poids & de l'autorité à l'autre dont on attendoit encore l'issue. Par la premiere, la défaite de Cannes avoit été prédite & annoncée en ces termes:

Bataille de Cannes prédite par le devin Marcius.

» Descendant des Troyens, évite la riviere de Cannes, & prends garde que des étrangers ne t'obligent de combattre dans la plaine de Diomede. Mais tu n'ajouteras point foi à mes avis, que tu n'ayes couvert cette campagne de ton sang. Et ce fleuve por-

tera, de la terre fertile, dans la verte « mer, plusieurs milliers de cadavres des « tiens qui seront demeurés sur la place. « Ta chair servira de pâture aux poissons, aux oiseaux & aux bêtes sauvages de ces contrées. Ce sont des secrets que Jupiter m'a révelés «. Ceux qui avoient fait la guerre de ce côté-là, connoissoient les plaines de Diomede & la riviere de Cannes, comme la défaite même. Ce fut donc alors qu'on fit lecture de la seconde prophétie, beaucoup plus obscure que la premiere, non-seulement par la raison que l'avenir est plus incertain que le passé, mais encore plus embarrassée par les termes dans lesquels elle étoit exprimée. Les voici Romain, si tu veux chasser l'ennemi « hors de ta patrie, & éloigner cette « peste qui vient des pays lointains, je « te conseille de promettre à Apollon « des jeux qui seront célébrés tous les « ans avec beaucoup de dévotion, partie aux dépens de la république, partie aux dépens des particuliers. Le « préteur qui sera chargé de rendre la « justice au peuple Romain, y présidera. Que les décemvirs fassent des sacrifices aux dieux à la maniere des « Grecs. Si vous suivez ces conseils avec «

Autre prédiction de Marcius.

» exactitude, vous ferez toujours dans
» la joie, & vos affaires prendront un
» meilleur train. Car ce Dieu extermi-
» nera vos ennemis, qui ravagent vos
» campagnes à leur aise, & sans rien
» craindre «. Ils employerent un jour entier à examiner & expliquer ces présages. Le lendemain le sénat ordonna, par un arrêt, aux décemvirs, d'examiner les livres des Sibylles, au sujet des jeux & des sacrifices qu'on devoit faire à l'honneur d'Apollon. Cet examen ayant été fait & rapporté au sénat, on ordonna dans l'assemblée qu'on promettroit des jeux à Apollon, & qu'on les célébreroit ensuite, & qu'après leur célébration, on délivreroit au préteur de la ville six mille livres, pour faire à son honneur un sacrifice, dans lequel on lui immoleroit de grandes victimes. Le sénat rendit ensuite un second arrêt, en vertu duquel les décemvirs devoient sacrifier à la maniere des Grecs, & offrir pour victimes à Apollon un bœuf aux cornes dorées, & deux chevreaux blancs, & à Latone, une genisse aux cornes dorées de même. Le préteur étant sur le point de faire célébrer les jeux dans le grand cirque, fit publier un édit, par lequel il étoit enjoint aux particu-

liers de faire à Apollon, pendant ces jeux, une liberalité, chacun ſelon ſes moyens. Telle eſt l'origine des jeux d'Apollon, qui ne furent point inſtitués, comme pluſieurs l'ont cru, pour obtenir la guériſon d'une maladie qui affligeoit le peuple Romain. Les citoyens aſſiſterent à leur célébration la couronne ſur la tête : les Dames Romaines viſiterent tous les temples : le peuple mangea en public, chacun devant la porte de ſa maiſon ; & ce jour fut célébré par toutes ſortes de dévotions & de réjouiſſances.

Origine des jeux Apollinaires.

Pendant qu'Annibal étoit aux environs de Tarente, les deux conſuls étoient dans le Samnium, occupés des préparatifs du ſiege de Capoue. Et quoiqu'ils n'euſſent pas encore inveſti cette ville, cependant parce qu'ils avoient empêché les habitants de faire leurs ſemailles, elle reſſentoit déja les effets d'une famine, qui n'eſt ordinairement que la ſuite d'un long ſiege. Ils envoyerent donc des ambaſſadeurs à Annibal pour le prier de faire porter des bleds des lieux circonvoiſins dans Capoue, avant que les conſuls miſſent leurs légions en campagne, & que leurs ſoldats ſe fuſſent emparés de tous les chemins. Annibal ordonna à Hannon de paſſer de l'Abruzze

dans la Campanie avec ſon armée, & d'avoir ſoin que les Campaniens ne manquaſſent point de vivres. Hannon étant parti du pays des Brutiens avec ſes troupes, eut grand ſoin d'éviter la rencontre des conſuls, qui étoient dans le Samnium : & lorſqu'il ſe vit près de Benevent, il campa à trois milles de cette ville, ſur un lieu élevé. Il ſe fit apporter les bleds qu'on avoit ſerrés pendant l'été dans les greniers des nations voiſines, qui étoient alliées des Carthaginois, en leur donnant des eſcortes, afin qu'on le tranſportât ſûrement. Enſuite il envoya avertir les Campaniens du jour où ils devoient venir enlever ces proviſions, leur ordonnant de ramaſſer de toutes parts dans la campagne, le plus de voitures & de bêtes de charge qu'il ſeroit poſſible. Mais les Campaniens firent paroître en cette occaſion leur pareſſe & leur négligence ordinaire. Ils n'envoyerent qu'environ quatre cents charrettes, avec un petit nombre de bêtes de ſomme : ce qui fit qu'Hannon les réprimanda fortement, & leur dit ; « Que la famine réveilloit les bêtes mêmes, toutes dépourvues de raiſon « qu'elles étoient ; au-lieu que le ſoin « de leur propre vie n'avoit pu les tirer «

de leur assoupissement & de leur in- «
dolence naturelle. Il leur indiqua un autre jour, qu'il leur recommanda de venir prendre du bled avec un plus grand nombre de voitures. Ceux de Benevent ayant été informés de ces allées & venues, envoyerent aussi-tôt des députés au camp de Bovianum, pour en donner avis aux consuls. Lorsqu'ils eurent appris ce qui se passoit entre Hannon & les Campaniens, ils convinrent que l'un des deux passeroit avec son armée dans la Campanie. Fulvius, à qui le sort avoit fait tomber cette commission, étant parti pendant la nuit, entra dans Benevent en chemin faisant, pour examiner de près la vérité des faits. Là, il sut qu'Hannon, avec une partie de ses troupes, étoit allé faire des levées de bleds dans la campagne : qu'il avoit chargé son questeur d'en distribuer aux Campaniens : qu'une foule de gens sans armes & sans précaution avoit amené deux mille charriots dans le camp de ce général, & que tout s'y passoit avec tant de désordre & si peu de discipline, que les paysans des environs étant mêlés confusément avec les soldats, on n'y voyoit rien qui ressemblât à un camp ou à une armée. Le consul bien instruit de toutes ces particula-

rités, ordonna à ses soldats de préparer seulement leurs drapeaux & leurs armes pour la nuit suivante, en laissant tout le reste de leur équipage. Qu'il étoit question d'attaquer & de forcer le camp des Carthaginois. Ainsi laissant tout leur bagage à Benevent, ils partirent à la quatrieme veille de la nuit; & étant arrivés au camp des ennemis un peu devant le jour, ils y jetterent tant d'effroi & de consternation, que s'il eût été placé dans une rase campagne, il auroit infailliblement été pris dès la premiere attaque. La hauteur du terrein, escarpé de toutes parts, aidée des retranchements qu'on y avoit faits, le défendit.

Quand le jour fut venu, il se livra un combat assez opiniâtre, les Carthaginois étant en état, par la situation du lieu, non-seulement de défendre leurs postes, mais même de renverser leurs ennemis, lorsqu'ils s'efforçoient d'aller à eux. Cependant la valeur obstinée des Romains surmonta tous les obstacles : ils passerent le fossé, & forcerent les retranchements en plusieurs endroits tout à la fois; ce qui ne put être exécuté, sans qu'il y eût un grand nombre de soldats blessés ou tués. C'est pourquoi le consul ayant assemblé les officiers, leur déclara qu'il

falloit abandonner une entreprise téméraire. Que le plus sûr étoit de retourner ce jour-là à Benevent avec toute l'armée. Que le lendemain ils camperoient près des ennemis ; & par-là, empêcheroient tout ensemble, & les Campaniens de retourner dans leur ville, & Hannon de revenir dans son camp. Que pour exécuter plus aisément ce projet, il feroit venir son collégue avec ses troupes, & qu'ils tourneroient tout le fort de la guerre de ce côté-là «. Fulvius avoit déja fait sonner la retraite, lorsque les soldats, méprisant un parti si lâche, pousserent de grands cris, qui l'obligerent de rester. La cohorte des Peligniens étoit la plus voisine de la porte du camp ennemi. Vibius Accueus, qui la commandoit, ayant saisi l'étendard de cette cohorte, le jetta au-delà du retranchement des Carthaginois : & ayant prononcé mille exécrations contre toute sa troupe & contre soi-même, s'ils laissoient leur drapeau au pouvoir des ennemis, il passa le premier le fossé & la palissade, & s'élança au milieu des ennemis. Déja les Peligniens, après avoir forcé le retranchement, combattoient dans le camp d'Hannon ; lorsque Valerius Flaccus,

tribun de la troisieme légion, reprocha aux Romains leur lâcheté, leur demandant s'ils n'avoient point de honte de céder à leurs alliés l'honneur d'avoir pris le camp ennemi. Alors T. Pédanius, premier centurion de cette légion, ayant arraché l'étendard à celui qui le portoit; » Dans un moment, dit-il, cet étendard & ce centurion seront dans le camp des ennemis. Suivez-moi tous tant que vous êtes, qui ne voulez pas le laisser au pouvoir des Carthaginois. D'abord les soldats de sa compagnie, & un moment après, toute la légion le suivit. Alors le consul, témoin de la bravoure de ceux qui étoient déja passés, abandonnant le dessein de la retraite, commença à piquer ses soldats d'honneur, & à leur faire voir le danger auquel étoit exposée la plus brave cohorte de leurs alliés, & la plus vaillante de leurs légions. Dès ce moment, tous les Romains, sans considérer la difficulté & le danger du passage, se jetterent à l'envi dans le camp d'Hannon, au milieu des traits qu'on leur tiroit de tous côtés, malgré les ennemis qui opposoient leurs corps & leurs armes pour les en empêcher. Il y en eut un grand nombre de blessés; & ceux mêmes à qui les forces manquoient,

Le camp d'Hannon est forcé par les consuls, & pillé, & presque tous les soldats tués, ou pris.

manquoient, & qui perdoient tout leur ſang, faiſoient tous leurs efforts pour aller expirer au milieu des ennemis. Ainſi le camp fut pris en un moment, comme s'il eût été placé en plaine, & dépourvu de retranchements. Depuis ce temps-là, ce fut plutôt un carnage qu'un combat. Les Romains tuerent ſix mille Carthaginois, en prirent plus de ſept mille avec les fourrageurs Campaniens, & tous les charriots & les bêtes de charge qu'ils avoient amenées. Ils firent outre cela un grand butin de tout ce qu'Hannon avoit enlevé ſur les terres des alliés du peuple Romain, qu'il avoit ravagées dans une grande étendue. Ils renverſerent les retranchements du camp des ennemis; & les deux conſuls étant de retour à Benevent, (car Appius Claudius étoit venu joindre ſon collegue au bout de quelques jours) vendirent ou partagerent le butin. Ceux qui s'étoient ſignalés à la priſe du camp, furent récompenſés. Accuceus, préfet de la cohorte Pélignienne, & T. Pédanius, premier capitaine de la troiſieme légion, furent diſtingués de tous les autres. Hannon, de Cominium où il avoit appris la défaite de ſes gens, s'enfuit dans l'Abruzze avec un petit nombre de fourra-

geurs, qu'il avoit par hazard avec lui.

Les Campaniens demandent du secours à Annibal, contre les consuls Romains.

Les Campaniens, de leur côté, ayant appris la défaite de leurs compatriotes & de leurs alliés, députerent vers Annibal, pour lui apprendre que les deux » consuls étoient du côté de Benevent, » à une journée de Capoue. Qu'ainsi » ils étoient sur le point de voir l'en» nemi à leurs portes & devant leurs » murailles. Que s'il ne venoit promp» tement à leur secours, les Romains » se rendroient maîtres de Capoue, plus » vîte qu'ils n'avoient fait d'Arpi. Qu'il » ne devoit pas être tellement occupé » du dessein de prendre la citadelle de » Tarente, ni même la ville, supposé » qu'elle ne fût pas en son pouvoir, » qu'il négligeât Capoue, qu'il avoit » coutume d'égaler à Carthage, & l'a» bandonnât sans défense au pouvoir des » Romains ». Annibal leur promit qu'il auroit soin de mettre Capoue en sûreté; & en attendant, envoya avec les députés deux mille hommes pour empêcher les ravages que les armées de la république faisoient sur les terres des Campaniens. Les Romains cependant, sans négliger leurs autres affaires, songeoient à défendre la citadelle de Tarente, & la garnison qui étoit dedans, contre les

attaques d'Annibal. C. Servilius, lieutenant, que le préteur P. Cornelius avoit envoyé dans l'Etrurie, en vertu d'un arrêt du ſénat, pour y acheter des bleds, trouva le moyen de paſſer au milieu des ennemis, & d'entrer dans le port de Tarente, avec quelques vaiſſeaux chargés. Ce ſecours donna tant de confiance aux aſſiégés, qui, un peu auparavant, déſeſpéroient preſque de leur ſalut, & que les Carthaginois avoient déja ſollicités pluſieurs fois à ſe rendre, qu'ils commencerent à leur tour à les preſſer de paſſer dans leur parti. En effet, la garniſon étoit aſſez forte, depuis qu'on avoit fait paſſer dans cette citadelle les ſoldats qu'on avoit tirés de Métapont. Mais les Métapontins n'étant plus retenus par la crainte de ces troupes, ſe rendirent ſur le champ à Annibal. Les habitants de cette côte, & entre autres les Thuriniens, imiterent leur exemple. Ce qui occaſionna leur révolte, fut non-ſeulement l'exemple des Tarentins & des Métapontins, auxquels ils tenoient par une eſpece de parenté, étant originaires de l'Achaïe, comme eux ; mais encore le reſſentiment qu'ils avoient contre les Romains, à cauſe du meurtre des ôtages dont nous avons parlé ci-devant. Leurs

La citadelle de Tarente ſecourue de vivres

Les Métapontins & les Thuriniens ſe rendent à Annibal.

amis & leurs parents écrivirent des lettres, & envoyerent des députés à Hannon & à Magon, qui étoient dans le voisinage de l'Abruzze, pour les avertir, » que s'ils vouloient faire approcher de » leurs murailles les troupes qu'ils com- » mandoient, ils leur ouvriroient leurs » portes, & se rendroient à eux «. M. Atinius commandoit dans Thurium avec une garnison fort médiocre. Ils espéroient qu'on pourroit aisément l'engager dans un combat téméraire, non pas tant par la confiance qu'il auroit en ses soldats, qui étoient en petit nombre, que par l'espérance d'être secondé de la jeunesse même de Thurium. Il l'avoit rangée par compagnies, & lui avoit donné des armes, à dessein de s'en servir en de pareilles occasions. Les deux généraux Carthaginois ayant partagé leurs troupes entre eux, entrerent sur les terres des Thuriniens. Hannon marcha contre la ville, enseignes déployées, avec l'infanterie, tandis que Magon, avec la cavalerie, se tint en embuscade derriere des collines propres à la couvrir. Atinius, qui n'avoit découvert par ses coureurs que la seule infanterie, sortit à la tête des siens, rangés en bataille, sans avoir aucune connoissance, ni de la

perfidie qu'on lui avoit préparée au-dedans de la ville, ni des embûches qui l'attendoient au dehors. L'infanterie ne combattit pas avec beaucoup de chaleur, parce qu'il y avoit peu de Romains aux premiers rangs, & que ceux de Thurium attendoient l'événement de l'action, sans y prendre part : les Carthaginois, de leur côté, lâchant pied à dessein d'attirer derriere la colline, où leur cavalerie étoit en embuscade, l'ennemi qui ne s'attendoit à rien moins. Dès qu'on y fut arrivé, les cavaliers sortant de leur poste avec de grands cris, mirent sur le champ en fuite la troupe des Thuriniens mal disciplinée, & peu fidelle au parti pour lequel il sembloit qu'elle devoit agir. Les Romains, quoique pressés d'un côté par l'infanterie, & de l'autre par la cavalerie des Carthaginois, soutinrent assez long-temps le combat. Enfin ils prirent aussi la fuite, & se retirerent du côté de Thurium. Mais les traîtres s'étant assemblés en un corps, n'eurent pas plutôt reçu leurs compatriotes dans la ville, que voyant les Romains en déroute, & près d'y entrer après eux, crierent que les Carthaginois alloient se jetter dans la ville avec les fuyards, & s'en rendre les maîtres,

ſi on ne leur en fermoit promptement les portes. Ce qui fut fait. Ainſi les Romains demeurerent expoſés à la merci des Carthaginois qui en firent un grand carnage. Atinius entra cependant dans la ville avec un petit nombre des ſiens. Après cet accident, les avis furent partagés pendant quelque temps, les uns ſoutenant qu'il falloit défendre la ville, & les autres, qu'il falloit céder à la mauvaiſe fortune, & la livrer aux vainqueurs. Mais bientôt les mauvais conſeils l'emporterent ſur les plus fideles, comme il arrive ordinairement parmi des gens à qui le parti le plus heureux paroît toujours le meilleur. Les habitants ſauverent la vie à Atinius, moins par reſpect pour les Romains, qu'en reconnoiſſance de la douceur avec laquelle il les avoit gouvernés : & après qu'on l'eut conduit au port, & qu'on l'eut embarqué avec ſes gens, on reçut les Carthaginois dans la ville. Les conſuls firent paſſer leurs légions de Benevent dans les terres de la Campanie, non-ſeulement pour y faire le dégât des bleds qui étoient déja grands ; mais pour aſſiéger Capoue la capitale de la province. Ils comptoient rendre leur conſulat célebre par la ruine d'une ville ſi opulente, & faire ceſſer les repro-

Les deux conſuls vont aſſiéger Capoue.

ches honteux qu'on commençoit à faire aux Romains, de laisser depuis tant d'années impunie la révolte & la trahison d'un peuple si voisin de Rome. Mais pour ne point abandonner Benevent sans défense, & pour avoir un corps de cavalerie à opposer aux entreprises d'Annibal, si, comme on ne doutoit point qu'il ne fît, il se mettoit en devoir de secourir les Campaniens ses alliés, ils ordonnerent à Tib. Gracchus de passer de la Lucanie à Benevent avec sa cavalerie & ses soldats armés à la légere, & de laisser quelqu'un de ses lieutenants à la tête de ses légions, pour garder le poste qu'il occupoit dans la Lucanie.

Gracchus fait un sacrifice de mauvais augure.

Gracchus, avant de sortir de la Lucanie, fit un sacrifice dans lequel il n'eut que des présages funestes. Sur la fin de la cérémonie, deux serpents sortis d'un lieu souterrein allerent ronger le foie de la victime, & se déroberent aussi-tôt à la vue des assistants. Les haruspices effrayés de ce prodige, firent recommencer le sacrifice. Mais malgré le soin avec lequel on garda les vases qui renfermoient les entrailles de la victime, on dit que ces reptiles revinrent à la charge une seconde & une troisieme fois, & se retirerent toujours sains & saufs, après avoir

goûté au foie. Les harufpices étant confultés, répondirent que ce mauvais préfage regardoit le général lui-même : qu'il étoit menacé de quelque trahifon contre laquelle il étoit de fa prudence de fe précautionner. Mais quelque foin qu'il prît de la confervation de fa vie, il ne put éviter fon malheur. Il y avoit dans la Lucanie un certain Flavius chef de cette partie des habitants du pays qui tenoit pour les Romains, pendant que le refte avoit embraffé le parti d'Annibal. Il étoit pour la feconde fois à la tête des fiens, ayant été créé préteur deux années de fuite. Cet homme ayant tout d'un coup conçu le deffein de changer de parti, crut que pour gagner la faveur d'Annibal, ce n'étoit pas affez de lui offrir fa perfonne avec tous fes partifans, s'il ne fcelloit le traité qu'il vouloit faire avec lui du fang de fon général & de fon hôte. Plein de ces idées criminelles, il vint trouver Magon, qui commandoit dans l'Abruzze, & lui demanda un entretien fecret. L'ayant obtenu, il offrit au Carthaginois de lui livrer Gracchus, & de faire avec lui un traité, dont la principale condition feroit, que les Lucaniens conferveroient leurs loix & leur liberté. Magon étant convenu de tout, Flavius

Flavius préteur des Lucaniens, trahit Gracchus, fon ami & fon hôte.

lui promit d'amener Gracchus dans un lieu écarté, avec un petit nombre de gens, l'exhortant à s'y rendre auſſi lui-même, & de s'y mettre en embuſcade avec un nombre ſuffiſant de cavaliers & de fantaſſins. Ayant examiné ſoigneuſement le lieu où cette ſcene tragique devoit ſe paſſer, ils convinrent du jour que leur deſſein devoit s'exécuter. Alors Flavius vint trouver Gracchus, & lui dit, « qu'il avoit ébauché une entrepriſe de la derniere importance : mais que pour la conduire à une heureuſe fin, il étoit néceſſaire que Gracchus lui-même y entrât pour ſa part. Qu'il avoit perſuadé à tous les préteurs des peuples, qui dans ce mouvement preſqu'univerſel de l'Italie, s'étoient déclarés pour Annibal, de rentrer dans l'alliance & dans l'amitié des Romains. Qu'il leur avoit fait entendre que la fortune de la république, qui avoit preſque échoué à la bataille de Cannes, reprenoit le deſſus de jour en jour, au-lieu que celle d'Annibal tomboit inſenſiblement en décadence, & que ſes troupes étoient preſque réduites à rien. Qu'ils devoient compter ſur la clémence des Romains, quand ils reviendroient à eux par un repen-

» tir ſincere. Que jamais nation n'avoit » eu tant de penchant à pardonner les » injures qu'elle avoit reçues. Combien » de fois avoient-ils oublié la révolte » de leurs ancêtres ? Voilà, dit Flavius, les raiſons dont je me ſuis ſervi pour les perſuader. Mais ils m'ont » témoigné qu'avant de ſe déterminer, » ils étoient bien aiſes de les entendre » de votre bouche, d'avoir votre parole, & d'en pouvoir aſſurer leurs » compatriotes. Il ajouta, qu'il leur » avoit donné rendez-vous dans un lieu » à l'écart, qui n'étoit pas fort éloigné » du camp des Romains. Que s'il vouloit ſe donner la peine de s'y rendre, » l'affaire ſeroit bientôt terminée ; & » que par un heureux traité, toute la » Lucanie rentreroit ſous la puiſſance » des Romains ». Gracchus trouva tant de vraiſemblance dans le projet qui lui étoit propoſé, que ſans ſoupçonner ni la conduite de Flavius de mauvaiſe foi, ni ſon diſcours d'artifice, il partit de ſon camp avec ſes licteurs & un petit nombre de cavaliers, & alla ſe précipiter dans les embûches qu'un hôte perfide lui avoit préparées. Il n'y fut pas plutôt arrivé, que les ennemis ſortirent du lieu où ils s'étoient tenus cachés ; &

afin que personne ne pût douter de la
trahison, Flavius se joignit aux Carthagi-
nois. On lançoit déja des traits de tous
côtés sur Gracchus & ceux de sa suite,
lorsque ce général étant sauté en-bas
de son cheval, exhorta les siens, qui en
avoient fait autant, à rendre illustre «
par leur courage, le peu de temps «
que la fortune leur laissoit encore à «
vivre. Car étant en si petit nombre, «
investis par une grande multitude, dans «
un vallon entouré de forêts & de mon- «
tagnes, devoient-ils attendre autre cho- «
se que la mort ? Qu'entre les deux «
seuls partis qu'il avoient à prendre, «
c'étoit à eux de choisir, & de voir «
s'ils aimoient mieux se laisser égor- «
ger comme des bêtes, sans se ven- «
ger ; ou en s'armant d'une noble fu- «
reur, & méprisant la mort, qu'ils «
ne pouvoient éviter, aller, tout cou- «
verts du sang de leurs ennemis, expi- «
rer sur des monceaux de leurs armes «
& de leurs corps immolés à une juste «
vengeance. Qu'ils attaquassent tous en- «
semble la vie du traître Lucanien : que «
celui qui seroit assez heureux pour en- «
voyer devant lui cette victime aux «
enfers, trouveroit une fin qui ne se- «
roit pas moins consolante qu'honora- «

» ble ». Tout en parlant ainſi, il enveloppa ſon bras gauche de ſon manteau, (car ils n'avoient pas même apporté de boucliers avec eux) & fondit avec impétuoſité ſur les ennemis. Le combat fut plus ſanglant qu'on ne devoit l'attendre d'un ſi petit nombre. Les corps des Romains, ſans défenſe, étoient percés de tous côtés des traits qu'on leur lançoit d'un lieu élevé dans la vallée. Les Carthaginois firent tous leurs efforts pour prendre en vie Gracchus, qui avoit perdu tous ſes gens. Mais ce brave Romain ayant apperçu le Lucanien au milieu des ennemis qui le couvroient, s'élança ſur lui avec tant de fureur, qu'on ne pouvoit ménager ſa vie, ſans la faire perdre à bien des gens. Il fut donc percé de coups ; & Magon l'envoya auſſi-tôt à Annibal, & le fit mettre devant la tente de ce général, avec ſes faiſceaux qu'on avoit eu ſoin d'apporter. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que Gracchus périt dans la Lucanie, en un lieu nommé le vieux champ.

Gracchus tué dans une embuſcade.

Quelques-uns diſent que ce fut dans le territoire de Benevent, que s'étant éloigné de ſon camp, ſans armes, avec ſes licteurs & trois eſclaves, pour ſe baigner dans le fleuve Calor, il y fut

Diverſes opinions ſur la mort de Gracchus.

tué par des ennemis, qui s'étoient cachés entre les ſaules dont le rivage étoit bordé, & auxquels il n'avoit à oppoſer que les pierres qu'il pouvoit ramaſſer dans le fleuve même. D'autres rapportent que s'étant éloigné de ſon camp de l'eſpace de cinq cents pas, par le conſeil des haruſpices, pour expier dans un lieu pur les prodiges dont nous avons parlé, il y fut opprimé par deux eſcadrons de Numides, qui par hazard ſe trouvoient dans cet endroit : tant il eſt vrai qu'on ne convient ni du lieu où un homme ſi illuſtre perdit la vie, ni du genre de ſa mort. On ne s'accorde guere davantage ſur ſes funérailles : les uns diſent que ce fut dans le camp des Romains qu'on lui rendit ces derniers devoirs. La plus commune opinion eſt, qu'Annibal lui fit élever un bûcher dans le veſtibule de ſon camp ; que toute ſon armée, rangée comme en bataille, honora la cérémonie, les Eſpagnols danſant autour du feu à leur maniere, & tous les autres ſoldats faiſant l'exercice de leurs armes & de leurs corps, qui étoit en uſage dans leur pays : & enfin qu'Annibal lui-même, tant par ſes actions que par ſes diſcours, célébra la mémoire de ce

grand homme, avec tout le zele & toute la pompe qu'on pouvoit attendre d'un ennemi généreux. Voilà ce qu'ont écrit ceux qui ſuppoſent que la choſe s'eſt paſſée dans la Lucanie. Selon le ſentiment de ceux qui le font tuer auprès du fleuve Calor, la ſeule tête de Gracchus tomba entre les mains des ennemis : & lorſqu'elle eut été préſentée à Annibal, ce général chargea ſur le champ Carthalon de la porter à Cn. Cornelius, ſon queſteur, qui lui rendit les honneurs funébres dans ſon camp, avec tous les ſoldats, ſecondés dans cette triſte cérémonie des habitants de Benevent.

Les conſuls étant entrés ſur les terres de la Campanie, commencerent à piller la campagne, & à faire le dégât partout. Mais les habitants de la ville ayant fait ſur eux une ſortie, ſecondés de Magon & de ſa cavalerie, leur donnerent tellement l'épouvante, qu'ils rappellerent au plus vîte leurs ſoldats, & ſe retirerent en déſordre, n'ayant pas même eu le temps de les mettre en bataille, après en avoir perdu plus de cinq cents. Ce ſuccès donna une extrême confiance aux Campaniens, naturellement fiers & arrogants ; en ſorte qu'ils ne ceſſoient de harceler leurs ennemis, eſpérant avoir

toujours de pareils avantages ſur eux. Mais depuis ce combat engagé témérairement, les conſuls ſe tenoient davantage ſur leurs gardes. Cependant un événement peu conſidérable en lui-même, ſervit beaucoup à rabattre l'audace des Campaniens, & à relever le courage des Romains : tant il eſt vrai que dans la guerre les plus petites choſes ont quelquefois de grandes conſéquences. T. Quintius Criſpinus, Romain, étoit lié avec un Campanien, nommé Badius, & par les loix de l'hoſpitalité, & par une amitié étroite qui en étoit la ſuite. Ce qui avoit encore contribué à en reſſerrer les nœuds, c'eſt que Badius étant tombé malade à Rome chez Quintius, avant la révolte de Capoue, il avoit reçu de lui tous les ſecours qu'on peut attendre en cet état d'un ami également fidele & généreux. Badius donc voyant les troupes des Romains campées devant les murailles de ſa patrie, s'avança juſques aux premiers corps de garde, & demanda à haute voix qu'on lui fît venir Criſpinus. Celui-ci ayant été averti, crut que Badius vouloit lui parler comme à un ancien ami, & que la rupture des deux nations n'avoit pas été capable d'effacer dans ſon eſprit le ſouvenir de leur union

Combat ſingulier de Criſpinus, Romain, avec Badius, de Capoue.

particuliere. Ainſi il s'éloigna un peu des ſiens, & alla au devant de lui ſans balancer. Quand Badius vit qu'il étoit à portée de l'entendre : » Je vous dé- » fie au combat, dit-il, Criſpinus. Mon- » tons à cheval, & nous écartant des » nôtres, voyons qui, de vous ou de » moi, fera paroître plus de courage. Criſpinus répondit à ce compliment, auquel il ne s'étoit point attendu, » que » l'un & l'autre, ils avoient aſſez d'en- » nemis, contre qui ils pouvoient éprou- » ver leur valeur & leurs forces. Pour » moi, ajouta-t-il, quand je vous ren- » contrerois par hazard dans la mêlée, » je me détournerois, pour ne point » ſouiller mes mains du ſang de mon ami » & de mon hôte. Alors Badius, en- core plus fier qu'auparavant, commença à traiter de crainte & de lâcheté cette modération & cette douceur de Criſpi- nus : & lui qui méritoit toute ſorte de reproches, accabloit cet homme vérita- blement brave, des outrages les plus indignes. » Tu feins, diſoit-il, de vou- » loir épargner ma vie, parce que tu » ſais bien que tu n'es pas en état de » défendre la tienne contre moi : mais » ſi tu crois que la guerre qui a rompu » l'alliance des deux peuples, n'a pas

ſuffiſamment étouffé toutes les liaiſons « particulieres, apprends que Badius de « Capoue renonce ſolemnellement à « l'amitié de T. Criſpinus Romain. Je « prends à témoin de ma déclaration les « ſoldats des deux armées qui m'enten- « dent. Je ne veux plus avoir rien de « commun avec un homme qui eſt venu « attaquer ma patrie & mes dieux, tant « publics que particuliers. Si tu as du « cœur, viens combattre ». Criſpinus n'auroit jamais pu ſe réſoudre à accepter ce défi, ſi ſes camarades ne lui euſſent fait comprendre combien il étoit honteux de ſouffrir que le Campanien l'inſultât impunément. Cependant, avant que de marcher au rendez-vous, il alla demander à ſes généraux s'ils vouloient bien lui permettre de combattre extraordinairement contre un ennemi qui le défioit. Ayant obtenu leur conſentement, il prit ſes armes & monta à cheval; & ayant appellé Badius par ſon nom, il lui déclara qu'il étoit prêt à le combattre. Badius ſe préſenta ſur le champ. Ils n'eurent pas plutôt pouſſé leurs chevaux l'un contre l'autre, que Criſpinus perça l'épaule gauche de Badius d'un coup de lance, qui paſſa au-deſſus de ſon bouclier. Cette bleſſure ayant fait tomber

le Campanien de dessus son cheval, le vainqueur sauta en-bas du sien, & se jetta sur son ennemi pour l'achever à pied. Mais Badius le prévint; & lui abandonnant son bouclier & son cheval, il s'enfuit au milieu des siens. Crispinus retourna vers les Romains avec le cheval & les armes du vaincu : & leur ayant présenté ces dépouilles honorables, & sa lance ensanglantée, il fut conduit au milieu des cris de joie & des applaudissements de tous les soldats, à la tente des généraux, qui donnerent à sa valeur les éloges & les récompenses qui lui étoient dus.

Crispinus demeure vainqueur.

Annibal étant passé du territoire de Benevent dans la Campanie, s'avança jusqu'auprès de la ville ; & dès le troisieme jour, mit ses troupes en bataille, bien persuadé que les Romains, vaincus quelques jours auparavant par les Campaniens, auroient encore bien plus de peine à lui résister, à lui & à son armée tant de fois victorieuse. Au commencement du combat, l'armée Romaine, accablée des traits que lui lançoient les cavaliers ennemis, commençoit à plier, lorsque les consuls ayant ordonné aux leurs de fondre sur les ennemis, réduisirent toute l'action à un combat de cavalerie. Les

choſes étoient en cet état, quand l'armée de Sempronius, conduite par le queſteur Cn. Cornélius, ayant été apperçue, fit croire aux deux partis que c'étoit un nouvel ennemi qu'ils alloient avoir ſur les bras. Ainſi les deux armées, comme de concert, firent retraite, & retournerent dans leur camp ſans avoir aucun avantage l'une ſur l'autre. Cependant les Romains perdirent un peu plus de ſoldats à la premiere attaque de la cavalerie Carthaginoiſe. Dès la nuit ſuivante, les conſuls, pour obliger Annibal à s'éloigner de Capoue, s'en allerent chacun de leur côté, Fulvius dans le territoire de Cumes, & Claudius dans la Lucanie. Le lendemain, Annibal ayant appris que les conſuls avoient abandonné leur camp, & s'étoient rétirés de divers côtés; après avoir été quelque temps incertain du parti qu'il prendroit, ſe détermina enfin à ſuivre Appius. Mais ce général, après avoir fait faire bien des tours à Annibal, lui cacha enfin ſa marche, & retourna à Capoue par un autre chemin. Annibal s'en conſola, par l'occaſion qu'il eut en ces lieux de remporter un avantage conſidérable ſur les troupes de la république. M. Centenius, ſurnommé Pénula, étoit un ancien cen- M. Centenius

Pénula se fait fort de battre Annibal; mais il est défait & tué avec toutes ses troupes.

turion, également diſtingué par la grandeur de ſa taille, & celle de ſon courage. Cet officier, qui avoit alors quitté le ſervice, s'étant fait introduire dans le ſénat par le préteur P. Cornélius Sylla, demanda qu'on le mît à la tête d'un corps de cinq mille hommes. » Que connoiſſant parfaitement, & le caractere de » l'ennemi, & la ſituation des lieux, il » ne feroit pas long-temps ſans rendre à » la république quelque ſervice important. Qu'il emploieroit contre Annibal » lui-même les ruſes & les artifices dont » il s'étoit ſervi juſqu'à ce jour, pour » faire tomber dans ſes filets nos généraux & nos armées ». Cette promeſſe fut crue auſſi ſottement qu'elle avoit été avancée ; comme s'il n'y avoit aucune différence entre le mérite d'un ſoldat & les talents d'un général. Au-lieu de cinq mille hommes qu'il avoit demandés, on lui en accorda huit mille. Et pluſieurs s'étant joints à lui pendant ſa marche, il arriva dans la Lucanie avec le double des forces qu'il avoit en partant de Rome. Ce fut-là qu'il trouva Annibal, qui avoit inutilement pourſuivi Claudius. La partie n'étoit pas égale entre deux armées, dont l'une étoit commandée par Annibal, & l'autre par un ſimple cen-

turion ; dont l'une étoit composée de soldats vétérans, qui comptoient leurs campagnes par leurs victoires, & l'autre, de nouvelles milices, levées à la hâte, & qui n'avoient pas la moitié de leurs armes. Dès qu'elles furent en présence, elles firent paroître une pareille ardeur d'en venir aux mains, & on les rangea sur le champ en bataille. Ce qu'on auroit peine à croire, attendu l'inégalité des deux partis, le combat dura plus de deux heures, les Romains ayant fait merveilles, tant qu'ils eurent Centenius à leur tête. Dès qu'il eut été tué par les traits des ennemis, auxquels il s'exposa avec beaucoup de valeur, non-seulement pour soutenir la réputation qu'il avoit acquise par le passé, mais encore pour éviter la honte dont il auroit été couvert à l'avenir, s'il eût survécu à une défaite, qui ne pouvoit être imputée qu'à sa témérité ; ils lâcherent pied aussitôt, & prirent ouvertement la fuite. Mais Annibal sut si bien leur en fermer le chemin, en les faisant investir de tous côtés par sa cavalerie, que d'une si grande multitude, il s'en sauva à peine mille : tout le reste périt, ou dans la bataille, ou dans la déroute.

Les consuls recommencerent à assié-

ger Capoue de toutes leurs ſorces. On leur apportoit de toutes parts les choſes dont ils avoient beſoin ; & eux-mêmes faiſoient avec ſoin tous les préparatifs néceſſaires pour l'exécution d'une entrepriſe ſi importante. Ils mirent leurs proviſions dans Caſilin, & bâtirent un fort à l'embouchure du Vulturne, à l'endroit où eſt maintenant la ville, à quelque diſtance de celui que Fabius avoit déja élevé, afin d'avoir en leur diſpoſition, & le Vulturne, & la mer voiſine. Ce fut dans ces deux forts qu'on fit tranſporter, du port d'Oſtie, les bleds qu'on avoit fait venir tout récemment de la Sardaigne, & ceux que le préteur M. Junius avoit fait acheter dans la Toſcane, afin que l'armée eût des vivres en abondance pendant l'hiver. Au-reſte, outre la perte qu'on avoit faite dans la Lucanie, les eſclaves qui avoient ſervi avec beaucoup de fidélité ſous la conduite & pendant la vie de Gracchus, n'eurent pas plutôt appris l'aventure tragique de ce général, que, comme ſi ſa mort les eût dégagés de leur ſerment, ils abandonnenerent leurs drapeaux, & ſe diſperſerent. Pour Annibal, il ne voulut point négliger les affaires de Capoue, ni abandonner ſes alliés dans un péril ſi preſ-

ſant. Mais l'avantage qu'il avoit remporté ſur un capitaine Romain, qui avoit eu la témérité de le combattre, lui faiſoit eſpérer qu'il pourroit bientôt opprimer une autre armée & un autre général qui ne ſe tenoit pas plus ſur ſes gardes. Des députés venus de l'Apouille, lui apprirent que le préteur Fulvius, qui commandoit en ce pays, avoit d'abord fait la guerre avec beaucoup de ſageſſe, & en prenant de grandes précautions pour n'être pas ſurpris. Mais que depuis qu'il avoit repris quelques villes qui s'étoient livrées à Annibal, & qu'il s'étoit enrichi, lui & ſon armée, d'un butin conſidérable, ces bons ſuccès l'avoient jetté dans une telle licence, que ſes ſoldats ſe répandoient de tous côtés, ſans garder aucun ménagement, & ſans obſerver aucune diſcipline. Sur ces avis, Annibal qui avoit éprouvé dans bien des occaſions, mais ſur-tout dans celle qui s'étoit offerte peu de jours auparavant, combien peu on devoit compter ſur des troupes commandées par un général ignorant, marcha auſſi-tôt du côté de l'Apouille.

Fulvius étoit aux environs d'Herdonnée avec ſes légions. Dès que ſes ſoldats apprirent l'arrivée des ennemis, peu s'en

fallut qu'ils ne se missent en bataille, & ne marchassent contre eux, sans attendre l'ordre de leur général. La seule considération qui les retint, c'est l'assurance qu'ils avoient d'en venir aux mains quand ils voudroient. Annibal, qui étoit informé de l'audace & de la fierté avec laquelle les Romains avoient pressé leur général de les mener au combat, ne doutant pas qu'il n'eût trouvé l'occasion de les battre, plaça, dès la nuit suivante, en embuscade, dans les fermes, dans les forêts & les broussailles d'alentour, trois mille soldats légérement armés, avec ordre d'en sortir tous à la fois dès qu'on leur en donneroit le signal. Il commanda en même temps à Magon de se poster avec deux mille cavaliers, sur tous les chemins par où il jugeoit que les ennemis tâcheroient de se sauver. Après avoir pris ces mesures pendant la nuit, il rangea le reste de ses troupes en bataille à la pointe du jour. Fulvius en fit autant, entraîné par l'impétuosité de ses soldats, plutôt que par l'espérance de réussir. La même témérité qui les fit courir au combat, les rangea en bataille dans les lieux que le hazard leur présenta, ou que leur propre caprice leur fit choisir pour les abandonner un moment

ment après, par crainte ou par fantaisie. La premiere légion fut placée aux premiers rangs, avec un nombre égal d'alliés ; de façon que ces deux troupes formoient un front fort allongé, avec très-peu de profondeur. Ce qui donna lieu aux tribuns de s'écrier, que le corps de bataille étant si foible & si dégarni, les ennemis l'enfonceroient aisément, en quelqu'endroit qu'ils attaquassent. Mais tous les avis salutaires qu'on pouvoit donner, bien-loin d'être examinés & suivis, n'étoient pas même écoutés. Tout étoit bien différent dans l'autre parti, le général, les soldats, & l'ordre dans lequel ils étoient rangés. Ainsi les Romains, non-seulement ne firent aucune résistance, mais ne purent même soutenir les premiers cris des Carthaginois. Celui qui les commandoit étoit bien aussi étourdi & aussi téméraire que Centénius ; mais comme il s'en falloit beaucoup qu'il ne l'égalât en courage, il ne vit pas plutôt les siens plier & prêts à se mettre en déroute, qu'il se jetta sur le premier cheval qu'il rencontra, & s'enfuit en grande hâte, avec environ deux cents cavaliers : pour le reste de l'armée, l'avant-garde ayant été enfoncée, les ennemis, qui l'avoient in-

Cn. Fulvius est défait par Annibal, & perd 20000 hommes dans ce combat.

vestie par les flancs & par derriere, en firent un si grand carnage, que de vingt-deux mille hommes, à peine en échappa-t-il deux mille. Le camp demeura à la merci des victorieux.

La nouvelle de ces défaites arrivées coup sur coup ayant été portée à Rome, y causa beaucoup de douleur & de consternation. Mais comme les consuls qui commandoient les principales forces de la république avoient assez bien réussi de leur côté, on n'en fut pas entiérement abattu. Le sénat dépêcha C. Létorius & M. Métilius aux consuls, pour les exhorter à ramasser avec soin les débris des deux armées défaites, & à faire en sorte que la crainte & le désespoir ne les portât pas à se rendre à l'ennemi, comme il étoit arrivé après la bataille de Cannes ; & enfin, à rechercher ceux des esclaves qui avoient abandonné leurs enseignes après la mort de Gracchus. P. Cornélius, qu'on avoit chargé de faire des levées, eut ordre de travailler à la même perquisition, Ainsi il envoya dans toutes les foires & dans tous les marchés, des gens qui devoient ramener sous leurs drapeaux les esclaves qu'ils pourroient découvrir. Le consul Appius Claudius

ordonna à D. Junius & à M. Aurélius Cotta, de ſe tenir le premier à l'embouchure du Vulturne, & l'autre à Pouzoles, & de prendre le bled qui ſe trouveroit dans les barques de la république à meſure qu'elles arriveroient de l'Etrurie ou de la Sardaigne, & de les faire voiturer auſſi-tôt dans le camp, devant Capoue. Pour lui, s'étant mis en chemin pour y retourner, il trouva ſon collegue à Caſilin, occupé à faire tranſporter delà à Capoue toutes les machines dont ils avoient beſoin pour s'en rendre maîtres. Ce fut alors que les deux conſuls aſſiégerent tout de bon Capoue, & que pour les ſeconder dans cette entrepriſe, ils firent venir le préteur Claude Néron du camp de Sueſſule, & lui ordonnerent de laiſſer quelques troupes pour garder ce poſte, & d'amener tout le reſte avec lui. Ainſi ces trois généraux ayant fait dreſſer leurs tentes autour de cette ville, l'attaquerent avec leurs trois armées par trois endroits différents. Ils l'entourerent d'un foſſé & d'une paliſſade, & bâtirent pluſieurs forts, de diſtance en diſtance, aſſez près les uns des autres. Dans les jours ſuivants, ils en vinrent aux mains en pluſieurs endroits avec les Campaniens,

qui venoient troubler leurs travailleurs ; & le ſuccès de ces eſcarmouches fut aſſez heureux pour obliger les aſſiégés de ſe tenir renfermés dans leurs murs. Cependant avant que les Romains euſſent bouché tous les paſſages, ils envoyerent des ambaſſadeurs à Annibal, pour lui reprocher qu'il avoit abandonné Capoue, ou, pour mieux dire, qu'il l'avoit livrée aux ennemis, & le conjurer de venir au-moins alors à leur ſecours, puiſque leur ville étoit non-ſeulement aſſiégée, mais preſque fermée de toutes parts, par de fortes lignes de circonvallation. Le préteur P. Cornélius écrivit alors aux Conſuls, qu'avant d'enfermer entiérement les aſſiégés par leurs ouvrages, ils permiſſent à ceux d'entr'eux qui le voudroient, d'en ſortir, & d'emporter leurs effets avec eux. Que ceux qui ſortiroient avant les ides de Mai, conſerveroient leur liberté & leurs biens. Mais que ceux qui y reſteroient après ce terme, ſeroient traités comme ennemis. Les Campaniens, loin d'accepter ces offres, les rejetterent avec mépris, & accablerent d'outrages & de menaces ceux qui vinrent les leur faire. Annibal cependant étoit paſſé d'Herdonée à Tarente, dans l'eſpérance de ſe rendre maître de la cita-

delle, ou par la force, ou par quelque ſtratagême. Aucun de ces moyens ne lui ayant réuſſi, il tourna du côté de Brindes, croyant qu'on lui livreroit cette ville. Mais il y perdit auſſi ſon temps. Ce fut là que les députés des Campaniens le vinrent trouver, pour lui adreſſer tout à la fois, & leurs prieres & leurs plaintes. Annibal leur répondit avec plus de faſte que de ſincérité, qu'il avoit déja obligé les Romains de lever le ſiege de leur ville, & qu'alors même ils n'attendoient pas ſon arrivée. Les députés, renvoyés avec ces belles eſpérances, ne rentrerent qu'avec beaucoup de peine dans Capoue, que les aſſiégeants avoient déja enfermée d'un double foſſé & d'une double paliſſade.

Dans le temps que les Romains preſſoient le plus fortement le ſiege de Capoue, celui de Syracuſe fut enfin terminé par la valeur du général & de ſes ſoldats, ſecondés par la trahiſon de quelques-uns des habitants. Car Marcellus, au commencement du printemps, ayant été quelque temps incertain, s'il tourneroit l'effort de ſes armes vers Agrigente, contre Himilcon & Hippocrate, ou s'il continueroit le ſiege de Syracuſe, quoiqu'il jugeât cette ville imprenable

tant par mer que par terre, & qu'il ne crût pas même pouvoir la réduire par la famine, parce qu'elle recevoit des vivres de Carthage en toute liberté : cependant, pour tenter toutes les ressources possibles, avant d'abandonner absolument cette entreprise ; comme il avoit dans son armée quelques Syracusains des plus qualifiés, qui s'étoient retirés dans son camp, après avoir été chassés de leur patrie, dans le temps qu'elle s'étoit livrée à Annibal, parce qu'ils n'avoient pas approuvé ce changement ; il leur ordonna de sonder ceux de leur parti, & de leur promettre, que si la ville se rendoit aux Romains, ils lui conserveroient ses loix, ses privileges & sa liberté. Mais il n'étoit pas aisé à ces exilés de s'aboucher avec ceux de leurs amis qui étoient restés dans la ville ; parce que les auteurs de la révolte tenant plusieurs habitants pour suspects, redoubloient leur vigilance & leur attention, pour empêcher qu'on ne fît à leur insu quelque tentative de cette nature en faveur des Romains. Ce fut l'esclave d'un des transfuges, qui, ayant été introduit dans la ville en qualité de déserteur, proposa ce projet à quelques-uns de leurs amis : ensuite ceux-là ayant été transpor-

tés jusqu'au camp des Romains dans une barque de pêcheurs, enveloppés & cachés sous leurs filets, s'en entretinrent plus au long avec les transfuges mêmes. Ces allées & venues ayant été souvent réitérées par les mêmes ou par d'autres, formerent enfin une conjuration de quatre-vingts citoyens. Toutes les mesures étoient prises pour livrer la ville à Marcellus, lorsqu'un des partisans des Romains, nommé Attalus, indigné qu'on se fût caché de lui, dénonça la conspiration à Epicyde, qui ayant fait arrêter tous les complices, leur fit aussi-tôt souffrir la mort au milieu des tourments. Cette ressource ayant manqué, on en tenta une autre. Un Lacédémonien, nommé Damippus, qu'on avoit envoyé de Syracuse au roi Philippe, fut pris par les vaisseaux des Romains. Epicyde avoit grande envie de le racheter. Marcellus ne s'y opposa point, parce que dès ce temps-là les Romains tâchoient de gagner l'amitié des Etoliens, dont les Lacédémoniens étoient alliés. On convint, pour traiter de sa rançon, de se rendre dans un lieu assez convenable aux deux partis, parce qu'il se trouvoit à peu-près dans le milieu. Ce fut au port de Trogyle, près de la tour de Galeagre. Com-

me on alla plusieurs fois à ce rendez-vous, un Romain ayant examiné la muraille de près, compta les pierres dont sa face étoit composée, mesura des yeux la hauteur de chacune d'entr'elles ; & ayant fait, le plus juste qu'il put, la supputation du total, il reconnut que le mur n'étoit pas, à beaucoup près, si élevé qu'il l'avoit cru, lui & les autres ; & qu'avec de médiocres échelles, il étoit aisé d'atteindre jusqu'au haut. Il alla faire son rapport à Marcellus. Ce général ne méprisa point un tel avis. Mais comme il n'étoit pas facile d'aller jusqu'au pied de la muraille, qu'on gardoit avec d'autant plus d'attention, qu'on savoit qu'elle n'étoit pas imprenable, on attendoit qu'il s'en présentât une occasion favorable. Elle fut offerte par un déserteur, qui vint avertir les Romains que les habitants alloient célébrer la fête de Diane pendant trois jours ; & que n'ayant pas dans une ville assiégée toutes les choses qu'ils auroient souhaitées pour se bien réjouir, ils se dédommageroient sur le vin, dont ils avoient abondance ; parce qu'outre qu'Epicyde en avoit distribué libéralement à tout le peuple en général, les premiers de la ville en avoient encore donné à chaque tribu une cer-

taine quantité. Marcellus ayant appris cette disposition des assiégés, en conféra avec un petit nombre des tribuns des soldats ; & lorsqu'il eut fait choix avec eux des centurions & des soldats qui devoient être employés à l'exécution de ce projet, & préparé secrétement les échelles dont on avoit besoin, il fit ordonner à tous les autres de prendre de bonne heure de la nourriture & du repos, pour être en état la nuit suivante de marcher à une expédition. Lorsqu'il jugea que les Syracusains, après avoir passé le jour à manger & à boire, étoient ensevelis dans le premier sommeil, il fit avancer en silence environ mille soldats, munis de leurs échelles, vers l'endroit en question. Et lorsque les premiers d'entre eux furent arrivés, sans tumulte & sans bruit, au haut de la muraille, les autres les y suivirent, chacun à leur rang, la hardiesse & le succès des premiers inspirant du courage à ceux mêmes qui en avoient le moins.

Les Romains escaladent les murs de Syracuse.

Déja mille hommes armés étoient maîtres d'une partie de la ville, lorsque les autres, en plus grand nombre, s'approcherent avec leurs échelles, & gagnerent le haut du mur en plusieurs endroits tout à la fois, suivant le signal

que leur donnoient, du quartier d'Hexapyle, ceux qui y étoient parvenus ſans rencontrer perſonne ; parce que la plupart des ennemis qui avoient mangé ſur les tours mêmes, ou étoient plongés dans le ſommeil, ou achevoient de perdre leur raiſon dans le vin qui leur reſtoit encore. Ils en égorgerent cependant quelques uns qu'ils trouverent endormis dans leurs lits. Il y avoit auprès d'Hexapyle un guichet, qu'on commença à rompre à coups de haches : & en même temps, ceux qui étoient ſur la muraille, donnerent à leurs compagnons, avec la trompette, le ſignal dont ils étoient convenus. De ſorte que ce n'étoit plus en cachette, mais à force ouverte, qu'on attaquoit la ville ; parce qu'on étoit parvenu juſqu'au quartier d'Epipole, rempli de ſoldats, parmi leſquels il étoit temps de jetter l'épouvante, ſans plus ſonger à ſe cacher d'eux. En effet, dès qu'ils entendirent le ſon des trompettes, & les cris des Romains, qui étoient maîtres de la muraille & d'une partie de la ville, s'imaginant que tout étoit au pouvoir des ennemis, ils ſe mirent les uns à fuir le long des murailles, les autres à ſauter au bas, ou à s'y précipiter malgré eux, entraînés par la foule de ceux que

la frayeur avoit saisis. Cependant il y avoit encore un grand nombre des assiégés qui ne savoient pas leur malheur, la plupart étant appésantis par le vin & le sommeil, outre que dans une ville d'une si vaste étendue, ce qui se passe dans un canton ne se répand pas si promptement dans tous les autres. Quand le jour parut, les portes d'Hexapyle étoient rompues ; & Marcellus entra dans la ville avec toutes ses troupes. Ce fut alors que tous les assiégés prirent les armes, pour tâcher, s'il étoit possible, de repousser les ennemis hors de leurs murailles. Epicyde crut d'abord que ce n'étoit qu'un petit nombre de Romains, que la négligence des sentinelles avoient laissé passer. Ainsi il sortit à la hâte de l'isle avec quelques troupes, ne doutant point qu'il ne les chassât aisément de la ville. Et chemin faisant, il reprochoit à ceux qu'il rencontroit & qui répandoient l'alarme, que la crainte leur avoit grossi les objets, & qu'ils faisoient le péril plus grand qu'il n'étoit en effet. Mais lorsqu'il apperçut l'Epipole rempli d'ennemis, il se contenta de faire tirer quelques traits sur eux, & se retira promptement dans Achradyne, encore moins touché du

nombre & de la force des ennemis, que de la crainte qu'il ne se formât quelque conjuration dans la ville à leur occasion, & qu'il ne trouvât en arrivant les portes de l'isle ou d'Achradyne fermées à la faveur du tumulte. Lorsque Marcellus, étant entré dans Syracuse, eut contemplé d'un lieu élevé cette ville, la plus grande & la plus opulente qu'il y eût alors dans le monde, il ne put s'empêcher de verser des larmes, ou de joie d'avoir exécuté une si glorieuse entreprise, ou de regret de voir que l'ouvrage merveilleux de tant de siecles, alloit en peu d'heures être réduit en cendres. Il se souvenoit que c'étoit dans le port de cette fameuse ville que les flottes d'Athenes avoient fait naufrage, & que deux grandes armées commandées par les deux plus grands capitaines de la même république, avoient été défaites : il se représentoit toutes les guerres que les Syracusains avoient soutenues contre les Carthaginois avec des succès différents : & sans parler d'un nombre infini de princes illustres, ou de tyrans superbes qui y avoient régné, il avoit sur-tout présentes à l'esprit les grandes qualités d'Hiéron, qu'on pouvoit regarder comme le dernier de ses Rois, & les bienfaits que

Marcellus verse des larmes sur le sort de Syracuse.

le peuple Romain avoit reçus pendant tant d'années de ſon zele & de ſa fidélité. Plein de toutes ces idées, il ne pouvoit penſer, ſans douleur, que ce chef-d'œuvre de la Sicile alloit être détruit en un moment. C'eſt pourquoi avant de marcher contre Achradyne, il envoya quelques-uns des Syracuſains que j'ai dit ci-devant avoir cherché un aſyle dans ſon camp, & leur ordonna d'engager les ennemis par des remontrances pleines d'humanité, à lui livrer la ville, ſans attendre la derniere extrémité.

On avoit confié les portes & les murailles d'Achradyne aux déſerteurs, comme à des gens qui, n'eſpérant point de pardon dans les conditions du traité qu'on feroit avec Marcellus, les défendroient contre lui avec le plus d'opiniâtreté. En effet, ils ne voulurent jamais permettre que perſonne approchât des murailles, ou liât aucune converſation avec les habitants. C'eſt pourquoi Marcellus, n'ayant pu réuſſir par ce moyen, tourna du côté du mont Euryale, ſitué à l'extrémité de la ville la plus éloignée de la mer, donnant ſur un chemin qui conduit dans la campagne, & dont la ſituation eſt fort propre pour recevoir des convois. Celui à qui Epicyde avoit confié la garde de

ce fort s'appelloit Philodeme, de la ville d'Argos. Marcellus lui ayant envoyé Sosis, l'un des meurtriers du tyran, pour le sonder, ils eurent ensemble une assez longue conversation, qui se termina sans rien décider ; en sorte que Sosis revint annoncer à Marcellus que cet officier avoit demandé du temps pour délibérer sur ses propositions. Mais comme il différoit de jour en jour à rendre une réponse positive, parce qu'il espéroit, que si Hippocrate & Himilcon, qu'il attendoit, pouvoient entrer dans la citadelle avec leurs légions, il seroit aisé de faire périr l'armée Romaine, enfermée dans les murailles ; Marcellus, qui vit qu'il ne pouvoit se rendre maître du fort d'Euriale, ni par composition, ni par force, alla camper entre Napolis & Tyche, qui sont deux parties de Syracuse aussi grandes que des villes entieres ; craignant que s'il entroit dans des quartiers plus peuplés, ses soldats ne se dispersassent pour piller. Ce fut là que les députés de Napolis & de Tyche le vinrent trouver avec beaucoup d'humilité, couverts des bandelettes des suppliants, & portant devant eux des branches d'olivier, & le conjurerent de défendre à ses soldats le carnage & l'incendie. Marcellus ayant

tenu conſeil ſur leurs prieres, plutôt que ſur leurs demandes, du conſentement de tous ſes officiers, défendit à ſes ſoldats d'outrager les perſonnes libres, abandonnant tout le reſte à leur diſcrétion: * & ayant mis ſon camp à l'abri des maiſons de la ville, il plaça des corps de garde aux portes qui donnoient ſur les places publiques, pour empêcher qu'on ne vînt l'attaquer pendant que les ſoldats ſe diſperſeroient pour butiner. Après avoir pris ces précautions, il permit le pillage à ſes ſoldats. Auſſi-tôt, s'étant répandus de tous côtés, ils enfoncerent les portes des maiſons; & quoiqu'ils rempliſſent la ville de tumulte & d'effroi, ils épargnerent cependant la vie des habitants, mais ne ceſſerent point de les piller, qu'ils ne leur euſſent enlevé toutes les richeſſes qu'une longue proſpérité leur avoit donné lieu d'amaſſer. Cependant Philodeme ne voyant aucune apparence de recevoir du ſecours, après avoir tiré parole de Marcellus, qu'il pourroit ſe retirer ſain & ſauf vers Epicyde, ſortit avec ſa garniſon, & abandonna le fort d'Euriale aux Romains. Pendant que tout le monde étoit attentif au tumulte qu'on entendoit du côté

Syracuſe pillée par les Romains dans la partie dont ils ſont maîtres.

* Paſſage obſcur dans le latin.

que la ville étoit priſe, Bomilcar, à la faveur d'une tempête, qui ne permit pas à la flotte Romaine de demeurer à l'ancre, ſortit pendant la nuit du port de Syracuſe, avec trente-cinq vaiſſeaux, en ayant laiſſé cinquante-cinq à Epicyde & aux Syracuſains, & gagna la pleine mer ſans trouver d'obſtacle. Et lorſqu'il eut appris aux Carthaginois le péril auquel Syracuſe étoit expoſée, il revint peu de jours après avec cent vaiſſeaux, qu'il chargea, à ce qu'on dit, des richeſſes qu'Epicyde avoit tirées du tréſor d'Hiéron.

Marcellus étant maître du fort d'Euriale, y mit garniſon; & par-là, ſe vit délivré de la crainte qu'il avoit eue, que les ennemis, s'emparant de cette citadelle, ne fondiſſent delà ſur les ſiens, tandis qu'ils etoient enfermés entre des murailles, où ils n'avoient pas la liberté d'agir. Enſuite il aſſiégea Achradyne avec ſes troupes, partagées en trois corps, pour forcer ceux qui défendoient cette place à ſe rendre par la diſette où il alloit les réduire, en les enfermant de toutes parts. Les deux partis ſe tinrent en repos pendant quelques jours. Mais l'arrivée d'Hippocrate & d'Himilcon fit que tout d'un coup les Romains devinrent aſ-

ſiégés, d'aſſiégeants qu'ils étoient. Car Hippocrate s'étant fortifié auprès du grand port, donna le ſignal à ceux qui tenoient Achradyne, & avec leur ſecours attaqua le vieux camp des Romains, où commandoit Criſpinus ; tandis qu'Epicyde, de ſon côté, vint fondre ſur les troupes que conduiſoit Marcellus, & que la flotte Carthaginoiſe arriva ſur le rivage qui étoit entre la ville & le camp des Romains, afin d'empêcher ce général d'envoyer aucun ſecours à Criſpinus. Cependant tous ces mouvements des ennemis firent plus de bruit que d'effet. Car non-ſeulement Criſpinus empêcha Hippocrate d'entrer dans ſes retranchements, mais le pourſuivit encore avec beaucoup de vigueur, après l'avoir mis en fuite ; & Marcellus obligea Epicyde de rentrer dans la ville : en ſorte qu'il ſembloit que même pour l'avenir il n'y avoit plus rien à craindre de leur part. A tous ces maux que la guerre entraîne néceſſairement après elle, ſe joignit une maladie contagieuſe, qui, ſe faiſant ſentir également aux Romains & aux Carthaginois, ſuſpendit pour un temps le deſſein qu'ils avoient réciproquement de ſe nuire. Car les chaleurs exceſſives de l'automne join-

La peſte attaque les deux partis, mais encore plus les Carthaginois.

tes à l'air du pays, naturellement malſain, cauſerent dans les deux camps, mais beaucoup plus au-dehors qu'au-dedans de la ville, une révolution dont il n'y eut preſque perſonne d'exempt. Et d'abord l'intempérie de la ſaiſon & du lieu les attaquoit avec tant de violence, qu'ils mouroient en peu de temps. Bientôt après, le mal ſe communiquoit à ceux qui approcherent des malades pour en prendre ſoin : en ſorte qu'on ſe trouvoit dans la néceſſité ou de les laiſſer mourir ſans ſecours, ou de ſe voir entraîner avec eux dans le précipice, dont on s'efforçoit de les tirer. Dans les premiers jours, les yeux étoient continuellement frappés du triſte ſpectacle de la mort & des funerailles qui la ſuivoient, & les oreilles retentiſſoient jour & nuit du gémiſſement des mourants, ou de ceux qui les regrettoient. Mais dans la ſuite, l'habitude de voir les mêmes objets rendit les eſprits & les cœurs ſi durs & ſi inſenſibles, que non-ſeulement ils ne pleuroient plus ceux qu'ils avoient perdus, mais ne daignoient pas même leur donner la ſépulture, & que la terre étoit couverte de cadavres étendus au haſard ſous les yeux de leurs camarades, qui attendoient le même ſort d'une

heure à l'autre. La terreur & l'infection causoient bientôt la mort à ceux qui n'étoient que malades, & la maladie à ceux qui étoient encore sains. On en voyoit qui, pour mourir plutôt de la main des ennemis, alloient se jetter seuls au milieu de leurs armes. Après tout, la peste causa beaucoup plus de ravage dans le camp des Carthaginois, que dans celui des Romains, qui, après un siege de trois années, étoient beaucoup plus accoutumés à l'air & aux eaux du pays. Les Siciliens qui servoient dans l'armée des Carthaginois, ne s'apperçurent pas plutôt que la maladie se communiquoit par la corruption de l'air qu'on respiroit auprès de Syracuse, qu'ils se retirerent chacun dans leurs villes, dont ils n'étoient pas fort éloignés. Mais les Carthaginois, qui n'avoient pas la même ressource, périrent tous, avec leurs chefs, Hippocrate & Himilcon. Marcellus voyant avec quelle fureur la maladie se déchaînoit, logea ses soldats dans les maisons de la ville, où l'ombre & le couvert leur donna beaucoup de soulagement; ce qui n'empêcha pas qu'il ne perdît beaucoup de monde.

Hippocrate & Himilcon emportés par la peste avec leurs soldats.

Après que l'armée de terre des Carthaginois eût été ruinée, les Siciliens

qui avoient fervi fous Hippocrate, fe retirerent dans deux petites villes, affez fortes par leur fituation, & par les ouvrages qu'on y avoit ajoutés, dont l'une étoit éloignée de Syracufe de trois milles, & l'autre de quinze; & y firent tranfporter les vivres & les troupes qu'ils purent tirer de leur pays. Cependant Bomilcar étant parti une feconde fois avec fa flotte pour fe rendre à Carthage, y raconta ce qui s'étoit paffé à Syracufe, de façon qu'il fit efpérer à fes compatriotes, non-feulement qu'ils pourroient tirer leurs alliés du péril qui les menaçoit, mais encore prendre, pour ainfi dire, les Romains eux-mêmes, dans la ville qu'ils fembloient avoir prife. Ainfi on renvoya avec lui en Sicile le plus grand nombre de barques qu'on put raffembler, chargées de toute forte de provifions, & on augmenta confidérablement fa flotte. Etant donc parti de Carthage avec cent trente vaiffeaux de guerre, & fept cents barques de charge, il paffa en Sicile avec un vent affez favorable. Mais quand il lui fallut doubler le promontoire de Pachin, le même vent lui devint contraire. Ainfi l'arrivée de Bomilcar, qu'on attendoit de jour à autre, puis fon retardement

Bomilcar revient en Sicile avec une nombreufe flotte, puis s'en retourne fans rien faire.

inespéré, ayant causé alternativement de la joie & de la crainte aux deux partis, Epicyde, qui appréhendoit que la flotte ne fût obligée de reprendre la route d'Afrique, si le vent continuoit à souffler, comme il avoit fait depuis quelques jours, laissa aux chefs des soldats mercenaires, le soin de garder Achradyne, & se mit en mer pour aller joinde Bomilcar. Il le trouva avec ses vaisseaux dans une rade tournée vers l'Afrique, où il craignoit que les Romains ne le vinssent combattre. Car encore que sa flotte fût supérieure à la leur par le nombre des vaisseaux, ils devoient avoir sur lui l'avantage du vent. Malgré ces raisons, Epicyde fit tant, qu'il l'engagea enfin à tenter le sort d'une bataille. Marcellus, de son côté, voyant qu'on levoit contre lui des troupes dans toutes les parties de la Sicile, & que la flotte de Carthage étoit près d'arriver avec des provisions & des convois de toute espece, pour éviter d'être attaqué en même temps par mer & par terre, enfermé, comme il étoit, dans une ville ennemie, résolut, malgré la supériorité que les ennemis avoient par le nombre des vaisseaux, d'empêcher Bomilcar d'aborder à Syracuse. Les deux flottes étoient

aux environs du promontoire de Pachin, diſpoſées à combattre dès que le calme leur permettroit de gagner la pleine mer. Ainſi le vent d'Orient qui avoit régné pendant pluſieurs jours avec beaucoup de violence, s'étant appaiſé, Bomilcar mit le premier ſes vaiſſeaux en mouvement, afin de doubler plus facilement le promontoire. Mais quand il apperçut que les Romains s'avançoient contre lui, frappé dans le moment de je ne ſais quelle terreur panique, il détacha un eſquif, pour aller donner ordre aux barques qui étoient auprès d'Héraclée, de retourner en Afrique. Pour lui, ayant fait le tour de la Sicile, il s'en alla à Tarente. Epicyde, déchu tout d'un coup d'une eſpérance qui l'avoit flatté ſi agréablement, navigea du côté d'Agrigente, renonçant à ſoutenir plus long-temps le ſiege d'une ville qui étoit plus d'à moitié priſe ; & delà, ſans rien entreprendre, ſe contenta d'attendre l'événement.

Epicyde ſe retire à Agrigente, abandonnant Syracuſe.

Quand on eut appris dans le camp des Siciliens qu'Epicyde étoit ſorti de Syracuſe, que les Carthaginois avoient abandonné l'iſle, & en avoient preſque cédé une ſeconde fois la poſſeſſion aux Romains, ils envoyerent à Syracuſe, pour ſavoir l'intention de ceux qui te-

noient encore quelque place ; & de leur consentement, firent partir des députés, pour aller traiter avec Marcellus, des conditions auxquelles il souhaitoit que le reste de la ville lui fût remis. Les Siciliens ne s'éloignoient pas d'abandonner aux Romains tout ce qui avoit été sous la domination & dans la dépendance des rois de Syracuse. Et les Romains, de leur côté, laissoient aux Siciliens tout le reste, avec leurs loix & leur liberté. Sur ce pied-là, les députés s'étant abouchés avec ceux à qui Epicyde avoit laissé le commandement, leur firent entendre qu'ils avoient été envoyés par l'armée des Siciliens vers Marcellus, & par ce général renvoyés à l'armée pour faire un traité dans lequel on ménageât les intêrets de ceux qui étoient assiégés, aussi-bien que de ceux qui ne l'étoient pas, n'étant pas juste que personne songeât à sa conservation, en négligeant celle des autres. Ils furent ensuite introduits dans la place ; & ayant fait connoître à leurs hôtes & à leurs amis les conditions dont ils étoient déja convenus avec Marcellus, ils les engagerent, après les avoir d'abord assurés de leur salut, de se joindre à eux, pour attaquer de concert Polyclitus, Philistion, & Epi-

Lieutenants d'Epicyde égorgés par les Siciliens.

cyde surnommé Syndon, tous lieutenants d'Epicyde. Et après les avoir tués, ils assemblerent les soldats & le peuple. Ils commencerent par déplorer leur malheur, en leur représentant la disette qui les pressoit, & qui les obligeoit si souvent eux-mêmes à murmurer en secret. Ils ajouterent : » Que quoiqu'ils fussent » accablés de bien des maux tout à la » fois, ils ne devoient pas les imputer » à la fortune, puisqu'ils étoient les maî- » tres de s'en délivrer quand ils vou- » droient. Que les Romains ne s'étoient » portés à assiéger Syracuse que par l'af- » fection qu'ils avoient pour ses habi- » tants, & non pas par haine, comme » on avoit voulu faussement le leur per- » suader. Que ce qui le prouvoit in- » vinciblement, c'est qu'ils n'avoient » commencé la guerre que quand ils » avoient vu le royaume au pouvoir » d'Hippocrate & d'Epicyde, satellites » premiérement d'Annibal, puis d'Hié- » ronyme ; & que leur unique dessein, » en assiégeant Syracuse, avoit été de » chasser de cette ville, ceux qui vou- » loient passer pour ses défenseurs, quoi- » qu'ils fussent ses plus cruels tyrans. » Mais qu'après qu'Hippocrate avoit » perdu la vie, qu'Epicyde avoit été chassé

chassé loin de Syracuse, que ses officiers avoient été tués, & que les Carthaginois avoient abandonné tout ce qu'ils possédoient en Sicile, tant par mer que par terre; quelle raison les Romains auroient-ils, de ne pas rendre à Syracuse la même amitié dont ils l'avoient honorée pendant la vie d'Hiéron, le plus fidele de leurs amis & de leurs alliés? Qu'ainsi, ni la ville, ni ses habitants, n'avoient point d'autre danger à craindre, que celui qu'ils s'attireroient eux-mêmes, en ne profitant pas sur le champ de la liberté que la mort de leurs tyrans leur laissoit de se reconcilier avec les Romains. Qu'ils n'en auroient jamais une occasion plus favorable, que celle qui se présentoit alors, qu'ils n'étoient plus retenus par aucune crainte «.

Ce discours fut applaudi de toute l'assemblée. On jugea cependant à propos de créer des préteurs avant d'envoyer des ambassadeurs aux Romains. Ils furent choisis parmi ceux qu'on éleva à cette magistrature. Et le premier d'entre eux étant arrivé avec ses compagnons au camp de Marcellus : Seigneur, lui dit-il, ce ne sont point les Syracusains qui ont renoncé la premiere fois à l'ami-

Les ambassadeurs des Syracusains tâchent de fléchir Marcellus.

» tié des Romains, mais Hiéronyme, » dont nous avons éprouvé plus que » vous la tyrannie & l'impiété : & la » paix que la mort de ce tyran avoit » ensuite rétablie, n'a point été rom- » pue par aucun Syracusain, mais par » les satellites de ce Prince, Hippocra- » te & Epicyde, qui avoient employé, » pour nous opprimer, la perfidie & la » terreur de leurs armes : & nous ne » pouvons pas dire que nous ayons joui » de la liberté, que pendant les temps » heureux que nous avons été en paix » avec vous. Vous ne douterez point de » notre sincérité, si vous faites réfle- » xion, que nous ne nous sommes pas » plutôt vus en liberté par la mort de » ceux qui tenoient Syracuse opprimée, » que nous sommes venus vous livrer » nos armes, notre ville, nos murailles » & nos personnes, & accepter toutes » les conditions que vous jugeriez à » propos de nous imposer. Les dieux » vous ont accordé, Marcellus, la gloire » de prendre la plus belle & la plus » illustre de toutes les villes Grecques. » Tout ce que nous avons jamais exé- » cuté de glorieux & de mémorable » par mer & par terre, contribuera à » relever l'honneur de votre triomphe

Mais il eſt de votre intérêt de laiſſer «
ſubſiſter cette ville, pour être elle- «
même à la poſtérité, qui admirera ſa «
grandeur, ſa force & ſa puiſſance, «
un témoin authentique de la conſtance «
& de la valeur qui vous en a rendu «
maître, plutôt que de laiſſer à la ſeule «
renommée le ſoin de le publier. Con- «
ſervez-la, Seigneur, afin qu'on puiſſe «
à jamais montrer aux étrangers qui y «
viendront, par mer ou par terre, d'un «
côté les victoires & les triomphes que «
nous avons remportés ſur les Cartha- «
ginois, & de l'autre ceux que vous «
avez remportés ſur nous. Souffrez que «
ſes habitants deviennent les clients de «
votre illuſtre famille, & qu'ils vivent «
heureux ſous la protection puiſſante «
& glorieuſe des Marcellus. Que le «
ſouvenir d'Hiéron faſſe plus d'impreſ- «
ſion ſur vous, que celui d'Hiéronyme. «
Le premier a été beaucoup plus long- «
temps votre ami, que l'autre n'a été «
votre ennemi : le premier n'a laiſſé «
échapper aucune occaſion de vous ren- «
dre ſervice : la haine & l'extravagance «
du ſecond n'a abouti qu'à ſa perte. «
Les Syracuſains pouvoient tout attendre des Romains toujours diſpoſés à pardonner. Ils n'avoient rien à craindre que de

ceux de leur parti. Car les déſerteurs, perſuadés qu'on alloit les livrer aux Romains, firent craindre la même choſe aux ſoldats mercénaires : & les uns & les autres ayant pris les armes, commencerent par tuer les préteurs. Enſuite, ils ſe diſperſerent dans la ville, pour égorger les Syracuſains mêmes : & dans les premiers transports de leur fureur, tuerent tous ceux qu'ils rencontrerent, & pillerent tout ce qui leur tomba ſous la main. Puis, pour ne pas reſter ſans chefs, ils nommerent ſix préfets, dont trois devoient commander dans Achradyne, & trois dans l'Iſle. Le tumulte ayant été enfin appaiſé, les mercenaires, à force de s'informer des conditions auxquelles on avoit traité avec les Romains, reconnurent qu'on ne les avoit point confondus avec les déſerteurs.

Les déſerteurs & les mercenaires cauſent un grand déſordre

Là-deſſus, les ambaſſadeurs qu'on avoit envoyés à Marcellus, revinrent fort à propos pour leur aſſurer que les motifs dont on s'étoit ſervi pour les animer, n'avoient aucun fondement, & que les Romains n'avoient point de raiſon d'étendre leur vengeance juſques ſur eux. Parmi les trois officiers qui commandoient dans Achradyne, il y avoit un Eſpagnol nommé Méricus, avec qui un

autre Espagnol des troupes auxiliaires, qu'on avoit envoyé exprès à la suite des ambassadeurs, eut ordre de s'aboucher secrétement. Lorsqu'il se trouva avec lui sans témoins, il lui exposa premiérement la situation où il avoit laissé les affaires d'Espagne, dont il étoit arrivé tout récemment. « Que les Romains y étoient absolument les maîtres. Qu'il « pouvoit, en leur rendant un service si- « gnalé, devenir le plus considérable de « tous ses compatriotes, soit qu'il vou- « lût servir dans leurs armées, ou qu'il « aimât mieux retourner dans sa patrie. « Qu'au contraire il avoit tout à crain- « dre de leur indignation, s'il continuoit « à se défendre dans un poste, qu'il ne « pouvoit pas long-temps conserver, étant « investi par mer & par terre «. Méricus touché de ses raisons, fit partir avec les ambassadeurs qu'on étoit convenu d'envoyer à Marcellus, son propre frere, qui ayant obtenu par le moyen du même Espagnol, un entretien secret avec ce général, s'en retourna dans Achradyne, après être convenu avec lui de la reddition de la place, & de la maniere dont la chose s'exécuteroit. Alors Méricus, pour ôter tout soupçon qu'il eût aucune intelligence avec l'ennemi, dé-

» clara qu'il n'étoit pas d'avis qu'on en-
» voyât davantage des députés aux Ro-
» mains, ni qu'on reçût ceux qui vien-
» droient de leur part. Qu'il falloit, pour
» plus grande ſûreté, diſtribuer aux com-
» mandants les différents poſtes qui
» étoient à garder, & que chacun ré-
» pondît ſur ſa tête de celui qui lui ſeroit
» confié «. Tous ayant conſenti à ce par-
tage, le ſort fit échoir à Méricus le ſoin
de veiller ſur le quartier qui alloit depuis
la fontaine d'Aréthuſe, juſqu'à l'embou-
chure du grand port. Il eut ſoin d'en in-
former les Romains. C'eſt pourquoi Mar-
cellus, dès la nuit ſuivante, fit remorquer
une barque chargée de ſoldats armés, à
la queue d'une galere à quatre rangs,
juſques aux murs d'Achradyne, & dé-
barqua ſes gens près de la porte voiſine
de la fontaine d'Aréthuſe. Le tout étoit
exécuté à la quatrieme veille. Alors Mé-
ricus introduiſit les ſoldats de Marcellus
par cette même porte, comme il en étoit
convenu : & dès que le jour parut, ce
général attaqua les murailles de la place
avec toutes ſes troupes, & attira de ce
côté-là, non-ſeulement ceux qui tenoient
Achradyne, mais encore une grande par-
tie de ceux qui défendoient l'Iſle, & qui,
abandonnant leurs poſtes, accouroient

par bandes pour aider à repouſſer les Romains. Dans ce tumulte, les vaiſſeaux qu'on avoit diſpoſés par avance, & qu'on tenoit tout prêts, ayant fait un grand circuit, débarquerent près de l'iſle, des ſoldats, qui trouvant les corps de garde à moitié vuides, & les portes par où étoient ſortis ceux qui avoient couru au ſecours d'Achradyne, ouvertes, s'emparerent aiſément de cette partie, abandonnée par l'épouvante & la fuite de ceux qui auroient dû la défendre. Les déſerteurs furent ceux qui témoignerent le moins de courage & de réſolution pour réſiſter aux Romains. Car ne ſe fiant pas même à leurs compagnons, ils s'enfuirent au milieu de l'action. Marcellus apprenant que les ſiens étoient maîtres de l'Iſle, & d'une partie d'Achradyne, & que Méricus s'étoit joint aux Romains avec les ſoldats de ſa garniſon, fit ſonner la retraite, pour empêcher qu'on ne pillât le tréſor des Rois de Syracuſe, qu'on croyoit beaucoup plus conſidérable qu'il n'étoit en effet.

Marcellus s'empare enfin d'Achradyne & de l'Iſle.

Marcellus ayant arrêté l'impétuoſité de ſes ſoldats, donna aux déſerteurs qui ſe trouvoient encore dans Achradyne le temps de ſe ſauver. Alors les Syracuſains délivrés de toute crainte, ou-

vrirent les portes de l'Isle, & envoyerent des ambassadeurs à Marcellus, ne lui demandant d'autre grace, que de leur sauver la vie à eux & à leurs enfants. Marcellus ayant pris l'avis de son conseil, où il avoit admis ceux des Syracusains qui, ayant été chassés de la ville pour être trop attachés aux Romains, avoient trouvé un asyle dans leur camp, répondit aux députés qu'on lui avoit envoyés : » Que les services que le roi » Hiéron avoit rendus au peuple Romain pendant cinquante ans, n'égaloient pas les outrages qu'il avoit reçus en trois ou quatre années de ceux » qui avoient été les maîtres de Syracuse. Mais que la perfidie avoit l'issue qu'elle méritoit, & que les traîtres s'étoient eux-mêmes punis de la » rupture du traité, plus cruellement » que le peuple Romain ne l'eût souhaité. Que pour lui, il avoit tenu Syracuse assiégée pendant trois ans, non » pour livrer au peuple Romain une ville » réduite à l'esclavage, mais pour la » délivrer de la tyrannie que les chefs » des déserteurs exerçoient sur elle. » Qu'après tout, les Syracusains auroient » tort d'imputer une révolte, soutenue » pendant tant d'années, au défaut de

liberté ; puiſqu'il n'avoit tenu qu'à eux d'imiter ceux de leurs concitoyens, qui, pour n'avoir point de part à la rupture du traité, s'étoient retirés parmi les Romains ; ou de ſuivre l'exemple de l'Eſpagnol Méricus, qui leur avoit livré ſa perſonne & ſa garniſon ; & qu'au moins ils avoient pu prendre plutôt la réſolution généreuſe de ſe rendre, à laquelle ils s'étoient enfin déterminés. Que pour lui, * le plus grand avantage qu'il eût pu tirer des travaux & des périls qu'il avoit eſſuyés ſi long-temps, par mer & par terre, autour de leurs murailles, auroit été d'épargner la ville & ſes habitants, s'ils ne s'y étoient oppoſés eux-mêmes par une défenſe trop opiniâtre. Après ce diſcours, il envoya ſon queſteur avec des troupes dans l'Iſle, pour prendre & garder le tréſor des Rois : puis abandonna la ville au pillage, après avoir mis des ſauves-gardes aux portes des maiſons de ceux qui étoient demeurés fideles aux Romains. Tandis que les vainqueurs, répandus dans toute la ville, s'abandonnoient à tous les excès que leur inſpiroit la colere, l'avarice & la

* Cet endroit eſt obſcur dans le Latin, & ſuſceptible de divers ſens.

cruauté ; au milieu du tumulte & du fracas qu'excitoient dans une ville prise d'assaut tant de bras occupés à piller les maisons, & à égorger les habitants, on dit qu'Archiméde, uniquement appliqué aux figures qu'il avoit tracées sur la poussiere, fut tué par un soldat qui ne le connoissoit pas. On ajoute, que Marcellus ayant été instruit de son sort, le regretta, eut soin qu'on lui donnât une sépulture honorable ; & qu'ayant fait chercher ses parents, il les prit sous sa protection, & leur fit du bien en considération de ce grand homme. Voilà à-peu-près ce qui se passa pendant le siege & à la prise de Syracuse. Le butin qu'on y fit, cédoit à peine à celui qu'on eût pu trouver dans Carthage même, qui combattoit contre Rome à forces égales. Quelques jours avant la réduction de cette capitale de la Sicile, T. Otacilius, avec quatre-vingts galeres à cinq rangs, passa de Lilybée à Utique ; & étant entré dans le port de cette ville avant le jour, prit les vaisseaux de charges qu'il y trouva remplis de bled. Ensuite étant sorti à terre avec ses soldats, il pilla tout le pays d'alentour, & rentra dans ses galeres avec un riche butin. Il revint à Lilybée trois jours après

Archiméde tué.

en être parti, & amena dans ſon port cent trente barques chargées de différentes proviſions, & ſur-tout d'une grande quantité de bled, qu'il envoya ſur le champ à Syracuſe : ce ſecours délivra les vainqueurs & les vaincus d'une famine qui commençoit à les preſſer, & des ſuites funeſtes qu'elle eût eues pour les uns & les autres, s'il fût arrivé plus tard.

Il y avoit deux ans qu'il ne ſe paſſoit rien de conſidérable dans l'Eſpagne, & que les deux partis ſe tenoient ſur la défenſive, ſans rien entreprendre l'un contre l'autre. Mais cette campagne les généraux Romains étant ſortis de leurs quartiers d'hiver, réunirent toutes leurs forces ; & après avoir tenu conſeil, ils convinrent, d'un conſentement unanime, qu'après s'être bornés juſqu'à ce jour à empêcher Aſdrubal de paſſer en Italie, comme il en avoit le deſſein, il étoit temps alors de travailler à finir la guerre en cette province. Qu'ils avoient aſſez de troupes pour en venir à bout, après avoir pendant l'hiver précédent engagé trente mille Celtibériens à prendre les armes pour les Romains contre les Carthaginois. Les ennemis avoient trois corps d'armée dans le pays. Aſdrubal,

Affaires d'Eſpagne.

Forces des Carthaginois.

fils de Gisgon, & Magon, avoient réuni les troupes qu'ils commandoient, & n'étoient éloignés du camp des Romains que d'environ cinq journées. Asdrubal, fils d'Amilcar, qui faisoit depuis long-temps la guerre en Espagne, étoit campé près d'Anitorgis, beaucoup moins éloigné de l'ennemi. Le dessein des deux Scipions étoit de l'attaquer le premier; & ils comptoient avoir des forces plus que suffisantes pour l'accabler. Tout ce qu'ils craignoient, c'est qu'après l'avoir vaincu, l'autre Asdrubal & Magon, effrayés de sa défaite, ne se retirassent dans des montagnes & dans des défilés inaccessibles, & par-là ne tirassent la guerre en longueur. Pour éviter cet inconvénient, ils crurent que le parti le plus sûr étoit de partager toutes leurs troupes en deux corps, & d'embrasser à la fois toute la guerre d'Espagne ; en sorte que Pub. Cornélius, avec les deux tiers de l'armée, composée de Romains & d'alliés, marcheroit contre Magon & Asdrubal, fils de Gisgon ; tandis que son frere Cnéius, avec l'autre tiers, composé de vieilles troupes, soutenues du secours des Celtibériens, feroit la guerre contre Asdrubal, frere d'Annibal. Les deux généraux & les deux armées par-

tirent en même temps, précedés des Celtibériens, & allerent camper auprès d'Anitorgis, à la vue des ennemis, dont ils n'étoient séparés que par la riviere. Cn. Scipion resta dans cet endroit avec les troupes qui lui avoient été assignées : & Pub. Scipion en partit pour aller à la guerre dont il étoit chargé.

Asdrubal s'apperçut bientôt qu'il y avoit peu de Romains dans l'armée de Cnéius Scipion, & que toute l'espérance de ce général étoit fondée sur le secours des Celtibériens. Comme il connoissoit l'infidélité de ces nations, parmi lesquelles il faisoit la guerre depuis tant d'années, & qu'il n'y avoit point de ruse ni de fraude qu'il ne fût lui-même mettre en usage, il traita sécrétement avec les chefs des Celtibériens, par le moyen des Espagnols qui servoient dans son camp, & les engagea, moyennant une grande récompense, à se retirer dans leur pays avec leurs troupes. Ces officiers ne crurent pas commettre un grand crime en faisant ce marché. Car on n'exigeoit pas d'eux qu'ils tournassent leurs armes contre les Romains ; & d'ailleurs on leur donnoit pour demeurer tranquilles, ce qu'à peine ils auroient pu exiger pour s'exposer aux périls & aux travaux

Les Celtibériens abandonnent Cn. Scipion.

de la guerre. Ajoutez à cela, que les ſoldats étoient flattés de la douceur du repos, &. du plaiſir de retourner dans leur patrie, & de revoir leurs parents. Ainſi la multitude ſe laiſſa perſuader auſſi facilement que les chefs. D'ailleurs ils n'avoient rien à craindre de la part des Romains, qui, étant en ſi petit nombre, n'étoient pas en état de les retenir par force. On ne ſauroit trop recommander aux généraux Romains de ſe tenir en garde contre de ſemblables perfidies : & le malheur qui arriva pour lors à Scipion, eſt une leçon qui doit leur apprendre à compter ſur les troupes auxiliaires, de façon que le nombre de leurs propres citoyens ſurpaſſe toujours dans leurs armées celui des étrangers. Les Celtibériens plierent auſſi-tôt bagage, & ſe mirent en marche pour s'en retourner, ne répondant autre choſe aux Romains, qui leur demandoient la raiſon de ce changement, & qui les conjuroient de ne les point abandonner, ſinon qu'ils alloient au ſecours de leur patrie. Scipion voyant qu'il ne gagnoit rien par ſes prieres ſur l'eſprit de ſes alliés, & qu'il ne pouvoit pas les retenir de force, jugeant bien d'ailleurs qu'il n'étoit pas en état ſans leur ſecours

de résister à ses ennemis, & qu'on ne lui laisseroit pas la liberté de rejoindre son frere, prit le seul parti qui lui parut salutaire dans de pareilles conjonctures : ce fut de rebrousser chemin le plus promptement qu'il pourroit, évitant avec soin de combattre en plaine contre un ennemi qui lui étoit si supérieur par le nombre de ses troupes, & qui, ayant passé le fleuve, le suivoit à la piste, & lui marchoit presque sur les talons.

Les deux Scipions exposés au danger de périr.

Dans le même temps, P. Scipion son frere étoit exposé à un danger encore plus grand, & n'étoit pas moins en peine de trouver les moyens de s'en tirer. Il avoit affaire à un nouvel ennemi qui ne lui donnoit point de relâche. C'étoit Massinissa, allié pour lors des Carthaginois, mais que dans la suite l'amitié des Romains rendit si illustre & si puissant. Ce jeune Prince ayant appris que Scipion étoit près d'arriver, vint au-devant de lui avec la cavalerie des Numides, & n ecessa depuis de le harceler jour & nuit avec tant d'acharnement, que non-seulement il tomboit sur ceux des Romains qui s'écartoient tant soit peu pour aller chercher du bois ou du fourrage, mais qu'il venoit souvent les insulter jusques dans leur camp ; & que se jettant au

Massinissa, alors ennemi des Romains

milieu de leurs corps de garde, il les obligeoit de quitter leur poste avec beaucoup de tumulte & de désordre : & qu'enfin, fondant sur eux pendant la nuit, lorsqu'ils s'y attendoient le moins, il portoit l'alarme & l'effroi jusqu'à leurs portes & dans leurs retranchements : de sorte qu'il n'y avoit aucun lieu, ni aucun temps où ils fussent exempts de crainte & d'inquiétude. Par-là, il les obligeoit de se tenir renfermés dans leurs lignes, privés de toutes les choses nécessaires. Ils étoient à-peu-près dans la même situation que des gens que l'on tient assiégés dans les formes : & il paroissoit même qu'on les resserreroit encore davantage, aussi-tôt qu'Indibilis, qu'on disoit devoir incessamment arriver avec sept mille hommes, se seroit joint aux Carthaginois. C'est pourquoi Scipion forma sur le champ un dessein téméraire en lui-même, mais que la seule nécessité rendoit sage & prudent. C'étoit de partir pendant la nuit pour aller au devant d'Indibilis, & le combattre en quelque lieu qu'il le rencontrât. Il laissa donc dans son camp un petit corps de troupes, sous le commandement de T. Fontéius son lieutenant ; & s'étant mis en marche vers le milieu de la nuit, il ren-

contra les ennemis qu'il cherchoit, & les attaqua ſans balancer. Ils combattoient par pelotons, les troupes n'ayant pas eu le temps de ſe mettre en bataille. Cependant les Romains commençoient à avoir l'avantage dans ce combat tumultuaire : mais les cavaliers Numides, à qui Scipion croyoit avoir dérobé ſa marche, étant venus tout d'un coup l'attaquer par les flancs, jetterent une grande terreur parmi ſes gens. A peine avoit-il commencé à en venir aux mains avec les Numides, qu'il ſe vit un troiſieme ennemi ſur les bras. Les généraux Carthaginois qui avoient ſuivi les Romains, les vinrent tout d'un coup attaquer par derriere ; en ſorte qu'étant inveſtis de toutes parts, ils ne ſavoient de quel côté ils feroient face, ni par quel endroit ils s'ouvriroient un paſſage. Pour comble de malheur, Scipion combattant avec beaucoup de valeur, & afin de donner l'exemple aux ſiens, ſe jettant par-tout où il y avoit le plus de travail & de péril, eut le côté droit percé d'un coup de lance. Auſſi-tôt le gros d'ennemis qui s'étoit jetté ſur ce général & ſur ceux qui combattoient autour de lui, ne le vit pas plutôt tomber de cheval, ſans vie, qu'ils coururent pleins de joie, &

Pub. Scipion eſt tué dans la bataille, & ſon armée défaite.

avec de grands cris, porter dans toute les parties de la bataille la nouvelle de la mort du général Romain. Cet accident acheva la défaite des Romains, & la victoire des ennemis. Tous ceux qui n'étoient pas reſtés ſur le champ de bataille, prirent auſſi-tôt la fuite. Il ne leur fut pas difficile de s'ouvrir un chemin au milieu des Numides & des ſoldats armés à la légere des troupes auxiliaires; mais la difficulté étoit d'échapper à la pourſuite de tant de cavaliers & de fantaſſins, dont la vîteſſe égaloit celle des chevaux. Ainſi il en fut encore plus tué dans la déroute, que dans le combat; & il ne s'en feroit pas ſauvé un ſeul, ſi la nuit, qui n'étoit pas éloignée, ne fût ſurvenue pour ſauver le reſte de la fureur des victorieux.

Les trois généraux Carthaginois ſe réuniſſent contre Cn. Scipion.

Les deux généraux Carthaginois, pour tirer de leur victoire tout le fruit qu'elle pouvoit leur procurer, donnerent à peine quelques heures de repos à leurs ſoldats, & les conduiſirent auſſi-tôt du côté où étoit Aſdrubal, fils d'Amilcar, ne doutant pas que quand ils l'auroient joint, ils ne fuſſent en état de terminer la guerre, par la défaite entiere des Romains. Dès qu'ils y furent arrivés, les généraux & les ſoldats ſe livrerent à la joie

que leur inſpiroit la victoire ſignalée qu'on venoit de remporter ſur un ſi grand général & ſur ſon armée ; & les uns & les autres ſe féliciterent par avance de celle qu'ils eſpéroient de gagner au premier jour. La nouvelle d'une ſi grande défaite n'avoit pas encore été portée dans l'armée de Cnéius Scipion. Mais le morne ſilence qui régnoit parmi les ſoldats, & le noir preſſentiment dont les eſprits étoient prévenus, étoient déja un préſage funeſte du malheur qu'ils devoient bientôt apprendre. Scipion lui-même, outre la déſertion de ſes alliés & l'augmentation des troupes ennemies, par les ſeules conjectures que la raiſon lui faiſoit tirer des circonſtances, étoit beaucoup plus porté à craindre qu'à eſpérer. Car comment, diſoit-il, Aſdrubal & Magon auroient-ils pu amener « ſi vîte leurs armées, s'ils n'avoient « terminé la guerre de leur côté ? Qui « pouvoit avoir empêché Pub. Scipion, « ou de s'oppoſer à leur marche, ou « de les ſuivre de près, afin que s'il ne « pouvoit empêcher les chefs & les armées ennemies de ſe réunir, il pût « au moins joindre ſes troupes à celles « de ſon frere » ? Agité de ces inquiétudes, il crut qu'il n'avoit pas de meilleur

parti à prendre dans la ſituation préſente, que de ſe retirer le plus promptement, & le plus loin qu'il pourroit, de la vue de l'ennemi. Et en effet, dès la nuit ſuivante, il fit un chemin aſſez conſidérable, ſans que les ennemis fiſſent aucun mouvement, pour empêcher une retraite dont ils n'avoient eu aucune connoiſſance. Mais dès que le jour parut, s'étant apperçus de l'abſence des Romains, ils commencerent à les pourſuivre avec beaucoup de diligence, ayant envoyé devant les Numides, qui les joignirent avant la nuit, & ne ceſſerent de les harceler en les attaquant tantôt par derriere, & tantôt par les flancs. Ils furent donc obligés de faire face aux ennemis, Scipion les exhortant à ſe battre en retraite, & ſans interrompre leur marche, avant que l'infanterie des Carthaginois fût arrivée.

Cn. Scipion tâche de faire retraite.

Mais comme ils étoient ſouvent obligés de s'arrêter, ils firent fort peu de chemin en beaucoup de temps. C'eſt pourquoi Scipion voyant que la nuit approchoit, retira les ſiens du combat, & les rangea ſur une éminence, peu ſûre à la vérité pour des gens à moitié battus & conſternés; mais où ils étoient cependant moins expoſés qu'ils n'auroient

été par-tout ailleurs. Il mit les bagages & la cavalerie au milieu de l'infanterie, qui d'abord n'eut pas beaucoup de peine à repousser les attaques des Numides. Mais quand les trois généraux & les trois armées furent arrivés, Scipion vit bien que les armes de ses soldats ne pourroient résister à tant de forces, à moins qu'il n'eût quelques retranchements à leur opposer. Mais la hauteur qu'il occupoit étoit si nue, & le terrein si sec & si dur, qu'outre qu'il ne fournissoit ni bois ni gazon, il n'étoit pas possible d'y creuser un fossé, ni d'y faire aucun des ouvrages nécessaires en pareil cas; ajoutez à cela que la pente qui y conduisoit étant fort douce & presque insensible, il n'y avoit rien d'assez rude & d'assez escarpé, pour empêcher les ennemis d'y monter. Cependant, pour leur opposer au moins une image de retranchements, ils mirent autour d'eux les bas & les harnois de leurs bêtes de charge, attachés & garrottés avec les ballots & les bagages mêmes, élevant le tout, autant qu'ils pouvoient, à la hauteur ordinaire. Lorsque les Carthaginois furent arrivés, ils gagnerent aisément la hauteur; mais d'abord cette nouvelle espece de retranchements les arrêta tout court.

» Que n'avancez-vous donc, leur crioient » leurs généraux ? Que n'écartez-vous » ces vains & ridicules obstacles, à pei- » ne capables d'intimider des femmes & » des enfants ? Pour peu que vous ayez » du cœur, l'ennemi caché derriere ces » bagages, ne peut plus vous échapper. Quelque mépris que les chefs affectassent de témoigner pour les Romains, il n'étoit pas aisé à leurs soldats de couper ou de détacher ces harnois & ces bagages fortement liés & embarrassés les uns avec les autres. Après bien du temps & des efforts, ils en vinrent enfin à bout. Alors ils entrerent dans le camp des Romains par plusieurs endroits tout à la fois. Et comme ils étoient fort supérieurs en nombre, & qu'ils avoient la fortune favorable, il est aisé de juger qu'ils ne trouverent pas beaucoup de résistance dans une poignée de gens effrayés & vaincus. Ils en firent donc un grand carnage. Cependant une bonne partie s'étant refugiée dans les forêts voisines, gagnerent delà le camp de P. Scipion, où commandoit T. Fontéius son lieutenant. Pour ce qui est de Cnéius, les uns disent qu'il fut tué sur l'éminence même dès la premiere attaque des ennemis : d'autres, que s'étant sauvé avec un petit

Cn. Scipion forcé dans ses retranchemens vaincu & tué avec la plus grande partie de son armée.

ıombre des ſiens dans une tour voiſine le ſon camp, les ennemis, qui n'en pouvoient forcer les portes, y mirent e feu; & que s'en étant rendus maîtres ›ar ce moyen, ils tuerent ce général .vec tous ceux qui l'y avoient accom›agné. Il y avoit ſept ans que Cn. Sci›ion commandoit en Eſpagne, lorſqu'il fut tué, environ un mois après ſon rere Pub. Ils ne furent pas moins re;rettés des Eſpagnols que des Romains nêmes. Bien plus, leurs concitoyens lonnoient une partie de leur douleur à a perte de la province, à celle des arnées, & au malheur de la république; nais les Eſpagnols les pleuroient & les egrettoient ſeuls & pour eux-mêmes. Ils eſſentirent cependant davantage la perte le Cnéius. Car étant venu en Eſpagne ıvant ſon frere, il les avoit gouvernés ›lus long-temps, & avoit, pour ainſi lire, pris les devants dans leurs affecions, en leur donnant le premier des émoignages éclatants de la juſtice & de a modération du gouvernement Romain.

Lorſqu'il ſembloit que les armées d'Eſpagne étoient abſolument détruites, & la province perdue pour les Romains, un ſeul homme y rétablit leurs affaires;

L. Marcius rétablit les affaires des Romains.

contre l'opinion & l'espérance de tout le monde. Il y avoit, parmi les débris de l'armée d'Espagne, un jeune officier nommé L. Marcius, fils de Septimius, simple chevalier Romain, mais dont le courage & l'esprit étoient beaucoup au-dessus de la condition dans laquelle il étoit né. Il avoit fortifié & perfectionné un naturel déja excellent de lui-même par les instructions & les exemples de Cn. Scipion, sous qui il avoit appris pendant tant d'années tout ce qui regarde le métier de la guerre. Après la défaite & la déroute des armées, il avoit ramassé tous les soldats que la fuite avoit dispersés; & y ayant joint tout ce qu'il avoit pu tirer des garnisons, il en avoit formé un corps d'armée assez considérable, avec lequel il avoit été trouver T. Fontéius, lieutenant de P. Scipion. Mais les soldats, alors campés en deçà de l'Hébre, dans un endroit où ils s'étoient retranchés, jugerent le mérite & l'autorité du chevalier Romain tellement supérieure à celle du lieutenant, qu'ayant été décidé qu'on tiendroit une assemblée militaire, pour nommer celui qui commanderoit l'armée, ils choisirent L. Marcius, d'un consentement unanime, quittant leurs postes les uns après les

les autres, afin de donner leurs ſuffrages, ſans ceſſer de garder leurs lignes. Le peu de temps qui leur reſta avant la venue des ennemis, fut employé à fortifier leur camp, & à y faire venir des proviſions, les ſoldats exécutant tous les ordres qui leur étoient donnés, non-ſeulement avec beaucoup de zele & de diligence, mais encore avec beaucoup de courage & d'intrépidité. Mais quand ils apprirent qu'Aſdrubal, fils de Giſgon, avoit paſſé l'Hébre, & qu'il s'approchoit dans le deſſein d'exterminer ce qui reſtoit de Romains; & qu'ils virent le ſignal du combat donné par le nouveau chef qu'ils venoient de nommer; alors, ſe ſouvenant des généraux qui les avoient commandés auparavant, & ſous les auſpices & par les ordres deſquels des armées nombreuſes avoient coutume de marcher contre les ennemis, ils ſe mirent tous à pleurer, les uns ſe frappant la tête, & élevant les mains vers les dieux, qu'ils accuſoient de leur malheur; les autres ſe couchant par terre, & invoquant le nom des Scipions, pour lequel ils avoient une ſinguliere vénération. Il n'étoit pas poſſible de tarir leurs larmes, ni d'appaiſer leurs cris. Les centurions tâchoient en vain de les conſoler; &

Affliction des ſoldats Romains.

Marcius lui-même avoit beau leur faire des remontrances mêlées de douceur & de sévérité, en leur demandant pourquoi ils s'abandonnoient ainsi à la douleur, en pleurant comme des femmes, plutôt que de songer à se défendre, & la république avec eux, & à tirer vengeance de la mort de ces généraux qu'ils avoient tant aimés. Ils étoient dans ces dispositions, lorsque tout d'un coup ils entendirent le son des trompettes, & les cris des ennemis qui étoient sur le point de les attaquer dans leurs retranchements. Alors passant en un moment de la douleur à l'indignation, & comme transportés de fureur & de rage, ils courent aux portes, & se jettent sur les Carthaginois, qui s'avançoient avec beaucoup de mépris & de sécurité. Une résistance si imprévue jetta la frayeur dans leurs esprits. Ils se demandoient les uns aux autres avec surprise, où les Romains avoient pu trouver tout d'un coup tant de soldats, après la défaite de leur armée ? qui pouvoit avoir rendu tant de confiance & d'audace à des gens qui avoient été défaits & mis en déroute si peu de jours auparavant ? quel général avoit pu remplacer sitôt les deux Scipions, tués sur le champ de bataille

Les gens de Marcius attaqués par les ennemis leur résistent contre leur espérance, & les repoussent avec perte.

enfin, qui leur avoit donné le ſignal du combat, & qui commandoit dans leur camp ? Pendant qu'ils faiſoient ces réflexions ſur une révolution ſi inopinée, les Romains, ſans leur donner le temps de ſe reconnoître, les chargerent avec tant de furie, que d'abord ils commencerent à lâcher pied, remplis de crainte & d'étonnement, & un moment après, à prendre ouvertement la fuite. Les Romains, qui les pourſuivoient avec beaucoup de chaleur, auroient pu en faire un grand carnage ; mais comme ils étoient expoſés eux-mêmes à quelques revers fâcheux, ſi les Carthaginois reprenoient courage, Marcius fit promptement ſonner la retraite. Et comme ils étoient animés par le premier ſuccès, & qu'ils ne reſpiroient que le ſang & le carnage, il eut aſſez de peine à les ramener dans leur camp, ayant été obligé lui-même d'arrêter ceux qui portoient les drapeaux, & d'en ſaiſir quelques-uns des plus mutins qui refuſoient d'obéir. Les Carthaginois qui avoient d'abord été chaſſés des lignes de leurs ennemis, & repouſſés aſſez loin & avec beaucoup de vigueur, s'étant apperçus que les Romains avoient ceſſé de les pourſuivre, s'imaginerent que c'étoit la crainte qui les avoit

arrêtés, & s'en retournerent dans leur camp à pas comptés, comme des gens qui méprisent leur ennemi plus qu'ils ne le craignent. Ils userent de la même négligence à le garder quand ils y furent rentrés. Car quoiqu'ils eussent les Romains presqu'à leurs portes, ils les regardoient toujours comme les restes & les débris de deux armées qu'ils avoient défaites quelques jours auparavant, & ne croyoient pas être obligés d'observer beaucoup de discipline, & de se tenir si fort sur leurs gardes. Marcius informé de cette négligence, forma un dessein, qui, du premier coup d'œil, paroissoit plutôt téméraire que hardi ; ce fut d'aller attaquer les Carthaginois dans leurs lignes, lui qui avoit tout lieu de craindre qu'ils ne le vinssent forcer dans les siennes. En effet, il jugeoit avec raison qu'il lui étoit plus aisé de se rendre maître du camp d'Asdrubal tandis qu'il étoit seul, que de défendre le sien contre les trois généraux avec les trois armées lorsqu'ils se seroient une seconde fois réunis. D'ailleurs il considéroit que, si la fortune lui étoit favorable, il rétabliroit les affaires de la république dans la province : au lieu que s'il étoit repoussé on ne laisseroit pas de louer la confian

Marcius entreprend d'aller attaquer les Carthaginois dans leur camp.

ce avec laquelle il auroit été le premier attaquer des troupes si supérieures aux siennes.

Cependant pour empêcher que la surprise de ses soldats, & les ténebres de la nuit ne jettassent du trouble dans l'exécution d'une entreprise qui paroissoit tellement au-dessus de ses forces, il crut qu'il étoit à propos de les prévenir. Les ayant donc assemblés, il leur parla en ces termes. « Mes chers compagnons, « pour peu que vous vous souveniez de « la vénération singuliere que j'ai eue « pour le mérite des Scipions, nos généraux, pendant leur vie, & que je « conserve encore après leur mort; pour « peu que vous fassiez attention à l'état « présent de votre condition, vous vous « persuaderez aisément, que si la charge « à laquelle vous m'avez élevé est remplie pour moi d'honneur & de distinction, d'un autre côté elle est accompagnée de beaucoup de soins & « d'inquiétudes. Car dans un temps où « je ne pourrois goûter aucune consolation, si la crainte ne faisoit quelque « diversion à ma douleur, je me trouve chargé de veiller à la conservation de tous tant que vous êtes, ce « qui est bien difficile dans l'affliction: «

Il y prépare ses soldats par un discours.

» & dans l'embarras où je suis, de trou-
» ver les moyens de conserver à la ré-
» publique les restes infortunés de nos
» deux armées, il ne m'est pas possi-
» ble de faire un moment de treve à la
» douleur qui me presse & qui m'acca-
» ble. L'image des deux Scipions se pré-
» sente jour & nuit à mes yeux : ils me
» réveillent souvent en sursaut : il me
» semble qu'ils me parlent, & que je
» les entends se plaindre, & m'exhor-
» ter à les venger ; à venger avec eux
» la république & vos compagnons,
» toujours victorieux pendant huit ans
» dans ce pays ; à imiter leur exemple,
» & à me conformer à leurs maximes
» & à la méthode de faire la guerre
» qu'ils ont pratiquée ; & enfin, après
» avoir été pendant leur vie plus ponc-
» tuel que personne à leur obéir, à re-
» garder encore après leur mort, (& je
» vous prie de le croire comme moi),
» comme le meilleur parti qu'il y ait à
» prendre, celui qu'ils auroient pris eux-
» mêmes dans les différentes occasions.
» Ces deux grands hommes, qui vivront
» éternellement dans l'esprit de la pos-
» térité, par le souvenir de leurs belles
» actions, ne demandent pas aujour-
» d'hui que vous honoriez leur mort par

des plaintes & par des larmes ; mais que, ſans les perdre de vue, vous marchiez contre vos ennemis, comme s'ils étoient encore à votre tête, & qu'ils vous donnaſſent eux-mêmes le ſignal du combat : & aſſurément, vous aviez hier leur image devant les yeux, & vos eſprits étoient pleins de leur idée, lorſque vous fîtes connoître aux Carthaginois, par la valeur avec laquelle vous les mîtes en fuite, que la perte des Scipions n'avoit pas entraîné celle du nom Romain, & que la fortune ne ſauroit porter de coups mortels à un peuple que la défaite de Cannes n'a pas été capable d'accabler. Après avoir fait une action ſi glorieuſe de votre propre mouvement, je voudrois maintenant éprouver ce que vous êtes capables d'entreprendre & d'exécuter ſous les ordres de votre chef. Car hier, lorſqu'en faiſant ſonner la retraite, j'arrêtai l'impétuoſité avec laquelle vous pourſuiviez l'ennemi après l'avoir mis en déroute, mon deſſein n'étoit pas de rendre votre audace inutile, mais de la réſerver pour l'exécution d'un deſſein plus important, mieux concerté, & plus glorieux. Je

» voulois vous procurer une occaſion
» favorable, où, ſoutenus de votre cou-
» rage & de vos armes, bien préparés
» & bien éveillés, vous puiſſiez atta-
» quer les Carthaginois ſurpris, déſar-
» més & même endormis. Et une eſ-
» pérance ſi flatteuſe n'a pas été con-
» çue au hazard, mais elle eſt fondée
» ſur de puiſſantes raiſons. Et aſſuré-
» ment, ſi quelqu'un vous demandoit
» comment vous avez pu, étant en ſi
» petit nombre, & après une défaite
» ſi malheureuſe, défendre votre camp
» contre une ſi grande multitude d'en-
» nemis vainqueurs, vous n'auriez au-
» tre choſe à répondre, ſinon, que vous
» attendant à être inceſſamment attaqués,
» vous vous êtes fortifiés par de bons
» ouvrages & par de ſolides retranche-
» ments; à quoi vous avez ajouté la
» vigilance, & toutes les précautions
» qui pouvoient vous mettre en état
» de bien recevoir vos ennemis. Les
» hommes ſont faits de maniere, qu'ils
» ne prennent aucunes meſures contre
» un péril qui n'a point de vraiſemblan-
» ce; & il eſt toujours aiſé de les ſur-
» prendre, quand ils s'imaginent qu'ils
» n'ont rien à craindre. Que nous ayons
» l'audace d'aller attaquer le camp des

« Carthaginois, eux qui ont voulu forcer le nôtre il y a si peu de temps, « c'est la chose du monde à laquelle ils « s'attendent le moins : rien n'est si éloi- « gné de leur pensée. Entreprenons ce « que personne ne craint que nous soyons « en état d'entreprendre. L'exécution de « ce projet deviendra aisée, par la seule « raison qu'on la juge impraticable. A la « troisieme veille, je vous menerai con- « tre eux avec beaucoup de silence. Je « suis bien informé qu'il n'y a ni senti- « nelles, ni corps de garde postés sui- « vant les régles ordinaires de la guerre. « Je suis bien assuré que le premier as- « saut que vous donnerez à leur camp, « en poussant de grands cris, vous en « en rendra les maîtres. C'est alors que « les trouvant endormis dans leurs lits, « sans armes, & saisis de frayeur à une « attaque si imprévue, je vous conseille « de vous livrer à toute votre fureur, « & d'exercer sur eux ce carnage dont « vous étiez hier si fâchés qu'on vous « eût retirés. Je sais que l'entreprise est « hardie. Mais c'est justement lorsqu'on « a beaucoup à craindre & peu à espé- « rer, que les coups les plus hardis « sont aussi les plus assurés. C'est alors « qu'il faut saisir l'occasion dans le mo- «

» ment qu'elle ſe préſente, & ne pas
» s'expoſer, en la laiſſant échapper, à
» la chercher inutilement dans la ſuite.
» Vous n'avez maintenant affaire qu'à
» l'armée de nos ennemis, qui eſt dans
» votre voiſinage. Les deux autres n'en
» ſont pas éloignées. Vous avez lieu
» d'eſpérer que vous vaincrez ces pre-
» miers ennemis en les attaquant ſans
» différer. Et vous avez déja meſuré vos
» forces avec eux dans une action dont
» vous avez eu tout l'avantage. Pour peu
» que nous tardions, on apprendra le
» ſuccès qu'eut notre ſortie d'hier : on
» nous regardera comme des ennemis
» qui ſont à redouter. Alors tous les gé-
» néraux Carthaginois ſe raſſembleront
» avec toutes leurs troupes. Pourrons-
» nous ſoutenir trois capitaines & trois
» armées, auxquelles Cn. Scipion n'a
» pu réſiſter lorſqu'il avoit encore tou-
» tes ſes forces ? De même que nos
» chefs ont péri pour avoir partagé leurs
» armées, de même nos ennemis peu-
» vent être opprimés, tandis qu'ils ſont
» ſéparés. Le parti que je vous propoſe
» eſt le ſeul que nous ayons à prendre
» dans les conjonctures préſentes. Pré-
» parez-vous donc à profiter de l'oc-
» caſion que la nuit prochaine nous pré-

sente. Allez, sous la protection des « dieux, prendre de la nourriture & du « repos, afin d'aller ensuite attaquer le « camp des ennemis avec la même vi- « gueur & le même courage que vous « avez défendu le vôtre «. Ils entendirent avec joie ce nouveau projet, proposé par un nouveau général : & ils en furent d'autant plus charmés, qu'il étoit plus hardi. Ils passerent le reste du jour à préparer leurs armes, & à prendre de la nourriture. Ils donnerent au repos une bonne partie de la nuit, & se mirent en marche à la quatrieme veille.

Il y avoit au-delà du camp des Carthaginois le plus voisin de Marcius, à six milles de distance, d'autres troupes Carthaginoises, séparées des premieres par un vallon profond couvert d'arbres touffus. Marcius, par une ruse digne des Carthaginois, cacha dans ce vallon une cohorte Romaine avec quelque cavalerie. S'étant ainsi rendu maître du chemin par où les deux armées Carthaginoises pouvoient avoir communication, il conduisit ses troupes en silence, contre celle dont il étoit le moins éloigné. Et comme il ne trouva ni corps de garde aux portes du camp ennemi, ni sentinelles sur les retranchements, il y en-

Marcius force le camp des Carthaginois, & en fait un grand carnage.

tra ſans trouver aucun obſtacle, & avec autant de facilité que ſi ç'eût été dans le ſien. Dans le même inſtant, Marcius fit ſonner la charge ; & les Romains, en pouſſant de grands cris, ſe répandirent de tous côtés. Les uns tuent les ennemis, à moitié endormis dans leurs lits; d'autres mettent le feu à leurs tentes, couvertes de chaume fort ſec : quelques-uns s'emparent des portes, pour leur couper le chemin de la fuite. Le feu, les cris, le carnage, les empêchent de rien entendre & de prendre aucunes meſures pour leur ſalut. Ils demeurent interdits & comme inſenſés : ou, s'ils ſont quelque mouvement, ils tombent nuds & découverts entre les mains de leurs ennemis bien armés : les uns courent aux portes ; & les trouvant occupées par les Romains, ſe précipitent dans les foſſés : ceux qui purent échapper aux Romains, ſe hâterent de courir pour gagner l'autre camp ; mais ils furent arrêtés & tués, depuis le premier juſqu'au dernier, par la cohorte & les cavaliers qu'on avoit mis en embuſcade dans le milieu du chemin. Ceux-mêmes qui par hazard, arriverent juſques-là, ne purent donner aſſez-tôt nouvelle de la premiere défaite, tant les vainqueurs firent

de diligence pour n'être pas prévenus par les fuyards. Ils trouverent dans ce second camp encore beaucoup plus de négligence que dans le premier, parce que cette seconde armée ne croyoit avoir rien à craindre des Romains, dont elle étoit plus éloignée que la premiere, & que sur la fin de la nuit, la plupart étoient sortis pour aller chercher du bois & du fourrage. Ils virent seulement les armes des Carthaginois posées dans les corps de garde, & les soldats assis, ou couchés par terre, ou se promenant le long de leurs retranchements, ou devant les portes du camp. Ce fut dans cet état d'indolence & de sécurité, qu'ils se virent tout d'un coup attaqués par les Romains, fiers de leur victoire, & encore tout couverts du sang de leurs premiers ennemis. Ainsi ils ne purent les empêcher d'entrer dans leur camp. Cependant étant accourus en foule vers les portes, aux premiers cris & à la premiere attaque des Romains, ils leur livrerent un sanglant combat. L'action auroit duré plus long-temps : mais ayant apperçu le sang qui dégoûtoit des boucliers des ennemis, & jugeant par-là de la défaite de leurs camarades, ils furent saisis de frayeur, prirent aussi-

Il court de ce premier camp au second, où il a le même avantage.

tôt la fuite, & se sauverent où ils purent, laissant la plus grande partie des leurs sur la place, & leur camp au pouvoir des vainqueurs. Ainsi dans l'espace d'un jour & d'une nuit, L. Marcius força deux camps ennemis, & défit la plus grande partie de ceux qui y étoient renfermés. Claudius, qui a traduit les annales d'Acilius de Grec en Latin, assure qu'il y en eut trente-sept mille de tués, dix-huit cents de pris, & un butin très-considérable, & entr'autres un bouclier d'argent, pesant cent trente-huit livres, sur lequel on avoit gravé la figure d'Asdrubal, fils d'Amilcar. Valérius d'Antium dit, que le seul camp de Magon fut pris, & qu'il y fut tué sept mille hommes: qu'Asdrubal étant sorti du sien, alla au devant des Romains; & que leur ayant livré bataille, il fut vaincu, & laissa plus de dix mille hommes sur la place, outre quatre mille trois cent trente qui furent faits prisonniers. Pison a écrit que Magon s'étant obstiné à poursuivre les nôtres qui lâchoient pied, tomba dans une embuscade, où il perdit cinq mille hommes. Ces écrivains, qui différent dans le reste, s'accordent tous dans les louanges qu'ils donnent à Marcius, comme à un grand capitaine. Ils ajoutent même,

a sa véritable gloire, des circonstances miraculeuses, & content qu'on apperçut autour de sa tête, pendant qu'il haranguoit, une flamme céleste qui causa beaucoup de frayeur à ses soldats, mais qui ne lui fit aucun mal à lui-même : & qu'on a conservé dans le capitole, jusqu'à l'embrasement de ce temple, comme un monument authentique de la victoire qu'il avoit remportée sur les Carthaginois, le bouclier qui portoit l'image d'Asdrubal, & qu'on appelloit communément le bouclier de Marcius. Depuis cette expédition, l'Espagne demeura long-temps paisible, les deux partis n'osant risquer une bataille décisive, après des pertes si considérables qu'ils avoient réciproquement essuyées.

Marcellus transporte à Rome les dépouilles de Syracuse; & ç'a été là la source de la cupidité des Romains.

Voilà ce qui se passa en Espagne. Dans le même temps Marcellus ayant assiégé & pris Syracuse, régla toutes les affaires de Sicile avec une justice, un désintéressement, & une intégrité qui lui acquirent beaucoup de gloire à lui-même en particulier, & firent un honneur infini à la république en général. En s'en retournant à Rome, il y transporta des tableaux & des statues, dont il avoit trouvé une extrême abondance à Syracuse, dans le dessein d'en faire honneur à

la ville capitale de l'empire. C'étoient à la vérité des dépouilles qu'on avoit prises sur des ennemis, à qui les régles de la guerre permettoient de les enlever; mais c'est à cet époque funeste qu'on peut rapporter la naissance de l'audace & de la cupidité qui porta dans la suite les Romains à piller sans scrupule & sans distinction, aussi-bien les temples des dieux, que les maisons des particuliers, pour s'emparer de ces ouvrages excellents des Grecs, qu'ils n'avoient ni connus ni estimés jusques-là, mais dont ils commencerent à sentir la délicatesse & le prix; & dans la suite des temps les dieux Romains eux-mêmes, & le temple que Marcellus avoit si magnifiquement orné de ces dépouilles, ne furent point à l'abri de ces sacrileges. Car autrefois les étrangers venoient voir par curiosité, dans les temples que Marcellus avoit dédiés auprès de la porte Capene, ces chefs-d'œuvre de l'art dont il ne reste aujourd'hui qu'une très-petite partie. Avant que Marcellus sortît de Sicile, tous les petits états de cette province lui envoyerent des députés pour ménager leurs intérêts. Il les traita tous différemment selon les différents dégrés d'attachement ou d'opposition qu'ils avoient

ait paroître à l'égard des Romains. Ceux
ui étoient demeurés dans leur parti juſ-
u'à la priſe de Syracuſe, ou qui étoient
entrés dans leur amitié avant qu'ils ſe
endiſſent maîtres de cette place, furent
eçus & traités honorablement, comme
e bons & de fideles alliés. Ceux que
a crainte avoit obligés de ſe rendre après
ette conquête, reçurent en vaincus la
oi qu'il plut aux vainqueurs de leur im-
oſer. Les Romains avoient cependant
ncore aux environs d'Agrigente un reſte
'ennemis qui n'étoient pas à négliger,
ommandés par Hannon & Epicyde,
ui ſeuls reſtoient des généraux de la
remiere guerre, auxquels s'étoit joint
out récemment un troiſieme général,
ommé Hipponiates, de la nation des
Libyphéniciens, qu'Annibal avoit en-
voyé pour remplacer Hippocrate, &
u'on appelloit Mutines parmi ſes com-
atriotes. C'étoit un homme vif & en-
reprenant, & qui, ſous un maître tel
u'Annibal, avoit appris toutes les ru-
ſes & les ſtratagêmes qu'on peut em-
ployer dans la guerre. Hannon & Epi-
cyde lui donnerent un corps de trou-
pes auxiliaires de Numides, avec leſ-
quelles il parcourut & ravagea les ter-
res des ennemis, prenant ſoin d'un au-

tre côté d'encourager les alliés, & de leur donner à propos du ſecours, pour les retenir dans le parti ; de façon qu'en peu de temps il remplit toute la Sicile du bruit de ſon nom, & devint la reſſource la plus aſſurée de ceux qui favoriſoient les Carthaginois. C'eſt pourquoi Hannon & Epicyde, après s'être tenus pendant quelque temps renfermés dans Agrigente, oſerent en ſortir par le conſeil de Mutines, & ſur la confiance qu'ils avoient en ſon appui, & allerent camper auprès du fleuve Himera. Marcellus ayant été informé de ces démarches, ſe mit auſſi-tôt en campagne, & alla camper à quatre milles de ſes ennemis, pour obſerver leurs deſſeins & leurs mouvements. Mais Mutines, ſans lui donner le temps de prendre haleine, ni de former aucune entrepriſe contre lui, ayant paſſé le premier la riviere, vint attaquer les ennemis juſques dans leur poſte, porta partout l'alarme & l'effroi ; & dès le lendemain, leur ayant livré un combat dans les formes, il les obligea de ſe tenir renfermés dans leurs retranchements. Mais ayant appris qu'il s'étoit élevé dans le camp des Numides une ſédition, qui avoit obligé environ trois cents d'entr'eux

e ſe retirer à Héraclée, ſurnommée *Minoa*, il partit delà pour aller appaiser ce déſordre, & faire rentrer les mutins dans leur devoir, recommandant expreſſément aux généraux de n'en point venir aux mains avec les Romains pendant ſon abſence. Hannon & Epicyde furent choqués de cet avis, qui avoit l'air d'un commandement. Le premier, ſur-tout, jaloux depuis long-temps de la gloire que Mutines s'étoit acquiſe, ne pouvoit ſouffrir qu'un étranger, un demi-Africain donnât la loi à un général que le ſénat & le peuple de Carthage avoient chargé du commandement de leurs armées en Eſpagne. Ainſi il engagea Epicyde, qui entroit de lui-même dans les vues de Mutines, à paſſer le fleuve & à préſenter la bataille aux ennemis; parce que, diſoit-il, s'ils attendoient Mutines, & que la fortune leur fût favorable, ce dernier venu auroit infailliblement tout l'honneur de la victoire. Marcellus indigné de voir que lui qui avoit repouſſé de devant Nole Annibal, après la victoire qu'il avoit remportée à Cannes, fût obligé de plier devant des gens qu'il avoit vaincus par mer & par terre, ordonna aux ſiens de prendre au plutôt leurs armes, & de s'a-

vancer en bon ordre contre les ennemis Dans le temps qu'il rangeoit ſes troupe: en bataille, dix Numides ſortis de l'ar- mée ennemie, vinrent courant à brid(abattue lui déclarer que leurs compa triotes, animés premiérement par la ſé dition qui avoit obligé trois cents d'en tr'eux de ſe retirer à Héraclée, & ou trés de plus de l'injure que leur che avoit reçue des deux autres généraux qui, jaloux de ſa gloire, l'avoient éloi gné, ſur le point qu'ils étoient de livre bataille aux ennemis, demeureroien ſpectateurs paiſibles du combat. Cett nation, toute infidele qu'elle eſt ordi nairement, tint parole en cette occa ſion. Ainſi les Romains furent animé d'une nouvelle confiance, par le brui qu'on eut ſoin de répandre dans tou les rangs, que les Carthaginois étoien abandonnés de leur cavalerie que le Romains craignoient le plus; au lie que les ennemis furent tout-à-fait décou ragés, lorſqu'ils virent qu'ils perdoien la plus grande partie de leurs forces pa l'abandon des Numides, par qui il avoient même lieu de craindre d'êtr(attaqués pendant l'action. C'eſt pourquo la victoire fut ſi peu diſputée, que le: premiers cris & la premiere attaque de:

Romains suffit pour mettre les ennemis en déroute. Les Numides, qui, pendant le premier choc, s'étoient tenus tranquilles sur les ailes, voyant que leurs gens avoient tourné le dos, les accompagnerent d'abord pendant quelque temps dans leur fuite. Mais quand ils apperçurent que la frayeur les emportoit en désordre du côté d'Agrigente, où ils avoient dessein de se renfermer, craignant d'y être assiégés par les Romains, ils se débanderent tout-à-fait, & se retirerent les uns d'un côté, & les autres d'un autre, dans les villes les plus voisines. On tua ou prit grand nombre d'ennemis dans cette action, où les Carthaginois perdirent aussi huit éléphants. Ce fut-là la derniere expédition de Marcellus dans la Sicile. Il retourna delà vainqueur à Syracuse. L'année étoit près de finir. C'est pourquoi le sénat de Rome ordonna au préteur P. Cornélius d'écrire aux consuls devant Capoue, que tandis qu'Annibal étoit éloigné, & que rien ne les obligeoit de rester l'un & l'autre au siege de cette ville, celui des deux qu'ils jugeroient à propos, revînt à Rome, pour nommer de nouveaux magistrats. Quand ils eurent reçu ces lettres, ils convinrent

entr'eux que Claudius iroit tenir & terminer les aſſemblées, & que Fulvius continueroit le ſiege. Claudius nomma pour consuls Cn. Fulvius Centumalus, & P. Sulpicius Galba, fils de Servius, qui n'avoit encore exercé aucune magiſtrature curule. On créa enſuite préteurs L. Corn. Lentulus, M. Corn. Cethégus, C. Sulpicius, & C. Calpurnius Piſon. Ce dernier fut chargé de rendre la juſtice à Rome. La Sicile échut à Sulpicius, l'Apouille à Céthégus, & la Sardaigne à Lentulus. On continua le commandement aux anciens conſuls pour une année.

Fin du cinquieme Livre.





LIVRE VI.

SOMMAIRE.

Annibal campe à trois milles de Rome, près de Teveron. Delà il s'avance lui-même, avec quelques cavaliers, jusqu'à la porte Capene, d'où il contemple à son aise la situation de la ville. Les deux armées se rangent en bataille trois jours de suite devant les murailles de Rome; mais une tempête qui s'éleve dans le moment qu'on va commencer à se battre, les oblige de se séparer sans rien faire, & dès que les soldats sont rentrés dans leur camp, le calme revient. Les deux consuls Q. Fulvius & Appius Claudius prennent Capoue. Les principaux de cette ville s'empoisonnent. Dans le moment que les sénateurs de Capoue sont attachés au poteau pour avoir la tête tranchée, Q. Fulvius reçoit des lettres du sénat de Rome, qui lui ordonnent de sauver la vie à ces infortunés. Mais avant de les ouvrir, il les met dans sa robe, & ordonne à l'exécuteur de faire son devoir, & en fait ensuite la lecture, lorsqu'elles ne peuvent plus avoir aucun effet. Dans le temps qu'on est en peine dans l'assemblée de choisir un général, pour aller en Espagne commander en la place des Scipions, personne n'osant se charger d'un pareil emploi, P. Scipion, fils de Publius qui avoit été tué dans cette province, se présente & de-

mande ce gouvernement, auquel il est nomm d'un consentement unanime. Il en va prendr possession à l'âge de vingt-quatre ans, & se ren maître en un jour de la ville de Carthage l. neuve. Il n'affirme ni ne réfute l'opinion répandue dans le public, qui lui donne un origine céleste. Ce livre traite encore de ce qu se passe en Sicile; de l'alliance & de l'amitié contractée par les Romains avec les Eto liens; & de la guerre faite contre les Acarna niens, & contre Philippe, roi de Macedoine

Cn. Fulvius & Pub. Sulpicius, consuls. An de Rome 541.

CN. Ful. Centumalus & P. Sulpiciu Galba n'eurent pas plutôt pris possessior du consulat, aux ides de Mars, qu'il assemblerent le sénat dans le capitole pour le consulter sur ce qui regardoit l guerre, les provinces & les armées. Or continua à Q. Fulvius & à Appius Clau dius, consuls de l'année précédente l'autorité & le commandement des ar mées qu'ils avoient déja auparavant, & on leur ordonna de continuer le siege d Capoue, jusqu'à ce qu'ils se fussent ren dus maîtres de cette ville. C'étoit-là l'en treprise que les Romains avoient alor le plus à cœur, non-seulement par l motif d'une indignation que ce peupl s'étoit si justement attirée; mais encor parce qu'ils espéroient, que comm l'exemple d'une ville si puissante & l noble avoit engagé d'autres nations à s révolter

révolter, aussi la vengeance qu'ils en tireroient suffiroit pour les faire rentrer dans leur devoir. On laissa aussi à M. Junius, & à Pub. Sempronius, préteurs de l'année précédente, deux légions que chacun d'eux avoit commandées, le premier dans l'Etrurie, & le second dans la Gaule. Et M. Marcellus eut ordre de rester, en qualité de proconsul, dans la Sicile, pour y terminer ce qui restoit de guerre, avec l'armée qu'il avoit sous lui : que s'il avoit besoin de la recruter, il se servît des légions que le propréteur P. Cornélius commandoit en Sicile, à condition cependant qu'il n'emploieroit aucun des soldats à qui le sénat avoit défendu de revenir en Italie avant la fin de la guerre. On décerna à C. Sulpicius, à qui la Sicile étoit échue, les deux légions qui avoient servi sous Pub. Cornélius; & on lui ordonna d'employer les restes de l'armée avec laquelle Cn. Fulvius avoit été si honteusement défait dans l'Apouille l'année d'auparavant, pour les rendre complétes. Les soldats de Fulvius avoient été traités de la même façon que ceux de Cannes, & ne devoient point avoir de congé, ni revoir leur patrie, tant que la guerre dureroit : & pour com-

ble d'ignominie, on avoit défendu aux uns & aux autres d'hiverner dans les villes, & ordonné de s'en tenir éloignés au-moins de dix milles. On donna à L. Cornélius, à qui la Sardaigne étoit échue, les deux légions qui avoient servi sous Q. Mucius. Les consuls eurent ordre de faire les levées qu'ils jugeroient nécessaires. T. Otacilius & M. Valerius resterent dans la Sicile & dans la Grece avec les légions & les flottes qu'ils commandoient. Il y avoit en Grece cinquante vaisseaux avec une légion, & le double de ces forces en Sicile. Les Romains eurent cette année vingt-trois légions sur pied pour faire la guerre, tant par mer que par terre.

L. Marcius écrit à Rome ce qu'il a fait en Espagne & est loué & blâmé en même temps.

Au commencement de cette année, lorsqu'on eut fait dans le sénat la lecture des lettres de L. Marcius, chacun rendit justice à la prudence & à la valeur avec laquelle il avoit rétabli les affaires d'Espagne, par des expéditions glorieuses : mais la plupart étoient choqués de ce que n'ayant été nommé pour commander, ni par les sénateurs, ni par le peuple, il avoit écrit au sénat en qualité de propréteur. On trouvoit qu'il étoit de dangereuse conséquence que les généraux fussent choisis par les armées,

& que l'autorité auguste des assemblées fût transférée du lieu où on avoit coutume de prendre les auspices & de consulter les dieux, dans les provinces & dans les camps, loin de la ville, des loix & des magistrats, & abandonnée à la témérité des soldats. Quelques-uns vouloient qu'on prît là-dessus les avis du sénat : mais on crut qu'il valoit mieux différer cette délibération jusqu'après le départ des cavaliers qui avoient apporté les lettres de Marcius. A l'égard des recrues & des provisions qu'il demandoit, on lui répondit que le sénat en auroit soin. Mais on ne trouva pas qu'il fût à propos de lui donner le titre de propréteur dans la réponse qu'on lui fit, afin qu'il ne regardât pas comme décidée en sa faveur, une question dont le sénat s'étoit réservé l'examen. Dès que les cavaliers furent sortis de Rome, ce fut la premiere chose que les consuls proposerent dans l'assemblée ; & d'un consentement unanime, on décerna qu'il falloit traiter avec les tribuns, afin qu'incessamment ils assemblassent le peuple, pour lui demander qui il vouloit qu'on envoyât en Espagne en qualité de général, pour y commander l'armée qui avoit servi sous Cn. Scipion. Les tribuns fu-

rent consultés en effet, & ils proposerent l'affaire au peuple. Mais les esprits étoient actuellement occupés d'un démêlé qui la fit remettre à un autre temps. C. Sempronius Blesus avoit appellé en jugement Cn. Fulvius, & l'accusoit devant le peuple d'avoir fait périr, par sa témérité, l'armée qu'il commandoit dans l'Apouille. Il le pressoit par des discours très-violents, & on ne lui donnoit point de relâche. » Il avouoit, que plusieurs » généraux, par leur témérité & leur » ignorance, s'étoient laissé attirer dans » des embuscades, où ils avoient péri » avec leurs armées. Mais que Cn. Ful» vius étoit le premier qui, par sa mau» vaise conduite & son peu d'autorité, » eût plongé ses légions dans toutes sor» tes de vices & de déréglements, avant » de les livrer aux ennemis. Qu'en effet » on pouvoit dire avec vérité, qu'elles » avoient été défaites avant de voir l'en» nemi, & qu'elles avoient été vain» cues, non par Annibal, mais par leur » général même. Que ceux qui don» noient leurs suffrages dans les assem» blées, n'examinoient pas assez les qua» lités de celui à qui ils confioient le » commandement des armées, & le sa» lut de la république. Quelle différence

Cn. Fulvius accusé devant le peuple.

il y avoit entre Cn. Fulvius & T. Sempronius. Que le dernier ayant été mis à la tête d'une armée d'esclaves, avoit bientôt fait en sorte, par sa bonne conduite & la discipline exacte qu'il leur avoit fait observer, qu'oubliant leur naissance & leur condition, ils étoient devenus la ressource & l'appui des alliés, la terreur & le fléau des ennemis. Que c'étoit par leur valeur & par leurs bras, qu'il avoit retiré des mains d'Annibal, comme de la gueule du loup, les villes de Cumes, de Benevent, & plusieurs autres, pour les rendre au peuple Romain : au-lieu que Cn. Fulvius avoit fait contracter tous les vices des esclaves à des Romains bien nés & bien élevés, & dignes du nom qu'ils portoient, quand il en avoit pris le commandement. Que c'étoit donc par sa faute qu'ils étoient devenus inquiets & turbulents parmi les alliés, foibles & timides à la vue des ennemis; & que bien-loin de résister à l'attaque des Carthaginois, ils n'avoient pas même soutenu leurs premiers cris. Qu'après tout, on ne devoit pas s'étonner que les soldats eussent abandonné leur poste dès le premier choc,

» puisque leur chef leur en avoit donné
» l'exemple, en prenant la fuite le pre-
» mier. Qu'il étoit plus surprenant que
» quelques-uns eussent été tués en com-
» battant, & que tous n'eussent pas imité
» la frayeur & la déroute de Cn. Fulvius.
» Que C. Flaminius, Paul Emile, L.
» Posthumius, & les deux Scipions P
» & Cn. avoient mieux aimé perdre
» la vie sur le champ de bataille, que
» d'abandonner leurs armées dans le pé-
» ril où elles étoient engagées. N'étoit-
» ce pas une chose indigne, que les
» soldats de Cannes, pour avoir quitté
» le champ de bataille, eussent été re-
» légués en Sicile, sans espoir d'en sor-
» tir avant qu'on eût chassé les Car-
» thaginois de l'Italie ; & qu'on eût
» décerné la même peine contre les
» légions de Fulvius, tandis que la té-
» mérité de Fulvius même demeuroit
» impunie, quoiqu'on ne pût imputer
» qu'à lui la perte de son armée ? Qu'ar-
» riveroit-il delà, sinon que Fulvius
» passeroit le reste de ses jours, com-
» me il avoit fait sa jeunesse, dans les
» lieux de débauche, avec des femmes
» de mauvaise vie ; tandis que les sol-
» dats, à qui on ne pouvoit reprocher
» que d'avoir imité leur général, pres-

qu'exilés de leur patrie, n'avoient les «
armes à la main, que pour servir à «
leur ignominie : tant il y avoit de «
différence entre la liberté des riches «
& des grands, & celle dont jouis- «
soient les pauvres & ceux qui étoient «
nés & vivoient dans l'obscurité «.

L'accusé rejettoit sur les soldats le mal-
heur qui étoit arrivé «. Que pour lui, «
voyant qu'ils demandoient fiérement «
à combattre, il les avoit rangés en «
bataille, non pas le même jour qu'ils «
l'en avoient pressé avec tant d'instan- «
ce, parce qu'il étoit trop avancé, mais «
dès le lendemain. Qu'il avoit choisi le «
temps & le lieu le plus favorable : mais «
qu'ils avoient pris la fuite, étonnés «
ou du courage ou de la réputation de «
leurs ennemis. Qu'il avoit lui-même «
été entraîné malgré lui par la foule des «
fuyards, comme Varron à Cannes, «
& tant d'autres en différentes occa- «
sions. Quel bien auroit-il pu faire à «
la république, en restant seul sur le «
champ de bataille, à moins qu'on ne «
prétendît que sa mort auroit été une «
consolation & un remede à la perte «
de tant de soldats ? Que son armée «
n'avoit pas péri par la disette, ou «
pour être tombée dans quelque pie- «

» ge, faute d'avoir reconnu l'ennemi.
» Qu'il avoit combattu ouvertement, &
» n'avoit été vaincu que par la force
» des armes, & en bataille rangée. En-
» fin, qu'il n'avoit pas eu en ſon pou-
» voir le courage des ſiens, ni celui des
» ennemis. Qu'on étoit brave ou lâche,
» ſelon les diſpoſitions qu'on avoit re-
» çues de la nature ». Il fut accuſé à deux différentes repriſes, & à chaque fois les concluſions n'alloient qu'à une amende pécuniaire. Mais l'accuſateur étant revenu une troiſieme fois à la charge, on fit entendre les témoins : & comme il s'en trouva pluſieurs, qui, après avoir accablé Fulvius d'outrages, aſſurerent avec ſerment, » que l'épouvante & la
» fuite avoient commencé par lui : que
» les ſoldats ſe voyant abandonnés par
» leur chef, n'avoient point fait difficul-
» té de le ſuivre, perſuadés qu'il avoit
» eu de bonnes raiſons pour déſeſpérer
» du ſuccès de la bataille » ; le peuple fut tranſporté d'une ſi violente colere, que toute l'aſſemblée s'écria qu'il falloit conclure contre lui à la mort. Ce qui excita une nouvelle diſpute. Car le tribun, qui n'avoit inſiſté par deux fois que ſur l'amende, ayant dit qu'il concluoit cette troiſieme fois à la mort,

l'accusé implora le secours des autres tribuns, qui répondirent, qu'ils n'empê- «
choient pas leur collegue d'user de la «
liberté que ses ancêtres lui avoient «
laissée, d'employer les loix & les cou- «
tumes contre un particulier, tel qu'é- «
toit Fulvius, jusqu'à ce qu'il l'eût fait «
condamner à l'amende, ou à la mort «.
Alors Sempronius dit, qu'il accusoit Fulvius d'avoir trahi les intérêts de la république, & demandoit qu'il fût puni comme criminel d'état : sur quoi il pria Caius Calpurnius, préteur de la ville, de lui donner une assemblée du peuple. L'accusé voyant le train que prenoit son affaire, tenta une autre ressource. Son frere Q. Fulvius étoit alors en grande considération, tant par la gloire qu'il avoit déja acquise, que par celle qu'il étoit sur le point d'y ajouter en se rendant maître de Capoue : il l'engagea à écrire au sénat des lettres très-soumises, par lesquelles il le supplioit de lui permettre d'assister au jugement de son frere, & de solliciter pour lui. Mais les sénateurs lui ayant répondu qu'il ne pouvoit s'éloigner de Capoue sans porter un grand préjudice aux affaires de la république ; C. Fulvius, qui vit qu'il n'avoit rien à espérer de ce côté-là, n'at-

Cn. Fulvius s'exile à Tarquinie.

tendit pas le jour de l'aſſemblée, & ſe retira volontairement en exil à Tarquinie.

Capoue preſſée par les Romains

Tout le fort de la guerre étoit alors tourné contre Capoue. On ne donnoit pas à la ville de fréquents aſſauts ; mais elle étoit inveſtie avec tant d'exactitude, & on en gardoit toutes les avenues avec tant de vigilance, qu'il n'étoit pas poſſible d'y faire entrer ni ſecours ni vivres. Le peuple & la foule d'eſclaves qu'elle renfermoit étoient preſſés par une famine qui devenoit de jour en jour plus inſupportable, ſans qu'on pût donner à Annibal aucune nouvelle de l'extrémité où on étoit réduit, tant les Romains tenoient les paſſages ſoigneuſement fermés. Il ſe trouva un Numide, qui ſe fit fort de lui porter les lettres dont on le chargeroit. En effet, il tint parole. Car ayant paſſé à travers des corps de garde des Romains à la faveur de la nuit, il donna aux Campaniens la confiance de tenter une ſortie avec toutes les forces qui leur reſtoient encore dans la ville. Ils réuſſiſſoient aſſez dans la plupart des combats de cavalerie ; au-lieu qu'ils étoient toujours vaincus quand ils combattoient à pied. Mais les avantages que remportoient les Romains ne leur cauſoient pas

tant de joie, qu'ils reſſentoient de douleur d'être vaincus, de quelque maniere que ce fût, par un ennemi qu'ils tenoient aſſiégé, & qu'ils étoient à la veille de réduire. Enfin l'adreſſe ſuppléa à ce qui leur manquoit du côté de la force, pour égaler les Campaniens dans les combats de cavalerie. On choiſit dans toutes les légions les jeunes gens les plus vigoureux & les plus diſpos. On leur donna des boucliers plus courts que ceux des cavaliers, & à chacun ſept javelots longs de quatre pieds, armés d'un fer égal à celui qu'on voit aux javelines des *vélites*, ou ſoldats armés à la légere. Les cavaliers prenant en croupe chacun un de ces ſoldats, les accoutumerent à ſe tenir derriere eux, & à ſauter légérement en bas dès qu'on leur en donnoit le ſignal. Lorſque, par une longue habitude, ils eurent appris à faire ce manege avec beaucoup de facilité & de promptitude, ils s'avancerent dans la plaine qui étoit entre le camp des Romains & les murailles de Capoue, contre la cavalerie des Campaniens, rangée en bataille dans la partie la plus voiſine de la ville. Dès qu'ils furent arrivés à la portée du trait, les vélites mirent pied à terre; & devenus tout d'un coup fantaſ-

ſins, de cavaliers qu'ils étoient, ils fondirent ſur la cavalerie des ennemis, & l'accablerent d'une grêle de javelots lancés coup ſur coup & ſans interruption, en ſorte qu'ils bleſſerent un grand nombre de cavaliers & de chevaux tout à la fois. Cependant ce nouveau genre de combat cauſa encore plus de frayeur qu'il ne fit de mal. La cavalerie des Romains voyant les ennemis ébranlés, acheva de les mettre en déſordre, & les repouſſa juſques dans leurs murailles. Depuis ce temps-là, les Romains battirent les Campaniens à cheval comme à pied; & l'on fit un réglement, ſuivant lequel il y auroit dans la ſuite des vélites dans toutes les légions. On dit que ce fut un centurion, nommé Q. Navius, qui donna ce conſeil, de mêler les fantaſſins avec les cavaliers, & que le général Romain le récompenſa de cette invention, dont il lui laiſſa tout l'honneur.

Pendant que les affaires de Capoue étoient en cet état, Annibal étoit partagé entre deux différents deſſeins, qu'il n'étoit pas aiſé d'exécuter tout enſemble. Il avoit autant d'envie de s'emparer de la citadelle de Tarente, que de conſerver la ville de Capoue. Mais ce qui le détermina en faveur de cette derniere,

c'eſt qu'il voyoit que les ennemis, auſſi-bien que les alliés, avoient les yeux attachés ſur cette ville, dont les Romains vouloient punir la révolte, & n'attendoient que le ſuccès de ce ſiege pour ſe déclarer en faveur de l'un ou de l'autre parti. Ayant donc laiſſé dans l'Abruzze une grande partie de ſes bagages avec les ſoldats peſamment armés, il marcha vers la Campanie avec l'élite de ſa cavalerie & de ſon infanterie, ne menant avec lui, pour aller plus vîte, que ceux de l'une & de l'autre eſpece qui étoient les plus légers & les plus agiles. Et quoiqu'il marchât avec beaucoup de précipitation, il fut cependant ſuivi de trente-trois éléphants. Il ſe campa dans un vallon obſcur, derriere le mont Tifate, qui domine la ville de Capoue. Ayant pris dès ſon arrivée le fort de Calatia, qui fut abandonné de ceux qui y étoient en garniſon, il tourna contre les aſſiégeants, ayant eu ſoin de faire avertir les Campaniens du temps où il devoit attaquer le camp des Romains, afin que de leur côté ils ſe tinſſent prêts à faire à la même heure une ſortie ſur eux par toutes les portes de la ville. Cette irruption, à laquelle les Romains ne s'attendoient point, jetta une grande terreur parmi

Annibal retourne dans la Campanie.

Il attaque le camp des Romains

eux. Car tandis qu'Annibal les attaquoit d'un côté, les Campaniens, avec toutes leurs troupes de cavalerie & d'infanterie, & la garnison Carthaginoise, commandée par Hannon & Bostar, fondirent sur eux par un autre. Les Romains, dans une alarme si chaude, pour ne point abandonner une partie de leur camp, tandis qu'ils défendroient l'autre, partagerent leurs troupes de façon, qu'Appius Claudius soutînt l'effort des Campaniens, pendant que Fulvius feroit tête à Annibal, & que le propréteur Claude Néron demeureroit posté sur le chemin qui conduit à Suessule, avec la cavalerie de la sixieme légion ; & le lieutenant C. Fulvius Flaccus, du côté du Vulturne, avec celle des alliés. Le combat commença non-seulement avec le fracas & le tumulte ordinaire en cette occasion ; mais, outre le bruit des armes & les cris poussés par tant d'hommes & de chevaux à la fois, une multitude infinie de Campaniens, incapables de combattre, femmes, enfants & vieillards, disposée exprès sur les murailles, fit un tel tintamarre avec les pieces de cuivre & d'airain, dont on a coutume de se servir dans les éclipses de lune, qu'ils attirerent même l'atten-

tion des combattants. Appius n'eut pas beaucoup de peine à défendre ses retranchements contre les Campaniens. Annibal, avec les Carthaginois, donna bien plus d'embarras à Fulvius. Car la sixieme légion ayant lâché pied, une cohorte d'Espagnols, avec trois éléphants, s'avança jusques sur les retranchements des Romains; en sorte qu'ayant ouvert & traversé leur corps de bataille, elle se vit sur le point ou de pénétrer jusques dans leur camp, ou de se voir fermer à elle-même le retour vers les siens. Fulvius qui s'étoit apperçu de la retraite de la légion effrayée, & du danger où étoit le camp d'être forcé, exhorta Q. Navius, & les autres centurions les plus braves, à faire main-basse sur la cohorte qui combattoit aux retranchements; qu'il n'y avoit point de milieu; qu'il falloit, ou la tailler en pieces sur les retranchements mêmes, ou qu'elle pénétreroit jusques dans leur camp avec moins de peine, qu'elle n'en avoit eue à s'ouvrir un chemin au milieu de leurs rangs serrés; qu'il n'étoit pas difficile de la défaire, ceux qui la composoient étant en petit nombre & séparés des leurs; que si les Romains manquoient de cœur, ce seroit eux qui

paroîtroient rompus & coupés par les ennemis; mais que s'ils attaquoient par les deux côtés les Eſpagnols, enfermés au milieu d'eux, ils les extermineroient ſans beaucoup d'effort. Navius ayant entendu cet ordre du général, enleva le drapeau de la ſeconde compagnie des piquiers à celui qui le portoit, menaçant de le jetter au milieu des ennemis, ſi les ſoldats ne le ſuivoient au combat, & n'imitoient l'exemple qu'il alloit leur donner. Navius étoit d'une grande taille: les armes dont il étoit couvert, relevoient encore ſa bonne mine, & l'étendard qu'il avoit élevé fort haut, avoit attiré ſur lui les regards des citoyens & des ennemis. C'eſt pourquoi dès qu'il fut arrivé juſqu'aux premiers rangs des Eſpagnols, on lança contre lui une grêle de javelots, & toute la cohorte tomba preſque ſur lui ſeul. Mais ni la multitude des ennemis, ni le grand nombre de traits dont on tâchoit de l'accabler, ne purent arrêter les efforts d'un tel perſonnage.

Alors Marcus Attilius, lieutenant de la même légion, ordonna à l'enſeigne de la premiere compagnie de ceux qu'on appelle *Princes*, de porter ſon étendard juſques dans la cohorte des Eſpagnols.

D'un autre côté, les lieutenants L. Porcius Licinius & T. Popilius, qui avoient été préposés à la garde du camp, & qui combattoient vaillamment sur les retranchements, tuerent les éléphants aux portes mêmes, dans le temps qu'ils s'efforçoient de passer. Mais ces bêtes énormes ayant rempli le fossé de leurs corps, formerent une espece de pont, par où les ennemis passerent dans le camp. Ce fut là qu'il se livra un furieux combat autour de ces animaux abbatus. A l'autre côté du camp, les Campaniens avoient déja été repoussés avec la garnison Carthaginoise, & l'on combattoit près de la porte même de Capoue qui donne sur Vulturne. Et ce n'étoit pas la valeur des ennemis qui empêchoit les Romains d'entrer dans la ville même ; mais la porte étant garnie de balistes & de scorpions, ces machines, qui portent de fort loin, les incommodoient beaucoup. Ce qui acheva d'arrêter leur impétuosité, ce fut la blessure de leur général Appius Claudius qui reçut un coup de javeline dans la poitrine, au-dessous de l'épaule gauche, dans le temps qu'il combattoit avec beaucoup de valeur à la tête des siens, & qu'il les animoit de son exemple & de

Les Campaniens sont repoussés.

ſa voix. Il fut cependant tué un gran nombre d'ennemis devant la porte : ceu qui échaperent au courage des Romains ſe retirerent en déſordre dans la ville Dès qu'Annibal vit que la cohorte de Eſpagnols avoit été taillée en pieces & que les Romains défendoient leu camp avec tant de valeur, il abandonn ſon entrepriſe, & fit retirer ſon infanterie, laiſſant les cavaliers à l'arriere-garde, pour empêcher les ennemis de l pourſuivre. Les légions ſouhaitoient ar demment de pourſuivre les ennemi Mais Flaccus fit ſonner la retraite, perſuadé qu'il en avoit aſſez fait ce jour-là pour faire ſentir aux Campaniens qu'il ne devoient pas faire beaucoup de fon ſur le ſecours d'Annibal, ce qu'Annib lui-même fut obligé de reconnoître. Ceu qui ont fait la relation de ce combat aſſurent qu'Annibal perdit ce jour-l huit mille hommes, & les Campanien trois mille : & qu'on arracha quinz étendards aux Carthaginois, & dix-hui aux Campaniens. Les autres auteurs n'e donnent pas une ſi grande idée, & diſent qu'il y eut dans cette action plu d'alarme & d'effroi, que de réſiſtanc & de carnage. Que les Eſpagnols & le Numides étant venus fondre tout d'un

Annibal ſe retire.

oup ſur le camp des Romains avec les
léphants, ces animaux y cauſerent beau-
oup de tumulte & de fracas, abattant
es tentes des ſoldats, & mettant en fuite
es chevaux, qui rompoient leurs licols
la vue de ces bêtes, dont la grandeur
léme ſurée les effrayoit. Qu'à ce déſor-
lre Annibal ajouta la fraude, ayant
poſté quelques-uns des ſiens qui ſa-
oient la langue latine, pour ordonner
ux ſoldats, comme de la part des con-
uls, de ſauver leurs perſonnes, en ſe
etirant dans les montagnes voiſines,
uiſqu'ils avoient perdu leur camp. Mais
que les Romains apprirent bientôt aux
nnemis, par le carnage qu'ils en firent,
u'ils avoient reconnu leur artifice, &
u'ils ſe ſervirent de tiſons allumés pour
haſſer les éléphants hors de leur camp.
De quelque maniere que ce combat ait
commencé & fini, ce fut le dernier qui
ſe livra aux portes de Capoue avant la
reddition de la ville. Seppius Léſius étoit
cette année le médixtutique, c'eſt-à-di-
re, le premier magiſtrat de Capoue.
C'étoit un homme dont la naiſſance,
auſſi-bien que la fortune, étoit des plus
obſcures & des plus médiocres. Un jour
que ſa mere faiſoit un ſacrifice pour dé-
tourner quelque mauvais préſage qui

Seppius Léſius, premier magiſtrat de Capoue.

avoit menacé son enfance, l'aruspice lui annonça qu'il posséderoit un jour la premiere dignité de Capoue. Cette femme qui ne voyoit rien dans son fils qui pût lui faire espérer une place si éminente : Assurément, lui répondit-elle, les affaires » de Capoue seront réduites à un état » bien déplorable, quand la souveraine » autorité tombera entre les mains de » mon fils ». Cette raillerie d'une prédiction que l'événement vérifia contre toute apparence, fut elle-même une prédiction qui eut son effet. Car dans le temps que les Campaniens étoient également pressés par le fer & par la famine, & que ceux que leur naissance pouvoit élever aux honneurs, ne daignoient pas se présenter pour les demander ; Lésius, à force de crier contre les grands, à qui il reprochoit d'abandonner & de trahir la patrie, fut lui-même créé medixtutique, & fut le dernier des Campaniens qui posséda cette charge.

Au-reste, comme Annibal vit qu'il ne pouvoit ni attirer les ennemis au combat, ni s'ouvrir un passage dans Capoue à travers de leur camp, craignant qu'on ne lui coupât les vivres à lui-même, abandonna une entreprise qui lui

réussissoit si mal, & alla camper loin de cette ville. Aprés avoir long-temps examiné où il porteroit ses pas au sortir de ce lieu, il conçut le dessein hardi d'aller attaquer Rome même, la capitale du pays ennemi. C'étoit ce qu'il avoit toujours eu en vue, & dont on lui reprochoit d'avoir laissé échapper l'occasion après la bataille de Cannes, comme il en convenoit lui-même. Il ne désespéroit pas qu'en profitant du désordre & de la consternation des ennemis, il ne pût s'emparer de quelque partie « de la ville ; & que le danger où les « Romains verroient leur patrie expo- « sée, n'obligeât, ou les deux consuls, « ou au-moins l'un des deux, à laisser « Capoue en repos, pour aller secourir « Rome : & que devenus plus foibles « par le partage de leurs forces, ils ne « donnassent occasion, ou aux Campa- « niens, ou à lui, d'attaquer l'un ou « l'autre avec avantage «. Tout ce qu'il appréhendoit, c'est que les Campaniens ne se rendissent aussi-tôt qu'il se seroit éloigné. Pour éviter cet inconvénient, il engagea un Numide, de ces gens qui sont capables de tout entreprendre pour de l'argent, à se charger d'une lettre pour les magistrats de Capoue, & à en-

Annibal marche vers Rome.

trer ſecrétement dans cette ville, après s'être fait recevoir dans le camp des Romains ſous le nom de déſerteur. Les lettres dont il étoit chargé étoient remplies des promeſſes les plus magnifiques. « Que » par une retraite, qu'il n'avoit faite » que pour les ſauver, il alloit, en aſſié» geant Rome même, arracher les con» ſuls & leurs armées de devant Ca» poue, & les forcer d'aller défendre » leur patrie. Qu'ils ne perdiſſent point » courage. Qu'en patientant encore quel» ques jours, ils ſeroient entiérement » délivrés de toute crainte & de tout » danger ». Enſuite il ordonna qu'on fît remonter les barques qui ſe trouverent ſur le Vulturne, juſqu'au fort qu'il avoit conſtruit auparavant pour la ſûreté du lieu. Dès qu'il eut appris qu'il y en avoit un aſſez grand nombre pour faire paſſer toute ſon armée en une nuit, il fit préparer des vivres pour dix jours; & ayant conduit ſes légions ſur le bord du fleuve pendant la nuit, il les tranſporta de l'autre côté avant le jour.

Flaccus qui avoit appris par des déſerteurs ce deſſein d'Annibal avant l'exécution, en écrivit au ſénat des lettres, qui firent différentes impreſſions ſur les eſprits, ſelon le caractere d'un chacun.

Le Préteur P. Cornélius Afina, plus alarmé qu'aucun autre, affembla le fénat à la hâte ; & fon avis étoit, qu'en levant le fiege de Capoue, & renonçant à toute autre entreprife, on fît revenir tous les généraux & toutes les armées pour défendre Rome. Fabius, au-contraire, trouvoit que rien n'étoit plus pernicieux, & plus honteux en même temps, que de trembler ainfi aux moindres mouvements qu'Annibal s'aviferoit de faire. Pouvoit-on s'imaginer, que n'ayant ofé marcher vers Rome après une victoire comme celle de Cannes, il eût férieufement conçu l'efpérance de s'en rendre maître, après avoir été repouffé de devant Capoue ? Qu'il avoit fait cette démarche, non pour affiéger Rome, mais pour délivrer Capoue. Que Jupiter, & les autres Dieux, témoins & vengeurs des traités violés par Annibal, défendroient Rome avec les troupes qui étoient dans la ville. P. Valérius Flaccus prit un jufte milieu entre ces deux fentiments oppofés : fon avis fut, que fans abandonner Capoue, ni négliger le falut de Rome, on fît favoir aux confuls ce qu'il y avoit de troupes dans la ville ou aux environs. Qu'ils favoient eux-mêmes, mieux que perfonne, combien Annibal avoit de for-

Différents avis des fénateurs, au fujet de l'arrivée d'Annibal.

ces avec lui, & combien il en falloit pour continuer le ſiege de Capoue. Que s'ils jugeoient que l'un des chefs, avec l'une des armées, pût être détaché pour venir à Rome, de façon que l'autre chef, avec l'autre armée, pût reſter autour de Capoue ſans riſque, ils convinſſent entr'eux qui, de Flaccus ou de Claudius, reſteroit à Capoue, tandis que l'autre viendroit défendre ſa patrie. Ce ſentiment l'emporta ſur les deux autres : & lorſque l'arrêt du ſénat, qui fut fait en conſéquence, eut été porté à Capoue, Fulvius, qui ſe chargea de venir à Rome, parce que ſon collegue étoit encore malade de ſa bleſſure, tira des trois armées quinze mille fantaſſins, & mille cavaliers à ſon choix, avec leſquels il paſſa le Vulturne. Delà, ayant été informé qu'Annibal devoit prendre le chemin de la voie Latine, il prit lui-même celui de la voie Appia, & envoya devant un détachement pour ordonner aux villes municipales qui ſont ſur cette route, comme Sétia, Cora & Lannium, de tenir des vivres tout prêts chez elles, & d'en faire voiturer des campagnes voiſines ſur les chemins par où l'armée devoit paſſer ; & enfin, d'avoir des troupes ſuffiſantes pour ſe défendre contre les attaques de l'ennemi.

Annibal

Annibal campa près du Vulturne le jour même qu'il paſſa ce fleuve. Le lendemain, en paſſant près de Cales, il ſe rendit dans le territoire de Sidicinum, où il s'arrêta un jour entier à ravager le pays ; après quoi il continua ſon chemin par la voie Latine, en traverſant les terres de Sueſſule, d'Allifane & de Caſin. Il reſta deux jours audeſſous de Caſin, & pilla tout le pays d'alentour. Delà, paſſant à côté d'Interamne & d'Aquin, il arriva dans le pays de Frégelles, près du fleuve Liris, dont les habitants de Frégelles avoient rompu le pont pour l'arrêter. Fulvius, de ſon côté, fut auſſi obligé de reſter ſur les bords du Vulturne ; parce qu'Annibal ayant brûlé les barques dont il avoit compté ſe ſervir pour le paſſer, il eut beaucoup de peine, à cauſe de la rareté du bois, à raſſembler un aſſez grand nombre de radeaux pour tranſporter ſon armée de l'autre côté. Lorſqu'il en fut enfin venu à bout, il continua ſa route ſans aucun embarras, trouvant ſur ſon paſſage une grande abondance de vivres, que les habitants, non-ſeulement des villes, mais encore de la campagne, avoient ſoin d'y faire tranſporter avec beaucoup de zele : &

les soldats s'exhortoient les uns les autres à hâter leur marche, & à se souvenir qu'ils alloient défendre la patrie.

Grande consternation à Rome.

Un courier envoyé de Frégelles en grande hâte, causa à Rome une grande consternation; aussi-bien que les gens de la campagne, qui s'y rendoient de toutes parts, & qui ajoutoient à ce qu'ils avoient appris de vrai, des circonstances fausses, telles que leur imagination effrayée les leur suggéroit. Ainsi on n'entendoit de toutes parts que des cris & des gémissements: & les femmes ne se contentoient pas de soupirer dans le secret de leurs maisons; mais les plus considérables d'entr'elles couroient en foule dans les temples; & là, prosternées devant les autels, les cheveux épars, & tendant les mains vers le ciel, elles supplioient les Dieux de sauver Rome des mains des ennemis, & de conserver la vie & l'honneur aux Dames Romaines & à leurs enfants. Les sénateurs ne manquerent pas de se rendre dans la place publique, pour concourir avec les magistrats au salut commun, & les aider de leurs conseils. Les uns reçoivent les ordres qu'on leur donne, & courent pour les exécuter; les autres s'offrent d'eux-mêmes, en cas

qu'on ait befoin de leur miniftere. On place des troupes dans la citadelle, dans le capitole, fur les murailles, autour de la ville, fur le mont Albain, & même dans la fortereffe d'Efale. Cependant on apprend que le proconful Q. Fulvius eft parti de Capoue avec une armée ; & afin qu'en entrant dans la ville il ne perde point fon autorité, le fénat ordonne par un décret, qu'il aura à Rome la même puiffance que les confuls. Annibal ayant ravagé d'une maniere affreufe tout le pays de Frégelles, pour punir les habitants de ce qu'ils avoient rompu les ponts de Liris, vint dans le territoire de Lavicum, après avoir traverfé ceux de Frufine, de Ferente & d'Anagnia. Delà il vint à Tufcule par le mont Algide. Et les habitants ayant refufé de lui ouvrir leurs portes, il paffa au-deffous de cette ville, & prenant fur la droite, il defcendit à Gabies. Etant venu enfuite à Pupinie, il campa à huit milles de Rome. Plus l'ennemi approchoit, plus le carnage des fuyards étoit grand ; Annibal ayant envoyé devant des Numides, qui tuoient ou faifoient prifonniers tous ceux qu'ils rencontroient, fans diftinction d'âge, de fexe, ou de condition.

Dans ce tumulte, Fulvius Flaccus Flaccus

vient défendre Rome.

étant entré dans Rome avec ſon armée par la porte Capene, s'avança par le milieu de la ville ; & ayant traverſé le quartier des Carenes & celui des Eſquilies, il alla camper entre les portes Eſquilines & Collines, où les édiles plébéiens eurent ordre de faire porter des vivres. Les conſuls & les ſénateurs ſe rendirent auſſi-tôt dans le camp, & y délibérerent ſur ce qu'il étoit à propos de faire pour le ſalut de la république. Et premiérement on ordonna que les troupes reſteroient campées entre ces deux portes : que C. Calpurnius, préteur de la ville, commanderoit dans la citadelle & le capitole : que le ſénat reſteroit aſſemblé en grand nombre dans la place publique, afin d'être à portée de donner conſeil dans les cas qu'on ne pouvoit prévoir.

Annibal campe à trois milles de Rome, & en contemple de près la forme & la ſituation.

Cependant Annibal vint camper juſques ſur les bords du Teveron, à trois milles de Rome. Delà, il s'avança lui-même, à la tête de deux mille chevaux, juſques au temple d'Hercule, près de la porte Colline, d'où, en faiſant faire divers mouvements à ſon cheval, il contempla à ſon aiſe les murailles & la ſituation de la ville. Flaccus indigné de cette audacieuſe curioſité, qu'il regardoit comme une inſulte, fit ſortir contre lui

une troupe de cavalerie, à qui il ordonna de le repouſſer juſques dans ſon camp. Lorſqu'elle en fut venue aux mains avec les gens d'Annibal, les conſuls ordonnerent aux transfuges Numides qui étoient alors ſur le mont Aventin, au nombre d'environ douze cents, de paſſer à travers de la ville, pour aller aux Eſquilies, les jugeant plus propres que d'autres à combattre au milieu des vallons, des jardinages, des tombeaux, & des chemins creux dont ce canton eſt rempli de toutes parts. Alors quelques citoyens les ayant apperçus dans le temps qu'ils deſcendoient à cheval du capitole & de la citadelle, s'écrierent, que les ennemis étoient maîtres du mont Aventin. Cette fauſſe alarme jetta tant de frayeur & de conſternation dans la ville, que toute la multitude l'auroit abandonnée dans le moment, ſi elle n'eût été retenue par la crainte des Carthaginois qui étoient campés aux portes. Chacun ſe réfugioit dans ſa maiſon, & du haut du toît jettoit des pierres & tout ce qu'il trouvoit ſous ſa main, ſur ceux de ſon parti qui paſſoient dans les rues, & qu'il prenoit pour des ennemis : & il n'étoit pas aiſé de démêler cette erreur, à cauſe d'une foule confuſe de payſans & de

troupeaux, que la crainte avoit obligé de se sauver dans la ville. Le combat de cavalerie qui se donna aux portes de Rome, eut un succès heureux qui obligea les Carthaginois de se retirer dans leur camp. Et parce qu'il étoit nécessaire d'appaiser les désordres & les émotions qui s'excitoient en différents quartiers de la ville, souvent sans raison, on ordonna que jusqu'à la retraite des ennemis, tous ceux qui avoient été dictateurs, consuls, ou censeurs, useroient de la même autorité dont ils avoient joui dans le temps qu'ils étoient en charge. En effet, tout le reste du jour & la nuit suivante, ils furent employés à calmer divers mouvements qui s'élevoient à chaque instant, & qui n'avoient point d'autre fondement que la peur.

Les deux armées rangées en bataille, & séparées par une tempête miraculeuse.

Le lendemain Annibal ayant passé le Teveron, rangea toutes ses troupes en bataille : Flaccus & les consuls en firent autant ; en sorte que les deux armées étoient sur le point de se livrer une bataille & de se disputer une victoire dont Rome auroit été le prix. Mais lorsqu'ils étoient près d'en venir aux mains, il s'éleva tout d'un coup un orage mêlé de pluie & de grêle, avec tant de violence, que les soldats des deux partis n'ayant

pas la force de tenir leurs armes, rentrerent chacun dans leur camp, ſans que la crainte de l'ennemi eût aucune part à cette retraite. Le lendemain, s'étant tout de nouveau rangés en bataille au même endroit, une tempête égale à la premiere, les ſépara une ſeconde fois. Et ce qu'il y eut de plus merveilleux, c'eſt qu'ils n'étoient pas plutôt rentrés dans leur camp, que le calme & le beau temps revenoient comme auparavant. Les Carthaginois regarderent cet événement comme une marque évidente de la volonté des Dieux, à qui on dit qu'Annibal reprocha qu'ils lui ôtoient tantôt la penſée, tantôt le pouvoir de prendre Rome. Ce qui contribua encore à diminuer ſes eſpérances, c'eſt que dans le temps qu'il étoit campé aux portes de Rome avec ſon armée, il apprit qu'on avoit fait ſortir de cette ville un corps de troupes, enſeignes déployées, pour aller recruter les armées d'Eſpagne. A ce fait, qui étoit aſſez important pour lui faire faire de triſtes réflexions, s'en joignit un autre, qui, dans le fond, n'avoit pas beaucoup de réalité, mais qui ne laiſſa pas de faire impreſſion ſur ſon eſprit : il ſut d'un priſonnier que le champ où il étoit campé avoit été vendu à

Rome dans le même temps, ſans que l'acheteur eût profité de la circonſtance, pour l'avoir à meilleur marché. A cette ſanfaronnade, par laquelle il ſe croyoit inſulté, il en oppoſa une autre : car il fit auſſi-tôt venir un crieur, à qui il ordonna de publier, que les boutiques d'orfévres qui étoient autour de la place publique de Rome, alloient être vendues à l'encan. Mais, tout bien conſidéré, il prit le parti de ſe retirer, & alla camper près le fleuve de Tutia, à ſix milles de Rome. Delà il marcha vers le bois de Féronie, où il y avoit un temple, le plus célebre en ce temps-là de toute l'Italie, par ſes grandes richeſſes. Les Capenates, voiſins de ce lieu, à force d'y offrir les prémices de leurs fruits, & autres préſents, ſelon leurs moyens, y avoient, par ſucceſſion de temps, accumulé beaucoup d'or & d'argent. Mais les Carthaginois, en paſſant par-là, le dépouillerent de tous ſes dons : & après la retraite d'Annibal, on trouvoit ſur la route des monceaux de bronze & de cuivre, que les plus ſuperſtitieux des ſoldats avoient jettés par terre, craignant de ſe ſouiller d'un ſacrilege, s'ils les emportoient. Le pillage de ce temple n'eſt point douteux parmi les hiſto-

tiens. Toute la différence qu'il y a, c'eſt que Célius dit qu'Annibal allant à Rome, ſe détourna d'Eretum pour aller à ce temple, & commença ſa route par Réate, Cutilies & Amiterne, faiſant entendre que de la Campanie il paſſa dans le Samnium, delà dans le pays des Péligniens ; puis laiſſant Sulmone à côté, dans les terres des Marruciniens ; delà par le territoire d'Albe, chez les Marſes, & enfin à Amiterne & Forules. L'erreur ne conſiſte pas en ce que les traces d'une ſi grande armée aient pu être confondues en ſi peu de temps ; car on ne doute pas qu'il n'ait ſuivi ce chemin : la ſeule difficulté eſt de ſavoir, ſi ce fut en venant de Rome, ou en s'en retournant, qu'il fit cette route.

Au-reſte Annibal ne fit pas paroître autant de conſtance & d'opiniâtreté à défendre Capoue, que les Romains à l'aſſiéger. Car il paſſa de la Lucanie dans le pays des Brutiens, & delà juſqu'au détroit & à Rhege, avec une telle diligence, que peu s'en fallut qu'il ne ſurprît les habitants qui ne s'attendoient à rien moins. Pour les Campaniens, quoique l'abſence de Flaccus n'eût rien rabattu de la vigueur avec laquelle on les preſſoit, ils s'apperçurent cependant

du retour de ce général, & furent fort étonnés qu'Annibal ne fût pas revenu en même temps que lui. Mais ils apprirent bientôt par le moyen de quelques entretiens entre les assiégeants & eux, qu'il les avoit abandonnés, & que les Carthaginois déséspéroient absolument de secourir leur ville. Dans ces conjonctures, le proconsul, en conséquence d'un arrêt du sénat, fit publier un édit dont la nouvelle fut portée dans la ville, par lequel il déclaroit, que tout Campanien qui passeroit dans le parti des Romains avant un jour marqué, auroit la vie & les biens saufs. Et si cette précaution n'attira aucun des assiégés, ce ne fut pas l'attachement qu'ils avoient pour Annibal qui les retint, mais la crainte d'être punis par les Romains. Ils connoissoient toute la noirceur de leur perfidie, & n'espéroient pas qu'on pût se résoudre à leur pardonner. Mais si aucun particulier ne se déclaroit pour les Romains, d'un autre côté, le conseil public ne prenoit aucune mesure pour le salut de l'état. Les nobles avoient abandonné la république, & ne paroissoient plus dans le sénat. Ils avoient à leur tête un premier magistrat, qui, bien loin de se relever lui-même par la pos-

session d'une place si éminente, avoit, par la bassesse de sa naissance, & encore plus par l'indignité de son caractere & de ses mœurs, fait perdre à sa charge toute sa force & toute son autorité. Ainsi on ne voyoit plus aucun des grands, ni dans le barreau, ni dans la place publique. Renfermés dans l'intérieur de leurs palais, ils attendoient de jour à autre la ruine de leur patrie & la leur. Tout le commandement résidoit dans la personne de Bostar & celle d'Hannon, commandants de la garnison Carthaginoise. Eux seuls avoient encore quelque attention au bien public, & conservoient quelque espérance. Ainsi ils écrivirent à Annibal des lettres, non-seulement libres, mais encore dures & insultantes. Ils lui reprochoient, d'avoir livré aux « ennemis non-seulement les Campa- « niens, mais encore la garnison Car- « thaginoise, & eux-mêmes qui la com- « mandoient, pour être exposés à tous « les outrages & à tous les supplices « qu'il plairoit au vainqueur de leur faire « souffrir. Qu'il s'étoit retiré dans l'A- « bruzze, comme pour se cacher, & « n'avoir pas l'affront de voir prendre « Capoue sous ses yeux. Quelle diffé- « rence entre lui & les Romains, que «

Lettres écrites à Annibal avec beaucoup de liberté.

» le siege même de Rome n'avoit pû
» obliger d'abandonner celui de Capoue,
» tant il étoit vrai qu'ils étoient plus
» constants dans leur haine, que lui dans
» son amitié. Que s'il revenoit à Ca-
» poue, & qu'il tournât tout le fort de la
» guerre de ce côté-là, eux & les Cam-
» paniens se trouveroient prêts à faire sur
» les assiégeants une vigoureuse sortie.
» Qu'il se souvînt qu'il ne leur avoit pas
» fait passer les Alpes pour faire la guer-
» re contre ceux de Rhege & de Ta-
» rente. Que l'honneur les devoit con-
» duire dans tous les lieux où ils pou-
» voient rencontrer les armées des Ro-
» mains, puisque c'étoit pour les com-
» battre qu'il les avoit amenés dans l'I-
» talie. Que c'étoit en suivant cette mé-
» thode, en tentant la fortune, en cher-
» chant l'ennemi, & en l'obligeant d'en
» venir aux mains, qu'ils avoient ga-
» gné les batailles de Trasimene & de
» Cannes ». Ces lettres furent confiées
à des Numides, qui s'étoient déja offerts de les porter à Annibal, moyennant une certaine récompense. Ces Numides étant passés dans le camp de Flaccus sous le prétexte d'une désertion qui paroissoit très-naturelle, dans un temps où les assiégés étoient pressés de la faim

plus que jamais, avoient dessein de prendre leur temps pour s'enfuir vers Annibal. Mais une femme de Capoue, qui avoit commerce avec l'un de ces transfuges, vint tout d'un coup dans le camp des Romains, & déclara au général qu'il y avoit parmi ses troupes des transfuges Numides, qui s'étoient chargés de rendre des lettres à Annibal de la part des assiégés; ajoutant qu'elle étoit prête à convaincre l'un d'entr'eux de cette fraude. Ce déserteur ayant été présenté au proconsul, nia d'abord avec assez d'assurance qu'il connût cette femme; mais ensuite, pressé par la force de la vérité, il ne vit pas plutôt l'appareil des supplices, qu'il avoua le fait, & remit les lettres. Il ajouta qu'il y avoit encore d'autres Numides qui rodoient dans le camp des Romains comme déserteurs. On en prit plus de soixante-dix, qui furent battus de verges avec les nouveaux transfuges; & après qu'on leur eut à tous coupé les mains, on les remena dans la ville. Un spectacle si triste acheva d'abattre le courage des Campaniens.

Tout le peuple s'assembla en grand nombre autour de la salle d'audience, & par ses cris força Lésius de convoquer les sénateurs. Les plus audacieux

Consternation des Campaniens.

menaçoient ouvertement les premiers de la ville, s'ils ne venoient pas d'eux-mêmes au sénat, d'aller les arracher de leurs maisons, & de les y traîner par force. La crainte de cette violence les obligea de se rendre en foule auprès de Lésius. Là, comme tous les autres étoient d'avis qu'on envoyât des ambassadeurs aux généraux ennemis, Vibius Virius, par le conseil de qui on avoit pris le parti d'Annibal contre les Romains, étant prié de dire son sentiment, soutint, que » ceux qui parloient de demander la paix » & de se rendre, ne songeoient guere » à ce qu'ils auroient fait eux-mêmes, » s'ils avoient eu les Romains en leur » pouvoir, ni aux traitements qu'ils de» voient attendre d'un ennemi justement » irrité. Croyez-vous qu'il en sera de la » reddition d'aujourd'hui, comme de » celle par laquelle autrefois, pour ob» tenir du secours contre les Samnites, » nous nous mîmes, nous & tout ce » que nous possédions, sous la protec» tion, aussi-bien que sous la puissance » des Romains? Avez-vous oublié l'ex» trémité à laquelle ils étoient réduits, » lorsque nous nous sommes déclarés » contre eux pour les Carthaginois? » Comme nous avons signalé notre ré-

Discours de Vibius Virius aux Campaniens.

volte par les outrages & les supplices « que nous avons fait souffrir à leur gar- « nison, à qui, selon les regles d'une « bonne guerre, nous devions laisser la « liberté de se retirer, plutôt que de la « faire périr avec tant d'ignominie & « d'inhumanité ? Combien de fois, & « avec quelle animosité nous avons fait « des sorties sur eux ? Combien de fois « nous avons attaqué leur camp ? Com- « me nous avons appellé Annibal pour « nous aider à les opprimer ; & ce qui « est tout récent, comme nous avons « forcé ce général d'aller les assiéger « jusques dans Rome ? Voilà ce que « vous avez fait contre eux : voyez « maintenant ce qu'ils ont fait contre « vous, & jugez par l'un & par l'autre, « ce que vous devez espérer d'eux. Dans « le temps qu'ils avoient sur les bras un « ennemi étranger & barbare, & un « ennemi tel qu'Annibal, c'est tout di- « re : dans le temps qu'une guerre cruelle « étoit allumée dans toutes les parties « de l'Italie, ils ont tout quitté, ils ont « renoncé à toute autre entreprise, ils « ont oublié Annibal lui-même, pour « envoyer les deux consuls & les deux « armées consulaires mettre le siege de- « vant Capoue. Il y a près de deux «

» ans qu'ils nous tiennent enfermés, &
» que nous ſerrant de près, ils nous font
» ſouffrir une cruelle famine, ſouffrant
» eux-mêmes, avec une patience éton-
» nante, tous les maux, & s'expoſant à
» tous les travaux & à tous les périls
» qu'entraîne néceſſairement une longue
» guerre. Vous ſavez combien de fois
» ils ont été taillés en pieces, en dé-
» fendant leurs foſſés & leurs retranche-
» ments, & comme ils ſe ſont enfin vus
» à la veille d'être forcés dans leur camp.
» Paſſons tout ceci. Il eſt naturel, il eſt
» ordinaire dans le ſiege des villes, de
» ſouffrir de rudes travaux, & de s'ex-
» poſer à de grands périls. Ce qui ſuit
» eſt la preuve indubitable de la colere
» la plus envenimée & de la haine la
» plus implacable. Annibal, avec des
» troupes nombreuſes de cavalerie &
» d'infanterie, eſt venu aſſiéger leur
» camp, & l'a pris en partie. Un dan-
» ger ſi évident ne les a pas obligés de
» lever le ſiege. Il a paſſé le Vulturne,
» & a mis tout à feu & à ſang dans le
» pays de Calène. Ils n'ont point été
» touchés de ce déſaſtre de leurs plus
» fideles alliés. Il a marché, enſeignes
» déployées, contre Rome même. Ils
» ont mépriſé cet orage prêt à fondre

ſur leur patrie. Il a paſſé le Teveron, « & s'eſt campé à trois milles de Ro- « me : & enfin, il s'eſt avancé juſqu'aux « portes & aux murailles de cette ville, « les menaçant de la leur ôter, s'ils ne « laiſſoient Capoue en repos. Ils ne s'en « ſont pas mis en peine. Les bêtes les « plus féroces lâchent la proie à la- « quelle elles ſont le plus acharnées, « pour aller ſecourir leurs petits, ſi on « fait mine d'aller vers leurs tanieres; « mais pour les Romains, ni leur pa- « trie aſſiégée, ni les cris de leurs fem- « mes & de leurs enfants, qui venoient « preſque juſqu'à nous, ni leurs autels, « ni leurs foyers, ni les cendres de leurs « ancêtres, arrachées de leurs tombeaux « & jettées aux vents, n'ont été capa- « bles de les retirer du ſiege de Ca- « poue : tant ils ſont enflammés du « deſir de ſe venger; tant ils ſont al- « térés de notre ſang. Et ce n'eſt pas « ſans raiſon : nous n'en euſſions pas « moins fait, ſi la fortune nous eût « été favorable. Mais puiſque les Dieux « immortels en ont diſpoſé autrement, « comme je n'ai aucune raiſon, ni au- « cune eſpérance de conſerver la vie, « au-moins pendant que je ſuis encore « libre, & que je puis diſpoſer de mon «

» fort, j'éviterai les affronts & les tourments que l'ennemi me prépare, par une mort également douce & honnête. Je ne verrai point Appius Claudius & Q. Flaccus fiers & insolents de leur victoire : je ne serai point conduit par les rues de Rome, attaché au char du vainqueur, pour servir de spectacle à une populace insolente, & être ensuite ou traîné dans un cachot obscur, ou attaché à un infâme poteau ; & là, après avoir eu le dos déchiré à coups de verges, présenter ma tête à la hache Romaine. Mes yeux ne seront pas les témoins de la destruction & de l'embrasement de ma patrie, ni du déshonneur des dames, des filles & des jeunes enfants de Capoue, contraints d'assouvir la brutalité des victorieux. Ils ont détruit jusqu'aux fondements Albe, à qui ils devoient la naissance, pour ne laisser aucune trace, & pour abolir jusqu'à la mémoire de leur origine ; afin que vous n'espériez pas qu'ils épargneront Capoue, contre laquelle ils sont plus irrités que contre Carthage même. C'est pourquoi ceux d'entre vous qui ont assez de résolution pour braver la destinée, avant de voir & de

ſouffrir tant d'indignités, trouveront « chez moi un repas tout préparé. Lorſ- « qu'ils ſe ſeront remplis de vin & de « viandes, on leur préſentera à la ronde « la même coupe que j'aurai vuidée le « premier. Ce breuvage délivrera nos « corps & nos eſprits des ſupplices & « des outrages que le vainqueur nous « prépare, & épargnera à nos yeux & « à nos oreilles les objets affreux & les « reproches ſanglants auxquels ils ſe- « roient expoſés. J'aurai ſoin qu'il ſe « trouve des gens tout prêts à jetter « nos corps dans un grand bûcher allu- « mé pour cet effet dans la cour de ma « maiſon. C'eſt-là le ſeul chemin qui « nous reſte pour aller à la mort avec « liberté & avec honneur. Nos enne- « mis eux-mêmes admireront notre « courage, & Annibal ſe reprochera « d'avoir abandonné lâchement de bra- « ves & de fideles alliés «.

Tous les ſénateurs en général approuvoient le conſeil de Vibius. Mais il s'en trouva peu qui euſſent aſſez de fermeté pour le ſuivre. La plupart rappellant dans leur mémoire les différents exemples de clémence dont le peuple Romain avoit uſé envers tant de nations vaincues, & ne déſeſpérant pas encore de le fléchir

Ambassadeurs de Capoue envoyés aux généraux Romains.

eux-mêmes, furent d'avis qu'on envoyâ des ambaſſadeurs aux proconſuls pou leur livrer la ville, & les firent parti en effet. Il y en eut environ vingt-ſep qui ſuivirent Vibius dans ſa maiſon, & ſe mirent à table avec lui. Lorſqu'à forc de manger & de boire, ils eurent étouffé en eux, autant qu'il étoit poſſible, l ſentiment de leur malheureuſe deſtinée ils avalerent tous le poiſon qu'on leu avoit préparé. Auſſi-tôt ils ſortirent de table; & après s'être embraſſés pour la derniere fois, en verſant des larmes ſu leur malheureux ſort & celui de leur patrie, ils ſe partagerent de façon, que les uns demeurerent avec Vibius, pour être brûlés avec lui ſur le même bûcher; les autres ſe retirerent chez eux, pour y expirer à la vue & dans les bras de leurs femmes & de leurs enfants. Les viandes & le vin dont ils étoient remplis, rendirent le poiſon moins efficace & moins propre à leur procurer une prompte mort; en ſorte que la plupart étant reſtés en vie toute la nuit, & une partie du jour ſuivant, ils expirerent cependant tous avant qu'on ouvrît les portes de la ville aux ennemis. Le lendemain, la porte de Jupiter, qui ſe trouvoit juſtement vis-à-vis du camp des Ro-

Vibius s'empoiſonne avec 27 ſénateurs.

mains, fut ouverte par ordre du proconsul : & auffi-tôt on fit entrer par-là dans la ville une légion & deux efcadrons, fous la conduite du lieutenant C. Flaccus. Cet officier commença par fe faire apporter tout ce qu'il y avoit dans la ville d'armes, tant offenfives que défenfives, & ayant mis des gardes à toutes les portes, pour empêcher que qui que ce fût en pût fortir, il fe rendit maître de la garnifon Carthaginoife, & ordonna aux fénateurs de Capoue d'aller trouver les généraux Romains dans leur camp. Ils n'y furent pas plutôt arrivés, qu'ils furent chargés de chaînes, & eurent ordre de faire porter aux tréforiers de l'armée tout ce qu'ils avoient d'or & d'argent : ce qui montoit à foixante-dix livres d'or, & à trois mille deux cents livres d'argent *. On envoya vingt-cinq de ces fénateurs à Cales, & vingt-huit à Théane, pour y être gardés à vue. C'étoient ceux qui avoient le plus contribué à faire foulever les Campaniens.

Les Romains entrent dans Capoue.

Les deux généraux Fulvius & Claude étoient d'avis différents fur la punition qu'on devoit faire fubir au fénat

* Quelques auteurs augmentent cette fomme jufqu'à l'excès.

de Capoue. Le dernier étoit aſſez porté à leur pardonner, mais l'autre étoit impitoyable. C'eſt pourquoi Appius voulut qu'on renvoyât au ſénat de Rome la déciſion de cette affaire : il ajoutoit d'ailleurs, qu'il étoit à propos qu'on laiſſât aux ſénateurs le temps & la liberté d'examiner ſi les Campaniens n'avoient point fait entrer dans leur révolte quelques villes municipales, ou des alliés du nom Latin, & s'ils n'en avoient point reçu quelque ſecours. Fulvius au-contraire ſoutenoit, qu'il étoit dangereux de jetter le trouble & l'alarme parmi des alliés fideles, en formant contre eux des ſoupçons qui n'avoient point de fondement, & en les ſoumettant à la dépoſition de gens qui n'avoient jamais fait paroître de ſincérité ni de bonne foi dans leurs diſcours ni dans leurs actions. Qu'ainſi il vouloit éteindre & étouffer abſolument toutes ces informations. Ils ſe ſéparerent après cet entretien, Appius ne doutant en aucune façon que ſon collegue, malgré ſa dureté & ſes menaces, n'attendît les ordres du ſénat ſur une affaire de cette importance. Mais Fulvius qui craignoit que ces ordres-là même ne fuſſent un obſtacle au deſſein qu'il méditoit, congédia l'aſ-

ſemblée, & ordonna aux tribuns des ſoldats, & aux commandants des alliés, de tenir prêts deux mille cavaliers choiſis, & de ſe diſpoſer à marcher à leur tête à la troiſieme veille de la nuit. Ce fut avec cette eſcorte qu'il partit de nuit pour ſe rendre à Théane, où il arriva de grand matin. Il alla tout droit à la place publique, où l'arrivée de cette cavalerie avoit d'abord attiré une grande foule des habitants. Il fit venir le premier magiſtrat de cette ville, & lui ordonna de lui faire amener les ſénateurs Campaniens qu'il avoit ſous ſa garde. Dès qu'ils furent arrivés, ils eurent tous la tête tranchée, après avoir préalablement été battus de verges. Après cette expédition, il courut à Cales, ſans perdre de temps. Etant entré dans la ville, il monta ſur ſon tribunal ; & dans le temps qu'on attachoit au poteau les ſénateurs de Capoue qu'on lui venoit de repréſenter, un courier arrivé de Rome en grande hâte lui remit les lettres du préteur Calpurnius avec un arrêt du ſénat. Perſonne ne douta que ce ne fût un ordre au proconſul de renvoyer l'affaire au ſénat. Le bruit s'en répandoit déja autour du tribunal, & dans toute l'aſſemblée, lorſque Fulvius, qui eut la

Supplice des ſénateurs Campaniens.

même penſée, prit les lettres & l'arrêt & ayant remis le paquet dans ſa robe, ſans l'ouvrir, il commanda au héraut & au licteur de faire leur devoir. Ainſi les ſénateurs qu'on gardoit à Cales furent traités comme ceux de Théane. Alors il lut les lettres du préteur & l'arrêt du ſénat, mais trop tard pour empêcher une exécution qu'il avoit exprès précipitée, afin de prévenir les ordres qu'il pouvoit recevoir au contraire. Fulvius étoit près de deſcendre de ſon tribunal, lorſque Taurea Jubellius ayant traverſé la ville & percé la foule, l'appella à haute voix par ſon nom. Alors s'étant raſſis, étonné d'une apoſtrophe ſi bruſque & ſi inopinée, il attendoit ce que ce pouvoit être, quand Taurea reprenant la parole :

Mort de Jubellius.

» Ordonne, dit-il, qu'on me faſſe auſſi » mourir, afin que tu puiſſes te vanter d'avoir ôté la vie à un homme plus » brave que toi. Flaccus répondit : Qu'il » falloit qu'il eût perdu l'eſprit pour » parler ainſi. Que l'arrêt du ſénat lui » défendoit d'uſer contre lui d'aucune » violence, quand il le voudroit. Puiſ- » qu'après avoir vu la priſe de Capoue, » ma patrie, reprit Jubellius, après avoir » perdu tous mes amis & mes proches, » avoir tué de ma main ma femme &

» mes

enfants, pour les souſtraire aux ou- «
trages dont ils étoient menacés, je «
ne puis obtenir par grace la mort qu'on «
a donnée à mes concitoyens, c'eſt à «
mon courage de me délivrer d'une «
vie qui m'eſt inſupportable ». Après ces paroles, il tira un poignard qu'il tenoit caché ſous ſa robe ; & s'en étant percé le ſein, il alla tomber mourant aux pieds du proconſul Romain.

Comme Claudius n'eut point de part au ſupplice des Campaniens, ni à pluſieurs autres choſes qui ſe paſſerent en même temps, quelques-uns ont écrit qu'il étoit mort avant la reddition de Capoue. Ils nient auſſi que ce Taurea Jubellius, dont je viens de rapporter l'aventure, ſoit venu de ſon propre mouvement à Cales, ou ſe ſoit donné la mort lui-même : mais ils aſſurent que dans le temps qu'on l'attachoit au poteau avec les autres, le bruit qui ſe faiſoit dans l'aſſemblée empêchant qu'on n'entendît les diſcours dont il inſultoit Flaccus, ce général fit faire ſilence : qu'alors Taurea lui dit, comme on l'a rapporté ci-deſſus, qu'il étoit bien indigne qu'un ſi brave guerrier perdît la vie par l'ordre d'un homme ſans mérite & ſans cœur. Que le proconſul ayant en-

tendu ces paroles, commanda au héraut de dire à l'exécuteur : » Licteur, après » avoir bien fouetté cet homme vaillant, tranche-lui la tête avant tous les » autres, en considération de son rare » mérite «. Il y en a aussi qui rapportent que l'arrêt du sénat fut lu avant qu'on les exécutât : mais que comme il étoit écrit dans cet acte qu'il renvoyât cette affaire au sénat, s'il le trouvoit bon, il avoit jugé que cette clause lui laissoit la liberté de prendre le parti qui lui paroîtroit le plus convenable aux intérêts de la république. Il retourna de Cales à Capoue, & recouvra par composition les villes d'Atille & de Calatie, dans lesquelles il fit aussi punir de mort ceux qui étoient à la tête des affaires. Ce fut ainsi qu'on fit mourir près de quatre-vingts sénateurs, ou grands de Capoue. Il restoit environ trois cents nobles Campaniens qu'on dispersa en différentes villes du pays Latin, où étant restés en prison pendant quelque temps, ils périrent tous par divers accidents. Tous les autres citoyens de cette malheureuse ville furent vendus comme esclaves. Il fut ensuite question de décider du sort de la ville même. Quelques-uns redoutant sa puissance, sa proximité & sa haine,

étoient d'avis qu'on la rasât ; mais l'utilité présente l'emporta sur la crainte de l'avenir. On confisqua tous les édifices publics & les campagnes, au profit du peuple Romain : puis en considération des terres de sa dépendance, qu'on avouoit être les plus fertiles de l'Italie, on conserva la ville, pour servir de demeure à ceux qui prendroient soin de les cultiver. On y retint les marchands, les affranchis, les ouvriers & artisans de diverses especes, qui, sans composer le corps d'un état, ne devoient être regardés que comme un amas confus de peuple, sans sénat, ni autre conseil public ; comme une multitude dépourvue de toute autorité légitime, & qui, n'étant conduite par aucun des ressorts, ni unie par aucun des liens qui forment les sociétés, seroit incapable de rien entreprendre dont on dût craindre les suites. Il fut arrêté qu'on y enverroit tous les ans, de Rome, un préfet, pour y rendre la justice. Ainsi furent reglées les affaires de Capoue, par un jugement qui n'avoit rien que de louable. On punit les plus coupables avec autant de promptitude que de sévérité. Les citoyens furent dispersés, sans aucune espérance de retour. On épargna les maisons & les mu-

railles qui n'étoient point complices de la révolte des habitants. Et les Romains, en conservant avec de grands avantages pour eux, la ville la plus illustre & la plus riche de l'Italie, dont les ruines auroient fait gémir toute la Campanie & tous les peuples d'alentour, furent encore regardés comme des vainqueurs pleins de clémence & d'humanité : & ils forcerent leurs ennemis d'avouer que la vengeance de Rome n'étoit pas moins redoutable à ses infideles alliés, que la protection d'Annibal étoit inutile à ceux qui avoient embrassé son parti.

Le sénat n'ayant plus d'inquiétude au sujet de Capoue, ordonna à Claude Néron de choisir dans les légions qu'il avoit commandées pendant le siege de cette ville, six mille piétons & trois cents cavaliers, un pareil nombre de piétons d'alliés du nom Latin, & huit cents cavaliers; d'embarquer cette armée à Pouzoles, & de la conduire en Espagne. Etant arrivé à Tarragone avec sa flotte, il y débarqua ses troupes : & ayant mis ses vaisseaux à la rade, il fit aussi prendre les armes à ceux de l'équipage pour augmenter ses forces ; & s'étant avancé jusques sur les bords de l'Hebre, il reçut des mains de T. Fontéius & de L. Mar-

cius, les troupes qu'ils avoient commandées en attendant ſon arrivée. Aſdrubal, fils d'Amilcar, étoit campé à Pierres-noires, dans l'Auſétanie, entre les villes d'Illiturgis & de Mentiſſa. Néron s'empara de l'entrée d'un défilé qui ſe trouvoit en ce lieu. Aſdrubal qui craignoit de ſe trouver enfermé par l'armée ennemie, lui envoya un trompette, qui avoit ordre de lui promettre de ſa part, que s'il lui laiſſoit la liberté de ſe retirer, il abandonneroit abſolument l'Eſpagne avec toutes ſes troupes. Néron ayant écouté cette propoſition avec joie, Aſdrubal lui demanda pour le lendemain une entrevue, dans laquelle les Romains devoient marquer les conditions auxquelles ils vouloient qu'on leur livrât les citadelles des villes, & le jour où les Carthaginois retireroient leurs garniſons, & emporteroient tout ce qui leur appartenoit, ſans faire aucun tort aux habitants. Néron ne fut pas plutôt convenu de ce rendez-vous, qu'Aſdrubal ordonna aux ſiens de commencer dès la fin du jour, & de continuer pendant toute la nuit, à tirer du défilé, le plus promptement qu'ils pourroient, les plus gros bagages de l'armée. On eut grande attention à ne pas faire ſortir cette nuit-là un grand

Néron eſt trompé par Aſdrubal en Eſpagne.

nombre d'hommes, n'étant pas aiſé de dérober une plus grande multitude à la connoiſſance des ennemis, ni de la faire échapper à travers des ſentiers étroits & difficiles par où il falloit néceſſairement paſſer. Le lendemain on ſe trouva de part & d'autre à l'entrevue : mais le Carthaginois, en tenant à deſſein de longs diſcours, & en écrivant bien des choſes inutiles, conſuma le jour entier ſans rien terminer, ſi-bien qu'on fut obligé de remettre l'affaire au lendemain. Il s'en ſauva encore pluſieurs à la faveur de cette ſeconde nuit. On ne décida encore rien le jour ſuivant; en ſorte qu'Aſdrubal trouva le ſecret d'employer bien du temps à diſputer ouvertement ſur les conditions du traité pendant le jour, & à faire ſortir ſecrétement ſes gens pendant la nuit. Lorſqu'il eut mis la plus grande partie de ſon armée en ſûreté, il commença à chicanner même ſur les choſes qu'il avoit déja accordées; & ſa bonne foi diminuant avec le péril où il s'étoit trouvé, il ſe rendoit de jour en jour plus difficile. La plus grande partie de ſon infanterie étoit hors d'inſulte, lorſqu'à la pointe du jour un brouillard épais couvrit tout le défilé & toutes les plaines d'alentour. Aſdrubal s'en étant

apperçu, envoya prier Néron de remettre la conférence au lendemain, parce que les Carthaginois célébroient ce jour-là une fête, pendant laquelle il ne leur étoit pas permis de traiter d'affaires sérieuſes. Néron ne ſoupçonnant encore rien de la mauvaiſe foi de ſon ennemi, lui accorda le délai qu'il demandoit. Aſdrubal profitant habilement de cette complaiſance, ſortit auſſi-tôt de ſon camp avec ſa cavalerie & ſes éléphants, & ſans être aucunement troublé par les ennemis, gagna un poſte où il n'avoit plus rien à craindre de leur part. Sur les dix heures, le brouillard ſe diſſipa, & découvrit aux Romains tout à la fois & le jour & la fraude des Carthaginois, qui avoient abſolument abandonné leur camp. Néron, qui reconnut enfin qu'on l'avoit dupé, ſe mit en devoir de les pourſuivre & de leur donner bataille. Mais Aſdrubal ne jugea pas à propos de rien riſquer ; & tout ſe borna à quelques légeres eſcarmouches entre l'avant-garde des Romains & l'arriere-garde des Carthaginois.

Dans cette ſituation des affaires d'Eſpagne, ſi les Romains n'avoient point encore ramené dans leur parti les peuples qui l'avoient abandonné après la dé-

faite des deux Scipions, ils avoient au moins la consolation de voir que le reste leur demeuroit attaché. Car le sénat & le peuple, depuis la prise de Capoue, n'étoient pas plus attentifs au salut de l'Italie, qu'à la conservation de l'Espagne. On songeoit sérieusement à recruter les armées de cette province, & à y envoyer un nouveau général. Mais ils ne savoient sur qui jetter les yeux. Ils étoient seulement persuadés qu'on ne pouvoit apporter trop de soin & d'attention dans le choix d'un capitaine qui fût capable de remplacer les deux plus grands généraux de la république, tués & défaits avec leurs armées dans l'espace de 30 jours.

Comme les sentiments étoient partagés entre différents sujets, & qu'on ne convenoit de rien, le peuple enfin prit le parti d'indiquer une assemblée, dans laquelle on créeroit un proconsul pour l'Espagne, & les consuls fixerent le jour où elle devoit se tenir. On s'attendoit que ceux qui se croiroient dignes d'un emploi si important se présenteroient. Mais quand on vit que personne ne se mettoit sur les rangs, la douleur qu'on avoit ressentie à la nouvelle récente de la mort des Scipions, se réveilla dans tous les

cœurs, & on les regretta plus que jamais. Les citoyens, malgré leur affliction, vinrent cependant dans la place publique au jour de l'aſſemblée : & là, ayant les yeux attachés ſur les magiſtrats & les premiers de la ville qui ſe regardoient les uns les autres ſans rien dire, ils étoient déſolés de voir les affaires de la république ſi déſeſpérées, que perſonne n'oſât accepter le commandement des armées d'Eſpagne. Ce fut dans cette conjoncture que Pub. Scipion, fils de celui du même nom qui avoit été tué en Eſpagne, âgé ſeulement de vingt-quatre ans, ſe plaça dans un lieu élevé, où tout le monde pouvoit l'appercevoir, & déclara qu'il étoit diſpoſé à ſe charger de cet emploi, ſi on vouloit le lui confier. Dès qu'on eut jetté les yeux ſur lui, il s'éleva de toutes les parties de l'aſſemblée, des cris de joie, qui préſageoient déja les heureux ſuccès dont ſon entrepriſe devoit être ſuivie. On alla auſſi-tôt aux voix ; & non-ſeulement toutes les centuries, mais même tous les particuliers dont elles étoient compoſées, depuis le premier juſqu'au dernier, ordonnerent que P. Scipion allât commander en Eſpagne. L'affaire étant terminée, & la premiere chaleur de leur

Le jeune Scipion nommé pour aller commander en Eſpagne.

zele étant un peu refroidie, on vit tout d'un coup ſuccéder à des applaudiſſements ſi univerſels, un morne ſilence & de triſtes réflexions ſur une élection précipitée, où la faveur avoit eu plus de part que la prudence & la raiſon. Ce qui leur faiſoit le plus de peine, étoit ſa grande jeuneſſe. Quelques-uns même prenoient à mauvais augure le malheur arrivé à ſa famille, & redoutoient juſqu'au nom qu'il portoit, & ne pouvoient, ſans frémir, le voir partir de Rome encore tout couvert du deuil de ſes plus proches parents, pour aller commander dans une province où il lui faudroit combattre entre les tombeaux de ſon pere & de ſon oncle.

Scipion voyant la crainte & l'inquiétude qui avoient ſuccédé dans l'eſprit du peuple à des mouvements de faveur & de joie ſi impétueux, raſſembla ſes citoyens, & leur parla de ſon âge, de l'autorité qu'on lui avoit confiée, & de la guerre dont il étoit chargé, avec tant de ſageſſe, de jugement & de grandeur d'ame, qu'il ralluma en eux cette ardeur qui s'étoit éteinte, & les remplit d'une confiance ſi ſupérieure à celle que les promeſſes des hommes, & les raiſons dont ils les appuient, ont coutume

d'inſpirer, qu'on peut dire qu'elle avoit quelque choſe de ſurnaturel. En effet, Scipion n'étoit pas ſeulement admirable par les talents & les vertus qu'il poſſédoit effectivement, mais encore par l'adreſſe merveilleuſe qu'il avoit eue dès ſa premiere jeuneſſe de les faire paroître dans tout leur éclat. Quelque deſſein qu'il propoſât à la multitude, il avoit l'art de lui perſuader qu'il lui avoit été inſpiré par les Dieux, qui ſe préſentoient à lui pendant la nuit, & l'informoient de leurs intentions : ſoit que lui-même il eût l'eſprit atteint de ces vaines ſuperſtitions, ſoit qu'il eût recours à cet artifice, afin de trouver dans ſes citoyens plus d'obéiſſance & de ſoumiſſion. Pour les accoutumer de bonne heure à ſuivre exactement ſes volontés, dès qu'il eut pris la robe virile, il eut ſoin de ne jamais faire aucune action, ni publique, ni particuliere, qu'auparavant il n'allât au capitole, & qu'entrant dans le ſanctuaire de ce temple, il n'y paſſât ſeul un temps conſidérable à méditer & à prier. Cette regle qu'il s'étoit preſcrite, & qu'il obſerva pendant toute ſa vie, fit croire à quelques-uns, ou par hazard, ou par l'adreſſe & ſelon les vues de Scipion, qu'il étoit iſſu de la race des Dieux, &

Caractere de Scipion.

renouvella la fable qu'on avoit déja débitée au ſujet d'Alexandre, avec auſſi peu de vérité & de fondement, qu'il étoit né du commerce de ſa mere & d'un ſerpent énorme, qui viſitant ſouvent cette dame avec beaucoup de familiarité, diſparoiſſoit auſſi-tôt que quelqu'un entroit dans ſa chambre. Scipion ne réfuta jamais cette opinion : bien plus, il la confirma davantage par l'air myſtérieux avec lequel il affecta de ne parler publiquement ni pour ni contre. Beaucoup d'autres qualités qu'il avoit réellement, ou qu'il feignoit d'avoir, avoient donné aux Romains pour ce jeune homme une eſtime & une admiration qui approchoient du reſpect & de la vénération : & c'eſt ſur ces fondements qu'ils le chargerent dans un âge ſi peu avancé d'un emploi ſi important, & d'une guerre ſi conſidérable. Aux vieilles troupes qui étoient reſtées en Eſpagne des débris des deux armées défaites, & à celles qui y étoient paſſées de Pouzol avec Néron, on ajouta dix mille piétons & mille cavaliers. M. Junius Silanus y fut auſſi envoyé en qualité de Propréteur, pour y ſervir ſous Scipion, & l'aider de ſes conſeils. Après qu'on eut pris toutes ces meſures, ce général partit de l'embouchure du Tibre

avec une flotte de trente galeres à cinq rangs ; & après avoir côtoyé la mer de Toscane, passé autour des Alpes, avoir doublé le golfe de Lyon & le promontoire des Pyrénées, il débarqua ses troupes à Empories, ville Grecque, dont les habitants étoient originaires de la Phocide. Là, ayant ordonné à ses vaisseaux de le suivre par mer, il se rendit par terre à Tarragone, où il fit la revue de tous les alliés de la république, qui, sur le bruit de son arrivée, y avoient envoyé leurs ambassadeurs, de toutes les parties de la province. Il mit ses galeres à la rade près de cette ville, après avoir renvoyé les quatre que les Marseillois, par considération pour lui, avoient jointes à sa flotte, avec ordre de l'escorter jusqu'en Espagne. Il donna ensuite audience, & répondit aux députés des alliés, que tant d'événements divers tenoient en suspens, & leur parla avec cette confiance & cette grandeur d'ame que la véritable vertu inspire ; de façon cependant qu'il ne lui échappa aucun mot qui pût le rendre suspect d'orgueil ou de vanité, & que tous ces discours en persuadant les esprits de ses auditeurs, les remplissoient en même temps d'estime, d'amour & de vénération.

Scipion arrive en Espagne

Etant parti de Tarragone, il visita les villes des alliés, & les quartiers d'hiver de l'armée, & donna de grands éloges aux soldats, qui, après deux défaites si cruelles reçues coup sur coup, avoient par leur courage conservé la province au peuple Romain ; & sans donner le temps aux ennemis de goûter le fruit de leurs victoires, les avoient obligés de repasser l'Hebre ; & enfin, par une conduite si fidele & si généreuse, avoient défendu les alliés de la république. Il avoit toujours Marcius avec lui : & la considération qu'il avoit pour cet officier, & les éloges qu'il donnoit à sa valeur, montroient bien qu'il étoit exempt d'une basse jalousie, & que ce qu'il craignoit le moins, étoit de trouver quelqu'un qui ternît ou partageât sa gloire. Silanus prit la place de Néron, & on mit les nouveaux soldats dans les quartiers d'hiver. Scipion ayant pris toutes les mesures nécessaires, avec autant de diligence que de sagesse, se rendit à Tarragone. Il n'étoit pas moins estimé parmi les ennemis, que parmi les citoyens & les alliés : & certain pressentiment de l'avenir leur causoit une crainte d'autant plus grande, qu'ils ne voyoient pas encore les raisons qu'ils avoient de le

craindre. Les généraux Carthaginois avoient pris des quartiers d'hiver tout différents. Afdrubal, fils de Gifgon, étoit du côté de Cadis, fur les bords de l'Océan : Magon dans le milieu des terres, fur-tout au-deffus des bois de Caftulon: Afdrubal, fils d'Amilcar, s'étoit pofté près de l'Hebre, aux environs de Sagonte. Vers la fin de la campagne où Capoue fut prife, & où Scipion paffa en Efpagne, la flotte qu'Annibal avoit fait venir de Sicile à Tarente, pour couper les vivres à la garnifon Romaine qui défendoient la citadelle de cette ville, avoit à la vérité fermé tous les paffages du côté de la mer : mais en féjournant trop long-temps dans le même lieu, elle affamoit fes amis encore plus que fes ennemis. Car la flotte, compofée d'un affemblage confus de gens de toute efpece, confumoit elle-même plus de bled, que fon fecours n'en attiroit dans la ville, des rivages & des ports amis des Carthaginois : en forte que les foldats de la garnifon étant en petit nombre, pouvoient fubfifter du bled qu'on y avoit tranfporté de longue main, fans qu'il leur en vînt d'ailleurs ; au lieu que les provifions qu'on apportoit à Tarente de jour à autre, n'étoient pas fuffifantes

pour nourrir les gens de la ville, & ceux que la flotte avoit amenés à leur ſecours. Enfin, les vaiſſeaux Carthaginois ſe remirent en mer, & leur retraite fit plus de plaiſir aux Tarentins que leur arrivée. Mais le ſoulagement qu'ils en reçurent fut peu conſidérable, parce que les proviſions ceſſerent de venir dans la ville, dès que le ſecours de la mer lui manqua.

Vers la fin de la même campagne, M. Marcellus étant revenu de Sicile à Rome, le préteur C. Calpurnius aſſembla le ſénat dans le temple de Bellone, & lui donna audience. Là, il rendit un compte exact de toutes ſes actions ; & après s'être plaint modeſtement, autant au nom des ſoldats qu'au ſien, de ce qu'après avoir chaſſé les Carthaginois de la Sicile, & avoir remis la province ſous la puiſſance des Romains, il n'avoit pas eu la liberté de ramener ſon armée, il demanda qu'il lui fût permis d'entrer dans la ville en triomphe. Il n'obtint pas cet honneur. Mais après qu'on eût examiné mûrement ce qui convenoit le moins, ou de refuſer le triomphe à un général qui le demandoit en perſonne, après qu'en ſon abſence on avoit ordonné des proceſſions publiques, pour remercier

les Dieux des heureux ſuccès que la république avoit eus pendant ſon gouvernement ; ou de lui accorder cette diſtinction, comme ſi la paix regnoit abſolument dans la province, quoiqu'il eût eu ordre de remettre ſon armée à ſon ſucceſſeur, ce qui ne ſe pratiquoit que quand il y avoit encore quelques reſtes de guerre, ſur-tout en l'abſence des ſoldats, qui étoient les véritables témoins du mérite de leur général : on prit un milieu entre ces deux partis ; ce fut de lui accorder l'ovation, c'eſt-à-dire, le petit triomphe. Les tribuns du peuple, autoriſés par le ſénat, propoſerent au peuple de porter une loi, en vertu de laquelle Marcellus conſerveroit le commandement, lorſqu'il entreroit dans la ville, avec l'ovation. Le jour marqué pour cette cérémonie étant arrivé, il entra dans Rome, faiſant marcher devant lui un butin très-conſidérable. Mais la veille de ce petit triomphe, il avoit eu les honneurs du grand ſur le mont Albain. Avec le tableau qui repréſentoit la priſe de Syracuſe, il étoit précédé, en entrant à Rome, des catapultes, des arbalêtes, & de toutes les autres machines de guerre qui étoient tombées entre ſes mains, de tous les ornements que la

On accorde à Marcellus le petit triomphe.

magnificence royale avoit pu accumuler pendant une longue paix dans cette ville capitale, d'un grand nombre de vases d'argent ou d'airain, travaillés avec beaucoup d'art ; d'une quantité prodigieuse de meubles de toute espece, & de statues célebres, dont Syracuse étoit ornée plus qu'aucune des autres villes Grecques. On y remarqua aussi huit éléphants, comme une preuve des victoires qu'il avoit remportées sur les Carthaginois. Sosis de Syracuse & Méricus d'Espagne, qui marchoient à la tête du cortege avec des couronnes d'or, n'étoient pas l'objet le moins agréable aux yeux de la multitude. L'un avoit introduit les Romains dans Syracuse pendant la nuit, l'autre leur avoit livré l'isle & la garnison qui la défendoit. On leur donna à tous deux le droit de bourgeoisie, & à chacun cinq cents arpents de terre. Sosis eut sa part dans le territoire de Syracuse qui avoit appartenu aux Rois, ou aux ennemis des Romains, avec une maison dans la ville à son choix, de celles qu'on avoit confisquées sur ceux qui avoient été punis selon les loix de la guerre. On donna à Méricus, & aux Espagnols qui avoient embrassé le parti des Romains avec lui, une demeure dans

une des villes rebelles, & des terres dans les campagnes qui avoient été confiſquées par droit de conquête. M. Cornélius eut ordre de donner à chacun ſa portion dans l'endroit où il l'aimeroit mieux. On décerna quatre cents arpents de terre à Belligene, qui avoit engagé Méricus à ſe déclarer pour les Romains. Après que Marcellus fut parti de Sicile, la flotte des Carthaginois débarqua dans cette province huit mille hommes d'infanterie, & trois mille cavaliers Numides. Ces troupes firent ſoulever, en faveur des Carthaginois, les villes de Murgance, d'Hibla & de Macella, & quelques autres bicoques moins conſidérables. Et les Numides, ſous la conduite de Mutines, ſe répandant dans tout le pays, ravageoient les terres des alliés du peuple Romain, & mettoient le feu par-tout. D'ailleurs, l'armée Romaine irritée de ce qu'on ne lui avoit pas permis de retourner à Rome avec ſon général, ni d'hiverner dans les villes de Sicile, ne ſervoit qu'avec beaucoup de répugnance & de lenteur; & il ne manquoit aux ſoldats qu'un chef, pour exciter une ſédition dans la province. Le préteur M. Cornélius ſurmonta toutes ces difficultés. Il appaiſa l'eſprit des ſoldats, en uſant alternativement de

douceur & de sévérité : il fit rentrer dans le devoir toutes les villes qui s'étoient révoltées, & parmi elles, choisit Murgance & son territoire, pour la récompense de Méricus & des autres Espagnols, suivant l'arrêt du sénat qui l'en avoit rendu l'arbitre.

Les deux consuls étoient dans l'Apouille avec leurs armées. Mais comme on n'avoit plus tant à craindre de la part d'Annibal & des Carthaginois, ils eurent ordre de tirer au sort l'Apouille & la Macédoine. Sulpicius eut pour partage la Macédoine, où il alla prendre la place de Levinus. Fulvius fut appellé à Rome pour le temps des assemblées. Et comme il présidoit à celles qu'on avoit indiquées pour la nomination des consuls, il arriva que les jeunes gens de la centurie Véturia, qui devoient donner les premiers leurs suffrages, choisirent T. Manlius Torquatus, & T. Otacilius. Comme on ne doutoit nullement que le peuple n'approuvât ce choix, une foule de gens s'assembloit déja autour de Manlius qui étoit présent, pour le féliciter sur sa promotion. Mais ce Romain, entouré comme il étoit d'une grande multitude de citoyens, s'approcha du tribunal du consul, & le pria de ren-

Fermeté rare de Manlius Torquatus.

oyer aux ſuffrages la centurie qui l'a-
oit nommé. Tout le monde étoit dans
attente de ce qu'il alloit demander,
orſqu'il s'excuſa d'accepter le comman-
ement ſur l'infirmité de ſes yeux. « Il
jouta, que ce ſeroit une impuden- «
e extrême à un général, auſſi-bien «
u'à un pilote, ſi, ayant beſoin des «
eux des autres pour ſe conduire, il «
emandoit qu'on confiât à ſa vigilance «
a fortune & le ſalut d'un vaiſſeau ou «
l'une armée. Qu'ainſi il voulût bien «
envoyer les jeunes gens de la centu- «
ie Véturia aux voix, & qu'il leur re- «
ommandât de faire attention, avant «
le nommer les conſuls, à la guerre «
que les Romains avoient ſur les bras «
dans l'Italie, & aux conjonctures où «
e trouvoit actuellement la républi- «
que. Qu'il lui ſembloit encore enten- «
dre le tumulte & le fracas que les «
Carthaginois avoient excités dans Ro- «
me, lorſqu'Annibal les avoit conduits «
juſqu'à ſes portes, & au pied de ſes «
murailles. La centurie répondit, qu'el- «
le ne changeoit point de ſentiment, «
& qu'elle perſiſtoit dans le choix qu'el- «
le venoit de faire «. Alors Torquatus le
prenant ſur un ton plus fier & plus ſévere:
Si je ſuis conſul, dit-il, nous ne pour- «

» rons ſupporter, ni moi vos déréglements, ni vous mon autorité. Encore un coup, retournez aux ſuffrages, & ſouvenez-vous que nous avons la guerre en Italie contre les Carthaginois, & qu'Annibal eſt à leur tête ». Alors les jeunes gens de la centurie Véturia étonnés & de l'autorité de ce grand homme, & des louanges que toute l'aſſemblée donnoit à l'envi à ſon déſintéreſſement, demanderent au conſul qu'il appellât les vieillards de la même centurie : qu'ils vouloient les conſulter, comme ayant plus d'expérience & de ſageſſe qu'eux, & nommer les conſuls ſur leurs avis. Ces vieillards ayant comparu, on leur laiſſa le temps de conférer avec les jeunes dans un endroit ſéparé. Les anciens leur dirent, qu'ils pouvoient déliberer entre trois ſujets, dont deux avoient déja exercé avec honneur les premieres charges de la république, ſavoir Q. Fabius & M. Marcellus. Et en cas qu'ils vouluſſent choiſir un nouveau général pour combattre contre les Carthaginois, que M. Valérius Lévinus s'étoit ſignalé par mer & par terre, dans la guerre qu'on l'avoit chargé de faire contre le roi Philippe. Les vieillards s'étant retirés, les jeunes, après avoir con-

ſulté entr'eux, choiſirent M. Marcellus, encore tout brillant de la gloire qu'il venoit d'acquérir par la conquête de la Sicile, & M. Valérius, tous deux abſents. Toutes les centuries approuverent cette élection. Je voudrois bien entendre là-deſſus les raiſonnements de ceux de notre ſiecle, qui ſe moquent des mœurs des anciens, & affectent de tourner leurs admirateurs en ridicules; pour moi, je ſuis bien éloigné de penſer comme eux: & je ſuis perſuadé que ſi la république des ſages, que les ſavants ont plutôt imaginée qu'ils ne l'ont connue, a jamais exiſté, elle n'a pu être compoſée, ni de principaux plus modérés & moins avides des honneurs & des diſtinctions, ni d'une multitude plus ſoumiſe & plus docile. Mais que les jeunes gens de la centurie aient voulu conſulter leurs anciens avant de ſe déterminer ſur le choix des conſuls, c'eſt ce qui paroît à peine vraiſemblable, quand on conſidere le peu de reſpect qu'ont aujourd'hui les enfants même pour leurs peres.

On tint enſuite les aſſemblées prétoriennes, dans leſquelles furent créés P. Manlius Vulſon, L. Manlius Acidinus, C. Létorius, & L. Cincius Alimentus. On apprit alors que T. Otacilius, que

le peuple auroit donné pour collegue à T. Manlius ſans l'oppoſition de ce dernier, étoit mort en Sicile. On avoit célébré les jeux Apollinaires l'année d'auparavant ; & le préteur Calpurnius ayant propoſé de les célébrer encore celle-ci, le ſénat ordonna qu'ils le feroient à perpétuité. Cette année on vit & on annonça pluſieurs prodiges. Dans le temple de la Concorde, la ſtatue de la victoire, qui étoit placée au ſommet, fut frappée de la foudre, & renverſée ſur les ſtatues de la même victoire, qui étoient rangées au-deſſous dans le frontiſpice, & s'y arrêta ſans tomber juſqu'en bas. On apprit en même temps qu'à Anagnie & à Frégelles, la muraille & les portes avoient été frappées du tonnerre ; que dans la place publique de Suderte, on avoit vu des ruiſſeaux de ſang couler pendant un jour entier ; qu'à Eretum, il avoit plu des pierres ; & qu'à Réate, une mule avoit fait un petit. Pour expier ces prodiges, on immola les grandes victimes, & on ordonna une proceſſion d'un jour pour tout le peuple, & des prieres publiques pendant neuf jours. On créa de nouveaux prêtres en la place de ceux qui étoient morts cette année en aſſez grand nombre :

Jeux Apollinaires inſtitués à perpétuité.

bre : & M. Emilius Lépidus ſuccéda à M. Emilius Numida, décemvir des ſacrifices ; C. Livius à M. Pomponius Mathon, pontiſe ; M. Servilius à Sp. Carvilius, le premier des augures. Pour T. Otacilius Craſſus, pontiſe, parce qu'il étoit mort à la fin de ſon année, on ne lui donna point de ſucceſſeur. C. Claudius, prêtre de Jupiter, fut privé de ſon ſacerdoce, pour avoir mal préſenté les entrailles de la victime.

Dans le même temps, M. Valérius Lévinus, après avoir ſondé, par des entretiens ſecrets, l'eſprit des principaux d'entre les Etoliens, vint avec une flotte bien équipée, pour ſe trouver à l'aſſemblée de cette nation, qui avoit exprès été indiquée quelque temps auparavant. Là, pour perſuader à ce peuple que les affaires des Romains alloient bien en Sicile & en Italie, il commença par expoſer, avec beaucoup d'oſtentation, la priſe de Capoue & de Syracuſe : enſuite il aſſura, que dès les premiers temps de la « république, les Romains avoient toujours fait honneur à leurs alliés. Qu'ils « avoient donné aux uns le droit de « bourgeoiſie à Rome, privilege qui les « rendoit égaux aux Romains mêmes ; « & qu'ils avoient fait aux autres une «

» condition si avantageuse, qu'ils avoient
» mieux aimé rester leurs alliés, que de
» devenir leur concitoyens. A l'égard des
» Etoliens, il ajouta qu'ils auroient la
» préférence sur toutes les nations trans-
» maritimes, dans l'amitié des Romains,
» où ils auroient été reçus les premiers.
» Vous avez, continua-t-il, un fâcheux
» voisin dans la personne de Philippe,
» roi de Macédoine. Mais j'ai déja répri-
» mé sa violence & rabattu sa fierté, &
» j'espere le réduire dans la suite au point,
» non-seulement d'abandonner les villes
» qu'il a enlevées par force aux Etoliens,
» mais encore de se voir attaqué lui-
» même jusques dans ses états : & j'o-
» bligerai bien les Acarnaniens, dont
» vous souffrez avec peine la séparation,
» de se rejoindre à vous suivant les an-
» ciennes conditions, & de reconnoître
» votre autorité comme auparavant. » Ce discours & ces promesses du général Romain furent confirmées par Scopas, alors préteur de la nation, & par Dorimacus, le plus considérable des Etoliens ; & furent une raison pour eux de relever avec moins de honte & plus de confiance, la puissance & la majesté du peuple Romain. Mais ce qui les flattoit le plus, étoit l'espérance de remettre l'Acarnanie

sous leur domination. On convint donc des conditions auxquelles ils seroient reçus dans l'alliance & dans l'amitié du peuple Romain. On ajouta au traité une clause, par laquelle il étoit libre aux Eléens, aux Lacédémoniens, à Attalus, à Pleuratus, & à Scerdileus, d'y entrer aux mêmes conditions. Attalus étoit roi d'Asie, Pleuratus de Thrace, & Scerdileus d'Illyrie. « Les Etoliens devoient sur le champ déclarer & faire la guerre au roi Philippe : & les Romains s'engageoient à leur fournir un secours au moins de vingt galeres à cinq rangs. On abandonnoit aux Etoliens toutes les villes qui se trouvoient depuis Corfou jusqu'à l'Etolie, avec leurs territoires. Le reste du butin devoit appartenir aux Romains, qui s'obligeoient de faire en sorte que les Etoliens fussent remis en possession de l'Acarnanie. Que si les Etoliens faisoient la paix avec Philippe, ils auroient soin de marquer dans les conditions du traité, qu'elle ne seroit observée, qu'autant que Philippe laisseroit en paix les Romains, leurs alliés, & tous ceux qui vivoient dans leur dépendance : & que si les Romains faisoient alliance avec le Roi,

Traité avec les Etoliens

une des clauses du traité seroit, que « ce Prince ne pourroit déclarer la guer- « re ni aux Etoliens, ni à leurs alliés. « Ces conventions furent inscrites deux ans après dans le temple d'Olympie par les Etoliens, & par les Romains dans le capitole, afin qu'elles fussent pour la postérité un monument plus authentique, lorsque de part & d'autre on en auroit rendu les Dieux témoins & comme garants. Ce qui retarda cette inscription, ce fut le long séjour que firent à Rome les députés des Etoliens. Mais ce délai n'empêcha pas qu'on n'agît contre Philippe, à qui les Etoliens déclarerent la guerre sur le champ. Lévinus, de son côté, s'empara de l'Isle de Zante, voisine de l'Etolie, & prit une ville qui porte le même nom que l'isle dont elle est la capitale, sans cependant se rendre maître de la citadelle; & remit sous la puissance des Etoliens, Eniade & Nasus, qu'il ôta aux Acarnaniens. Et jugeant Philippe trop occupé dans son pays, pour songer à troubler l'Italie, où il s'étoit engagé de porter du secours à Annibal & aux Carthaginois, il se retira à Corfou.

Expéditions de Philippe, roi de Macédoine.

Philippe apprit à Pella, où il passoit l'hiver, la révolte des Etoliens. Ainsi comme il avoit dessein de porter la guer-

re dans la Grece au commencement du printemps, pour mettre la Macédoine à couvert du côté de l'Illyrie, & tenir les villes voisines en respect par la crainte, il vint fondre tout d'un coup sur les terres des Oriciens & des Apolliniates : & ces derniers étant sortis de leur ville pour s'opposer à ses incursions, il les obligea de rentrer dans leurs murailles avec beaucoup de désordre & de consternation. Après avoir ravagé tout le voisinage de l'Illyrie, il tourna comme un torrent contre la Pélagonie, d'où il alla prendre Sintia, ville située dans la Macédoine, mais qui appartenant aux Dardaniens, pouvoit leur donner passage sur ses terres. Il acheva ces expéditions avec beaucoup de rapidité ; & songeant à la guerre qu'il alloit avoir contre les Etoliens, secondés des Romains, il descendit dans la Thessalie, en passant par la Pélagonie, par Lincestide & la Bottiée. Il se flattoit qu'il pourroit engager ces peuples à prendre son parti contre les Etoliens. Pour cet effet, il laissa Persée aux gorges de la Thessalie avec quatre mille hommes d'armes, pour empêcher les Etoliens d'y pénétrer. Pour lui, avant d'être occupé par des projets plus importants, il passa avec son armée dans la Macé-

doine, & delà dans la Thrace & dans la Médique. C'étoit une nation qui ne manquoit jamais de faire des incurſions dans la Macédoine, dès que le Roi, embarraſſé de guerres étrangeres, avoit été obligé de laiſſer ſon royaume ſans défenſe. Il commença donc à ravager les terres de Phragandes, & alla mettre le ſiege devant Jamphorine, ville forte, & la capitale de toute la Médique. Dès que Scopas ſut que le Roi étoit entré dans la Thrace, & qu'il y étoit retenu par des expéditions militaires, il fit prendre les armes à toute la jeuneſſe des Etoliens, & marcha contre les Acarnaniens. Ces peuples qui avoient déja perdu les villes d'Eniade & de Naſos, ſentant bien qu'ils n'étoient pas en état de ſe défendre, & voyant d'ailleurs qu'ils alloient avoir les Romains ſur les bras, écouterent les mouvements de la colere, plûtôt que les conſeils de la prudence & de la raiſon. Ayant envoyé dans l'Epyre, dont ils étoient voiſins, les femmes, les enfants, & les vieillards qui avoient paſſé ſoixante ans, tout le reſte de la nation, depuis quinze ans juſqu'à ſoixante, jura de ne point rentrer dans le pays, qu'avec la victoire. Tous s'engagerent par le même ſerment, à ne point

Réſolution étonnante des Acarnaniens.

recevoir dans la ville, dans leur maiſon, ou à leur table, quiconque auroit abandonné le champ de bataille après avoir été vaincu. Ils composerent une forme horrible d'imprécation contre ceux de leurs concitoyens qui violeroient leur ſerment, & employerent les prieres les plus touchantes, pour obtenir des Epyrotes, leurs hôtes, qu'ils enſeveliſſent tous ceux des Acarnaniens qui auroient peri ſur le champ de bataille, dans un même tombeau, & d'y mettre cette inſcription : *Ci-giſent les Acarnaniens, qui, ayant été attaqués par les armes injuſtes & cruelles des Etoliens, ſont morts en combattant pour la défenſe de leur patrie.* Animés par des préparatifs ſi extraordinaires, ils allerent au-devant de l'ennemi, & ſe camperent, en l'attendant, ſur les frontieres de leur pays. Ils envoyerent en même temps des courriers à Philippe, pour lui apprendre à quelle extrêmité ils étoient réduits. Ces nouvelles obligerent ce Prince à abandonner une guerre dans laquelle il étoit ſûr de réuſſir, ayant déja pris Jamphorine par compoſition, & remporté beaucoup d'autres avantages très-conſidérables. La réſolution déſeſpérée des Acarnaniens avoit déja rallenti l'ardeur des Etoliens, lorſ-

que l'arrivée de Philippe, qu'ils apprirent immédiatement après, les obligea même de rentrer dans le cœur de leur pays. Cependant le roi de Macédoine, après avoir marché à grandes journées, pour empêcher la ruine des Acarnaniens, s'arrêta auprès de Dium ; & là, ayant appris que les Etoliens étoient retournés dans leur pays, il prit auſſi le parti de revenir à Pella.

Lévinus, au commencement du printemps, étoit parti de Corfou avec ſa flotte : & après avoir doublé le promontoire de Leucate, il alla à Naupacte, d'où il manda à Scopas & aux Etoliens, qu'il ſe rendroit à Anticyre, & qu'ils l'y vinſſent trouver. Anticyre eſt ſituée dans la Locride, à la gauche de ceux qui entrent dans le golfe de Corinthe, peu éloignée de Naupacte, quelque chemin qu'on prenne pour y aller delà. Ainſi au bout de trois jours, elle ſe trouva aſſiégée par mer & par terre, mais beaucoup plus vigoureuſement par mer, parce que c'étoient les Romains qui attaquoient de ce côté-là, & qu'ils avoient ſur leurs vaiſſeaux toutes les machines nécéſſaires. Ainſi en très-peu de temps elle ſe rendit, & fut livrée aux Etoliens. Les Romains, ſuivant les con-

ventions, demeurerent les maîtres du butin. Ce fut alors que Lévinus apprit, par des lettres venues de Rome, qu'il avoit été créé conſul en ſon abſence, & qu'on envoyoit P. Sulpicius pour prendre ſa place. Mais ayant été attaqué d'une maladie plus longue que dangereuſe, il ſe rendit à Rome beaucoup plus tard qu'on ne l'attendoit. Marcellus étant entré en charge aux ides de Mars, aſſembla ce jour-là le ſénat ſeulement pour la forme, ayant déclaré, qu'en l'abſence de ſon collegue, il ne mettroit en délibération aucune affaire qui regardât « la république ou les départements des « généraux. Qu'il ſavoit qu'un grand « nombre de Siciliens ſe tenoient cachés « aux environs de Rome, dans les mai- « ſons de campagne de ceux qui le haïſ- « ſoient, ou qui portoient envie à ſa « gloire : & que bien-loin de les em- « pêcher de débiter ouvertement à Ro- « me les accuſations que la calomnie « avoit inventées contre lui, il leur au- « roit ſur le champ donné audience dans « le ſénat, ſi ces étrangers n'euſſent pas « affecté de publier qu'ils n'oſoient par- « ler contre le conſul en l'abſence de « ſon collegue. Qu'auſſi-tôt que Lévi- « nus ſeroit arrivé à Rome, il intro- «

Marcellus accuſé par les Siciliens.

M. Marcellus & M. Valérius conſuls. An de Rome 542.

» duiroit les Siciliens dans le ſénat, & » ne permettroit pas qu'on traitât d'au- » cune affaire avant qu'on les eût en- » tendus. Que M. Cornélius avoit, pour » ainſi dire, fait des levées d'accuſateurs » en Sicile contre lui, & qu'il en avoit » envoyé à Rome le plus qu'il avoit » pu ; & qu'actuellement, pour ternir ſa » réputation, il ne ceſſoit d'écrire aux » amis qu'il avoit dans cette ville, que » la guerre n'étoit pas terminée dans la » Sicile ». Le conſul ayant fait admirer ce jour-là ſa retenue & ſa modération, congédia le ſénat. Et il paroiſſoit que juſqu'à l'arrivée de l'autre conſul, tout alloit demeurer dans l'inaction. Mais, comme il arrive ordinairement, l'oiſiveté excita les murmures du peuple. On ſe plaignoit des maux qu'une ſi longue guerre avoit cauſés. » Que toutes les » campagnes par où Annibal avoit paſſé » étoient déſertes, ou au moins ſtériles. » Que l'Italie étoit épuiſée par les le- » vées : qu'il n'y avoit point d'année » qu'on ne perdît quelque grande ba- » taille : & qu'on venoit d'élever au » conſulat deux conſuls fiers, bouillants, » & d'un caractere trop belliqueux, ca- » pables enfin de troubler le repos de » la république en pleine paix, bien-loin

qu'ils fussent d'humeur à la laisser res- « pirer au milieu de la guerre «.

Un incendie qui s'alluma autour de la place publique, en plusieurs endroits tout à la fois, la nuit qui précéda la fête de Minerve, interrompit ces bruits. Le feu consuma en même temps les sept boutiques qui occupoient la place où on a depuis construit les cinq qu'on nomme aujourd'hui les boutiques neuves, & qui sont tenues par des banquiers. Il détruisit ensuite les édifices particuliers, qui sont aujourd'hui remplacés par des hôtels & des palais, les prisons publiques, le marché au poisson, & le palais royal. Le temple de Vesta fut à peine sauvé, sur-tout par le secours de treize esclaves, qui furent rachetés des deniers publics & mis en liberté. L'embrasement dura une nuit & un jour : & ce qui montra clairement que c'étoit un effet de la malice des hommes & non du hazard, c'est que le feu avoit pris en même temps à différents endroits tout séparés les uns des autres. C'est pourquoi le consul, par l'autorité du sénat, déclara en pleine assemblée, que quiconque dénonceroit les coupables, auroit pour récompense une somme d'argent, s'il étoit libre, & la liberté, s'il

Incendie allumé par les Campaniens à Rome.

étoit esclave. Cette promesse engagea un esclave nommé Mannus à dénoncer les Calaviens ses maîtres, & avec eux cinq autres jeunes gens des meilleures maisons de Capoue, dont les peres avoient eu la tête tranchée par l'ordre de Q. Fulvius. Il ajouta, que si on ne les arrêtoit, ils avoient dessein de continuer cette manœuvre. On se saisit donc & d'eux & de leurs esclaves. Et d'abord, pour affoiblir le témoignage de Mannus, affectant de le mépriser, ils répondirent, que la veille ayant été battu de verges par l'ordre de ses maîtres, il s'étoit sauvé de leur maison, & que, par colere, & dans le dessein de se venger, il avoit saisi cette occasion, que le hazard lui avoit offerte, pour faire tomber sur eux un crime dont ils étoient innocents. Mais lorsque l'esclave qu'on leur confronta leur soutint en face ce qu'il avoit avancé contre eux, & qu'ils virent qu'au milieu de la place publique on commençoit à appliquer à la question ceux dont ils s'étoient servis pour mettre le feu, ils avouerent le fait. Ils furent tous punis de mort avec leurs complices ; & le dénonciateur reçut pour récompense * une somme d'ar-

* Vingt mille asses, environ mille francs de notre monnoie.

gent, outre la liberté qu'on lui avoit promife. Quand le conful Lévinus paffa par Capoue, il fut entouré d'une foule de Campaniens, qui le conjuroient, les larmes aux yeux, de leur permettre d'aller à Rome, fe jetter aux pieds des fénateurs, afin d'implorer leur miféricorde, s'il étoit poffible de les fléchir, & de les fupplier qu'ils ne permiffent pas à Flaccus de les exterminer entiérement, & d'abolir jufqu'au nom des Campaniens, comme il paroiffoit en avoir le deffein. Flaccus répondit à cette invective, qu'il n'avoit aucune haine perfonnelle contre les Campaniens. Mais qu'il les haïffoit comme les ennemis déclarés de la république, & qu'il ne cefferoit point de les traiter comme tels, tant qu'il les verroit dans la même difpofition à l'égard du peuple Romain. Qu'il n'y avoit point dans l'univers de nation plus acharnée contre le nom Romain. Que la raifon qu'il avoit de les tenir renfermés dans leurs murailles, c'eft que ceux d'entre eux qui pouvoient s'échapper, fe répandoient auffi-tôt dans la campagne, comme des bêtes féroces, & tuoient & déchiroient tout ce qui fe trouvoit fous leur main. Que les uns s'étoient réfugiés auprès d'Annibal, les autres étoient al-

Flaccus accufé par les Campaniens.

lés à Rome pour la brûler. Que le conſul, en arrivant dans cette ville, trouveroit au milieu de la place publique, à moitié conſumée par les flammes, des traces récentes du crime de ces enragés. Qu'ils avoient fait tous leurs efforts pour détruire le temple de Veſta, éteindre les feux éternels de cette déeſſe, & brûler le Palladium, ce gage fatal auquel étoit attaché le ſalut de l'empire. Que pour lui, il ne croyoit pas qu'il y eût de ſûreté à permettre aux Campaniens d'entrer dans Rome. Lévinus ayant obligé les Campaniens de jurer à Flaccus qu'ils reviendroient à Capoue cinq jours après qu'ils auroient eu réponſe du ſénat, leur commanda de le ſuivre à Rome. Il entra dans la ville, ſuivi de ce cortege, qui ſe trouva groſſi par les Siciliens & les Etoliens, qui étoient venus à ſa rencontre : amenant avec lui, pour accuſer deux généraux qui avoient acquis une gloire immortelle par la ruine de deux villes des plus célebres du monde, ceux-mêmes qu'ils avoient vaincus par la force des armes. Cependant les conſuls mirent d'abord en délibération ce qui regardoit la république & les provinces où l'on devoit faire cette année la guerre.

Alors Lévinus fit connoître en quelle

ſituation ſe trouvoient alors les affaires de la Macédoine & de la Grece ; en quel état étoient les Etoliens, les Acarnaniens & les Locriens ; & ce qu'il avoit fait lui-même dans ces provinces, tant par mer que par terre. Qu'il avoit obligé Philippe, dans le temps qu'il ſe diſpoſoit à attaquer les Etoliens dans leur pays, à retourner ſur ſes pas, & à ſe retirer lui-même dans le cœur de ſes états ; en ſorte qu'on pouvoit retirer la légion qu'on avoit deſtinée à ſervir contre ce Prince, la flotte ſeule étant en état d'empêcher les deſſeins qu'il pouvoit former contre l'Italie. A l'égard des provinces où les conſuls devoient être employés cette année, on ordonna que l'un des deux reſteroit en Italie, pour y faire la guerre contre Annibal ; & que l'autre, avec la flotte que T. Otacilius avoit commandée, paſſeroit en Sicile avec le préteur L. Cincius. On leur deſtina les deux armées qui étoient actuellement dans l'Etrurie & dans la Gaule, compoſées de quatre légions. On envoya pour prendre leur place les deux légions de la ville de l'année précédente dans l'Etrurie, & dans la Gaule, les deux que Sulpicius avoit commandées, ſous la conduite de l'officier qui ſeroit nommé, pour y com-

mander, par le conſul à qui l'Italie feroit échue. Le préteur C. Calpurnius étant ſorti de charge, fut envoyé dans l'Etrurie, l'autorité lui ayant été continuée pour un an, auſſi-bien qu'à Q. Fulvius, qui eut Capoue pour ſon département. On diminua l'armée des citoyens & des alliés, en ſorte que deux légions furent réduites à une, qui étoit compoſée de cinq mille piétons & de trois cents cavaliers. On congédia le ſurplus, en choiſiſſant ceux qui avoient le plus de ſervice. On ne conſerva des alliés, qu'un corps, compoſé de ſept mille fantaſſins, & trois cents cavaliers; & en réformant le reſte on eut égard tout de même à l'ancienneté. Cn. Fulvius, conſul de l'année précédente, reſta dans ſon gouvernement de l'Apouille avec la même armée, ſans qu'on retranchât rien, ni à ſes forces, ni à ſon autorité, qui lui fut continuée pour un an. Mais P. Sulpicius, ſon collegue, eut ordre de congédier toute ſon armée, excepté ceux des ſoldats qui avoient ſervi ſur la flotte. On voulut auſſi que l'armée de Sicile, qui avoit été ſous les ordres de P. Cornélius, fût congédiée dès que le conſul y feroit arrivé. On donna au préteur L. Cincius les ſoldats de Cannes, montant à deux légions,

pour contenir la Sicile. Le préteur P. Manlius Vulſon eut ordre de paſſer en Sardaigne, pour ſe mettre à la tête des deux légions que L. Cornélius y avoit commandées l'année précédente ; & les conſuls, de lever des légions de citoyens à Rome, à condition qu'ils n'enrôleroient aucun de ceux qui avoient ſervi dans les armées de M. Claudius, de M. Valerius, & de Fulvius ; & que la république n'auroit ſur pied cette année, que vingt une légions Romaines.

Après que le ſénat eut achevé ces réglements, les conſuls tirerent les provinces au ſort. La Sicile échut à Marcellus, avec le commandement de la flotte ; & Lévinus ſe trouva chargé de commander dans l'Italie, & d'y faire la guerre contre Annibal. Quand les Siciliens, qui attendoient dans le veſtibule du ſénat, à la vue des conſuls, eurent appris cette arrêt du ſort, ils furent ſi pénétrés de douleur, qu'une ſeconde priſe de Syracuſe ne les auroit pas affligés davantage. Ils pouſſerent des cris lamentables, qui attirerent ſur eux les yeux de toute l'aſſemblée, & donnerent lieu à diverſes réflexions. Dans l'état déplorable où ils ſe trouvoient, ils adreſſerent leurs plaintes à tous les ſénateurs en gé-

Plaintes des Siciliens.

néral, & à chacun d'eux en particulier, protestant qu'ils abandonneroient leur patrie, & toute la Sicile, si Marcellus y revenoit avec l'autorité de consul. Qu'avant qu'ils lui eussent donné aucun sujet de mécontentement, il avoit usé envers eux d'une rigueur excessive, & leur avoit montré une colere implacable. Que ne feroit-t-il point après les plaintes qu'il savoit qu'ils avoient portées à Rome contre lui ? Qu'il seroit plus avantageux pour cette isle infortunée d'être engloutie par les feux du mont Etna, ou submergée dans les gouffres de la mer, que d'être livrée à la vengeance de son ennemi déclaré. Ces invectives souvent répétées dans les maisons des grands, qui en étoient touchés à proportion, ou de la compassion qu'ils avoient pour les Siciliens, ou de la jalousie qu'ils avoient contre Marcellus, passerent jusques dans le sénat : en sorte qu'on demanda aux consuls, qu'ils voulussent bien consulter l'assemblée sur l'échange de leurs provinces. Marcellus répondit, que si les Siciliens avoient déja eu audience dans le sénat, il auroit peut-être pensé & agi tout autrement. Mais que pour ne point donner lieu à ces étrangers de dire que la crainte les em-

pêchoit de parler en toute liberté contre un homme à la puiſſance duquel ils alloient être ſoumis, il étoit prêt, ſi ſon collegue n'y trouvoit point d'inconvénient, de changer de province avec lui. Qu'il prioit ſeulement le ſénat de ne point ordonner cet échange par un arrêt. Comme il n'auroit pas été raiſonnable, ajouta-t-il, de donner à Lévinus le choix des départements, ſans les ſoumettre au jugement du ſort, ce ſeroit encore me faire un affront bien plus ſignalé, de lui donner l'emploi qui m'eſt échu. Ainſi le ſénat, après avoir fait connoître ce qu'il déſiroit, ſans l'ordonner, ſe retira. Les conſuls changerent de province, le deſtin entraînant Marcellus du côté d'Annibal ; afin que comme il étoit le premier des Romains qui avoit eu la gloire de le vaincre, il fût auſſi le dernier qu'il pût ſe vanter d'avoir fait tomber dans ſes embûches ; & cela, dans le temps que les affaires de la république alloient le mieux.

Marcellus change la Sicile, qui lui étoit échue, contre l'Italie, où devoit commander Lévinus.

Après l'échange des provinces, les Siciliens ayant été introduits dans le ſénat, commencerent leur harangue par l'éloge du roi Hiéron, faiſant un mérite à tous ſes ſujets des ſervices qu'il avoit rendus aux Romains, & de la fi-

Marcellus accuſé par les Siciliens.

délité inviolable qu'il avoit conservée pour eux. » Ils ajouterent, que les ty-
» rans Hiéronyme, Hippocrate & Épi-
» cyde leur avoient été odieux pour
» plusieurs causes, mais sur-tout pour
» avoir pris le parti d'Annibal contre
» les Romains. Que c'étoit aussi pour
» cette raison qu'Hiéronyme avoit été
» tué par les premiers de la jeunesse,
» du consentement presque unanime de
» tous les Syracusains : & que soixante-
» dix jeunes gens des plus considérables
» de la ville, avoient formé contre la
» vie d'Hippocrate & d'Epicide, une
» conspiration qui auroit infailliblement
» réussi, si Marcellus leur avoit tenu pa-
» role : mais que n'ayant pas fait ap-
» procher son armée de Syracuse au
» temps dont il étoit convenu avec eux,
» ce délai avoit donné lieu aux tyrans
» de découvrir le complot, & de faire
» trancher le tête à tous ceux qui en
» étoient les auteurs. Qu'on pouvoit en-
» core dire avec raison que c'étoit Mar-
» cellus qui avoit occasionné la tyran-
» nie d'Hippocrate & d'Epicyde, en
» pillant la ville de Léonce, & en exer-
» çant contre ses habitants une cruauté
» inouie. Que depuis ce temps-là, les
» principaux de Syracuse n'avoient point

« cessé de solliciter Marcellus, en pas-
« sant secrétement dans son camp, &
« de lui promettre qu'ils lui livreroient
« la ville quand il voudroit. Mais que
« premiérement il avoit cru qu'il étoit
« plus avantageux pour lui de la pren-
« dre de force, comme il s'en étoit
« flatté. Qu'ensuite ayant inutilement
« tenté toute sorte de moyens, tant par
« mer que par terre, pour exécuter ce
« dessein, il avoit mieux aimé traiter
« de la reddition d'une place si impor-
« tante avec un forgeron de Syracuse,
« nommé Sosis, & avec un Méricus,
« Espagnol de nation, qu'avec les pre-
« miers de la ville, qui lui en avoient
« tant de fois fait la proposition, sans
« être jamais écoutés; afin, sans doute,
« d'avoir un prétexte plus plausible de
« piller & d'égorger les plus anciens al-
« liés du peuple Romain. Quand ce se-
« roit le sénat & le peuple de Syracu-
« se, & non pas Hiéronyme, qui auroit
« pris le parti d'Annibal; quand ce se-
« roient les Syracusains qui auroient fer-
« mé leurs portes à Marcellus, & non
« pas Hippocrate & Epicyde, par qui
« ils étoient eux-mêmes opprimés: quand
« ils auroient fait la guerre contre les
« Romains, avec une animosité Cartha-

» ginoise, qu'auroit-il pu ajouter à la » vengeance qu'il avoit tirée de cette ville » infortunée, si ce n'est de la raser jusques aux fondements? Ce qu'il y avoit » de certain, c'est qu'excepté les murailles, & les maisons, dénuées de » tous leurs ameublements; excepté les » temples, dépouillés de tous leurs ornements, & des Dieux eux-mêmes, » qu'on avoit arrachés de leurs niches, » il n'étoit rien resté dans Syracuse. » Qu'on avoit même ôté à plusieurs » leurs terres, ces malheureux débris de » leur fortune, de la culture desquelles, » toutes ravagées qu'elles étoient, ils au- » roient pu tirer dans la suite quelque » subsistance pour eux & pour leur famille. Qu'ils supplioient les sénateurs, » puisqu'il n'étoit pas possible de rétablir » les possesseurs dans tous leurs biens, » de leur faire au moins rendre ce qui » existoit encore, & ce qu'ils pouvoient » reconnoître «. Après qu'ils eurent achevé ce discours plaintif, Lévinus leur ordonna de sortir de la salle, afin qu'on pût prendre les avis des sénateurs. Mais Marcellus prenant la parole: » Non, » non, dit-il, qu'ils demeurent, afin que » je réponde en leur présence, puisque » nous devons nous attendre, en fai-

sant la guerre pour vous, d'avoir pour « accusateurs, ceux-mêmes que nous « avons vaincus par la force des armes. « Il est beau de voir d'un côté Flaccus, « de l'autre Marcellus, obligés de se « défendre contre les villes de Syracuse « & de Capoue, qu'ils ont réduites cette « année sous votre puissance «.

Marcellus réfute les Siciliens

Les députés rentrerent donc dans la salle ; & Marcellus reprenant son discours : « Je n'ai pas assez oublié la « majesté du peuple Romain, dit-il, « ni la grandeur de la place où l'on m'a « élevé, pour abaisser un consul jusqu'à » répondre aux accusations de ces Grecs, « si c'étoit moi qui parusse ici comme « coupable. Mais il s'agit bien moins « d'examiner ici les traitements dont j'ai « usé à leur égard, que la peine qu'ils « ont méritée par leur révolte. Car s'ils « n'ont point été nos ennemis, on n'a « pas dû traiter Syracuse avec plus de « rigueur aujourd'hui, que du vivant « d'Hiéron, notre ami & notre allié. « Mais s'ils se sont révoltés contre nous, « s'ils ont poursuivi nos ambassadeurs « les armes à la main, s'ils nous ont « fermé leurs murailles & leurs portes, « s'ils ont défendu contre nous les armées des Carthaginois, peuvent-ils «

» ſe plaindre d'avoir ſouffert des hoſti-
» lités, eux qui en ont exercé de ſi
» cruelles à notre égard ? Je n'ai point
» voulu écouter, diſent-ils, les princi-
» paux de Syracuſe qui m'offroient de
» me livrer la ville. J'ai mieux aimé
» traiter d'une reddition ſi importante
» avec un Soſis & un Méricus. Vous
» n'êtes pas les moins conſidérables des
» Syracuſains, vous qui reprochez aux
» autres leur baſſeſſe. Nommez-moi donc
» quelqu'un d'entre vous qui m'ait offert
» d'ouvrir les portes de Syracuſe, &
» d'y recevoir mes ſoldats armés. Mais
» vous n'en avez rien fait ; & bien loin
» d'avoir jamais été dans cette diſpoſi-
» tion, vous haïſſez & déteſtez ceux
» qui l'ont fait, & ne pouvez vous em-
» pêcher ici même de leur faire des re-
» proches & de les accabler d'injures.
» L'obſcurité même de ceux avec qui
» on m'accuſe d'avoir traité, eſt une
» preuve que je n'ai rejetté aucun de
» ceux qui ſe ſont préſentés pour ren-
» dre ſervice à notre république. Avant
» même que j'aſſiégeaſſe Syracuſe, j'ai
» fait tous mes efforts pour conclure la
» paix avec les Syracuſains, tantôt en
» leur envoyant des ambaſſadeurs, tan-
» tôt en me trouvant moi-même à des
conférences

conférences avec eux. Mais voyant «
qu'ils pouſſoient l'inſolence juſqu'à ou- «
trager nos ambaſſadeurs, & que m'é- «
tant avancé avec les premiers de la «
ville juſqu'à leurs portes, je ne rece- «
vois aucune réponſe, après avoir ſouf- «
fert tous les travaux imaginables, tant «
par terre que par mer, je me ſuis «
enfin rendu maître de cette ville par «
la force des armes. C'eſt à Annibal «
& aux Carthaginois vaincus, qu'il leur «
conviendroit de ſe plaindre de la ſévé- «
rité dont on a uſé à leur égard, & non «
pas dans le ſénat des vainqueurs. Pour «
moi, Meſſieurs, ſi j'avois eu deſſein «
de nier que j'euſſe dépouillé Syracu- «
ſe, je n'aurois pas orné de ſes dé- «
pouilles ni votre ville, ni les tem- «
ples de vos Dieux. A l'égard de ce «
que j'ai ôté ou donné à différents par- «
ticuliers après ma victoire, je proteſte «
que je n'ai rien fait qui ne ſoit confor- «
me aux loix de la guerre, & que j'ai «
eu égard en tout à la faute ou au mérite «
de chacun. Il importe beaucoup plus «
à la république qu'à moi, que vous «
approuviez ou que vous blâmiez ma «
conduite. Car je ſuis bien aſſuré qu'on «
rendra juſtice à ma droiture & à ma «
fidélité. Mais c'eſt à vous à prendre «

» garde, qu'en caſſant les réglements
» que j'ai faits, vous ne rendiez les au-
» tres généraux moins ardents & moins
» zélés pour les intérêts de la républi-
» que. Vous avez entendu ce que les
» Siciliens ont avancé contre moi, &
» ce que je leur ai répondu. Nous al-
» lons maintenant ſortir, eux & moi,
» du temple, pour laiſſer une entiere
» liberté à vos ſuffrages ». Le conſul alla delà au capitole, pour faire les levées dont on avoit beſoin.

Alors ſon collegue demanda aux ſénateurs ce qu'ils penſoient de l'affaire des Siciliens. Les avis furent aſſez longtemps partagés. La plupart ſoutenoient avec T. Manlius Torquatus, qui avoit
» ouvert ce ſentiment, que les généraux
« de la république avoient été chargés
» de faire la guerre contre les tyrans
» de Syracuſe & les ennemis du peuple
» Romain, & non contre Syracuſe mê-
» me. Que leur devoir avoit été de dé-
» livrer cette ville comme alliée, &
» non de la prendre comme ennemie :
» qu'après l'avoir tirée des mains de ſes
» tyrans ils avoient dû lui rendre ſes
» loix & ſa liberté, & non pas ajouter
» aux malheurs de la ſervitude qui l'a-
» voient preſque opprimée, ceux de la

guerre qui avoient achevé de la ruiner. « Que cette ville, la plus belle & la plus « illuftre de toutes les villes Grecques, « autrefois le grenier & le tréfor du peu- « ple Romain, elle qui avoit aidé la ré- « publique de fes largeffes dans tant de « guerres fâcheufes, & fur-tout dans la « guerre d'Annibal, s'étoit trouvée pla- « cée entre fes tyrans & le général Ro- « main, pour devenir la victime de leur « animofité, & affouvir l'avarice & la « cruauté du vainqueur. Si Hiéron, cet « ami, & cet allié le plus fidele & le « plus génereux que le peuple Romain « ait jamais eu, revenoit des enfers, « oferoit-on lui montrer d'un côté Sy- « racufe à moitié ruinée, & dénuée de « tous les ornements qui la rendoient « fi célebre de fon temps ; & de l'au- « tre, Rome enrichie des dépouilles de « fa malheureufe patrie, qu'il verroit « placées dans le veftibule, même aux « portes, & dans les places publiques « de cette capitale » ? Malgré ces invectives que leur arrachoit en partie la compaffion qu'ils avoient pour les Siciliens, en partie l'envie qu'ils portoient à Marcellus, l'arrêt que le fénat rendit fut cependant affez modéré & affez favorable au conful. On confirma tout ce qu'il avoit

fait & reglé pendant la guerre & depuis sa victoire, & on en ordonna l'exécution. Le sénat se chargea au reste de faire droit aux Syracusains en tout ce qui seroit juste & raisonnable, & ordonna au consul Lévinus de leur accorder tous les soulagements qui n'iroient point au détriment de la république. On envoya sur le champ deux sénateurs au capitole, pour faire revenir Marcellus; & les Siciliens étant aussi rentrés dans le sénat, on lut en présence des parties intéressées l'arrêt qui venoit d'être rendu. On congédia les députés de Syracuse, après leur avoir donné toutes les marques possibles de bienveillance. Mais avant de se retirer, ils se jetterent aux pieds de Marcellus, le priant & le conjurant de leur pardonner tout ce qu'ils avoient pu dire, pour attirer quelque compassion sur leur patrie infortunée, & de vouloir bien recevoir sous sa protection la ville de Syracuse, & mettre ses habitants au nombre de ses clients. Le consul leur répondit avec beaucoup de bonté & de clémence.

Les Syracusains se mettent sous la protection de Marcellus, après l'avoir accusé.

Les Campaniens déplorent leur sort dans le sénat.

Le sénat donna ensuite audience aux députés de Capoue. Le discours qu'ils firent étoit beaucoup plus capable d'exciter la compassion que celui des Sici-

ſiens; mais leur cauſe étoit moins favorable. Car ils ne pouvoient nier qu'ils n'euſſent mérité d'être punis rigoureuſement; & ils n'avoient pas, comme les autres, un prétexte ſpécieux de rejetter leur révolte ſur des tyrans : mais ils croyoient que tant de ſénateurs morts de poiſon, ou décapités, étoient une ſatisfaction ſuffiſante. Ils ajoutoient, qu'il ne reſtoit à Capoue qu'un petit nombre de nobles, à qui leur conſcience n'avoit pas fait des reproches aſſez vifs pour les porter à s'ôter la vie, & que le vainqueur, tout irrité qu'il étoit, n'avoit pas jugés aſſez criminels pour leur donner la mort. Qu'ils demandoient la liberté pour eux & pour les leurs, avec une partie de leurs biens: qu'ils attendoient cette grace des Romains, dont la plupart leur étoient unis par des alliances, ou même par le ſang, depuis tant de mariages qui avoient été contractés entre les deux nations. Après ce diſcours, ils ſortirent du temple, pour laiſſer aux ſénateurs la liberté de délibérer. On fut quelque temps en doute ſi on ne feroit pas revenir Q. Fulvius de Capoue, (car Claudius, ſon collegue, étoit mort peu de temps après la priſe de cette ville) afin qu'on traitât cette affaire en préſence du général qui les

avoit réduits, comme on avoit fait celle des Siciliens devant Marcellus. Mais comme on vit dans le sénat, d'un côté M. Attilius & C. Culvius, frere de Flaccus, tous deux lieutenants de ce général; & de l'autre Q. Minucius & L. Véturius Philon, lieutenants de Claudius, qui avoient été présents, & avoient eu part à tout ce qui s'étoit passé au siege & dans la prise de Capoue; que d'ailleurs on ne croyoit pas qu'il fût de l'intérêt de la république de retirer sitôt Flaccus de cette ville, & qu'on ne vouloit pas retenir plus long-temps les Campaniens; M. Attilius, qui, de tous les officiers qui avoient servi à Capoue, avoit le plus de poids & d'autorité, étant prié de dire son avis: » J'ai été admis, dit-il, au conseil que » les consuls tinrent après la prise de » cette ville. Là, après qu'on eut examiné qui d'entre les Campaniens avoit » rendu quelque service à notre république, on ne trouva que deux femmes, savoir Vestia Oppia, de la ville » d'Atella, mais qui résidoit en ce temps-là à Capoue, & Faucula Cluvia, autrefois courtisanne de son métier. La » premiere n'a pas laissé passer un seul » jour, sans offrir aux Dieux des sacrifices pour le salut & la victoire du

peuple Romain : l'autre a ſecrétement « fourni des aliments à ceux de nos pri- « ſonniers qui en manquoient. Tout le « reſte des Campaniens a été animé « contre nous d'une haine égale à celle « des Carthaginois. Et Q. Fulvius a plu- « tôt fait trancher la tête aux plus illuſ- « tres qu'aux plus coupables de cette « nation. Au-reſte je ne vois pas que le « ſénat puiſſe rien décider au ſujet des « Campaniens qui ſont citoyens Ro- « mains, ſans conſulter le peuple. C'eſt « ce qui fut pratiqué du temps de nos « ancêtres à l'égard des Satricans qui « s'étoient révoltés. Car avant toutes « choſes, M. Antiſtius, tribun, propoſa « au peuple de porter, comme il fit, « une loi par laquelle le ſénat étoit « autoriſé à décider de la peine qu'on « feroit ſubir à ceux de Satricum. Je crois « que ſuivant cet exemple, il faut qu'un « ou pluſieurs tribuns demandent au peu- « ple une loi qui nous permette de ju- « ger les Campaniens «. Alors P. Attilius, tribun du peuple, de l'autorité du ſénat, parla au peuple en ces termes : » Je « vous demande, Meſſieurs, ce que vous « voulez qu'on ordonne au ſujet de ceux « de Capoue, de Calatium, & de Sa- « batie, qui ſe ſont livrés à la diſcré- «

» tion du peuple Romain, après avoir
» été vaincus par le proconſul Fulvius;
» & de tout ce qu'ils ont ſoumis à notre
» puiſſance avec leurs perſonnes, com-
» me leurs campagnes, leurs villes, leurs
» biens, tant profanes que ſacrés, leurs
» meubles, en un mot tout ce qui leur
» appartenoit avant leur défaite & leur
» reddition ».

» Le peuple répondit, qu'il ſouhai-
» toit & ordonnoit que les ſénateurs qui
» étoient actuellement à l'audience, dé-
» claraſſent eux-mêmes ce qu'ils penſoient
» ſur cette affaire; & que ce qu'ils au-
» roient décidé à la pluralité des voix,
» & après avoir fait ſerment de par-
» ler ſelon leur conſcience, fût exécuté
» de point en point ». En conſéquence
de ce décret du peuple, le ſénat com-
mença par rendre à Oppia & à Clu-
via leurs biens & leur liberté, ajoutant
que ſi elles vouloient demander au ſé-
nat quelqu'autre récompenſe, elles n'a-
voient qu'à ſe rendre à Rome. On fit
pour chaque famille de Campaniens dif-
férents décrets, qu'il ſeroit trop long &
qu'il n'eſt pas beſoin de rapporter. Il y en
eut dont on ordonna que les biens fuſ-
ſent vendus au profit de la république,
auſſi-bien que leurs perſonnes, celles de

leurs femmes & de leurs enfants, excepté les filles qui, par le mariage, étoient paſſées dans les mains & ſous la puiſſance de leurs époux, avant que la ville fût retombée ſous la domination du peuple Romain. Il y en eut qu'on fit enfermer dans des priſons, afin de délibérer plus amplement des traitements qu'ils méritoient. A l'égard des autres, on diſtingua dans leurs biens ceux qui devoient être confiſqués, & ceux qui devoient leur être rendus. On leur reſtitua tout le bétail, excepté les chevaux, tous leurs eſclaves, excepté les mâles qui avoient atteint l'âge de puberté, & tout ce qui n'eſt point compris ſous le nom de fonds & d'immeubles. On ordonna que tous les Campaniens, les Atellans, les Calatins, les Sabatins fuſſent libres, excepté cependant ceux qui étoient, eux ou leurs peres & meres, parmi les ennemis : & encore, à condition qu'aucun d'entre eux ne ſeroit ni citoyen Romain, ni allié du nom Latin : & qu'aucun de ceux qui s'étoient trouvés dans Capoue, pendant que ſes portes en avoient été fermées aux Romains, ne reſteroit dans la ville ou dans le territoire, paſſé un certain jour : on leur devoit aſſigner pour leur établiſſement, un lieu au-delà du Tibre

à quelque diſtance de ce fleuve. Ceux qui, pendant la guerre, n'avoient point été dans Capoue, ni dans aucune des villes de ſa dépendance qui avoient quitté le parti des Romains, devoient habiter en deçà du fleuve Liris, du côté de Rome. On plaça en deçà du Vulturne ceux qui étoient paſſés dans le parti des Romains avant qu'Annibal vînt à Capoue. On ne voulut pas qu'aucun d'eux poſſédât des terres ou des maiſons qui ne fuſſent éloignées de la mer, au moins de quinze milles. Que ceux qui auroient été tranſportés au-delà du Tibre, ne pourroient, ni eux ni leurs deſcendants, acquérir ou poſſéder aucun héritage, ſinon dans les territoires de Veies, de Sutrium, ou Nepeſi ; & les fonds qu'ils avoient permiſſion d'y tenir, ne devoient pas excéder cinquante arpents. On fit vendre à Capoue les biens de tous les ſénateurs & de tous ceux qui avoient poſſédé des magiſtratures à Capoue, à Atella, ou à Calatia. On envoya à Rome, pour y être vendues, toutes les perſonnes libres qui avoient été réduites à la ſervitude. Enfin on ordonna que les tableaux & les ſtatues d'airain, tant ſacrées que profanes, qui avoient été priſes ſur les ennemis, ſeroient remiſes

au college des pontifes. Les députés de Capoue ayant été inſtruits de ces décrets, s'en retournerent chez eux beaucoup plus triſtes qu'ils n'étoient venus. Et ils ſe plaignoient non plus de la ſévérité de Flaccus, mais de l'injuſtice des Dieux, & de la cruauté de la fortune.

Après qu'on eut congédié les Siciliens & les Campaniens, on fit des levées pour recruter les armées : après quoi on ſongea auſſi à remonter les flottes de nautonniers & de rameurs. Mais comme on ne trouvoit pour ce dernier beſoin ni aſſez de ſujets dans la république, ni dans le tréſor public aſſez d'argent pour acheter des hommes & les ſtipendier, les conſuls ordonnerent que les particuliers, ſelon leur rang & leur revenu, fourniroient, comme il s'étoit déja pratiqué, certain nombre de rameurs, qu'ils payeroient & nourriroient à leurs dépens pendant trente jours. Cet édit excita un murmure ſi univerſel, & une indignation ſi déclarée, qu'il ſe ſeroit infailliblement élevé une ſédition, s'il s'étoit trouvé un chef capable de l'appuyer & de la ſoutenir. « On publioit hautement que les conſuls, après avoir ruiné les Siciliens & les Campaniens, ſongeoient à accabler & à perdre le peu-

Edit au ſujet de la flotte, qui excite de grands murmures.

» ple Romain lui-même. Qu'épuisés par » les impôts excessifs qu'ils payoient depuis tant d'années, il ne leur restoit » plus que le sol de leurs champs stériles & déserts. Que les ennemis avoient » brûlé leurs maisons, & que la république leur avoit enlevé les esclaves » qu'ils employoient à la culture de la » terre, en les forçant de les fournir » pour servir, ou comme soldats dans » les armées, ou comme nautonniers » sur les vaisseaux. Que la solde des » rameurs & les tributs annuels leur » avoient arraché le peu d'argent qui » leur étoit resté. Qu'il n'y avoit point » d'autorité ni de violence qui pût leur » faire donner ce qu'ils n'avoient pas. » Qu'ils vendissent leurs biens, & missent enfin leurs corps à la torture, ils » n'étoient pas encore en état de se » racheter de cette vexation & de cette » cruauté ». Et ce n'étoit point en cachette, ni en petit nombre qu'on tenoit de tels discours ; mais tout ouvertement, & sous les yeux même des consuls, qui se trouvoient comme investis par une multitude de citoyens irrités, que ces magistrats ne pouvoient calmer, ni par la sévérité, ni par la douceur. Après bien des tentatives inutiles,

ils déclarerent au peuple qu'ils lui donnoient trois jours pour ſonger à ce qu'il avoit à faire ; & eux-mêmes employerent cet intervalle à chercher quelque expédient qui pût les tirer d'embarras. Le quatrieme jour ils aſſemblerent le ſénat, pour délibérer ſur le ſupplément des rameurs dont ils avoient beſoin. Après bien des diſcours, on fut obligé de convenir que le peuple avoit quelque raiſon de murmurer, & de refuſer les ſecours qu'on lui demandoit : mais on ne laiſſa pas de conclure, « qu'il falloit impoſer aux particuliers ce « fardeau, quelque dur & quelque pe- « ſant qu'il fût. Car n'y ayant point d'ar- « gent dans le tréſor public, où pren- « droient-ils ailleurs des nautonniers & « des rameurs ? & comment pourroient- « ils, ſans avoir des flottes en état d'agir, « conſerver la Sicile, éloigner Philippe « de l'Italie, & en défendre les côtes « ?

Mais le plus difficile étoit de trouver les moyens d'engager le peuple à obéir. Dans un ſi grand embarras, les ſénateurs demeuroient dans le ſilence, & ne ſavoient quel parti prendre, lorſque le conſul Lévinus leur déclara, » que « comme les magiſtrats étoient au-deſſus « des ſénateurs par leur rang, & les ſé- «

Conſeil ſalutaire du conſul Lévinus.

» nateurs au-dessus des simples citoyens,
» aussi leur devoient-ils donner l'exemple, quand il étoit question de servir la patrie, & prendre pour eux les charges de l'état les plus lourdes & les plus pénibles. Voulez-vous trouver dans les inférieurs de la docilité & de la soumission à l'égard des impôts & des subsides ? payez les premiers, vous & les vôtres. Les petits ne trouveront pas la dépense insupportable, quand ils verront que les grands en portent une portion plus forte que leurs biens ne l'exigeoient.
» Si nous souhaitons que le peuple Romain mette sur pied des flottes & les équipe, & que les particuliers fournissent volontiers des rameurs, commençons par en fournir nous-mêmes les premiers, tous tant que nous sommes de sénateurs. Portons dès demain au trésor public tout notre or, tout notre argent, & tout ce que nous avons de cuivre monnoyé, ne reservant que nos anneaux pour nous, nos femmes & nos enfants, & une boule d'or pour nos fils. Ceux de nous qui ont des femmes & des filles, pourront garder pour chacune une once d'or. Ceux qui ont possédé des ma-

giſtratures curules, retiendront les har- «
nois de leurs chevaux, & la quantité «
d'argent qui eſt néceſſaire pour avoir «
la ſaliere & la coupe dont on ſe ſert «
pour honorer les Dieux. Les autres ſé- «
nateurs ne conſerveront qu'une livre «
d'argent, & cinq mille pieces de cui- «
vre monnoyé pour chaque famille. «
Mettons entre les mains des triumvirs «
de la banque tout le reſte de notre or, «
de notre argent, & de notre cuivre «
monnoyé; & cela, ſans aucun arrêt «
du ſénat, afin qu'une contribution ſi vo- «
lontaire, & un empreſſement ſi loua- «
ble à ſervir ſa patrie, pique d'hon- «
neur premiérement les chevaliers, & «
enſuite tous les autres citoyens, & «
inſpire aux uns & aux autres une ému- «
lation égale pour le bien public. Voilà «
la ſeule voie que nous avons trou- «
vée, mon collegue & moi, de ſortir «
d'embarras, après avoir examiné l'af- «
faire avec toute l'attention poſſible. «
Allez, Meſſieurs; &, avec l'aide des «
Dieux, commencez à mettre notre «
conſeil à exécution. En ſauvant la ré- «
publique, nous ſauvons nos biens par- «
ticuliers. Mais nous ne devons pas «
eſpérer de les pouvoir conſerver, ſi «
nous l'abandonnons «. Ce diſcours fut

écouté avec tant d'attention, & cet avis ſuivi avec tant de zele & d'ardeur, qu'on remercia même les conſuls de l'avoir ouvert. Dès que les ſénateurs ſe furent retirés dans leurs maiſons, ils firent porter tout leur or, leur argent & leur cuivre monnoyé dans le tréſor, avec tant d'émulation, que c'étoit à qui ſe feroit inſcrire le premier ſur les regiſtres, & que les triumvirs ne pouvoient ſuffire à recevoir ce qu'on leur préſentoit, ni les ſcribes à en faire l'enregiſtrement. Les chevaliers imiterent l'ardeur des ſénateurs, & le peuple celle des chevaliers. Ainſi, ſans qu'il fût beſoin de publier aucun édit, ni d'uſer d'aucune violence, la république ne manqua ni de rameurs, ni d'argent pour les ſtipendier. Et toutes choſes étant prêtes pour commencer la campagne, les conſuls ſe rendirent à leurs départements.

Tout le monde, à l'envie, porte ſon or & ſon argent dans le tréſor.

Depuis que cette guerre avoit commencé, les Romains & les Carthaginois, par une ſuite naturelle des avantages qu'ils avoient réciproquement remportés les uns contre les autres, n'avoient jamais été ſi partagés entre l'eſpérance & la crainte. Car ſi les Romains avoient été malheureux dans l'Eſpagne, ils s'étoient conſolés par les bons ſuccès

Egalité de fortune entre les deux partis.

qu'ils avoient eus en Sicile : & dans l'Italie, la perte de Tarente ne leur avoit pas causé plus de douleur, qu'ils avoient ressenti de joie pour avoir, contre leur espérance, conservé la citadelle de cette ville : & la prise de Capoue avoit changé en applaudissements & en félicitations, les cris & les alarmes qu'Annibal avoit excités dans Rome même quelques jours auparavant, lorsqu'il s'étoit avancé jusqu'à ses portes. Ils avoient éprouvé la même vicissitude au-delà de la mer, puisque dans le temps que Philippe s'étoit si mal à propos déclaré leur ennemi, ils avoient fait alliance avec les Etoliens & avec Attalus, roi d'Asie, dont l'amitié sembloit par avance leur promettre l'empire de l'Orient, où ils parvinrent effectivement dans la suite. Les Carthaginois, de leur côté, opposoient la conquête de Tarente à la perte de Capoue ; & s'ils avoient lieu de s'applaudir d'être arrivés sans obstacle jusqu'aux murailles de Rome, il étoit triste pour eux de n'avoir tiré aucun fruit d'une entreprise si hardie, & de voir que les Romains les avoient méprisés jusqu'au point de faire sortir par une de leurs portes, les troupes qu'ils envoyoient au secours de l'Espagne, tandis qu'ils étoient

campés devant la porte opposée. Et dans l'Espagne même, plus ils avoient espéré d'y terminer la guerre à leur avantage, & d'en chasser entiérement les Romains, après y avoir défait & tué deux grands généraux avec leurs armées ; plus ils étoient honteux & indignés tout à la fois de voir qu'un officier subalterne, comme L. Marcius, choisi à la hâte pour commander les débris de l'armée vaincue, leur avoit fait perdre tout le fruit d'une victoire si éclatante & si compléte. Ainsi la fortune ayant mis entre les deux partis une espece d'égalité, ils avoient autant à craindre & à espérer, que si la guerre n'eût fait que commencer.

Inquiétude d'Annibal.

Ce qui faisoit le plus de peine à Annibal, c'est que la lenteur avec laquelle il avoit défendu Capoue, tandis que les Romains l'attaquoient avec une vigueur incroyable, avoit éteint la chaleur avec laquelle la plupart des peuples d'Italie avoient embrassé son parti. Et à moins de diviser son armée en plusieurs parcelles, ce qui ne lui convenoit nullement dans les conjonctures présentes, il ne lui étoit pas possible de mettre dans les villes des troupes capables de les contenir. Et d'un autre côté, il ne pouvoit en retirer les garnisons,

ſans s'expoſer à être abandonné par des alliés ſur qui les Romains employoient auſſi-tôt ou l'eſpérance ou la crainte. Comme il n'étoit pas moins avare que cruel, il ſe détermina à piller & à détruire des amis qu'il ne pouvoit conſerver, & à les laiſſer dans un état à ne pouvoir être d'aucune utilité à ſes ennemis. Mais ce parti ne lui fut pas moins funeſte par l'événement, qu'il étoit horrible dans ſon principe. Car il perdit par-là l'affection, non-ſeulement de ceux qu'il traita ſi indignement, mais encore de tous les autres peuples de l'Italie, dont le nombre étoit beaucoup plus grand que celui de ces malheureux alliés. Et le conſul, de ſon côté, étoit attentif à profiter de toutes les occaſions qui ſe préſentoient de faire rentrer les villes dans leur devoir. Les deux principaux citoyens de Salapie, étoient Daſius & Blâſius. Le premier étoit dans les intérêts d'Annibal : l'autre appuyoit le parti des Romains autant qu'il le pouvoit, ſans s'expoſer. Il avoit même envoyé ſecrétement à Marcellus des gens affidés, par qui il l'avoit fait aſſurer qu'il travailloit à lui livrer la ville. Mais il ne pouvoit exécuter ce deſſein, tant que Daſius y ſeroit oppoſé. Après avoir long-temps

Cruauté d'Annibal, qui lui devient pernicieuſe.

Daſius & Blaſius les premiers de Salapie.

héfité, ne voyant pas d'autre parti à prendre, il lui communiqua fon projet, fans efpérance cependant de pouvoir le gagner. En effet, Dafius pouffé par l'inclination qu'il avoit pour les Carthaginois, & par un motif de jaloufie contre celui qui lui difputoit le premier rang dans fa patrie, découvrit à Annibal les intentions de Blafius. Ce général les fit appeller l'un & l'autre; & tandis qu'il étoit affis fur fon tribunal pour leur donner audience, après qu'il auroit expédié quelqu'autre affaire, Blafius continuoit à folliciter Dafius. Ce dernier, étonné que fous les yeux même d'Annibal, on le voulût porter à la révolte, fe récria contre la propofition de Blafius; & il regardoit déja fon rival comme convaincu de fon crime. Mais plus l'audace de Blafius étoit grande, moins elle parut vraifemblable à Annibal & à tous ceux qui étoient préfents. On ne doutoit point que ce ne fût la haine & la jaloufie qui avoient porté Dafius à accufer fon compétiteur d'un crime, imaginé avec d'autant plus de liberté, qu'on ne prend point de témoins pour faire de pareilles propofitions. Ainfi ils furent renvoyés l'un & l'autre. Mais Blafius ne renonça pas à une entreprife fi hardie; & il ne

cessa point de solliciter Dasius, jusqu'à ce qu'à force de lui faire de nouvelles instances, & de lui remontrer combien ce changement seroit avantageux à l'un & à l'autre, aussi-bien qu'à leur patrie, il le fit consentir à livrer la ville à Marcellus, avec la garnison Carthaginoise, composée de cinq cents Numides. Mais ces étrangers vendirent chérement leur vie. C'étoient les plus braves cavaliers de l'armée d'Annibal. Ainsi quoiqu'ils eussent été surpris, & qu'ils ne pussent faire usage de leurs chevaux dans la ville, cependant s'étant saisis de leurs armes au milieu du tumulte, ils firent tous leurs efforts pour échapper ; & n'en pouvant venir à bout, ils se battirent en désespérés, ne voulant quitter les armes qu'avec la vie ; de sorte qu'il n'en tomba pas plus de cinquante vivants au pouvoir des Romains. La perte de ces cavaliers fut plus sensible & fit plus de tort à Annibal, que celle de la ville de Salapie. Depuis ce temps-là il ne fit plus rien de considérable avec sa cavalerie, qui étoit la partie de ses forces qui lui avoit donné jusque-là le plus d'avantage sur ses ennemis.

Salapie reprise par les Romains

Cependant la garnison Romaine qui défendoit la citadelle de Tarente, ne

pouvoit presque plus résister à la famine qui la pressoit. Et Marcus Livius, gouverneur de cette place, n'avoit de ressource que dans les provisions qui lui venoient de Sicile. Pour les faire passer en sûreté le long des côtes d'Italie, on tenoit auprès de Rhege une flotte de vingt vaisseaux. Celui qui la commandoit, & qui étoit chargé d'assurer le transport de ces convois, s'appelloit D. Quintius, homme d'une naissance assez obscure, mais qui s'étoit rendu recommandable par un grand nombre d'exploits guerriers. Il eut d'abord cinq vaisseaux, dont les deux plus grands, qui étoient des galeres à trois rangs, lui avoient été donnés par Marcellus. Dans la suite, comme on vit qu'il servoit la république avec beaucoup de zele & de succès, on lui donna encore trois galeres à cinq rangs. Enfin ayant, de son propre mouvement, exigé des alliés les vaisseaux qu'ils étoient obligés par le traité de fournir à la république, & par ce moyen, recu de ceux de Rhege, de Vélie, & de Pestum leur contingent, il composa, comme on a dit plus haut, une flotte de vingt galeres. Etant parti de Rhege avec ces forces, il rencontra, environ à quinze milles de la ville,

auprès du port ſacré, la flotte de Tarente, compoſée, comme la ſienne, de vingt vaiſſeaux, commandée par Démochares. Le Romain qui ne s'attendoit à rien moins qu'à combattre, alloit par hazard à pleines voiles. Mais en paſſant le long des villes de Crotone & de Sibaris, il avoit fourni ſa flotte des rameurs néceſſaires : en ſorte qu'elle étoit armée & équipée autant qu'il convenoit à la grandeur de ſes galeres. Et, par hazard, dans le moment qu'il apperçut les ennemis, le vent étant venu à tomber, lui laiſſa tout le temps dont il avoit beſoin pour faire prendre les armes à ſes ſoldats, & les préparer, auſſi-bien que ſes rameurs, au combat dont il ſe voyoit menacé. Jamais deux flottes, à peu-près égales, ne ſe choquerent avec tant d'ardeur & de furie; l'objet qui les animoit à bien combattre étant beaucoup plus conſidérable qu'elles n'étoient elles-mêmes. Les Tarentins, après avoir retiré leur ville des mains des Romains, cent ans après qu'ils s'en étoient emparés, comptoient de délivrer auſſi leur citadelle, & en même temps de couper les vivres à leurs ennemis, ſi par un ſuccès heureux, ils leur ôtoient la poſſeſſion de la mer. Les Romains, de leur côté,

Combat d'une flotte Romaine contre celle des Carthaginois.

vouloient prouver, en conservant la citadelle, qu'ils avoient perdu la ville, non par la force & le courage de leurs ennemis, mais par la fraude & la trahison de ses habitants. C'est pourquoi le signal ayant été donné des deux côtés, ils fondirent les uns sur les autres; & s'étant accrochés par les proues, sans que personne fît effort pour se retirer en arriere & éviter le choc de son adversaire, jusqu'à ce que, par le moyen d'une main de fer, il eût saisi la galere ennemie qui lui étoit opposée; ils combattoient de si près, qu'ils ne se servoient pas seulement de leurs traits, mais encore de leurs épées. Les proues attachées les unes aux autres, demeuroient fermes dans cette situation, tandis que les poupes tournoient par le mouvement des rames étrangeres : & tous les vaisseaux serrés, occupoient si peu d'espace, qu'il ne tomboit aucun trait dans la mer, & sans effet; & que les soldats passant aisément d'un vaisseau à l'autre, combattoient de front & de pied ferme comme ils auroient pu faire par terre. Mais les deux galeres qui étoient à la tête des deux flottes, & s'étoient jointes les premieres, se signalerent par-dessus toutes les autres dans cette bataille. C'étoit du côté

des

des Romains, celle que montoit Quintius lui-même ; & du côté des Tarentins, un certain Nicon ſurnommé Percon, qui haïſſoit les Romains, & étoit haï d'eux, non-ſeulement par une animoſité de parti, mais encore par une haine perſonnelle, étant de la faction qui avoit livré Tarente à Annibal. Dans le temps que Quintius exhortoit les ſiens à bien combattre, & combattoit lui-même à leur tête, ſans ménager ſa vie, ce Nicon le perça d'un coup de lance, qui le fit tomber avec ſes armes devant la proue. Auſſi-tôt le Tarentin ſauta dans la galere ennemie, où la mort de ſon commandant avoit jetté le déſordre & l'effroi. S'étant rendu maître de la proue, il repouſſa les Romains juſqu'à la poupe. Ils avoient déja aſſez de peine à s'y maintenir, lorſqu'ils s'y virent encore attaqués tout d'un coup par une autre galere ennemie : en ſorte que celle de Quintius ſe trouvant entre deux, ne put éviter d'être priſe. La perte de la galere amirale jetta la terreur dans toutes les autres ; en ſorte qu'ayant pris ouvertement la fuite, les unes furent ſubmergées, les autres ayant gagné la terre à force de rames, furent priſes auſſi-tôt par ceux de Thurium, ou de Metapont. Des vaiſ-

Défaite de la flotte Romaine, & mort de son commandant

seaux de charge qui suivoient la flotte, & portoient des vivres, il n'y en eut qu'un très-petit nombre qui tomberent entre les mains des ennemis. Tous les autres tournant leurs voiles du côté que le vent pouvoit favoriser, gagnerent la pleine mer. Pendant ce même temps, la fortune fut aussi contraire aux ennemis sur terre, du côté de Tarente, qu'elle leur avoit été favorable sur mer. Livius, qui commandoit dans la citadelle, étant attentif à profiter de toutes les occasions qui se présentoient de remporter quelque avantage sur les ennemis, n'eut pas plutôt appris que quatre mille hommes, sortis de la ville pour aller fourrager dans la campagne, couroient le pays sans précaution, qu'il envoya contre eux un de ses plus braves officiers, nommé C.Persius, à la tête de deux mille soldats. Celui-ci les ayant trouvés épars çà & là, en fit un grand carnage, & obligea le peu qui put lui échapper, à rentrer à la hâte dans Tarente, dont les portes n'étoient qu'à moitié ouvertes, tant les habitants craignoient que Persius ne se jettât dans la ville avec les fuyards. Par ce moyen, toutes choses demeurerent dans une espece d'égalité à l'égard de Tarente, les Romains ayant été aussi

heureux ſur terre, que les ennemis l'avoient été ſur mer. A l'égard des proviſions de bled qui venoient de Sicile, elles furent également enlevées aux deux partis, dans le moment qu'ils les avoient ſous les yeux, & qu'ils étoient près de mettre la main deſſus.

Pendant ce même temps, le conſul Levinus, après avoir employé à d'autres expéditions une bonne partie de l'année de ſon conſulat, arriva en Sicile où il étoit attendu, avec un égal empreſſement, par les alliés de la république, tant anciens que modernes. Le premier de ſes ſoins fut de mettre quelque ordre aux affaires de Syracuſe, qui, n'ayant joui de la paix que pendant quelques mois, n'avoit pas encore eu le temps de ſe rétablir des maux qu'une ſi longue guerre lui avoit cauſés. Enſuite il mena ſes légions contre Agrigente, la ſeule ville de la province qui reſtât au pouvoir des ennemis, & dans laquelle ils avoient une forte garniſon. Il réuſſit dans cette entrepriſe. Hannon commandoit à la vérité les Carthaginois. Mais leur plus grande reſſource étoit dans les Numides & dans leur chef, nommé Mutines. Cet officier parcourant toute la Sicile avec ſes troupes, faiſoit un butin

Affaires de Sicile.

considérable sur les alliés des Romains ; & il n'étoit pas possible, ni de lui fermer le chemin d'Agrigente, quand il vouloit y rentrer, ni de l'empêcher d'en sortir, toutes les fois qu'il avoit envie d'aller piller la campagne. La gloire que Mutines avoit acquise par ses heureux succès, ayant fait tort à la réputation d'Hannon, excita contre lui la jalousie & la haine de ce général, qui ne pouvant plus apprendre sans chagrin les avantages qu'il continuoit de remporter sur les ennemis, lui ôta sa charge, pour la donner au jeune Hannon son fils, persuadé qu'il cesseroit d'être estimé des Numides, dès qu'il n'auroit plus d'autorité sur eux. Mais l'événement ne répondit pas à ses espérances. Car il se rendit odieux en se vengeant ; au lieu que Mutines fut encore plus aimé & plus estimé des Numides qu'auparavant. Au reste, ce dernier ne put supporter l'affront qu'il avoit reçu : de sorte qu'il envoya secrétement un courier à Levinus, pour traiter avec lui de la reddition d'Agrigente. Lorsqu'ils furent convenus des conditions & de la maniere dont la place devoit être remise aux Romains, les Numides s'emparerent de la porte qui donnoit du côté de la mer : & ayant

tué ou chassé ceux qui la gardoient, ils introduisirent dans la ville un corps d'ennemis, qui s'étoient rendus exprès de ce côté-là. Ils s'avançoient déja vers le milieu de la ville, & jusque dans la place publique en ordre de bataille, lorsqu'Hannon, attiré par le tumulte qu'ils causoient, mais qu'il attribuoit à la mutinerie des Numides, qui s'étoient déja soulevés plus d'une fois, accourut pour appaiser la sédition. Alors, ayant apperçu une multitude supérieure en nombre à celle des Numides, & discernant de plus près le langage des Romains, qui ne lui étoit pas inconnu, il prit le parti de fuir; & étant sorti de la ville par la porte opposée à ce quartier, avec Epicyde, ils se rendirent l'un & l'autre sur le bord de la mer : & ayant trouvé heureusement pour eux, une petite barque, ils s'embarquerent dessus pour passer en Afrique, abandonnant aux Romains la possession de la Sicile, qu'ils leur disputoient depuis tant d'années. Un autre corps, composé de Carthaginois & de Siciliens, sans s'être seulement mis en devoir de se défendre, courut avec autant de précipitation que d'aveuglement & d'effroi, vers les portes de la ville, pour se sauver. Mais les ayant trouvées fermées,

Prise d'Agrigente par les Romains

La Sicile abandonnée par les Carthaginois.

ils furent tous tués autour des portes mêmes. Levinus se trouvant absolument maître d'Agrigente, fit trancher la tête aux principaux de la ville, après les avoir fait battre de verges, & vendit tous les autres citoyens avec le butin. Il envoya à Rome tout ce qu'il en retira. Le bruit de la prise d'Agrigente, & de la punition qu'on avoit exercée sur ses habitants, s'étant répandu dans la Sicile, soumit au pouvoir des Romains tout le reste de la province. En très-peu de temps, vingt villes leur furent livrées par trahison : ils en prirent six de force, & plus de quarante se rendirent volontairement. Le consul ayant puni ou récompensé les principaux de ces villes, selon les services qu'ils avoient rendus au peuple Romain, ou les injures qu'ils lui avoient faites, obligea les Siciliens de renoncer enfin à la guerre, & de s'appliquer uniquement à l'agriculture ; afin que cette isle fût en état, par sa fécondité, non-seulement de nourrir ses propres habitants, mais encore de fournir des bleds à la ville de Rome & à l'Italie, comme elle avoit souvent fait dans les temps de stérilité. Alors il emmena avec lui, d'Agathyrne en Italie, environ quatre mille hommes, amas confus de bandits chassés

de différents pays pour leurs dettes & pour leurs crimes, accoutumés à vivre de rapines & de brigandages dès le temps qu'ils avoient vécu dans leur patrie ſous la puiſſance des loix, & qui avoient continué le même métier, depuis qu'une ſemblable fortune les en avoit tirés, pour les réunir à Agathyrne, en un ſeul corps & dans un même lieu. Lévinus ne crut pas qu'il y eût de ſûreté de laiſſer une pareille canaille en Sicile, pour troubler la paix, encore mal affermie, dont ſes habitants commençoient à jouïr : & il étoit perſuadé d'ailleurs, que des gens de cette eſpece pourroient être utiles à ceux de Rhége, qui avoient beſoin de troupes accoutumées à piller, pour ravager les terres des Brutiens. Ainſi la guerre finit cette année, quant à la Sicile, entre les Romains & les Carthaginois.

Affaires d'Eſpagne.

Mais en Eſpagne, P. Scipion ayant mis ſes vaiſſeaux en mer dès le commencement du printemps, & ordonné, par un édit, à toutes les troupes auxiliaires des alliés de ſe rendre à Tarragone ; il fit conduire delà ſa flotte, & les vaiſſeaux de charge, juſqu'à l'embouchure de l'Hébre, où il donna ordre aux légions de ſe rendre auſſi, en

ſortant de leurs quartiers d'hiver. Et ſur le champ il partit lui-même de Tarragone avec cinq mille alliés, pour aller ſe mettre à la tête de ſon armée. Dès qu'il y fut arrivé, il crut qu'il étoit à propos de haranguer ſur-tout les anciens ſoldats, qui avoient ſurvécu à tant de défaites. Ainſi les ayant aſſemblés, il leur parla en ces termes. » Jamais aucun général, avant moi, ne s'eſt trouvé dans » l'obligation de marquer de la reconnoiſſance à ſes ſoldats, avant de les » avoir employés. Pour moi, je vous » dois des remerciements, pour les ſervices que vous m'avez rendus, même » avant que j'euſſe mis le pied dans la » province, & que je priſſe le commandement de mon armée : premiérement » à cauſe du zele & de l'affection que » vous avez témoignée à mon pere & » à mon oncle, pendant leur vie & après » leur mort ; enſuite, à cauſe de la valeur avec laquelle vous avez conſervé » au peuple Romain, & à moi, qui, » par ſon ordre, viens commander en » leur place, une province, dont une » défaite ſi horrible ſembloit nous avoir » ôté pour toujours la poſſeſſion. Mais » comme la bonté des Dieux nous a » mis en état, non-ſeulement de reſter

Harangue de Scipion aux ſoldats, en Eſpagne

en Eſpagne, mais d'en chaſſer les « Carthaginois : comme nous ne nous « propoſons pas ſeulement de garder les » bords de l'Hébre, pour empêcher les « ennemis de nous troubler dans la par- « tie de cette province qui eſt en-deçà ; « mais de paſſer nous-mêmes ce fleuve, « & de les aller combattre dans celle « dont ils ſont encore maîtres, je crains « qu'il ne ſemble à quelques-uns de vous, « que cette entrepriſe eſt au-deſſus de « mon âge, ſur-tout après des pertes « que je ne puis avoir oubliées. J'avoue « qu'il n'y a point de Romain, dans l'eſ- « prit & dans le cœur de qui les malheurs « que nous avons eſſuyés en Eſpagne « ſoient plus profondément gravés que « dans le mien ; puiſque dans l'eſpace de « trente jours, mon pere & mon oncle y « ont été tués, comme ſi la fortune eût « pris plaiſir à entaſſer dans une même fa- « mille, funérailles ſur funérailles. Mais « ſi la perte de ce que j'avois de plus « cher au monde m'afflige & m'abat, « d'un autre côté, les heureux ſuccès « que nous avons remportés par votre « courage, m'empêchent de déſeſpérer « du ſalut de la république. C'eſt la deſti- « née du peuple Romain, dans toutes « les guerres importantes, de ne vain- «

» cre ſes ennemis, qu'après avoir été
» vaincu le premier. Je ne parle point
» des avantages que Porſenna, que les
» Gaulois, que les Samnites remporte-
» rent autrefois ſur nous, dans le com-
» mencement des guerres que nous avons
» ſoutenues contre eux. Je me renfer-
» merai dans celles que nous avons faites
» contre les Carthaginois. Combien n'a-
» vons-nous point perdu de flottes, de
» généraux & d'armées dans la premie-
» re ? & dans la ſeconde, où je me
» ſuis trouvé à toutes les batailles, où
» j'ai eu plus de part que perſonne au
» malheur de celles qui ont été per-
» dues en mon abſence ? Comment doit-
» on regarder Trébie, Traſimenes &
» Cannes ? que comme des monuments
» de la défaite de nos armées & du
» meurtre de nos conſuls. Ajoutez à
» ces calamités la révolte de l'Italie,
» de la Sicile, & de la plus grande par-
» tie de la Sardaigne : ajoutez-y, ce
» qui mit le comble à notre conſter-
» nation & à nos alarmes, les Car-
» thaginois campés entre le Téveron &
» Rome, & Annibal vainqueur au pied
» de nos murailles. Au milieu de ce ren-
» verſement & de cette décadence uni-
» verſelle de toutes les parties de la ré-

publique, la ſeule valeur du peuple «
Romain s'eſt ſoutenue, & ſa conſtance «
eſt demeurée inébranlable. C'eſt vous, «
ſoldats, qui, les premiers, après la »
journée de Cannes, avez, ſous la con- «
duite & les auſpices de mon pere, «
arrêté dans l'Eſpagne Aſdrubal, qui »
marchoit à grands pas vers les Alpes, «
pour entrer en Italie, où il avoit deſ- «
ſein de ſe joindre à ſon frere Anni- «
bal : c'eſt vous, encore un coup, qui «
avez empêché cette jonction redou- «
table, qui auroit infailliblement cauſé «
la ruine de l'empire, & juſqu'à l'ex- »
tinction du nom Romain. Et ce ſont «
ces heureux ſuccès de l'Eſpagne qui «
nous ont ſoutenus contre les déſaſtres «
de l'Italie. Aujourd'hui, par la bonté «
des Dieux, la fortune nous favoriſe «
en Italie & en Sicile, & nos affaires «
y prennent de jour en jour une meil- «
leure face. Nous avons pris Syracuſe «
& Agrigente en Sicile : & les enne- »
mis, chaſſés de l'Iſle entiere, en ont «
abandonné la poſſeſſion au peuple «
Romain. En Italie, nous avons pris «
Capoue, & remis Arpi ſous notre «
puiſſance. Annibal, forcé de s'éloigner «
de Rome par une fuite précipitée, «
ſe voit repouſſé aux extrémités de l'A- «

» bruze : & la plus grande grace qu'il » puiſſe attendre des Dieux, c'eſt de » pouvoir ſortir ſain & ſauf d'une terre » étrangere & ennemie. Après donc » que ſous la conduite de mes peres, » (qu'il me ſoit permis d'honorer les deux » Scipions de ce nom) vous avez ſou- » tenu la fortune chancelante du peuple » Romain, dans un temps où nous n'a- » vions pas le temps de reſpirer, & où » les Dieux eux-mêmes, pour nous ac- » cabler par des défaites réitérées, ſem- » bloient s'être déclarés pour Annibal ; » conviendroit-il que vous manquaſſiez » de courage aujourd'hui que nous rem- » portons ſur lui victoire ſur victoire ? » A l'égard des pertes que nous venons » de faire en Eſpagne, vous les avez ſi » bien réparées, qu'on peut dire qu'elles » n'ont été funeſtes qu'à moi. Mainte- » nant les mêmes Dieux immortels, » qui ont inſpiré à toutes les centuries » de me donner la conduite de cette » guerre, ces mêmes Dieux m'aſſurent » de la réuſſite de toutes mes entre- » priſes, ſoit que je conſulte leurs auſ- » pices pendant le jour, ſoit que j'é- » coute les conſeils qu'ils me donnent » la nuit pendant mon ſommeil. Et mon » courage, ſur qui j'ai toujours plus

compté jusqu'ici, que sur tous les pré- «
sages du monde, me promet que nous «
serons bientôt les maîtres de l'Espagne ; «
que bientôt les Carthaginois couvriront «
toutes les terres & toutes les mers des «
débris de leur défaite & de leur fuite. «
Et ces pressentiments, qui ne m'ont «
point encore trompé, sont fondés sur «
des raisons très-solides. Leurs alliés, «
maltraités par cette nation cruelle & «
perfide, implorent notre secours par «
des ambassadeurs. Leurs trois géné- «
raux, incapables de s'accorder, & près «
d'en venir aux mains entr'eux, ont par- «
tagé leurs troupes en trois corps, & «
sont à présent campés dans des con- «
trées très-éloignées les unes des au- «
tres. La fortune leur fait sentir à leur «
tour les maux dont elle nous a affli- «
gés. Car ils sont abandonnés de leurs «
alliés, comme nous l'avons été des «
Celtibériens ; & ils ont divisé leurs «
forces, ce qui a causé la ruine de mon «
pere & de mon oncle. La discorde qui «
regne entr'eux, ne leur permettra pas «
de se réunir, & ils ne seront pas en «
état de nous résister, tant qu'ils seront «
séparés. Tout ce que je vous deman- «
de, soldats, c'est d'aimer le nom des «
Scipions ; c'est de me regarder comme «

» le successeur de ces grands généraux, » que vous avez servis avec tant de zele ; comme un rejetton qui pousse avec » vigueur, pour faire revivre, après qu'il » a été coupé, l'arbre qui lui a donné » la naissance. Allons donc, soldats vétérans, mes chers compagnons, conduisez votre nouveau général, & les » nouvelles troupes qu'il amene avec » lui, au-delà de l'Hébre, dans ces terres que vous avez tant de fois parcourues, précédés de la victoire. Je » ferai bientôt en sorte que vous reconnoissiez en moi, non-seulement l'image » corporelle des Scipions, ou les traits » de leur visage, mais encore le même » génie, le même attachement pour la » patrie, le même amour pour la gloire, » la même exactitude & le même courage ; en sorte que chacun de vous » croira voir revivre en ma personne le » général qu'il a perdu. «

Ayant par ce discours enflammé d'une nouvelle ardeur le courage de ses soldats, il laissa à M. Silanus trois mille piétons & trois cents cavaliers, pour garder ce pays, & passa lui-même l'Hébre avec le reste des troupes, qui consistoit en vingt-cinq mille hommes d'infanterie, & deux mille cinq cents cava-

liers. Là, comme quelques-uns lui conſeilloient, attendu que les ennemis étoient partagés en trois corps, éloignés les uns des autres, d'attaquer celui qui étoit le plus voiſin; il craignit que par cette démarche, il ne les obligeât de ſe raſſembler, auquel cas il ne ſeroit pas en état de réſiſter tout ſeul à tant d'armées. C'eſt pourquoi il réſolut, avant toutes choſes, d'aller attaquer Carthage la neuve, ville abondante par elle-même en toute ſorte de richeſſes, & qui d'ailleurs étoit comme l'arcenal & le magaſin où les ennemis avoient renfermé toutes les armes, toutes les machines, toutes les proviſions, & tout l'argent dont ils avoient beſoin pour la guerre, & où ils faiſoient auſſi garder les ôtages de toute l'Eſpagne. Outre cela elle étoit ſituée très-avantageuſement pour paſſer en Afrique, & avoit un port propre à contenir la plus grande flotte, &, ſans contredit, le plus commode qu'il y eût ſur cette mer. C. Lélius étoit le ſeul à qui il eût découvert ſon deſſein. Car Scipion lui avoit ordonné de faire un grand circuit avec ſa flotte, & d'en modérer la courſe de façon qu'elle entrât dans le port au même temps que l'armée paroîtroit du côté de la terre. Ils furent ſept jours à ſe ren-

dre, des bords de l'Hébre, à Carthage. Cette ville se vit assiégée tout à la fois du côté de la terre & de la mer, par le côté où elle est tournée, vers le Septentrion. Scipion se fortifia par derriere, d'un bon retranchement. Car il n'avoit rien à craindre par devant. Au reste, voici comme Carthage est située. Il y a vers le milieu de la côte d'Espagne un golfe opposé sur-tout au vent d'Afrique. Ce golfe s'avance dans la terre de l'espace d'environ deux mille cinq cents pas, & en a un peu plus dans la largeur. A l'entrée de ce golfe, du côté de la haute mer, est une petite isle, qui met ce port à l'abri de tous les vents, excepté de celui d'Afrique. Du fond du golfe sort une peninsule en forme de colline, sur laquelle on a bâti la ville ; en sorte qu'elle est entourée de la mer à l'orient & au midi. Au couchant, est un étang qui s'étend aussi un peu vers le septentrion, plus ou moins profond, selon que la marée est plus forte ou plus foible. Un côteau d'environ deux cent cinquante pas, joint la ville au continent. Scipion se feroit aisément retranché de ce côté-là, n'ayant qu'un fort petit espace à enfermer ; mais il ne se mit pas en peine de le faire, soit qu'il voulût

Situation de Carthage la neuve.

par-là montrer ſa confiance à l'ennemi, ſoit qu'il eût deſſein de s'y ménager une retraite plus libre, toutes les fois qu'il attaqueroit les murailles de la ville.

Lorſqu'il eut achevé tous les travaux néceſſaires aux endroits qu'il jugea à propos de fortifier, il rangea auſſi ſes vaiſſeaux dans le port, pour faire voir aux habitants qu'ils n'avoient pas moins à craindre du côté de la mer, que de celui de la terre. En viſitant lui-même ſa flotte, il avertit tous les capitaines des galeres de faire exactement ſentinelle pendant la nuit, pour éviter les ſurpriſes, & ſe mettre à l'abri des embûches que l'ennemi ne manque jamais d'employer les premiers jours qu'il ſe voit aſſiégé. Quand il fut retourné dans ſon camp, il crut devoir apprendre à ſes ſoldats les raiſons qui l'avoient obligé d'ouvrir la campagne par un ſiege, &, pour animer leur courage, leur communiquer l'eſpérance qu'il avoit de ſe rendre maître de cette ville. Les ayant donc aſſemblés, il leur parla en ces termes. » Soldats, « deux motifs m'ont engagé à entreprendre « ce ſiege. Le premier, & le moindre, « eſt la conquête de Carthage la « neuve : le ſecond, & le plus important, « eſt le fruit que nous tirerons de «

» cette conquête, qui, par la priſe d'une
» ſeule ville, nous rendra les maîtres de
» toute l'Eſpagne. C'eſt-là que ſont gar-
» dés les ôtages de tous les Rois & de
» tous les peuples les plus conſidérables
» de la province. Et dès que vous les
» aurez ſous votre puiſſance, vous diſ-
» poſerez de tous les pays dont ils ont
» été tirés, & qui ſont aujourd'hui à la
» diſcrétion des Carthaginois. C'eſt-là
» qu'eſt tout l'argent des ennemis, qui,
» n'ayant que des ſoldats mercenaires,
» ne ſeront pas en état de continuer la
» guerre dès qu'ils en auront été privés :
» outre qu'il nous fournira un moyen
» puiſſant de gagner l'affection de ces
» nations barbares & intéreſſées. C'eſt-là
» que ſont leurs armes, tant offenſives
» que défenſives, leurs machines, tant
» maritimes que terreſtres ; en un mot,
» toutes les proviſions qui ſont néceſſai-
» res pour la guerre, & dont ils ſeront
» privés, tandis que vous en ferez uſage
» contre eux. Ce n'eſt pas que la poſ-
» ſeſſion de cette ville ne ſoit auſſi très-
» importante en elle-même, tant par ſa
» beauté & ſon opulence, que par l'ex-
» cellence de ſon port, qui procure à
» ceux qui en ſont les maîtres, pour
» faire la guerre, tous les ſecours de la

terre & de la mer, ſecours dont l'ac- «
quiſition vous ſera très-utile, & dont «
la perte ſera encore plus funeſte aux «
Carthaginois. Car c'eſt ici leur fort & «
leur citadelle, c'eſt leur grenier, c'eſt «
leur treſor, c'eſt leur arcenal ; en un «
mot, c'eſt l'aſyle où ils retirent & «
gardent tout ce qu'ils ont de plus pré- «
cieux & de plus néceſſaire. De ce «
port, un coup de vent nous conduit «
en Afrique. C'eſt le ſeul où on puiſſe «
relâcher en ſûreté, depuis les pyrénées «
juſqu'à Cadis. C'eſt delà que l'Afri- «
que menace toutes les parties de l'Eſ- «
pagne. Ainſi, comme nous ne man- «
quons ni de courage ni de force pour «
attaquer cette ville, commençons-en «
le ſiege, avec autant d'ardeur que de «
confiance. » Tous s'étant écriés, d'une commune voix, qu'ils étoient prêts à le ſuivre, il les mena vers la ville, qu'il aſſiégea auſſi-tôt par mer & par terre.

Scipion aſſiége la nouvelle Carthage.

Magon, de ſon côté, voyant que les Romains ſe préparoient à cette double attaque, diſpoſa ſes troupes en cette maniere. Il plaça deux mille habitants vis-à-vis le camp des Romains, mit cinq cents hommes dans la citadelle, & cinq cents ſur une éminence de la ville qui étoit tournée vers l'orient. Il ordonna à

ce qui lui reſtoit de ſoldats de ſe tenir prêts pour courir par-tout où les cris qu'ils entendroient leur feroient juger qu'on avoit beſoin de ſecours. Enſuite ayant ouvert les portes de la ville, il fit ſortir ceux qu'il avoit rangés en bataille, dans la rue qui conduiſoit au camp des ennemis. Les Romains, par ordre de leur chef, lâcherent un peu pied, pour être plus près de ceux des leurs qui devoient venir à leur ſecours pendant le combat. Et d'abord ils ſe défendirent avec aſſez d'égalité. Mais bientôt ceux qu'on envoya à diverſes repriſes pour les ſoutenir, ne mirent pas ſeulement les ennemis en fuite, mais les pourſuivirent avec tant de chaleur & de ſi près, que ſi le général n'eût fait ſonner la retraite, ils ſeroient entrés dans la ville pêle-mêle avec les fuyards. L'alarme ne fut pas moins grande dans la ville, qu'elle avoit été dans le combat. Pluſieurs quitterent le poſte qu'ils devoient garder, & les murailles furent abandonnées ; ceux qui les défendoient s'étant ſauvés en fuyant chacun par le chemin le plus court. Scipion s'étant apperçu de deſſus le mont de Mercure, qu'il n'étoit preſque reſté perſonne ſur les murs, fit ſortir tous ſes gens de ſon camp, & leur commanda

de prendre des échelles, pour aller donner l'assaut à la ville. Pour lui, à couvert sous les boucliers de trois soldats vigoureux qui marchoient devant lui, (car on faisoit voler de dessus les murs une grêle de traits de toute espece), il s'avance à la tête des siens, & leur donne les ordres nécessaires; &, ce qui contribue le plus à enflammer le courage des soldats, il est lui-même le témoin oculaire de la valeur ou de la lâcheté de chacun d'eux. Ainsi ils se précipitent, comme des furieux, à travers des armes & des blessures, sans que ni la hauteur des murailles, ni la valeur de ceux qui les défendoient, puissent les empêcher de monter, à l'envi les uns des autres. Dans le même temps, la partie de la ville qui est baignée par les flots de la mer, est attaquée avec la même ardeur. Mais il y avoit de ce côté-là plus de tumulte que d'effet, parce que les soldats, en préparant à la hâte leurs échelles, & en sortant en foule de leurs vaisseaux, pour gagner la terre au plus vîte, s'embarrassoient eux-mêmes par l'empressement qu'ils avoient de se prévenir les uns les autres.

Pendant ce temps-là, les Carthaginois, qui avoient couvert leurs murail-

les de gens armés, lançoient de dessus une prodigieuse quantité des traits dont ils avoient fait une ample provision, & qu'on leur fournissoit sans relâche. Mais les murailles se défendoient encore mieux par elles-mêmes, que par les armes des soldats dont elles étoient couvertes. Peu d'échelles pouvoient égaler leur hauteur, & celles qui en approchoient le plus, devenoient par-là même les plus foibles. C'est pourquoi les soldats qui étoient les plus élevés ne pouvant cependant toucher l'extrémité du mur, & d'autres ne laissant pas de monter après eux, elles rompoient sous le poids dont elles étoient surchargées. Quelques-uns même étoient renversés de dessus celles qui avoient assez de force pour résister, leurs yeux s'éblouissant dès qu'ils venoient à regarder la terre. Scipion voyant que les hommes & les échelles tomboient de toutes parts, & que ce mauvais succès des siens ne servoit qu'à relever le courage & augmenter l'audace des ennemis, fit sonner la retraite ; ce qui fit espérer aux Carthaginois, non-seulement qu'ils alloient respirer pour le présent, après tant de fatigues & de travaux ; mais qu'ils jouiroient même à l'avenir d'un plein repos, & que la ville ne pouvant être

prise par escalade, ni par assaut, la longueur & la difficulté d'un siege régulier donneroit à leurs généraux le temps de venir à leur secours & de les délivrer. A peine le tumulte de cette premiere attaque étoit-il appaisé, que Scipion ordonna à des gens frais & vigoureux de prendre les échelles des mains de ceux qui étoient las & blessés, & d'attaquer la ville avec encore plus de vigueur qu'auparavant. Et comme il savoit que dans le temps du reflux on pouvoit aisément aller à gué jusqu'au pied des murailles; ce qu'il avoit appris par des pêcheurs de Tarragone, qui s'étoient avancés jusque-là avec de légeres barques, ou même à pied, lorsqu'elles venoient à toucher le fonds; il ne s'apperçut pas plutôt que la mer se retiroit, qu'il y conduisit lui-même une troupe de gens armés. Il étoit environ midi: & comme le vent du septentrion, qui souffloit du même côté, poussoit encore avec violence la marée qui se retiroit déja d'elle-même, l'eau se trouva si basse, que les soldats n'en avoient au plus que jusqu'à la ceinture, & que dans quelques endroits, à peine leur venoit-elle jusqu'aux genoux. Scipion profitant en habile homme d'une découverte qu'il de-

voit à ſes ſoins & à ſon attention, fit regarder à ſes ſoldats cet accident naturel, comme un effet de la bienveillance & de la protection des Dieux, qui forçoient la mer de ſe retirer, pour ouvrir aux Romains une route juſques-là inconnue aux mortels : & il les exhortoit à ſuivre Neptune, qui, lui-même, leur montroit le chemin par où ils pouvoient eſcalader la muraille.

Ceux qui attaquoient par terre, avoient beaucoup à ſouffrir, non-ſeulement à cauſe de la hauteur des murs, mais parce que leurs flancs étoient encore plus expoſés aux coups des aſſiégés, que leur front : au-lieu que les cinq cents hommes que Scipion fit avancer de l'autre part, arriverent aiſément au pied de la muraille, à travers les eaux de la mer qui étoient fort baſſes ; & delà, avec la même facilité, gagnerent le haut de la muraille même. Car les habitants la croyant imprenable dans cette partie, n'avoient pris aucun ſoin de la fortifier, & n'avoient pas même cru devoir employer des troupes pour la garder, portant toute leur attention du côté où les Romains ſembloient adreſſer tous leurs coups. Lorſqu'ils furent entrés dans la ville, ſans obſtacle, ils coururent avec

beaucoup

beaucoup de diligence vêrs la porte où toutes les ſorces des deux partis en étoient aux mains. Là, le combat occupoit ſi fort, non-ſeulement les eſprits, mais encore les yeux & les oreilles des ſoldats ennemis, & de ceux qui, n'étant que témoins de l'action, les exhortoient à bien faire, que perſonne ne s'apperçut que la ville étoit priſe de l'autre côté, que quand ils ſentirent les coups dont on les frappoit par derriere, & qu'ils ſe trouverent entre deux ennemis. Alors les Carthaginois ſaiſis de crainte, abandonnerent au vainqueur les murailles qu'ils avoient défendues juſqu'à ce moment. Ceux des Romains qui étoient entrés dans la ville commencerent à rompre les portes par dedans, tandis que les autres les ayant renverſées par dehors, en écarterent au plus vîte les débris, & ſe jetterent en foule dans la ville avec leurs armes. Ceux qui étoient montés, en aſſez grand nombre, par deſſus les murailles, ſe répandirent de toutes parts, pour égorger les habitants. Mais ceux qui étoient entrés par la porte, marchant en corps de bataille, précédés de leurs officiers, & gardant leurs rangs, s'avancerent par le milieu de la ville, juſques dans la place publique. Alors Scipion voyant que les

ennemis ſe ſauvoient par deux endroits différents ; que les uns ſe retiroient ſur l'éminence qui étoit tournée vers le ſeptentrion, & gardée par un corps de cinq cents hommes ; & que les autres ſe refugioient dans la citadelle, où Magon s'étoit retiré lui-même avec ceux des ſoldats qui avoient abandonné les murailles : il partagea auſſi ſes troupes en deux corps, dont il envoya l'un pour s'emparer de la hauteur dont on vient de parler, pendant que lui-même marcha avec l'autre du côté de la citadelle. L'éminence fut emportée dès la premiere attaque. Magon ſe mit d'abord en devoir de ſe défendre ; mais ſe voyant inveſti de toutes parts par les ennemis, ſans eſpoir de leur réſiſter, il ſe rendit au vainqueur, avec la place & les troupes qu'il avoit dedans. Juſqu'à ce moment, on avoit fait main-baſſe ſur tous ceux des habitants qui avoient atteint l'âge de puberté. Mais Scipion fit ceſſer le carnage, dès qu'il ſe vit maître de la citadelle. Alors la ville abandonnée au pillage, fournit une ample matiere à l'avidité des victorieux.

Carthage priſe d'aſſaut & par eſcalade

Butin immenſe

Car le butin fut très-conſidérable en tout genre. Dix mille hommes libres devinrent priſonniers des Romains. Mais

Scipion renvoya ſans rançon ceux qui étoient citoyens de Carthage, & leur rendit leur ville & tous les biens que la guerre leur avoit laiſſés. Il y trouva environ deux mille ouvriers qu'il fit eſclaves du peuple Romain, avec eſpérance de recouvrer bientôt leur liberté, s'ils ſervoient la république avec fidélité & avec ardeur dans cette guerre. Il deſtina tout le reſte des priſonniers, tant libres qu'eſclaves, qui avoient de la jeuneſſe & de la force, à ſervir en qualité de rameurs ſur ſa flotte, qu'il avoit renforcée de huit vaiſſeaux pris ſur les ennemis. Outre la multitude dont je viens de parler, il trouva encore parmi les priſonniers les ôtages des Eſpagnols, dont il prit autant de ſoin, que s'ils euſſent été les enfants des alliés du peuple Romain. Il reſta auſſi maître de toutes les machines de guerre, qui conſiſtoient en ſix vingts catapultes d'une grandeur extraordinaire, deux cent quatre-vingt-une de moindre grandeur, vingt-trois grandes arbalêtes, cinquante-deux petites, une très-grande quantité de ſcorpions, grands & petits, un nombre infini d'armes offenſives & défenſives, & ſoixante & quatorze étendards militaires. On porta auſſi au Général beaucoup d'or & d'ar-

gent ; deux cent ſoixante-ſeize coupes d'or, preſque toutes d'une livre peſant ; dix-huit mille trois cents livres d'argent, tant en monnoie qu'en vaiſſelle, & un grand nombre de vaſes de même métal. On mit ces richeſſes entre les mains du queſteur C. Flaminius, après avoir peſé & compté le tout devant lui. Il reſtoit encore dans la ville des proviſions que les ennemis avoient amaſſées, quarante mille boiſſeaux de bled-froment, & deux cent ſoixante & dix mille boiſſeaux d'orge. On força & prit dans le port cent treize vaiſſeaux, quelques-uns avec leur charge, compoſée de bled, d'armes, de vivres, de fer, de voiles, de cordages, & autres matieres néceſſaires pour mettre une flotte en état d'agir : en ſorte que de tant de biens que la victoire avoit mis en la poſſeſſion des Romains, la ville elle-même étoit le moins conſidérable.

Ce jour-là, Scipion ayant confié la garde de la ville à Lélius & aux ſoldats de la flotte, ramena lui-même les légions dans le camp, & leur ordonna de prendre de la nourriture & du repos, après avoir eſſayé dans un ſeul jour toutes les diverſes peines & fatigues auxquelles on eſt expoſé dans la guerre. En effet les

Romains avoient soutenu un combat dans les formes ; & avant que la ville fût réduite, ils avoient souffert tous les travaux, & bravé tous les périls imaginables ; & après s'en être enfin rendus maîtres, avoient encore été obligés de combattre avec désavantage contre ceux qui s'étoient retirés dans la forteresse. Le lendemain, ayant assemblé les soldats de l'armée de terre & ceux des vaisseaux, il commença par remercier les Dieux immortels, non-seulement de ce qu'ils avoient en un seul jour réduit sous sa puissance la ville la plus opulente de toute la province ; mais de ce qu'ils y avoient auparavant rassemblé toutes les richesses de l'Afrique & de l'Espagne, pour ôter aux ennemis toutes leurs ressources, & les réduire tout d'un coup à la derniere disette, & le mettre, lui & les siens, dans l'abondance de toute sorte de biens. Ensuite il loua les soldats dont la valeur avoit surmonté tant d'obstacles sans pouvoir être arrêtée, ni par la sortie imprévue des Carthaginois, ni par la hauteur extraordinaire des murailles, ni par les flots impétueux d'une mer inconnue, ni par la résistance opiniâtre d'une citadelle bâtie sur une éminence, & défendue par une forte garnison. Il

avoua qu'il leur devoit à tous un ſuccès ſi glorieux & ſi ineſpéré ; mais que l'honneur de la couronne murale étoit dû en particulier à celui qui étoit monté le premier ſur la muraille ; que celui qui croyoit avoir mérité une récompenſe ſi glorieuſe, n'avoit qu'à ſe préſenter. Il s'en préſenta deux, au-lieu d'un, ſavoir Q. Trébellius, centurion de la quatrieme légion, & Sextus Digitius, ſoldat de la flotte. La diſpute s'échauffa beaucoup moins encore entre les deux prétendants, qu'entre l'armée de terre & celle de mer, qui prenoient hautement le parti de celui qui étoit de leur corps. Lélius, amiral de la flotte, parloit fortement pour les troupes maritimes, & M. Sempronius Tuditanus appuyoit les légions de toute ſon autorité. Scipion voyant que cette conteſtation étoit près de dégénérer en une ſédition ouverte, nomma trois commiſſaires, à qui il ordonna d'examiner mûrement la cauſe, & de décider ſur la dépoſition de témoins dignes de foi, lequel des deux compétiteurs étoit monté le premier ſur la muraille. Ces commiſſaires furent C. Lélius, & M. Sempronius, tous deux intéreſſés dans la cauſe, auxquels Scipion aſſocia P. Corn. Caudinus, qui étoit neutre. Ils ſe mirent en

Couronne murale diſputée.

devoir de prendre connoiſſance de cette affaire. Mais cet expédient qui ſembloit devoir calmer les eſprits, ne fit que les échauffer davantage. Car Lélius & Sempronius, qui avoient retenu chacun leur parti dans le devoir, dans le temps même qu'ils ſoutenoient leur bon droit, ne ſe furent pas plutôt retirés, en changeant la qualité de chefs en celle de juges, que les ſoldats ne garderent plus aucune meſure. Alors C. Lélius ſortant du conſeil, s'approcha du tribunal de Scipion, & lui fit connoître qu'on étoit prêt de part & d'autre à ſe porter aux dernieres violences, & de faire d'une diſpute d'honneur une véritable guerre civile. Que quand même il n'y auroit point de ſang répandu, les conſéquences de ce démêlé ne laiſſeroient pas d'être pernicieuſes, puiſqu'on vouloit obtenir par la fraude & le parjure une récompenſe qui n'étoit dûe qu'à la valeur. Que les légions d'un côté & les ſoldats de l'autre, étoient rangés comme en bataille, prêts à jurer par tout ce qu'il y a de Dieux, & à faire un ferment plus conforme à leur paſſion qu'à la vérité, expoſant aux ſuites funeſtes de leur parjure, non-ſeulement leurs perſonnes, mais les étendards militaires, les aigles du peuple Romain, & la ma-

jesté de la religion. Que c'étoit un avis qu'il lui venoit donner, de concert avec P. Cornélius & M. Sempronius. Scipion ayant loué la sage attention de Lélius, convoqua l'assemblée ; & pour réunir tout d'un coup les esprits, déclara qu'il avoit reconnu que Q. Trebellius & Sex. Digitius étoient montés dans le même temps sur la muraille, & que pour récompenser leur valeur, il leur accordoit à tous deux la couronne murale. Ensuite, il donna des louanges & fit des présents aux autres à proportion du courage que chacun avoit fait paroître, & des services qu'il avoit rendus pendant le siege. Lélius, amiral de la flotte, fut celui sur le mérite duquel il s'étendit davantage. Après lui avoir donné les plus grands éloges, & avoué que par sa prudence & sa valeur, il avoit contribué autant que lui-même à un succès si glorieux, il lui fit présent d'une couronne d'or, & de trente bœufs.

Alors il fit appeller les ôtages des Espagnols, dont j'ai peine à déterminer le nombre, les uns le fixant à trois cent, d'autres en comptant jusqu'à sept cent vingt-cinq. Les auteurs ne sont pas plus d'accord sur les autres circonstances. La garnison Carthaginoise étoit, selon quel-

ques-uns, de dix mille ſoldats ; ſelon d'autres, de ſept mille. Il y en a qui aſſurent qu'elle ne paſſoit pas deux mille hommes. Vous en trouvez qui bornent les priſonniers à dix mille : quelques-uns les font monter juſqu'à vingt-cinq mille. Il en eſt de même de tout le reſte. Si je m'en rapporte à Silénus, auteur Grec, je dirai qu'on prit environ ſoixante ſcorpions, tant grands que petits : mais ſi je ſuis le ſentiment de Valérius Antias, j'en porterai le nombre juſqu'à ſix mille grands & treize mille petits. Tel eſt le diſcernement, telle eſt la ſincérité de la plupart des écrivains. Ils ne conviennent pas même au ſujet des généraux. La plupart donnent le commandement de la flotte à C. Lélius, quelques-uns nomment M. Junius Silanus au-lieu de lui. Valérius d'Antias a écrit que la garniſon Carthaginoiſe étoit commandée par Armès, & que ce fut lui qui ſe rendit aux Romains. Les autres aſſurent que c'étoit Magon. Ils ſont encore de différents ſentiments ſur le nombre des vaiſſeaux qui tomberent ſous la puiſſance du vainqueur, ſur la quantité d'or & d'argent qui ſe trouva dans la ville, & ſur les ſommes qu'on tira de la vente du butin. Dans la néceſſité où je ſuis de prendre quelque parti,

je crois que le milieu entre toutes ces extrémités, eſt ce qu'il y a de plus vraiſemblable. Pour revenir aux ôtages, Scipion les ayant fait appeller, commença par les conſoler. Il leur repréſenta, qu'ils » étoient ſous la puiſſance d'un peuple » qui aimoit mieux gagner les hommes » par des bienfaits, que de les aſſujettir par la crainte; & s'unir les peu- » ples étrangers ſous le nom honorable » d'amis & d'alliés, que de leur impo- » ſer le joug honteux de la ſervitude «. Puis leur ayant demandé leur pays, & ayant ſu combien il y en avoit de chaque nation, il envoya des courriers à leurs parents, & les fit avertir de venir retirer leurs enfants. Comme quelques villes lui avoient déja envoyé des députés, pour redemander ceux qui leur appartenoient, il les leur remit ſur le champ entre les mains, & ordonna au queſteur C. Flaminius d'avoir grand ſoin des autres, & de les traiter avec beaucoup de douceur & d'humanité. Pendant qu'il étoit occupé de ces ſoins, une dame fort âgée, femme de Mandonius, frere d'Indibilis, roi des Illergetes, ſortit de la foule des ôtages; & s'étant jettée à ſes pieds, elle le conjura, les larmes aux yeux, de recommander

Généroſité de Scipion envers les ôtages & les priſonniers, ſur tout envers les dames.

à ceux qui gardoient les dames, d'avoir un peu plus d'égard pour leur sexe & pour leur naissance. Scipion, qui n'entendit pas d'abord sa pensée, l'assura qu'il avoit donné ordre qu'on ne les laissât manquer de rien. Mais cette dame reprenant la parole : » Nous ne faisons pas « grand cas, lui dit-elle, des commo- « dités que vous nous offrez. En effet, « dans l'état où la fortune nous a rédui- « tes, de quoi ne devons-nous pas nous « contenter ? J'ai bien d'autres inquiétu- « des, lorsque je considere l'âge encore « tendre des princesses que vous voyez : » car pour moi, mon âge avancé me « met à couvert des insultes qu'on peut « faire à notre sexe ». Elle avoit avec elle les filles d'Indibilis, & plusieurs autres de même rang, toutes recommandables par leur jeunesse & leur beauté, qui la respectoient comme leur mere. Scipion comprenant alors quel étoit le sujet de sa crainte : « Mon honneur, dit-il, « & celui du peuple Romain, m'enga- « gent déja assez à empêcher que la « vertu, en qui que ce soit qu'elle se « trouve, ne reçoive aucun outrage dans « un camp où je commande. Mais je « m'y sens encore porté davantage par « votre modestie & votre pudeur, lorf- «

» que je considere que votre disgrace » n'a pas été capable de vous faire ou» blier ce que les autres doivent à votre » sexe, & ce que vous vous devez à » vous-mêmes. « Après cet entretien, il les confia à des officiers d'une vertu reconnue, & leur ordonna d'avoir pour elles tout le respect qu'ils pourroient rendre aux meres & aux femmes de leurs alliés & de leurs hôtes.

Scipion rend sans rançon une jeune princesse à son amant.

Ce fut en cette occasion que ses soldats lui amenerent une jeune personne d'une beauté si accomplie, qu'elle attiroit sur elle les regards de tout le monde. Il voulut savoir d'où elle étoit, & à qui elle appartenoit : & ayant appris, entr'autres choses, qu'elle étoit sur le point d'être mariée à Allucius, prince des Celtibériens, il ordonna sur le champ qu'on le fît venir, avec les parents de cette jeune prisonniere. Et comme on lui dit qu'Allucius l'aimoit éperduement, ce Seigneur Espagnol ne parut pas plutôt en sa présence, qu'avant même de parler au pere & à la mere, il le prit en particulier ; & pour calmer les inquiétudes qu'il pouvoit avoir au sujet de sa maîtresse, il lui parla en ces termes. » Nous » sommes jeunes, vous & moi ; ce qui » fait que je puis vous parler avec plus

de liberté ſur une matiere qui demande beaucoup de retenue & de modeſtie. Ceux des miens qui m'ont amené votre épouſe future, m'ont en même temps aſſuré que vous l'aimiez avec une extrême tendreſſe ; ſa beauté ne m'a laiſſé aucun lieu d'en douter. Là-deſſus, faiſant réflexion que ſi, comme vous, j'étois dans le deſſein de me marier, & que je ne fuſſe pas uniquement dévoué au ſervice de ma patrie, je ſerois ravi qu'on me ſervît dans une paſſion également forte & honnête ; j'ai cru que je devois favoriſer votre amour, puiſque la fortune m'en fournit l'occaſion. Celle que vous devez épouſer a reçu parmi nous tous les reſpects dont elle eſt digne ; elle a été dans mon camp auſſi en ſûreté qu'elle auroit été dans la maiſon de ſon pere & de ſa mere. Je l'ai reſervée pour vous en faire un préſent qui fût digne de vous & de moi. Pour un ſi grand ſervice, la ſeule reconnoiſſance que j'exige de vous, c'eſt que vous ſoyez ami du peuple Romain. Et ſi vous me croyez homme de bien, ſi vous jugez que je reſſemble à mon pere & à mon oncle, dont les peuples de cette province ont eſtimé la juſtice & la

» probité, sachez qu'il y en a dans Ro-
» me une infinité qui nous ressemblent ;
» & qu'il n'y a point de nation dans
» l'univers, dont vous deviez rechercher
» l'amitié avec plus d'empressement, &
» redouter davantage la haine «. Ce jeune Prince pénétré de reconnoissance, & pleurant de joie, baisoit les mains de Scipion, & prioit les Dieux de le récompenser en sa place pour un si grand bienfait, puisque lui-même il n'étoit pas en état de le faire autant qu'il l'auroit souhaité & que Scipion le méritoit. Il fit ensuite venir les pere & mere, & les autres parents de la jeune fille. Ils avoient apporté une grande somme d'argent pour la racheter. Mais quand ils virent qu'il la leur rendoit sans rançon, ils le conjurerent avec de grandes instances, de recevoir d'eux cette somme, au-moins comme un présent. Qu'ils ne lui auroient pas moins d'obligation pour cette complaisance, que pour la bonté qu'il avoit de leur rendre leur fille dans le même état où elle lui avoit été présentée. Scipion ne pouvant résister à leurs empressements, leur dit qu'il acceptoit ce don, & le fit mettre à ses pieds. Alors s'adressant à Allucius : « J'ajoute, dit-il,
» à la dot que vous devez recevoir de

votre beau-pere, cette ſomme, que « je vous prie d'accepter comme un pré- « ſent de noces ». Et en même temps il lui ordonna de faire enlever cet or & cet argent, & d'en diſpoſer comme de ſon bien. Ce jeune Prince charmé de la libéralité & de la politeſſe de Scipion, alla publier dans ſon pays les louanges d'un ſi généreux vainqueur. Il s'écrioit dans les tranſports de ſa reconnoiſſance, » qu'il étoit venu dans l'Eſpagne un « jeune héros ſemblable aux Dieux, qui « ſe ſoumettoit tout, moins encore par « la force de ſes armes, que par les « charmes de ſes vertus & la grandeur « de ſes bienfaits «. C'eſt pourquoi ayant fait des levées dans le pays qui lui étoit ſoumis, il revint quelques jours après trouver Scipion, avec un corps de quatorze cents cavaliers.

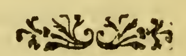
Scipion retint Lélius avec lui, juſqu'à ce que, par ſon conſeil, il eût diſpoſé du ſort des ôtages & des priſonniers, & partagé le butin. Lorſqu'il eut reglé toutes choſes de concert avec lui, il lui donna une galere à cinq rangs; & y ayant embarqué Magon, & environ quinze ſénateurs qui avoient été pris avec lui, il l'envoya à Rome, pour y porter la nouvelle de ſa victoire. Pour lui, il em-

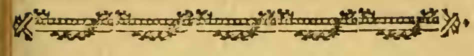
ploya le peu de jours qu'il avoit résolu de passer à Carthage la neuve, à faire faire l'exercice aux troupes de terre & de mer. Le premier jour, les légions défilerent devant lui, sous les armes, l'espace de quatre mille pas. Le second jour, il leur ordonna de nettoyer & polir leurs armes devant leurs tentes. Le troisieme, elles présenterent aux yeux l'image d'une véritable bataille, les soldats se battant avec des bâtons faits exprès, & lançant les uns contre les autres des javelots dont la pointe ne pouvoit nuire. Le quatrieme fut destiné au repos. Le cinquieme, on recommença l'exercice. Tant que les troupes resterent à Carthage, elles observerent cette alternative de travail & de repos. Les soldats de la flotte s'avançant en pleine mer pendant qu'elle étoit calme, éprouvoient la vîtesse de leurs vaisseaux par la représentation d'une bataille navale. Ces exercices continués hors de la ville, par mer & par terre, disposoient les corps & les esprits tout à la fois à des combats réels & véritables. Pendant ce même temps la ville elle-même retentissoit du bruit que faisoient des ouvriers de toute espece, en travaillant dans les atteliers publics aux préparatifs de la guerre. Le

général se trouvoit par-tout, étant témoin oculaire de ce qui se passoit sur la flotte, assistant aux combats simulés des légions, & passant chaque jour un temps considérable à examiner les ouvrages de toute espece, auxquels un nombre infini d'ouvriers travailloient, à l'envi les uns des autres, dans les magasins & dans les arcenaux. Ayant mis tous ces travaux en mouvement, & rétabli les breches des murailles, il laissa dans la ville une bonne garnison pour la défendre, & partit pour se rendre à Tarragone. Ayant rencontré en chemin les ambassadeurs de plusieurs nations, il en expédia quelques-uns sur le champ, & ordonna aux autres de venir à Tarragone, où il avoit ordonné à tous les alliés, tant anciens que nouveaux, de se rendre. Presque tous les peuples qui habitent en-deçà de l'Hébre, & plusieurs même de ceux qui sont au-delà, s'y trouverent par leurs députés. D'abord les généraux Carthaginois supprimerent à dessein la nouvelle de la prise de Carthage : dans la suite, ne pouvant plus la cacher ni la dissimuler, ils affectoient de diminuer autant qu'ils pouvoient le mérite de cette victoire. « Ils disoient, « que c'étoit la seule des villes d'Espa- «

» gne que les ennemis, arrivant dans
» un temps où on ne les attendoit pas,
» avoient ſurpriſe à la faveur de la nuit.
» Que le jeune Scipion, enivré de ſa
» bonne fortune, & tranſporté d'une joie
» exceſſive, donnoit à un ſi foible avantage
» les apparences d'une importante
» conquête, & d'une victoire complète.
» Mais qu'il ne verroit pas plutôt les
» trois généraux Carthaginois à ſes trouſſes
» avec leurs trois armées, que les calamités
» de ſa maiſon ſe préſenteroient
» à ſa mémoire, & rabattroient ſon orgueil
» & ſa fierté «. Voilà ce qu'ils publioient, en parlant aux peuples & aux ſoldats : mais dans le fond, ils ſentoient parfaitement combien la perte de Carthage leur étoit préjudiciable, & combien elle donnoit d'avantage à leurs ennemis pour l'avenir.

Fin du ſixieme Livre.





LIVRE VII.

SOMMAIRE.

Le proconsul Cn. Fulvius est défait avec son armée par Annibal, près d'Herdonnée. Le consul Marcellus défait Annibal à son tour, auprès de Numistron. Il le poursuit dans sa retraite, & l'oblige d'en venir aux mains une seconde & une troisieme fois. Marcellus est vaincu d'abord : mais il est vainqueur dans la derniere action. Fab. Maximus étant consul, reprend Tarente par intelligence. Dans l'Espagne, Scipion combat Asdrubal, fils d'Amilcar, & le défait auprès de Becula. Il renvoie un jeune enfant de race royale, demeuré prisonnier dans cette action, à Massinissa son oncle maternel, après lui avoir fait des présents considérables. Les deux consuls M. Marcellus & T. Quintius Crispinus, étant sortis assez témérairement de leur camp, pour aller à la découverte, tombent dans une embuscade d'Annibal, où le premier est tué, & l'autre blessé à mort. Le préteur P. Sulpipicius fait la guerre contre Philippe & les Achéens. Les censeurs font la clôture du dénombrement des citoyens, qui se monte à cent trente-sept mille cent huit chefs de famille ; par où on juge combien tant de combats avoient enlevé de sujets à la république. Asdrubal, après avoir passé les Alpes avec une nouvelle armée, qu'il amenoit au

secours de son frere, est défait & tué avec cinquante-six mille hommes par les consuls M. Livius & C. Claudius Néron. L'affaire se passe dans la province & sous la conduite de Livius ; mais Néron, qui avoit traversé toute l'Italie pour le venir joindre, n'eut pas moins de part que lui à la gloire de cette journée.

TELLE étoit la situation des affaires d'Espagne. Mais en Italie, Marcellus étant rentré dans Salapie par composition, prit de force Maronée & Melès sur les Samnites. Il y défit environ trois mille hommes qu'Annibal avoit laissés en garnison, & abandonna à ses soldats tout le butin, qui fut assez considérable. Il y trouva aussi deux cent quarante mille boisseaux de bled, & cent dix mille boisseaux d'orge : mais ces avantages ne lui causerent pas tant de joie, qu'il ressentit de douleur pour la perte que fit quelques jours après la république, auprès de la ville d'Herdonnée. Le proconsul Cn. Fulvius étoit campé de ce côté-là, dans l'espérance de reprendre cette ville, qui, après la bataille de Cannes, avoit quitté le parti des Romains, mais qui n'étoit ni située avantageusement, ni défendue par une garnison suffisante. La négligence naturelle de ce général étoit augmentée par la

confiance qu'il avoit, que les habitants n'étoient pas éloignés d'abandonner les Carthaginois, depuis qu'ils avoient ſu qu'Annibal, après la perte de Salapie, s'étoit retiré de cette contrée dans l'Abruzze. Annibal informé de cette diſpoſition des Romains par des courriers ſecrets, conçut en même temps l'eſpérance de conſerver une ville alliée, & de ſurprendre un ennemi qui ſe tenoit ſi peu ſur ſes gardes. Pour cet effet il marcha vers Herdonnée en corps de bataille, avec des troupes libres de tout embarras, & avec tant de promptitude, que les ennemis le virent arriver avant qu'ils euſſent appris qu'il étoit parti : & pour leur cauſer plus de terreur, il étoit tout prêt à combattre dès qu'il parut en leur préſence. Le Romain, qui n'avoit pas moins d'audace, mais qui étoit bien inférieur en prudence & en force, accepta la bataille ſans balancer. La cinquieme légion & l'aîle gauche commencerent le combat avec beaucoup de chaleur. Mais Annibal ordonna à ſes cavaliers, que quand le combat de l'infanterie auroit attiré les yeux & les eſprits de tout le monde, ils ſe partageaſſent en deux bandes, & qu'en faiſant un grand circuit, l'une allât fondre ſur le camp des ennemis, tandis

que l'autre iroit attaquer par derriere ceux qui étoient aux mains avec les siens : & les faisant souvenir de la victoire qu'ils avoient remportée deux ans auparavant dans le même lieu sur un autre Fulvius, il les assuroit qu'ils ne seroient pas moins heureux dans cette occasion. Son espérance ne fut pas trompée. Il avoit déja tué un grand nombre de Romains dans le combat d'infanterie, sans que ceux qui restoient eussent encore quitté leurs rangs & leurs étendards. Mais lorsqu'ils virent que les cavaliers ennemis venoient fondre sur eux par derriere, & qu'ils entendirent les cris de leurs compagnons, qu'on étoit venu attaquer dans leur camp, la sixieme légion, qui combattoit à la seconde ligne, fut la premiere mise en désordre par les Numides; & aussi-tôt après, la cinquieme avec ceux qui étoient aux premiers rangs, fut aussi obligée de lâcher pied. Les uns prirent la fuite ouvertement : les autres, enfermés entre deux ennemis, furent taillés en pieces. Cn. Fulvius lui-même demeura sur la place, avec onze tribuns militaires. Il seroit difficile de dire au juste le nombre des Romains & des alliés qui périrent dans cette action. Les uns le font monter jusqu'à treize mille, pendant que

Cn. Fulvius défait & tué avec son armée.

d'autres le bornent à ſept mille. Le vainqueur demeura maître du camp & de tout le butin. A l'égard de la ville d'Herdonnée, Annibal ayant ſu qu'elle avoit deſſein de ſe révolter contre lui, dès qu'il auroit quitté ce pays, il y mit le feu, après en avoir tranſporté le peuple à Métapont & à Thurium. Car pour les premiers de la ville, comme il avoit découvert qu'ils avoient eu des entretiens ſecrets avec Fulvius, il les fit tous mourir. Ceux des Romains qui purent échapper à une ſi grande défaite, ſe retirerent la plupart ſans armes auprès de Marcellus dans le Samnium, en prenant différentes routes, pour être moins reconnus des ennemis.

Annibal brûle Herdonnée.

Marcellus, ſans être trop effrayé de cette perte, écrivit au ſénat, pour lui apprendre le malheur du chef & de l'armée qui avoient péri auprès d'Herdonnée. « Mais il ajouta, qu'il marchoit « contre Annibal ; & que celui qui, « après la bataille de Cannes, avoit bien « ſu rabattre l'orgueil que lui donnoit « une victoire ſi compléte, ſauroit bien « encore lui arracher la joie que lui inſ- « piroit ce dernier avantage «. Mais à Rome, les citoyens étoient affligés des défaites paſſées, & n'avoient pas de meil-

leures espérances pour l'avenir. Le consul étant passé du Samnium dans la Lucanie, se campa dans une plaine, auprès de Numistron, sous les yeux d'Annibal, qui étoit campé sur une colline. Pour marquer encore mieux sa confiance, il rangea le premier ses troupes en bataille. Dès qu'Annibal vit qu'il sortoit de ses retranchements pour venir à sa rencontre, il accepta le combat sans hésiter. Le Carthaginois avoit placé son aîle droite sur le penchant de la colline. Marcellus appuya son aîle gauche contre les murailles de la ville. Ils continuerent l'action depuis neuf heures jusqu'à la nuit. Mais ceux qui étoient à l'avant-garde de part & d'autre, étant las de combattre, la premiere légion, & l'aîle droite du côté des Romains, & du côté d'Annibal la cavalerie Espagnole, & les frondeurs Baleares avec les éléphants, s'avancerent pour prendre leur place. La victoire balança long-temps sans se déclarer pour aucun parti. La troisieme légion releva la premiere, & l'aîle gauche succéda à la droite. De la même façon, Annibal envoya ceux des siens qui étoient frais, pour combattre en la place de ceux qui étoient las & harassés. Le combat, qui s'étoit rallenti, recommença

Combat de Marcellus contre Annibal.

ça alors avec plus de furie qu'auparavant, entre des troupes qui avoient encore toute la force de leurs corps, & toute la vigueur de leur courage. Mais enfin la nuit survint, qui les obligea de se séparer sans avoir rien décidé. Le lendemain, les Romains se mirent en bataille, & demeurerent sous les armes depuis le lever du soleil jusque bien avant dans la journée. Mais voyant que les ennemis se tenoient en repos dans leurs retranchements, ils ramasserent tout à loisir les dépouilles, & ayant mis leurs corps morts en un monceau, ils y mirent le feu & les brûlerent. La nuit suivante, Annibal décampa sans faire bruit, & se retira dans l'Apouille. Le jour découvrit sa fuite à Marcellus. Alors ce général ayant laissé ses blessés à Numistron, avec une légere escorte, sous la conduite de L. Furius Purpuréon, tribun des soldats, il commença à le suivre à la piste. Il le joignit auprès de Vénouse. Là, ils passerent plusieurs jours à se harceller, les plus hardis de la cavalerie & de l'infanterie s'avançant tumultuairement hors de leurs retranchements, & s'entre-choquant dans des actions où les Romains avoient presque toujours l'avantage, mais qui pouvoient plutôt passer pour de légeres

Annibal fuit, & est suivi par Marcellus.

escarmouches, que pour de véritables combats. Delà, les armées parcoururent l'Apouille sans aucune action mémorable, Annibal décampant ordinairement pendant la nuit, & épiant l'occasion de tendre des pieges à son ennemi ; mais Marcellus ne s'attachant à le suivre que de jour, & après avoir envoyé sur ses pas des gens sûrs, pour être informé de toutes ses démarches.

Pendant ce temps-là, Flaccus passoit le temps à Capoue à vendre les biens des principaux citoyens de la ville, & à affermer les terres qui avoient été confisquées au profit de la république. Il exigea que le prix en fût payé en bled, & non en argent. Et comme si la mauvaise destinée de cette ville eût permis qu'il trouvât toujours quelque sujet de la maltraiter, il découvrit une nouvelle conspiration, que ses habitants tramoient en secret contre lui. Pour avoir lieu de louer les maisons de Capoue avec les terres, & craignant d'ailleurs que le séjour trop agréable de cette ville ne corrompît ses soldats, comme il avoit fait ceux d'Annibal, il en avoit fait sortir ses troupes & les avoit obligées de se bâtir des casernes hors des portes & des murailles. Ces casernes étoient la plupart cons-

truites de claies, de planches, ou de roseaux, & couvertes de chaume, toutes matieres combustibles, qu'il sembloit qu'on avoit choisies exprès, pour inviter ceux qui y voudroient mettre le feu. En effet, cent soixante & dix Campaniens, à la sollicitation de deux freres de la famille des Blosiens, l'une des plus considérables de la ville, avoient conjuré de brûler le tout dans l'espace d'une seule nuit. Le complot ayant été découvert par les esclaves des Blosiens mêmes, le proconsul fit aussi-tôt fermer les portes de la ville; & ayant mis ses soldats sous les armes, il arrêta tous les complices : & après qu'on leur eut donné la question avec beaucoup de rigueur, ils furent condamnés à la mort, & exécutés sur le champ. On donna la liberté aux dénonciateurs, & à chacun d'eux, * dix mille sesterces. Comme ceux de Nucerie & d'Acerra se plaignoient qu'ils étoient sans habitation, la derniere de ces villes ayant été brûlée en partie, & l'autre entiérement détruite, Flaccus les envoya à Rome au sénat, qui permit à ceux d'Acerra de rebâtir les maisons de leur ville, que le feu avoit consumées. Pour les Nuceriens, on les transporta,

Conjuration des Campaniens contre Flaccus.

* Æris dena millia. Environ 500 liv.

comme ils l'avoient demandé, dans la ville d'Atilla, dont les habitants eurent ordre d'aller s'établir à Calatie. Au milieu d'une infinité d'événements considérables, heureux ou malheureux, qui attiroient l'attention des Romains, on n'oublioit pas la citadelle de Tarente. On envoya M. Ogulnius & P. Aquilius en Etrurie, pour acheter des bleds & les faire voiturer à Tarente. Ces provisions étoient escortées par mille soldats, tant Romains qu'alliés, tirés de l'armée qu'on avoit levée dans la ville, & qui devoient renforcer la garnison de la citadelle.

On étoit sur la fin de la campagne, & le temps des assemblées consulaires approchoit. Mais Marcellus ayant écrit au sénat, qu'il étoit actuellement occupé à poursuivre Annibal, qui fuyoit devant lui, n'osant pas combattre les Romains ; & qu'il étoit de la derniere importance de ne le pas perdre de vue, les sénateurs se trouverent dans un grand embarras. Car d'un côté ils ne jugeoient pas qu'il fût à propos d'arrêter les progrès du consul, en le faisant revenir à Rome, dans le temps qu'il étoit le plus nécessaire à l'armée ; & de l'autre, ils craignoient que la république ne se trouvât sans consuls cette année. Ils crurent

que le meilleur parti étoit de rappeller le consul Valerius, quoiqu'il fût en Sicile, & qu'il lui fallût repasser la mer. Ainsi le préteur L. Manlius lui écrivit par ordre du sénat, & lui envoya les lettres de Marcellus, afin qu'il connût par la lecture qu'il en feroit, les raisons que les sénateurs avoient de le faire revenir plutôt que son collegue. Ce fut à-peu-près dans ce temps qu'il vint à Rome des ambassadeurs de la part du roi Syphax, pour y apporter la nouvelle des avantages que ce Prince avoit remportés dans la guerre qu'il avoit contre les Carthaginois. Ils assuroient que Carthage n'avoit pas de plus grand ennemi que Syphax, ni les Romains un meilleur ami. Qu'il avoit déja envoyé des ambassadeurs en Espagne aux deux Scipions, Cn. & Pub. leurs généraux. Que pour eux, ils venoient par son ordre jusque dans la capitale de leur empire, pour puiser l'amitié des Romains dans sa source même. Le sénat ne se contenta pas de faire à Syphax une réponse très-obligeante : mais il nomma lui-même pour ambassadeurs auprès de lui, L. Genucius, P. Petelius, & P. Popilius, qui furent chargés en accompagnant les siens à leur retour, de lui porter pour présent une

Ambassadeurs de Syphax à Rome.

Ambassade vers Syphax.

robe à la Romaine, une tunique de pourpre, une chaire curule, & une coupe d'or pesant cinq livres. Ils avoient ordre, par la même occasion, de rendre visite aux autres petits rois d'Afrique, & de leur offrir de la part du sénat, des robes prétextes & des coupes d'or du poids de trois livres. On fit aussi partir M. Attilius & Manius Acilius, pour se rendre à Alexandrie, auprès de Ptolemée & de Cléopatre, qui regnoient alors. Ils devoient leur demander le renouvellement de l'alliance & de l'amitié qui avoit été contractée entre la république & les rois d'Egypte, & leur donner pour présents, au Roi, une robe & une tunique de pourpre, avec une chaire d'ivoire; & à la Reine, un manteau de diverses couleurs, avec un voile de pourpre. Pendant la campagne où se passerent les choses que je viens de raconter, on annonça à Rome plusieurs prodiges des villes & des campagnes voisines. On contoit qu'à Tusculum, il étoit né une brebis avec une mammelle remplie de lait: que le sommet du temple de Jupiter avoit été frappé de la foudre, & presque entiérement abattu. Que pendant les mêmes jours, auprès de la porte d'Anagnia, la terre, frappée du tonner-

Une autre au roi d'Egypte.

Prodiges.

re, avoit brûlé pendant un jour & une nuit, ſans aucune matiere propre à nourrir le feu. Et qu'au bourg d'Anagni, des oiſeaux avoient abandonné leur nid, après l'avoir bâti ſur des arbres dans le bocage de Diane. Qu'à Terracine, on avoit vu au bord de la mer, aſſez près du port, des ſerpents d'une grandeur monſtrueuſe, s'égayer & ſauter comme des poiſſons. Qu'à Tarquinie, il étoit né un porc qui avoit le viſage & la tête d'un homme. Que dans le territoire de Capene, dans le bois de Féronie, quatre ſtatues avoient jetté beaucoup de ſang pendant l'eſpace d'un jour & d'une nuit. Les pontifes ordonnerent par un décret, que pour expier ces prodiges, on immoleroit aux Dieux de grandes victimes ; & on marqua un jour pour faire à Rome des proceſſions publiques dans tous les temples, & un autre pour faire la même cérémonie, au pays de Capene, dans le bocage de la déeſſe Féronie.

Le conſul Valérius revient à Rome, & rend compte des affaires de Sicile.

Marcus Valérius, ſuivant les lettres du conſul, partit de Sicile avec dix galeres, pour ſe rendre à Rome, après avoir remis le commandement de la province & de l'armée au préteur Cincius, & envoyé M. Valérius Meſſala, général de

la flotte, avec ce qui lui reſtoit de vaiſſeaux, en Afrique, tant pour ravager le pays ennemi, que pour examiner les mouvements & les deſſeins des Carthaginois. Pour lui, étant arrivé à Rome, il aſſembla auſſi-tôt le ſénat, & lui rendit compte de ce qu'il avoit fait en Sicile : » Qu'après une guerre de près de ſoi» xante ans, pendant laquelle on avoit » ſouvent eſſuyé des pertes très-conſidé» rables, il avoit enfin remis cette pro» vince ſous la puiſſance du peuple Ro» main : qu'il n'y reſtoit pas un ſeul » Carthaginois ; & que tous les Sici» liens que la crainte avoit chaſſés de » leur patrie, étoient revenus dans leurs » villes & dans leurs campagnes, où ils » s'occupoient à labourer la terre & à » l'enſemencer. Que cette iſle, ſi long» temps déſerte, ſe voyoit heureuſement » repeuplée, & en état, par la fertilité » qu'on lui rendoit, non-ſeulement de » nourrir ſes habitants, mais encore de » fournir au peuple Romain, tant en » paix qu'en guerre, une reſſource fidelle » & ſûre contre la diſette & la cherté » des vivres ». Enſuite on fit entrer dans le ſénat Mutines, & ceux qui, comme lui, avoient rendu ſervice au peuple Romain. On leur accorda à tous des hon-

neurs & des récompenses proportionnées à leurs mérites, selon la parole que leur en avoit donnée le consul. On donna même à Mutines la qualité de citoyen Romain, en vertu d'une loi qui fut proposée par un tribun du peuple, autorisé par un arrêt du sénat. Pendant que ces choses se passoient à Rome, M. Valerius Messala étant arrivé en Afrique avant le jour, avec cinquante vaisseaux, fit une descente sur les terres d'Utique, dont les habitants ne s'attendoient point à une pareille hostilité : & après avoir ravagé tout le pays, il rentra dans ses vaisseaux avec un grand nombre de prisonniers & un riche butin, & retourna aussi-tôt en Sicile, où il aborda au port de Lilybée, n'ayant employé que treize jours à cette expédition. Alors il interrogea ses prisonniers sur la situation des affaires de l'Afrique, afin d'en rendre compte au consul. « Il sut par leur rapport, qu'il y avoit à Carthage cinq mille Numides commandés par Massinissa, fils de Gala, jeune Prince d'une valeur extraordinaire : & qu'on levoit dans toute l'Afrique d'autres soldats mercenaires, pour les envoyer à Asdrubal en Espagne ; & que ce dernier avoit ordre de passer au plutôt en Ita-

La flotte Romaine ravage l'Afrique.

» lie, avec le plus de troupes qu'il pour-
» roit pour se joindre à son frere Annibal.
» Que les Carthaginois fondoient toutes
» leurs esperances sur cette jonction.
» Qu'outre cela ils équipoient une grande
» flotte pour rentrer en Sicile ; & qu'on
» croyoit qu'elle y passeroit incessam-
» ment ». Quand le consul eut lu les lettres de Messala, qui l'instruisoient de toutes ces particularités, les sénateurs furent si effrayés de ces préparatifs des ennemis, qu'ils crurent que le consul ne devoit pas attendre le temps des assemblées, mais nommer un dictateur pour y présider, & retourner sur le champ dans sa province. Une difficulté les arrêtoit. C'est que le consul disoit, que quand il seroit de retour en Sicile, il créeroit dictateur M. Valerius Messala, qui y commandoit actuellement la flotte ; & que les sénateurs prétendoient que le dictateur ne pouvoit être nommé que sur les terres appellées Romaines ; & que ces terres étoient renfermées dans les bornes de l'Italie. M. Lucretius, tribun du peuple, ayant consulté le sénat là-dessus, les sénateurs décernerent, que le consul, avant de sortir de Rome, demanderoit au peuple qui il souhaitoit qu'on fît dictateur, &

qu'il nommeroit celui que le peuple lui auroit désigné. Que si le consul ne vouloit pas prendre ce parti, le préteur de la ville feroit au peuple cette proposition : & que si le préteur le refusoit aussi, alors ce seroient les tribuns qui la feroient. Le consul soutenant qu'il ne feroit point dépendre de la volonté du peuple une élection qui lui appartenoit de droit, & ayant défendu au préteur de se mêler de cette affaire, les tribuns la proposerent au peuple, qui ordonna qu'on créât dictateur Q. Fulvius Flaccus, qui étoit pour lors à Capoue. Mais le consul prévint le jour de cette assemblée du peuple, en partant secrétement la nuit qui le précéda, pour retourner en Sicile. Les sénateurs déconcertés par cette retraite, écrivirent au consul Marcellus, pour le prier de secourir la république, abandonnée par son collegue, & de nommer dictateur celui que le peuple avoit indiqué. Ainsi Marcellus créa dictateur Q. Fulvius, qui, en vertu du même décret du peuple, créa maître de la cavalerie, P. Licinius Crassus, grand pontife.

Q. Fulvius dictateur.

Le dictateur étant venu à Rome, envoya dans l'Etrurie Cn. Sempronius Blesus, qui avoit été son Lieutenant à Capoue, pour y commander l'armée du

préteur C. Calpurnius ; & il écrivit à ce dernier de se rendre à Capoue, pour tenir dans cette ville, & dans l'armée qui étoit campée à ses portes, la place que la dictature l'avoit obligé de quitter. Pour lui, il indiqua les assemblées consulaires pour le premier jour où elles purent se tenir. Mais la dispute qui s'éleva entre le dictateur & les tribuns, empêcha qu'elles ne se terminassent si promptement. Car les jeunes gens de la tribu Galeria, à qui, par hazard, il appartenoit de donner les premiers leurs suffrages, ayant nommé consuls Q. Fulvius & Q. Fabius, & les autres tribus ayant confirmé ce choix, les deux tribuns, C. & L. Arrennius, s'y opposerent, » soutenant qu'il étoit dangereux » pour la liberté de continuer à un ci- » toyen * l'autorité dont il étoit actuel- » lement revêtu ; & encore plus dan- » gereux d'élever au consulat, celui-là » même qui présidoit aux assemblées. » Qu'ainsi ils s'opposoient à la conclu- » sion de l'assemblée, si le dictateur con- » sentoit à son élection ; mais qu'ils » étoient prêts à confirmer la nomina- » tion qu'on feroit de tout autre que de

* Flaccus étoit alors dictateur, & cette dignité est au-moins la même que celle d'un consul.

lui ». Le dictateur de ſon côté appuyoit le choix qu'on avoit fait, de l'autorité du ſénat, d'un décret du peuple, & de plus d'un exemple. « Il rapportoit que Cn. Servilius étant reſté ſeul conſul, après que C. Flaminius eût été tué à Traſimene, le peuple conſulté, par l'autorité du ſénat, avoit ordonné que pendant tout le temps que la guerre dureroit en Italie, il ſeroit libre au peuple de choiſir, parmi ceux qui avoient déja été conſuls, ceux qu'il voudroit, & autant de fois qu'il le voudroit, pour les élever tout de nouveau à cette dignité : ce qu'il fortifioit de deux exemples, dont l'un, qui étoit fort ancien, étoit celui de Poſtumius Gemellus, qui avoit été nommé conſul avec C. Junius Bubulcus, dans l'aſſemblée où il préſidoit en qualité d'interroi. L'autre étoit tout récent. C'étoit celui de Q. Fabius, qui aſſurément n'auroit jamais ſouffert qu'on lui continuât le conſulat, s'il n'avoit été convaincu que le bien de la république le demandoit ». Cette diſpute ayant duré aſſez long-temps, enfin le dictateur & les tribuns convinrent de s'en rapporter au ſénat. Les ſénateurs jugerent, que les conjonctures préſentes de-

mandoient qu'on mît à la tête des armées les généraux les plus habiles & les plus expérimentés dans le métier de la guerre. Que pour cette raiſon, ils étoient d'avis qu'on ne devoit point apporter d'obſtacles aux aſſemblées. Les tribuns s'étant rendus à ces raiſons, l'aſſemblée recommença, & Q. Fabius Maximus fut créé conſul pour la cinquieme fois, & Q. Fulvius Flaccus pour la quatrieme. Enſuite on créa pour préteurs L. Véturius Philon, Q. Criſpinus, C. Hoſtilius Tubulus, & C. Aurunculéius. Tous les magiſtrats de l'année ſuivante ayant été nommés, Q. Fulvius quitta la dictature. Sur la fin de cette campagne, une flotte Carthaginoiſe, compoſée de quarante vaiſſeaux, ſous la conduite d'Amilcar, paſſa en Sardaigne, & fit une deſcente ſur les terres des Olbiens. Mais le préteur P. Manlius Vulſon étant venu à la rencontre des ennemis, ils ſe rembarquerent ; & ayant tourné autour de l'iſle, ils allerent ravager le territoire de Caralis, dans la partie oppoſée, & s'en retournerent en Afrique, avec un butin conſidérable de toute eſpece. Cette année, on remplaça à Rome quelques prêtres qui étoient morts. On ſubſtitua C. Servilius au pontife T. Otacilius Craſſus,

& T. Sempronius Longus, fils de Caius, fut fait augure au lieu du même T. Otacilius, qui étoit aussi revêtu de cette dignité. M. Marcius, roi des sacrifices, & Marcus Emilius Papus, moururent aussi ; mais on ne leur donna point de successeurs. Cette même année avoit pour censeurs L. Véturius Philon & P. Licinius Crassus, grand pontife. Ce dernier n'avoit été auparavant ni consul ni préteur, & étoit passé immédiatement de l'édilité à la censure. Mais ces deux magistrats ne choisirent point de sénateurs, selon la coutume, en la place des morts, & ne firent aucune fonction publique. La mort de L. Véturius fut cause de cette inaction, & engagea même Licinius, son collegue, à abdiquer la censure. Les édiles curules L. Véturius & P. Licinius Varus, firent représenter les jeux Romains pendant un jour. Les édiles plébéiens Q. Catius & L. Porcius Licinius, employerent l'argent qui provenoit des amendes, pour faire faire des statues d'airain, qu'ils placerent dans le temple de Cérès, & donnerent des jeux avec toute la magnificence qu'on pouvoit étaler dans ce temps-là.

Sur la fin de l'année, C. Lélius arriva à Rome, où Scipion l'avoit dépê- *C. Lélius arrive à Rome.*

ché, trente-quatre jours après être parti de Tarragone. Il entra dans cette ville avec une grande multitude de prisonniers, qui attira le peuple de toutes parts sur son passage. Dès le lendemain, ayant été introduit dans le sénat, il raconta ce qu'avoit fait Scipion en Espagne. « Qu'il avoit pris en un jour Carthage, » la capitale de toute la province : qu'il » avoit repris plusieurs des villes qui s'é- » toient soulevées, & en avoit attiré » de nouvelles dans le parti de la ré- » publique ». Le rapport des prisonniers se trouva conforme aux lettres qu'avoit écrites M. Valérius Messala. Ce qui alarma davantage les sénateurs, fut le passage d'Asdrubal dans l'Italie, dans un temps où elle avoit bien de la peine à résister aux seules forces d'Annibal. Lélius fut ensuite présenté au peuple, à qui il rendit le même compte qu'au sénat. Le sénat ordonna des prieres pour un jour, en considération des heureux succès que P. Scipion avoit eus; & ordonna à C. Lélius de partir incessamment, avec les mêmes vaisseaux qui l'avoient amené, pour aller rejoindre Scipion en Espagne. J'ai placé la prise de Carthage dans cette année, suivant l'autorité du plus grand nombre d'écrivains

n'ignorant pas qu'il y en a quelques-uns qui la rejettent à l'année ſuivante. Mais il ne me paroît pas vraiſemblable qu'un général, comme Scipion, ait paſſé une année entiere en Eſpagne ſans rien faire. Q. Fabius Maximus & Q. F. Flaccus ayant pris poſſeſſion du conſulat aux ides de Mars, le premier pour la cinquieme fois, & le ſecond pour la quatrieme, on leur donna à l'un & à l'autre l'Italie pour département, de façon cependant que Fabius agiroit du côté de Tarente, & Flaccus dans la Lucanie & dans l'Abruzze. On continua le commandement à M. Claudius pour une année. Les préteurs ayant tiré au ſort, Caius Hoſtilius Tubulus fut chargé de rendre à Rome la juſtice aux citoyens, tandis que L. Véturius Philon, préteur de Gaule, la rendroit aux étrangers. T. Q. Criſpinus eut en partage Capoue, & C. Aurunculéius la Sardaigne. Telle fut la diſtribution des armées. Fulvius devoit commander les deux légions que M. Valérius Lévinus avoit en Sicile : Q. Fabius celles que C. Calpurnius avoit commandées dans l'Etrurie, où l'armée de la ville iroit prendre leur place. Que C. Calpurnius reſteroit dans le même département, & que T. Quintius auroit ſous lui Capoue

Q. Fab. Maximus & Q. Ful. Flaccus, conſuls. An de Rome 543.

& l'armée de Q. Fulvius Flaccus. Que C. Hoſtilius recevroit de C. Létorius, propréteur, la province & l'armée qui étoit actuellement à Rimini. On décerna à M. Marcellus les mêmes légions avec leſquelles il avoit ſi bien réuſſi pendant ſon conſulat. On donna les troupes de Cannes à M. Valérius & à L. Cincius, à qui on avoit auſſi continué le commandement dans la Sicile ; & ils eurent ordre de les recruter avec les ſoldats qui étoient reſtés des légions de Cn. Fulvius. Les conſuls les ayant ramaſſés, les firent paſſer en Sicile, pour y ſervir avec la même ignominie qu'on avoit impoſée aux ſoldats de Cannes, & à ceux qui avoient été défaits ſous la conduite du préteur C. Fulvius, qu'on y avoit auſſi relégués pour punir une fuite & une lâcheté ſemblable. On laiſſa à C. Aurunculéius les mêmes légions qui avoient ſervi en Sardaigne ſous P. Manlius Vulſon. On laiſſa la même légion & la même flotte à Pub. Sulpicius, à qui on continua pour un an la province de Macédoine. M. Valérius Levinus eut ordre d'envoyer à Tarente trente galeres à cinq rangs au conſul Q. Fabius, & d'aller ravager lui-même l'Afrique avec le reſte de la flotte, ſi mieux il n'ai-

moit envoyer à cette expédition L. Cincius, ou M. Valérius Meſſala. On ne fit aucun changement dans les généraux, ni dans les armées d'Eſpagne, ſinon qu'on continua le commandement à Scipion & à Silanus, non pour un an, mais pour autant de temps que le ſénat le jugeroit à propos. Ce fut ainſi qu'on diſpoſa des provinces & des armées pour l'année ſuivante.

Les affaires importantes qui occupoient le ſénat, n'empêcherent pas qu'il ne s'élevât entre les patriciens & le peuple une vieille querelle, dans les aſſemblées qui ſe tenoient pour créer un grand curion en la place de M. Emilius. Car C. Mamilius Vitulus, plébéien, s'étant préſenté pour demander cette place, les patriciens ſoutinrent qu'il devoit être rejetté, n'y ayant eu juſqu'à ce temps que des ſujets de leur corps qui euſſent poſſedé ce ſacerdoce. Les tribuns à qui on en appella, renvoyerent la déciſion de cette affaire au ſénat, qui, lui-même, la remit au peuple. Par ce moyen, C. Mamilius Vitulus, le premier d'entre les plébéiens, fut élevé à la dignité de chef des curions. Dans le même temps P. Licinius, grand pontife, obligea C. Valerius Flaccus, malgré lui, de ſe faire

C. Mamilius Vitulus.

le premier des Plébéiens, est créé grand curion.

sacrer prêtre de Jupiter. Et C. Létorius fut créé décemvir, pour faire les sacrifices en la place de Q. Mucius Scevola, qui étoit mort. J'aurois volontiers passé sous silence les raisons qui obligerent C. Flaccus de se faire consacrer prêtre de Jupiter, si, après avoir eu d'abord une mauvaise réputation, il n'avoit depuis acquis l'estime de tout le monde par une meilleure conduite. Le grand pontife P. Licinius l'avoit nommé prêtre de Jupiter, à cause de l'indolence & du luxe auquel il le trouvoit porté dans sa jeunesse. Ces deux défauts l'avoient rendu odieux à L. Flaccus son frere, & à tous ses autres parents. Mais il n'eut pas plutôt pris goût aux cérémonies de la religion, que s'appliquant uniquement au culte des Dieux & aux sacrifices, il renonça si bien à ses anciennes habitudes, que parmi les jeunes Romains, il n'y en avoit aucun qui fût plus généralement estimé par les premiers des patriciens, & plus considéré dans sa famille, & parmi les autres citoyens. Une approbation si universelle lui inspira assez de confiance en son propre mérite, pour croire qu'on lui permettroit d'entrer dans le sénat, quoique ses prédécesseurs dans le même sacerdoce en eussent été exclus depuis un grand

nombre d'années, à cause de leurs vices & de leurs déréglements. Pour faire revivre cette coutume, il y vint en effet. Et le préteur L. Licinius lui ayant ordonné de sortir, il en appella aux tribuns. Il soutenoit que c'étoit un privilege autrefois attaché au sacerdoce dont il étoit revêtu, privilege qui avoit été accordé aux prêtres de Jupiter, avec la robe prétexte, la chaire curule, & la * thiare. Le préteur, au-contraire, prétendoit qu'un pareil droit devoit être fondé non sur des exemples surannés, qu'on tiroit des ténebres d'une antiquité imperceptible, mais sur des faits certains & sur un usage récent; & il assuroit qu'aucun prêtre de Jupiter n'avoit eu cette liberté du temps de leurs peres ou de leurs ayeux. Les tribuns repliquerent, que l'indignité des derniers prêtres avoit dû faire tort à leurs personnes, & non à leur sacerdoce : & comme le préteur ne persista pas dans son opposition, Flaccus fut admis dans l'assemblée, avec un consentement général des sénateurs & du peuple : & tout le monde jugea qu'il avoit mérité cette faveur, plutôt par la pureté de ses mœurs, que par le droit de sa charge.

* J'ai ainsi traduit le mot de *Flaminium*, par un terme plus noble que celui de bonnet.

Les consuls, avant de partir pour leurs provinces, leverent deux légions dans la ville, pour recruter les autres armées. Le consul Fulvius chargea son frere C. Fulvius Flaccus, de conduire en Etrurie la vieille armée de la ville, & de ramener à Rome les légions qui étoient dans l'Etrurie. Le consul Fabius, de son côté, commanda à son fils Q. Fabius Maximus, de mener en Sicile, au proconsul Valérius, environ trois mille trois cent trente-six soldats qu'il avoit ramassés des débris de l'armée de Fulvius, & de recevoir de lui deux légions & trente galeres à cinq rangs. Ces troupes tirées de la province ne diminuerent ni les forces ni la beauté de celles qui restoient pour la garder. Car outre que les deux anciennes légions avoient été renforcées de bons soldats, Valérius avoit encore avec lui un grand nombre de transfuges Numides, tant piétons que cavaliers; & avoit enrôlé tous les Siciliens qui avoient servi dans l'armée d'Epicyde, ou dans celle des Carthaginois, gens de service, & très-expérimentés dans la guerre. Ayant incorporé ces secours étrangers dans les légions Romaines, il en forma deux corps d'armée, dont il en donna une à L. Cincius, pour garder la

partie de la Sicile qui avoit composé le royaume d'Hiéron : il se mit lui-même à la tête de l'autre, pour défendre le reste de la province, divisée autrefois entre les Romains & les Carthaginois. Il partagea de même les soixante & dix galeres dont sa flotte étoit composée, & les distribua de façon autour de l'isle, que toutes ses côtes fussent couvertes. Pour lui, il se mit à parcourir la province avec la cavalerie de Mutines, examinant avec soin les campagnes, distinguant celles qui étoient cultivées d'avec celles qui restoient en friche, & louant ou blâmant les possesseurs à proportion de leur application ou de leur négligence. Par ces soins, il ramassa assez de bleds pour en fournir la ville de Rome, & en faire voiturer à Catane, d'où on le transporta à Tarente, pour la subsistance des troupes qui y devoient passer l'été.

Au-reste, les soldats qu'on avoit transportés en Sicile, dont la plupart étoient alliés du nom Latin, furent presque la cause d'un soulevement dangereux ; tant il est vrai que les plus grands événements naissent quelquefois des causes les plus légeres. Car les Latins & les alliés murmuroient ouvertement dans leurs assemblées. « Que par les levées d'hommes « Plaintes

& murmures des alliés, & des peuples du nom Latin.

» & d'argent qu'on faifoit depuis dix » ans fur eux, on avoit épuifé leurs familles & leurs bourfes. Qu'il n'y avoit » point de campagne qui ne fût fignalée par quelque horrible défaite. Que » ceux de leurs citoyens qui échapoient » à la fureur des armes, étoient emportés par les maladies. Qu'ils regardoient comme perdus pour leur patrie beaucoup plus ceux qui avoient » été enrôlés par les Romains, que ceux » qui avoient été pris par les ennemis: » puifqu'Annibal les renvoyoit fans rançon dans leur pays; au-lieu que les Romains les reléguoient loin de l'Italie, » dans des contrées où ils vivoient en » exilés, bien plus qu'en foldats. Que » ceux de Cannes fouffroient depuis huit » ans en Sicile, un opprobre qui ne » finiroit qu'avec leur vie; puifque les » Carthaginois, dont la retraite feule devoit les délivrer, étoient plus forts & » plus redoutables que jamais. Que fi » on ne leur renvoyoit point les anciens » foldats, & qu'on les obligeât toujours » d'en fournir de nouveaux, il ne leur » refteroit bientôt plus perfonne. Qu'ainfi, avant de fe voir réduits à la derniere difette de biens & de fujets, » ils étoient réfolus de refufer au peuple

ple Romain des secours, qu'aussi-bien « la nécessité les mettroit au premier « jour hors d'état de lui accorder. Que « si les Romains voyoient tous les alliés « dans la même disposition, ils songe- « roient infailliblement à faire la paix « avec les Carthaginois. Qu'autrement, « l'Italie ne seroit jamais tranquille, tant « que vivroit Annibal «. Voilà ce qui se passa dans les assemblées des alliés. Il y avoit alors en Italie trente colonies Romaines, qui avoient toutes envoyé leurs députés à Rome. De ces trente, il y en eut douze qui déclarerent nettement aux consuls, qu'elles n'avoient ni argent ni soldats à leur donner. C'étoient celles d'Ardée, de Népi, d'Albe, d'Arsoli, de Cora, de Suesse, de Circello, de Cales, de Narni, & d'Interamne. Les consuls frappés d'une déclaration aussi funeste qu'elle étoit nouvelle, crurent que pour les détourner d'un dessein si pernicieux, il étoit plus à propos d'employer une réprimande sévere, qu'une douceur, qui ne serviroit qu'à les rendre plus hardis. Ils leur répondirent donc, qu'ils avoient été assez hardis pour « faire aux consuls une proposition, que « les consuls eux-mêmes n'osoient répé- « ter dans le sénat. Que ce qu'ils avoient «

Douze colonies Romaines refusent leur contingent aux consuls.

» avancé ne devoit pas être regardé com-
» me un ſimple refus de contribuer à
» l'entretien de la guerre, mais com-
» me une véritable révolte contre le peu-
» ple Romain. Qu'ils retournaſſent donc
» au plutôt dans leurs colonies, & qu'ils
» délibéraſſent tout de nouveau avec
» leurs concitoyens ſur un projet ſi dé-
» teſtable, comme l'ayant avancé témé-
» rairement, ſans avoir encore pris leur
» dernier parti. Qu'ils euſſent ſoin de
» leur repréſenter qu'ils n'étoient ni des
» Campaniens, ni des Tarentins, mais
» des Romains. Que leurs peres, nés à
» Rome, en avoient été détachés pour
» aller habiter les terres qu'on avoit pri-
» ſes ſur les ennemis, afin d'augmenter
» & d'étendre le nom Romain. Que ce
» que des enfants devoient à leurs pe-
» res, ils le devoient aux Romains, pour
» peu qu'ils ſe ſouvinſſent de leur an-
» cienne patrie, à moins qu'ils n'euſ-
» ſent étouffé tous les ſentiments d'une
» juſte reconnoiſſance. Qu'encore un
» coup, ils remiſſent l'affaire en déli-
» bération. Car ce qu'ils avoient fait juſ-
» qu'alors, n'alloit pas à moins qu'à dé-
» truire l'Empire Romain, & à mettre
» la victoire entre les mains d'Annibal ».
Les conſuls, tour-à-tour, employerent

inutilement bien des discours pour faire entendre raison aux députés. Insensibles à toutes leurs remontrances, ils repliquerent : « Qu'ils n'avoient aucunes « représentations à faire de la part des « Romains à ceux qui les avoient en- « voyés ; & qu'il n'étoit pas besoin que « leurs sénats retouchassent une affaire « qui étoit toute décidée, puisqu'ils n'a- « voient ni argent ni soldats à fournir. « Les consuls voyant qu'ils étoient inflexibles, rapporterent la chose dans le sénat. Cette nouvelle jetta dans tous les esprits une telle consternation, que la plupart s'écrierent : « Que c'en étoit « fait de l'empire : que les autres colo- « nies imiteroient un si pernicieux exem- « ple, & que tous les alliés avoient « conspiré de livrer la ville de Rome « à Annibal «.

Les consuls exhorterent les sénateurs à prendre courage, & les consolerent par l'espérance de trouver plus de fidélité & de soumission dans les autres colonies. Que celles-là même qui étoient sorties « de leur devoir, pourroient y rentrer ; & « que si on leur envoyoit des ambassa- « deurs qui usassent d'autorité & de me- « naces, plutôt que de douceur & de prie- « res, ils leur feroient reprendre la crainte «

» & le respect dont ils sembloient s'écarter ». Comme les sénateurs leur eurent permis de faire tout ce qu'ils jugeroient être plus convenable au bien de la république, après avoir sondé la disposition des autres colonies, ils demanderent à leurs députés s'ils étoient prêts à fournir à la république le contingent qu'ils devoient ? M. Sextilius, député de Frégelles, répondit au nom des dix-huit autres : » Que les soldats qu'ils » étoient obligés de fournir étoient tout » prêts ; qu'ils en donneroient même » un plus grand nombre, s'il le falloit, » & qu'ils feroient d'ailleurs avec zele » & avec empressement, tout ce que » le peuple Romain jugeroit à propos » de leur ordonner. Qu'ils ne manquoient pas de moyens, & que leur » bonne volonté étoit encore au-dessus » de leur fortune ». Les consuls leur ayant donné les louanges qu'ils méritoient, ajouterent : » Que des offres si » généreuses méritoient des remerciements de la part de tout le sénat ; « & ils les introduisirent dans l'assemblée. Là, après qu'on eut fait en leur faveur le décret le plus honorable qu'il fût possible, on chargea encore les consuls de les présenter dans l'assemblée du peuple,

Les dix-huit autres colonies demeurent fidelles.

d'y faire valoir tous les ſervices que la république avoit reçus d'eux en différentes occaſions, & ſur-tout ce dernier, par lequel ils mettoient le comble à tous les autres. Et pour leur rendre encore aujourd'hui, après tant de ſiecles, la juſtice qui leur eſt due, j'ai cru devoir ſauver leurs noms de l'oubli, & apprendre à la poſtérité que ces colonies étoient, Signia, Norba, Saticule, Brindes, Frégelles, Lucerie, Venouſe, Adria, Firmium, Rimini ; & le long de l'autre mer, Pouza, Peſtum, Coſa ; & plus avant dans les terres, Benevent, Iſernia, Spolette, Plaiſance & Crémone. Ce fut dans ces colonies que l'empire Romain trouva une reſſource qui l'empêcha de ſuccomber, & dont le ſénat & le peuple leur rendit de grandes actions de graces. Pour les douze autres, qui refuſerent d'obéir, le ſénat ordonna aux conſuls de les tenir dans un parfait oubli, ſans congédier leurs députés, ni les retenir à Rome, ni leur parler en aucune façon. Ce ſilence par où on affectoit de punir leur refus, parut plus convenable à la dignité du peuple Romain, que tout l'éclat qu'on auroit pu faire. Enrre les autres moyens que les conſuls mirent en uſage, pour être en état de continuer la guerre, ils

tirerent du trésor secret l'or qu'on y gardoit avec soin pour les besoins préssants de la république, & qui provenoit du * vingtieme des revenus de l'empire, qu'on mettoit chaque année en réserve. On en tira environ quatre mille livres, dont on en donna aux deux consuls, & aux proconsuls M. Marcellus & P. Sulpicius, & au préteur T. Véturius, à qui la Gaule étoit échue, chacun cinq cents livres. Le consul Fabius en reçut de plus cent livres, qui devoient être portées dans la citadelle de Tarente. Le reste fut employé à payer comptant les vêtements qu'on faisoit faire pour l'armée, dont le chef & les soldats acquéroient tant de gloire en Espagne.

Les consuls ne voulurent point sortir de la ville avant d'avoir offert aux Dieux des sacrifices, pour expier plusieurs prodiges qui avoient été annoncés. Le tonnerre étoit tombé sur la statue de Jupiter, & sur un arbre voisin du temple, au mont Albain, sur le lac d'Ostie, sur la muraille de Capoue, sur la chapelle de la Fortune, & sur le mur & la porte de Sinuesse. Quelques-uns rapportent aussi que les eaux du lac d'Albe avoient

* On donne encore un autre sens à ces mots, *aurum vicesimarium*.

paru de couleur de ſang : & qu'à Rome, dans la chapelle de la Fortune, la * figure qui poſoit une couronne ſur la tête de cette Déeſſe, étoit deſcendue d'elle-même juſque dans ſes bras. On publioit, comme un fait indubitable, qu'à Priverne un bœuf avoit parlé, & qu'un vautour étoit venu s'abattre dans une boutique de la place publique, en préſence d'un grand nombre de gens : qu'à Sinueſſe, il étoit né un enfant mâle & femelle, de ceux qu'on appelle ordinairement Hermaphrodites, nom emprunté de la langue Grecque, beaucoup plus propre que la nôtre à joindre deux termes enſemble, pour n'en faire qu'un : qu'il avoit plu du lait, & qu'un enfant étoit né avec la tête d'un éléphant. Ces prodiges furent expiés par l'immolation des grandes victimes : de plus, on ordonna des proceſſions dans tous les temples & des prieres pour un jour ; & le préteur C. Hoſtilius fut chargé de repréſenter les jeux d'Apollon avec les mêmes préparatifs qu'on avoit fait depuis quelques années. Pendant ces mêmes jours, le conſul Fulvius tint les aſſemblées pour la nomination des cenſeurs. On éleva à cette charge M. Corn. Cé-

* J'ai traduit ainſi, ſelon la vraiſemblance.

thégus, & P. Semp. Tuditanus, qui n'avoient point encore été consuls. Le peuple, avec l'autorité du sénat, porta une loi, qui donnoit à ces censeurs la commission de louer les terres de Capoue au profit de la république. La nomination des nouveaux sénateurs fut un peu différée, par la contestation des deux censeurs, au sujet de celui qu'on devoit créer prince du sénat. C'étoit à Sempronius à faire ce choix. Mais Cornélius prétendoit qu'on devoit à cet égard observer la coutume des anciens, qui avoient toujours élevé à cette dignité le plus ancien des censeurs qui vivoient encore. C'étoit alors T. Manlius Torquatus. Sempronius repliquoit, que les Dieux qui lui avoient déféré ce choix, lui donnoient aussi là-dessus une liberté entiere. Qu'il useroit de cette liberté, & nommeroit Q. Fabius Maximus, qui étoit incontestablement le citoyen le plus considérable de la république, comme il étoit prêt à le prouver par le jugement d'Annibal même. Cornélius, après avoir encore disputé quelque temps, se rendit enfin; & Sempronius donna pour prince & pour chef au sénat Q. Fabius Maximus, alors consul. On fit ensuite le choix des autres sénateurs. Et parmi ceux qui

ſe preſentoient pour remplir la place des morts, on en rejetta huit, du nombre deſquels étoit L. Cécilius Metellus, qui, après la bataille de Cannes, avoit donné aux autres officiers l'infâme conſeil d'abandonner l'Italie. On en uſa de même à l'égard des chevaliers qui ſe trouvoient dans le même cas; mais il y en avoit très-peu. On priva de leurs chevaux tous les cavaliers qui s'étoient trouvés à Cannes parmi les légions, & qui étoient alors en Sicile. Ceux-là étoient en grand nombre. A cette rigueur, on en ajouta une autre: On ne leur tint aucun compte des années qu'il avoient ſervi juſque-là avec les chevaux de la république, & on ordonna qu'ils feroient dix campagnes, montés à leurs dépens. Outre cela, dans la revue de ceux qui ſont obligés de ſervir à cheval, on rechercha tous ceux qui ayant dix-ſept ans au commencement de la guerre, auroient dû monter à cheval, & ne l'avoient pas fait. Les cenſeurs les noterent tous d'infamie, & ne leur laiſſerent de citoyen Romain, que la néceſſité de payer tribut avec les autres. Ils firent enſuite marché avec des entrepreneurs, pour rétablir les édifices que le feu avoit conſumés autour de la place publique; ſavoir, ſept boutiques,

les boucheries, & le palais * royal.

Les consuls ayant terminé à Rome toutes les affaires qui les y retenoient, partirent pour la guerre. Fulvius, le premier, se rendit à Capoue. Fabius le suivit peu de jours après, ayant conjuré son collegue, en parlant à lui-même, & Marcellus, par les lettres qu'il lui écrivit, de faire une vigoureuse guerre à Annibal pour occuper toutes ses forces, tandis que lui-même attaqueroit Tarente avec la même chaleur. Qu'on ne lui auroit pas plutôt enlevé cette ville, que ne sachant plus où donner de la tête, n'ayant plus d'amis ou d'alliés de qui il pût espérer aucun secours, il seroit infailliblement obligé d'abandonner l'Italie. Il envoya en même temps un courrier au gouverneur qui commandoit à Rhege la garnison que le consul Levinus y avoit placée, pour l'opposer aux brigandages des Brutiens. Cette garnison étoit composée de huit mille hommes, la plupart tirés, comme on l'a dit plus haut, d'Agathyrne en Sicile, & accoutumés à vivre de rapines. On leur avoit associé les déserteurs de l'Abruzze, qui leur ressembloient parfaitement, par l'audace & la misere qui leur faisoient tout entreprendre. Il or-

* C'étoit le palais de Numa.

donna à ce commandant, premiérement d'aller avec ſes troupes ravager les terres des Brutiens, & enſuite d'attaquer la ville de Caulonia. Ils exécuterent cet ordre, non-ſeulement avec promptitude, mais encore avec avidité. Ils pillerent toutes les campagnes, en chaſſerent les laboureurs ; & delà, étant tombés ſur Caulonia, ils lui donnoient l'aſſaut avec une vigueur extraordinaire. Marcellus, pour obéir aux lettres du conſul, & parce que d'ailleurs il étoit perſuadé qu'aucun général Romain n'étoit plus capable que lui de tenir tête à Annibal, ſe mit en campagne dès que la terre put fournir des fourages, & alla ſe préſenter à Annibal auprès de Canouſe. Annibal tâchoit alors d'engager les habitants de cette ville à la révolte. Mais dès qu'il ſut que Marcellus approchoit, il décampa. Le pays étoit tout découvert, & peu propre à des embûches. C'eſt ce qui l'obligea de chercher ailleurs des lieux remplis de bois, de défilés & de côteaux. Marcellus lui marchoit, pour ainſi dire, ſur les talons, campoit toujours à ſa vue, & n'avoit pas plutôt achevé ſes travaux, qu'il lui préſentoit la bataille. Annibal, content d'eſcarmoucher avec quelques petits détachements de cavalerie & de frondeurs,

ne croyoit pas qu'il fût de son intérêt de hazarder une bataille générale. Il fut cependant forcé d'en venir là, quelque précaution qu'il prît pour l'éviter. Car ayant décampé pendant la nuit, Marcellus, qui le suivoit de près, le joignit dans un terrein plat & étendu ; & en attaquant de toutes parts ses travailleurs, l'empêcha de se retrancher. Ainsi ils en vinrent aux mains, & combattirent avec toutes leurs forces, jusqu'à ce que la nuit étant sur le point d'arriver, les sépara avant que la victoire se fût déclarée. Ils passerent la nuit assez près les uns des autres, s'étant retranchés fort à la hâte, à cause du peu de jour qui leur restoit. Le lendemain, dès la pointe du jour, Marcellus rangea son armée en bataille. Annibal accepta le défi ; & avant de commencer la charge, exhorta ses soldats à bien faire. » Qu'ils se souvinssent de Trasimene & de Cannes, & » rabattissent la fierté d'un ennemi in» commode, qui ne leur donnoit pas » un moment de repos, qui les harce» loit sans relâche dans leurs marches » & dans leurs campements, & ne leur » laissoit pas le temps de respirer. Qu'il » leur falloit voir tous les jours à la mê» me heure, & le lever du soleil, &

Combat indécis entre Marcellus & Annibal.

l'armée des Romains en bataille. Que « pour l'obliger à faire la guerre avec « plus de modestie, il falloit lui faire « éprouver encore une fois la valeur « des Carthaginois ». Animés par ces remontrances, & irrités d'ailleurs par l'acharnement d'un ennemi qui les tourmentoit sans cesse, ils commencerent le combat avec une animosité extraordinaire. Après que l'action eut duré plus de deux heures, l'aîle droite & les soldats choisis commencerent à plier du côté des Romains. Marcellus, qui s'en apperçut, fit aussi-tôt avancer la douzieme légion à l'avant-garde. Mais tandis que les uns lâchent pied sans se reconnoître, & que les autres prennent leur place avec beaucoup de lenteur, tout le corps de bataille fut ébranlé & mis en désordre : & la crainte l'emportant sur la honte, tous prirent ouvertement la fuite. Il fut tué dans le combat environ deux mille sept cents, tant citoyens qu'alliés, & parmi eux quatre centurions Romains, & deux tribuns militaires, M. Licinius & M. Fulvius. On perdit quatre étendards de l'aîle droite qui avoit pris la fuite, & deux de la légion qui avoit été envoyée pour prendre sa place.

Deuxième combat, où Marcellus est battu.

Quand les soldats furent rentrés dans

le camp, Marcellus leur parla de leur peu de courage, avec tant de févérité & d'aigreur, qu'ils furent beaucoup plus fenfibles aux reproches de leur général irrité, qu'au mauvais fuccès qu'ils avoient effuyé tout le jour dans le combat. « Je » rends graces aux Dieux immortels, » dit-il, autant qu'on le peut faire après » une telle difgrace, de ce que l'enne- » mi vainqueur n'eft pas venu attaquer » notre camp, dans le temps que vous » vous précipitiez pour y rentrer avec » tant de frayeur & de confternation. » Car affurément vous l'auriez abandon- » né, emportés par la même crainte » qui vous a fait quitter le champ de » bataille. D'où peut venir cette frayeur » & cette confternation ? Qui peut vous » avoir fait oublier en fi peu de temps » qui vous êtes, & quels font vos en- » nemis ? Ne font-ce pas les mêmes » que vous avez harcelés jour & nuit » tout récemment ? que vous avez fa- » tigués par des efcarmouches continuel- » les, & qu'hier vous troublâtes perpé- » tuellement, & dans leur marche & » pendant leur campement ? Je ne parle » plus des avantages qui peuvent vous » donner de la vanité. Je me borne aux » faits qui doivent vous couvrir de hon-

Marcellus fait une vive réprimande à fes foldats.

te. Vous ſavez bien qu'hier vous ſor- «
tites du combat avec un avantage égal: «
quel changement peut-il être arrivé «
dans l'eſpace d'une nuit & d'un jour? «
Vos troupes ont-elles diminué? celles «
des ennemis ont-elles augmenté? Pour «
moi, il ne me ſemble pas que je parle «
à mes ſoldats, ou à des Romains. Je «
vois bien les mêmes corps & les mêmes «
armes. Mais ſi vous aviez eu les mêmes «
courages, les Carthaginois vous au- «
roient-ils vu tourner le dos? Auroient- «
ils enlevé les étendards d'une ſeule «
compagnie, ou d'une ſeule cohorte? «
Ils pouvoient bien ſe vanter, juſqu'à «
préſent d'avoir taillé en pieces les lé- «
gions Romaines : mais ils n'avoient «
point encore eu la gloire de leur voir «
tourner le dos : c'eſt vous qui leur «
avez aujourd'hui accordé cet avanta- «
ge, auſſi honorable pour eux, que «
honteux pour vous ». Quand il eut ceſſé de parler, tous s'écrierent, qu'ils le prioient d'oublier ce qui s'étoit paſſé ce jour-là : que dans la ſuite il mît leur courage à telle épreuve qu'il voudroit. Oui, dit-il, dès demain je vous me- «
nerai au combat, afin que vous obte- «
niez la grace que vous demandez, «
victorieux plutôt que vaincus «. En at-

tendant, il ordonna qu'on donnât du pain d'orge aux cohortes qui avoient perdu leurs drapeaux, & que les centurions des compagnies qui avoient laissé prendre leurs étendards, tinssent à la main leurs épées nues, sans avoir la liberté de les mettre dans le fourreau. Qu'au surplus, ils fussent tous sous les armes dès le lendemain matin, tant la cavalerie que l'infanterie. Alors il les congédia bien mortifiés, mais avouant qu'ils avoient bien mérité la réprimande qu'on leur venoit de faire; que ce jour-là il n'y avoit eu dans toute l'armée que leur général qui fût homme & Romain; & que pour lui faire oublier leur faute, ils étoient résolus de vaincre ou de mourir. Le lendemain, ils se trouverent tous sous les armes, suivant l'ordre de Marcellus. Ce général loua la contenance & la disposition où il les voyoit, & déclara qu'il placeroit aux premiers rangs ceux qui avoient commencé à fuir, & les cohortes qui avoient perdu leurs étendards. Il les avertit au reste qu'il falloit combattre & vaincre, & que tous, tant en général qu'en particulier, devoient faire en sorte que la nouvelle de leur victoire arrivât à Rome aussi-tôt que celle de leur défaite & de leur fuite. Il leur ordonna ensuite de

prendre de la nourriture, afin d'avoir assez de vigueur pour soutenir le combat pendant long-temps, s'il en étoit besoin. Après avoir dit & fait tout ce qui est capable d'animer le courage des soldats, il les mena au combat.

Quand Annibal vit qu'ils venoient le chercher : Vous voyez, dit-il aux siens, « que nous avons affaire à un ennemi « qui ne peut supporter ni la bonne ni « la mauvaise fortune. S'il est vainqueur, « il nous pousse l'épée dans les reins : « s'il est vaincu, il revient au combat « avec plus de fierté qu'auparavant ». Après avoir dit ces paroles, il fit sonner la charge, & vint à la rencontre des Romains. Le combat fut beaucoup plus opiniâtre que la veille ; les Carthaginois faisant tous leurs efforts pour conserver l'avantage du jour précédent, & les Romains voulant à toute force effacer la honte de leur défaite. Marcellus avoit mis aux premiers rangs l'aîle gauche & les cohortes qui avoient perdu leurs étendards, & la vingtieme légion à l'aîle droite. L. Corn. Lentulus & C. Claudius Néron, commandoient les deux aîles. Marcellus étoit au corps de bataille, exhortant les siens à bien faire, & étant lui-même le témoin de toutes leurs ac-

tions. Annibal avoit mis à la premiere ligne les Eſpagnols, qui étoient l'élite de ſes troupes. Mais voyant que le combat demeuroit trop long-temps douteux, il fit conduire les éléphants vers le front de la bataille, eſpérant qu'ils pourroient cauſer quelque déſordre parmi les ennemis. En effet, ils mirent de la confuſion parmi les enſeignes des premiers rangs, & ayant écraſé ou diſperſé tous ceux qui s'y rencontrerent, ils avoient ouvert de ce côté le corps de bataille des Romains. Et la fuite auroit été plus générale, ſi C. Décimius Flaccus, tribun des ſoldats, ayant ſaiſi l'étendard de la premiere compagnie des piquiers, n'eût ordonné aux ſoldats de cette compagnie de le ſuivre : il les mena dans l'endroit où ces bêtes ferrées cauſoient le plus de ravage, & leur commanda de lancer contre elles leurs javelots. Il n'y en eut pas un qui ne portât, étant jettés de ſi près contre des animaux d'une grandeur énorme, & preſſés les uns contre les autres. Ils ne furent cependant pas tous bleſſés : mais ceux qui ſentirent la pointe de ces traits enfoncés dans leurs corps prenant la fuite, & dans cet état n'étant pas moins redoutables aux leurs qu'aux ennemis, entraînerent auſſi ceux qui étoient

ſans bleſſures. Alors tous les ſoldats des autres compagnies, à l'exemple des premiers, coururent après cette troupe fugitive, & accablerent de traits tous les éléphants qu'ils purent joindre. Ces animaux ſe jetterent donc ſur les Carthaginois avec beaucoup de furie, & firent parmi eux plus de carnage qu'ils n'avoient fait parmi les Romains, d'autant qu'ils ſont emportés par la crainte avec plus de violence, qu'ils ne ſont conduits par la voix ou la main de ceux qui les gouvernent. L'infanterie Romaine s'avança auſſi-tôt contre les Carthaginois dont les éléphants avoient rompu les rangs, & n'eut pas de peine à mettre en fuite des gens qui avoient perdu leurs drapeaux de vue, & qui ne pouvoient plus ſe rallier. Alors Marcellus lâcha après eux ſa cavalerie, qui les pourſuivit juſqu'aux portes de leur camp, où ils rentrerent avec peine, pleins de frayeur & de conſternation. Car pour ſurcroît de malheur, deux éléphants étoient tombés morts au milieu de la porte même; & comme ils en fermoient l'entrée, les ſoldats étoient obligés de ſe jetter dans le foſſé, & de ſauter par deſſus la paliſſade pour ſe ſauver. Auſſi ce fut là qu'il s'en fit un plus grand carnage. Car il y eut

Troiſieme bataille, gagnée par Marcellus ſur Annibal.

environ huit mille ſoldats & cinq éléphants de tués. Les Romains ne gagnerent pas cette victoire ſans répandre du ſang. Les deux légions perdirent environ dix-ſept cents hommes, & les alliés plus de treize cents, ſans parler d'un grand nombre de bleſſés, tant des citoyens que des alliés. Annibal décampa dès la nuit ſuivante. Marcellus auroit bien voulu le pourſuivre, mais la multitude de ſes bleſſés l'en empêcha.

Les eſpions qu'on avoit envoyés pour obſerver la marche des ennemis, rapporterent le lendemain qu'Annibal ſe retiroit dans l'Abruzze. Pendant ces mêmes jours, les Hirpiniens, les Lucaniens & ceux de Clocento * ſe rendirent au conſul Q. Fulvius, & lui livrerent les garniſons Carthaginoiſes qu'ils avoient dans leurs villes. Ce général les reçut avec beaucoup de douceur, louant leur diſpoſition préſente, & leur reprochant légérement leur faute paſſée. Les Brutiens lui envoyerent Vibius & Pactius, tous deux freres, & les plus illuſtres de la nation, pour lui demander qu'il leur fût permis de rentrer dans le parti des Romains, aux mêmes conditions que les Lu-

* J'ai mis le nom qu'ont aujourd'hui ces peuples, de peur qu'on ne les prît pour les Volſques.

aniens y avoient été reçus ; ce qu'il leur romit. Q. Fabius, de ſon côté, prit de orce la ville de Manduria, dans le pays es Salentins. Il y fit quatre mille priſonniers, & un butin fort conſidérable. Delà, étant allé à Tarente, il campa à embouchure même du port. Il chargea es vaiſſeaux dont Livius s'étoit ſervi our eſcorter ſes convois, en partie des achines qui ſont néceſſaires pour attauer des murailles, & en partie d'arbaêtes, de pierres, & de tous les traits u'on lance de loin. Il fit le même uſage e tous les vaiſſeaux de charge : en ſorte ue les uns étoient deſtinés à porter les achines & les échelles juſqu'au pied es murs, tandis que de deſſus les aues on accableroit de traits ceux qui les éfendoient. Ces bâtiments furent équiés & préparés, pour venir de la haute ier fondre ſur la ville & l'attaquer. Au eſte, la mer étoit libre pour les Roains, la flotte Carthaginoiſe ayant été nvoyée à Corfou, pour ſeconder le deſein qu'avoit le roi Philippe d'attaquer es Etoliens. Mais ceux qui aſſiégeoient Caulonia dans l'Abruzze, pour éviter 'être opprimés par les troupes d'Annial, ſe retirerent à ſon arrivée ſur une minence, où il ne pouvoit pas à la vé-

rité les forcer ſur le champ, mais où ils ne pouvoient pas ſubſiſter long-temps. Pendant que Fabius aſſiégeoit Tarente, le hazard lui fournit l'occaſion de terminer une affaire d'une ſi grande importance. Annibal avoit mis dans cette ville un corps de Brutiens pour aider à la défendre. Celui qui la commandoit aimoit éperduement une femme, dont le frere ſervoit dans l'armée du conſul Fabius. Elle s'aviſa d'écrire à ſon frere, pour lui faire connoître le commerce qu'elle avoit avec cet étranger, qui étoit fort riche & fort conſidéré parmi les ſiens. Celui-ci, après avoir lu la lettre de ſa ſœur, fit réflexion qu'elle pourroit aiſément engager ſon amant à faire tout ce qu'elle exigeroit de lui. Le conſul, à qui il communiqua ſa penſée, trouva qu'elle n'étoit pas ſans fondement. Pour profiter de cette découverte, Fabius ordonna à ſon ſoldat de ſe jetter dans Tarente comme déſerteur, & de ſe faire connoître au commandant par le moyen de ſa ſœur. Quand il eut acquis quelque confiance ſur l'eſprit de cet officier, il le ſonda d'abord indirectement ; puis, voyant qu'il n'étoit pas trop fidele à ſon parti, aidé des careſſes artificieuſes de ſa ſœur, en lui parlant de ſon deſſein

ſans détour, il l'engagea à livrer aux Romains la porte & le quartier de la ville, dont la garde lui avoit été confiée. Lorſqu'ils eurent concerté les moyens d'exécuter un pareil deſſein, & qu'ils furent convenus des lieux & des temps propres, le ſoldat ſortit ſecrétement de la ville pendant la nuit; & s'étant échappé incognito par les intervalles des corps de garde, il alla trouver Fabius, & l'inſtruiſit des meſures qu'il avoit priſes avec ſon complice. Là-deſſus, ce général, après avoir donné le ſignal dès la premiere veille de la nuit, à ceux qui défendoient la citadelle, & qui avoient la garde du port, fit lui-même un grand circuit, & alla ſe poſter, ſans être apperçu, vis-à-vis la partie de la ville qui eſt tournée vers l'orient. Alors les trompettes commencerent à ſe faire entendre tout à la fois de la citadelle, du port, & des vaiſſeaux qui venoient de la haute mer vers la ville; & on affecta de pouſſer de grands cris, & de faire un extrême fracas dans tous ces endroits dont la ville n'avoit rien à craindre. Fabius cependant dans la partie oppoſée, tenoit les ſiens bien cachés, & leur faiſoit obſerver un grand ſilence. C'eſt pourquoi Démochares, qui avoit autrefois com-

mandé la flotte ennemie, mais qui pour lors étoit chargé de garder le canton de la ville, vis-à-vis duquel Fabius s'étoit mis en embuſcade, voyant que tout étoit tranquille de ce côté-là, au lieu qu'il entendoit dans les autres parties un fracas qui quelquefois reſſembloit aſſez aux cris & au tumulte d'une ville priſe d'aſſaut; il appréhenda que tandis qu'il demeureroit les bras croiſés dans ſon poſte, Fabius ne donnât quelque aſſaut d'un autre côté : ainſi il marcha avec ce qu'il avoit de monde vers la citadelle, où il entendoit qu'il y avoit le plus de mouvement & de tumulte. Fabius ayant jugé par l'eſpace du temps qui s'étoit paſſé ſans bruit, & par le ſilence même qui regnoit dans un lieu où il entendoit auparavant des gens qui, parlant aſſez haut, s'excitoient les uns les autres à prendre les armes, que les troupes en avoient été retirées, il fit porter des échelles à la partie du mur où étoit poſtée la cohorte des Brutiens, comme il l'avoit appris du ſoldat qui ménageoit cette trahiſon. Ce fut par-là qu'on commença à gagner la muraille, & à paſſer enſuite dans la ville, avec le ſecours des Brutiens, qui en ouvrirent la premiere porte aux Romains. On enfonça enſuite une ſeconde

ſeconde porte, qui donna lieu aux ſoldats de Fabius d'entrer en plus grand nombre. Alors pouſſant de grands cris vers le lever du ſoleil, ils s'avancerent juſque dans la place publique, ſans trouver aucune réſiſtance, & attirerent ſur eux tous ceux qui combattoient du côté de la citadelle & du port.

Fabius reprend Tarente par le moyen d'une intelligence qu'il a dans cette ville.

Le combat commença à l'entrée de la place avec aſſez de chaleur, mais ne fut pas ſoutenu de même de la part des Tarentins, bien inférieurs aux Romains en courage, en armes, en expérience, & en force. Ainſi s'étant contentés de lancer leurs javelots, preſqu'avant d'en venir aux mains, ils tournerent le dos: & s'étant diſperſés par les détours de la ville qui leur étoient plus connus qu'aux Romains, ſe ſauverent dans leurs maiſons, ou dans celles de leurs amis. Cependant deux de leurs chefs, Nicon & Démocrates furent tués ſur la place, en combattant avec beaucoup de valeur. Pour Philomenes, qui avoit été l'auteur de la révolte, ſon cheval l'ayant emporté hors du combat avec une extrême vîteſſe, fut rencontré peu de temps après errant par la ville, ſans cavalier. Mais on ne ſut ce qu'étoit devenu le corps de Philomenes, à qui on reconnoiſſoit

qu'il avoit appartenu. On crut communément qu'il s'étoit précipité de deſſus ſon cheval dans un puits qu'il avoit trouvé ouvert en ſon chemin. A l'égard de Carthalon, commandant de la garniſon Carthaginoiſe, il fut tué par un ſoldat, dans le temps qu'il s'avançoit ſans armes vers le conſul, & qu'il lui rappelloit le ſouvenir de l'hoſpitalité qui avoit uni ſon pere avec lui. Les Romains firent mainbaſſe ſur tous ceux qu'ils rencontrerent, ſans diſtinction de ſoldats ou de bourgeois, de Carthaginois ou de Tarentins. Ils n'épargnerent pas beaucoup plus les Brutiens, ſoit qu'ils les méconnuſſent, ſoit pour aſſouvir leur ancienne haine, ſoit enfin pour inſinuer que Tarente avoit été priſe par la force des armes, & non par trahiſon. Après avoir verſé bien du ſang, ils ſe diſperſerent par la ville pour la piller. On dit qu'on y prit trente mille eſclaves. On y trouva une grande quantité d'argent, tant en monnoie qu'en vaiſſelle : quatre-vingt-ſept mille livres d'or ; preſqu'autant de ſtatues & de tableaux, qu'on en avoit trouvé à Syracuſe. Mais Fabius fit paroître beaucoup plus de généroſité & de déſintéreſſement que Marcellus dans la diſpoſition de cette ſorte de dépouilles. Car le ſcribe lui de-

mandant ce qu'il vouloit qu'on fît de plusieurs figures colossales, qui représentoient des Dieux, distingués par leurs habillements & par leurs armes, avec l'air & la posture de combattants : Laissons, lui dit-il, aux Tarentins des « Dieux qui les ont si mal défendus con- « tre nous ». Ensuite il fit démolir le mur qui séparoit la citadelle d'avec la ville, & en fit porter loin delà les débris. Pendant que ces choses se passoient à Tarente, Annibal reçut à composition ceux qui avoient assiégé Caulonia : & ayant appris que Tarente étoit aussi attaquée, il se mit en devoir de l'aller secourir, marchant jour & nuit, sans donner de repos à ses troupes : mais ayant su en chemin que la ville étoit prise : « Les « Romains ont aussi leur Annibal, dit-il : « Nous avions pris Tarente par ruse, ils « l'ont reprise par la même voie ». Cependant, pour ne pas paroître avoir fui, il ne retourna pas d'abord sur ses pas ; mais campa dans le même endroit où il avoit appris cette mauvaise nouvelle, environ à trois milles de la ville. Après y être resté un petit nombre de jours, il se retira à Métapont ; dont il envoya deux habitants à Fabius, qui étoit encore à Tarente, avec des lettres supposées

Annibal tâche de

tromper Fabius par des lettres ſuppoſées.

des premiers de la ville, qui promettoient à ce conſul de lui livrer Métapont, avec la garniſon Carthaginoiſe, à condition qu'on leur pardonneroit leur révolte. Fabius crut bonnement que les propoſitions qu'on lui faiſoit étoient ſinceres. C'eſt pourquoi il marqua aux députés le jour qu'il devoit s'approcher de Métapont, & les renvoya avec des lettres pour les premiers de cette ville, qui furent portées ſur le champ à Annibal. Ce général ravi de voir que ſa fraude avoit ſi bien réuſſi, & que Fabius avoit donné dans le panneau, plaça une embuſcade près de Métapont. Mais Fabius ayant conſulté les auſpices avant de ſortir de Tarente, les trouva contraires deux fois de ſuite. Pour s'éclaircir davantage de ce qu'il avoit à eſpérer, il immola une victime : & l'aruſpice, après en avoir conſidéré les entrailles, pour découvrir la volonté des Dieux, l'avertit de ſe tenir ſur ſes gardes : que les ennemis travailloient à le ſurprendre & à le faire tomber dans leurs pieges. Il ſe tint donc en repos. Les Metapontins qui ne le virent point arriver au jour marqué, renvoyerent vers lui les mêmes députés, pour le preſſer de venir. Mais il les fit arrêter ; & la crainte de la queſtion

dont il les menaça, leur fit tout avouer.

Heureux succès en Espagne.

Pub. Scipion avoit employé tout l'hiver qui avoit précédé la campagne pendant laquelle ces choses se passerent en Italie, à faire rentrer les peuples d'Espagne dans le parti des Romains, en les gagnant tantôt par des présents, tantôt par la restitution gratuite de leurs ôtages & de leurs prisonniers. Dès le commencement du printemps, un des plus illustres d'entre les Espagnols, nommé Edescon, vint le trouver. Sa femme & ses enfants étoient au pouvoir des Romains. Mais outre cette raison qui lui étoit particuliere, il étoit comme entraîné par une disposition générale de tous les esprits, à préférer l'empire des Romains à celui des Carthaginois. La même cause engagea Mandonius & Indibilis, qui, sans contredit, étoient les princes les plus considérables de l'Espagne, à se retirer, avec tous leurs vassaux, sur des collines qui commandoient le camp des Carthaginois, & d'où, en continuant de marcher sur les hauteurs, ils pouvoient gagner l'armée Romaine, sans rien appréhender de la part d'Asdrubal, qu'ils abandonnoient. Ce général voyant que les affaires des Romains prenoient insensiblement le dessus, tandis que celles des

Carthaginois dépériſſoient de jour en jour ; & qu'à moins de former quelque deſſein hardi qui réuſsît, le parti des derniers auroit une fin auſſi funeſte que ſes commencements avoient été heureux, il réſolut de chercher les ennemis, & de les combattre inceſſamment. Scipion ſouhaitoit la bataille avec autant d'ardeur que lui, non-ſeulement parce que ſes bons ſuccès lui enfloient le courage , mais encore parce qu'il aimoit mieux n'avoir à combattre qu'un ſeul ennemi, que de les avoir tous à la fois ſur les bras, ce qui ne manquequeroit pas d'arriver, s'il leur donnoit le temps de ſe joindre. Après tout, ſuppoſé qu'il lui fallût en venir aux mains avec plus d'un ennemi, il avoit eu l'adreſſe d'augmenter ſon armée, en ſorte qu'elle étoit en état de ne rien craindre. Car comme il vit que ſa flotte n'avoit plus lieu d'agir, depuis que celle des Carthaginois avoient abandonné toutes les côtes d'Eſpagne, il mit ſes vaiſſeaux à couvert dans le port de Tarragone, & joignit aux troupes de terre, celles qui étoient deſtinées à ſervir ſur mer. Il étoit en état de leur fournir à tous des armes, parce qu'il en avoit trouvé un grand nombre parmi les dépouilles

de Carthagene, & qu'il en avoit encore fait fabriquer une prodigieuse quantité par les ouvriers qu'il avoit enfermés dans les arcenaux & les magasins de cette ville. Ce fut avec ces forces que Scipion, dès le commencement du printemps, sortit de Tarragone, & alla chercher les ennemis, avec Lélius qui étoit déja revenu de Rome, & sans qui il ne vouloit tenter aucune entreprise importante. Il ne trouva dans son chemin que des amis & des alliés, qui venoient de toutes parts à sa rencontre, chacun sur les confins de son pays, & l'accompagnoient ensuite dans sa marche. Ce fut en cette occasion que Mandonius & Indibilis vinrent le joindre avec leurs troupes. Indibilis parla pour son frere & pour lui, non grossiérement & mal à propos, comme un barbare, mais avec beaucoup de modestie & de dignité; « sans faire valoir à Scipion le service qu'il lui rendoit en recherchant son amitié dès la premiere occasion qui s'en étoit offerte; mais s'excusant d'avoir renoncé à celle d'Annibal, sur la nécessité où il avoit été de le faire. Qu'il savoit bien que le nom seul de déserteur étoit aussi suspect aux derniers alliés, qu'il paroissoit détestable aux anciens. Qu'il

Mandonius & Indibilis se rendent à Scipion.

» étoit bien éloigné de blâmer ces sen-
» timents qui se trouvoient dans tous les
» hommes ; pourvu cependant qu'on ne
» condamnât pas, sans entendre, ceux
» qui passoient d'un parti dans un autre,
» & qu'on considérât non pas le nom
» de transfuge, mais les raisons qu'on
» avoit de le devenir. Il lui exposa en-
» suite les services importants qu'ils
» avoient rendus à Annibal, auxquels
» il opposa l'avarice insatiable & l'arro-
» gance insupportable dont toute la na-
» tion Carthaginoise les avoit payés, &
» enfin les injures de toute espece qu'elle
» leur avoit fait souffrir à eux & à leurs
» sujets. Qu'ainsi il y avoit déja long-
» temps que lui & son frere n'étoient
» plus unis que de corps avec Annibal,
» mais que leur cœur & leur affection
» étoient du côté de ceux par qui ils sa-
» voient que la justice & les loix étoient
» religieusement observées. Qu'on adres-
» soit ordinairement ses prieres aux
» Dieux, pour obtenir leur protection
» contre la violence & la tyrannie des
» hommes. Que pour eux, tout ce qu'ils
» demandoient à Scipion, c'étoit de ne
» leur faire ni un mérite ni un crime de
» leur changement ; mais de juger d'eux
» par la conduite qu'il leur verroit garder

à l'avenir. Le Romain leur répondit, « que c'étoit-là sa disposition ; & qu'il ne « regarderoit point comme transfuges, « ceux qui n'avoient pas cru être obli- « gés de demeurer fideles à un peuple « qui fouloit également aux pieds toutes « les loix divines & humaines ». Alors on leur rendit leurs femmes & leurs enfants, qu'ils reçurent en pleurant de joie ; & ce jour-là-même, Scipion les logea & les régala comme ses amis & ses hôtes. Le lendemain il fit un traité avec eux, & les renvoya dans leur pays, pour en tirer les secours qu'ils s'engageoient de lui fournir. Depuis ce temps-là, ils camperent toujours avec les Romains, & leur apprirent la route qu'il falloit suivre, pour aller chercher les Carthaginois.

Scipion marche contre Asdrubal.

L'armée d'Asdrubal, la plus voisine de toutes, étoit près de la ville de Bécula. Ce général avoit posé devant son camp quelques corps de garde de cavalerie, sur lesquels l'avant-garde de Scipion se jetta tout en arrivant, & avant d'avoir choisi le lieu où on devoit camper, avec tant de furie, que ce premier choc fit aisément juger ce que les deux partis avoient à espérer ou à craindre pour la suite. Car ces cavaliers rentrerent dans leur camp avec tant d'effroi

& de désordre, que peu s'en fallût que les Romains n'y entrassent pêle-mêle avec eux. Les Romains ayant seulement essayé leurs courages, s'en tinrent pour le present à ce premier avantage, & se camperent. Pendant la nuit, Asdrubal retira ses troupes sur un côteau, au haut duquel étoit une plaine assez étendue, où il se campa. Tout autour couloit un fleuve dont les rives escarpées lui servoient comme de rempart. Un peu au-dessous de cette plaine, après une descente assez douce, il y en avoit une seconde, défendue, comme la premiere, par des bords qui n'étoient pas plus aisés à franchir. Le lendemain, Asdrubal voyant que les Romains se tenoient en bataille devant leurs retranchements, fit descendre dans cette seconde plaine la cavalerie des Numides & les soldats armés à la légere, Baleares & Africains. Scipion parcourant à cheval les différents quartiers de son armée, montroit l'ennemi à ses soldats, & leur faisoit remarquer, » que désespérant de leur ré-
» sister en rase campagne, il s'emparoit
» des collines, d'où il se montroit à eux,
» croyant avoir trouvé dans l'avantage
» du lieu une sûreté, que ni son cou-
» rage, ni ses armes, ne pouvoient lui

donner. Mais que les ſoldats Romains « avoient bien eſcaladé les murailles de « Carthage, encore plus hautes que le « poſte qu'ils occupoient. Que ni les « collines, ni les citadelles, ni la mer « même, n'avoient pas été capables de « les arrêter. Que tout le fruit qu'il tire- « roit des hauteurs où il s'étoit refugié, « ce feroit de ſe jetter delà dans les pré- « cipices qu'il avoit derriere lui pour « s'enfuir. Mais qu'il lui ôteroit encore « cette foible reſſource ». En effet, il détacha deux cohortes, ordonnant à l'une de garder l'entrée du vallon dans lequel couloit la riviere, & à l'autre de s'emparer du chemin qui conduiſoit de la ville dans la campagne, par les routes obliques du côteau. Pour lui, avec les coureurs, qui la veille avoient chaſſé les corps de garde des Carthaginois, il marcha contre les Numides & les frondeurs qu'Aſdrubal avoit poſtés ſur le ſommet de la ſeconde plaine. Le chemin qui étoit rude & eſcarpé, fut le ſeul obſtacle qu'ils trouverent d'abord. Mais dès qu'ils furent arrivés à la portée des coups, on fit pleuvoir ſur eux une grêle de toute ſorte de traits. De leur côté, ils jettoient contre les ennemis les pierres qu'ils ramaſſoient par terre, où ils en trouvoient une gran-

de quantité. Les goujats de l'armée ſe mêloient avec les ſoldats, & les ſecondoient. En ſorte que, malgré la difficulté du lieu, & la quantité de traits & de pierres dont on les accabloit, l'habitude où ils étoient de monter à l'eſcalade, & leur fermeté, leur firent ſurmonter tous ces obſtacles. Lors donc que les premiers furent arrivés dans un terrein plus uni, & où ils étoient plus fermes ſur leurs pieds, ils repouſſerent facilement un ennemi qui n'étoit propre qu'à courir çà & là, & à lancer de loin ſes traits d'un poſte avantageux ; mais qui lâchoit pied dès qu'on l'avoit joint & qu'on le ſerroit de près. Ils en firent un grand carnage, & forcerent bientôt ceux qui reſtoient à aller rejoindre le gros de l'armée ſur la plus haute éminence. Scipion ayant ordonné enſuite aux victorieux de ſuivre le chemin qui les menoit directement au milieu des ennemis, il partagea ce qui lui reſtoit de troupes avec Lélius, & lui commanda, en prenant ſur la droite, de chercher autour de la colline, une route par où il pût plus facilement aller aux ennemis. Pour lui, tournant à gauche, après un circuit aſſez court, il alla les attaquer par les flancs. Le déſordre ſe met d'abord par-

mi les Carthaginois, tandis qu'ils veulent faire face aux ennemis qui s'avancent par différents endroits, en pouſſant de tous côtés de grands cris. Pendant qu'ils étoient dans cet embarras, Lélius arriva. Auſſi-tôt ils reculerent en arriere, pour empêcher qu'on ne les prît à dos : & la premiere ligne ayant auſſi plié pour ſuivre ce mouvement, ceux des Romains qui montoient par le milieu, gagnerent le haut ; ce qu'ils n'auroient jamais pu faire par un chemin ſi rude & ſi raboteux, tant que les Carthaginois auroient gardé leurs rangs, & que les éléphants auroient couvert le front de leur bataille. On les tailloit en pieces de tous côtés ; mais Scipion ſur-tout, ayant, avec l'aîle gauche, attaqué l'aîle droite des ennemis par les flancs, ne trouvoit preſque aucune réſiſtance. Ils n'avoient pas même la reſſource de ſe pouvoir ſauver par la fuite. Car Scipion avoit diſpoſé des troupes pour s'emparer des chemins à droit & à gauche ; & d'ailleurs la fuite d'Aſdrubal & des principaux officiers avoit fermé la porte du camp au reſte de l'armée, ſans parler des éléphants, que la frayeur avoit rendus furieux, & qui, dans cet état, n'étoient pas moins à craindre pour les Cartha-

Scipion défait Aſdrubal, & le met en fuite.

ginois, que les vainqueurs mêmes. Ainsi on leur tua dans cette action environ huit mille hommes.

Il fait un grand nombre de prisonniers

Asdrubal, avant la bataille, avoit pris la précaution de sauver son argent ; & alors ayant fait partir les éléphants les premiers, & ramassé autant de fuyards qu'il put, il marcha vers les Pyrénées, en suivant les bords du Tage. Scipion étant demeuré maître du camp des ennemis, en accorda tout le butin à ses soldats, à l'exception des personnes libres, dont le nombre montoit à dix mille piétons & deux mille cavaliers, qu'il retint prisonniers ; avec cette différence, qu'il ordonna à son questeur de vendre les Afriquains, comme esclaves, & qu'il renvoya les Espagnols sans rançon. Ils furent si sensibles à cette générosité, que s'étant rassemblés autour de lui, tant ceux qu'il avoit pris la veille, que ceux qui s'étoient rendus à lui auparavant, ils le saluerent du nom de Roi, avec une acclamation & un consentement général. Scipion leur répondit, après avoir fait faire silence par un héraut : » Qu'il ne » connoissoit point de titre plus glo- » rieux que celui de * Général, qu'il

Il refuse le nom de Roi, qui lui est offert par les Espagnols.

* J'ai traduit par le terme de Général, celui d'*Imperator*, qui signifie beaucoup plus en Latin, & que les

avoit reçu de ſes ſoldats. Que le nom « de Roi étoit grand & reſpectable par- « tout ailleurs ; mais qu'il étoit inſup- « portable à Rome. Qu'il étoit ravi d'ê- « tre eſtimé d'eux, à cauſe des inclina- « tions dignes d'un Roi qu'ils croyoient « remarquer en lui, & dont il ſe fai- « ſoit honneur ; mais qu'il les prioit de « ne lui en point donner le nom. » Ces peuples, tout barbares qu'ils étoient, jugerent combien devoit être élevée au-deſſus du commun, une ame qui rejettoit avec mépris une qualité qui obligeoit tous les autres mortels de fléchir les genoux. Il fit enſuite des préſents à tous les Seigneurs Eſpagnols : & parmi une grande multitude de chevaux qu'il avoit pris, il pria Indibilis d'en choiſir trois cents, tels qu'il les voudroit. Pendant que le queſteur étoit occupé à vendre les priſonniers, ſelon l'ordre qu'il en avoit reçu, on lui préſenta un jeune enfant, d'une beauté & d'une phyſionomie qui le faiſoient diſtinguer de tous les autres. Ayant appris qu'il étoit de race royale, il l'envoya à Scipion. Ce général lui demanda à qui il appartenoit, & pourquoi, ſi jeune encore, il

Maſſiva, jeune prince Numide, renvoyé par Scipion ſans rançon, & avec des préſents.

ſoldats donnoient ſur le champ de bataille à leur commandant, dans les tranſports de la victoire.

s'étoit trouvé dans la bataille. » Il lui » répondit, qu'il étoit Numide, & s'ap- » pelloit Maſſiva. Qu'ayant eu le mal- » heur de perdre ſon pere, il avoit été » élevé dans le palais de Gala, roi des » Numides, qui étoit ſon ayeul ma- » ternel. Qu'il étoit paſſé tout récem- » ment en Eſpagne avec Maſſiniſſa ſon » oncle, lorſqu'il y étoit venu avec ſa » cavalerie pour ſecourir les Carthagi- » nois. Que Maſſiniſſa juſque-là ne lui » avoit pas voulu permettre, à cauſe » de ſa jeuneſſe, de ſe trouver à au- » cun combat. Que le jour que la ba- » taille s'étoit donnée entre les Car- » thaginois & les Romains, il avoit pris » ſecrétement un cheval & des armes, » & s'étoit jetté dans la mêlée, à l'inſu » de ſon oncle. Mais que ſon cheval s'é- » tant abattu ſous lui, il avoit été renver- » ſé par terre, & pris par les Romains. Scipon chargea quelqu'un de la garde de ce jeune Prince : & ayant terminé les affaires qui l'obligeoient à reſter ſur ſon tribunal, il rentra dans ſa tente ; & l'ayant fait venir, il lui demanda s'il ne ſeroit pas bien aiſe de retourner auprès de Maſſiniſſa. Seigneur, lui répondit Maſſiva, en pleurant de joie, » c'eſt la plus grande grace que je puiſſe

» recevoir de votre bonté ». Alors Scipion lui donna un anneau d'or, une robe appellée *Laticlave*, une casaque à l'Espagnole, une agraffe d'or, & un cheval richement équipé : après quoi il le congédia, en lui donnant une escorte de cavaliers, qui avoient ordre de l'accompagner aussi loin qu'il voudroit.

Scipion ayant assemblé son conseil, pour déliberer sur le parti qui restoit à prendre contre les ennemis, quelques-uns lui conseilloient de poursuivre Asdrubal sans perdre de temps. Mais il ne jugea pas à propos de le faire, craignant que Magon & l'autre Asdrubal ne vinssent à son secours. C'est pourquoi se contentant d'envoyer quelques troupes pour garder le passage des Pyrénées, il employa le reste de la campagne à recevoir les peuples d'Espagne qui revenoient dans l'alliance des Romains. Son appréhension étoit bien fondée. Car quelques jours après le combat de Bécula, il étoit à peine sorti des défilés de Castulon, en retournant à Tarragone, qu'il apprit que Magon & Asdrubal fils de Gisgon, étoient venus de l'autre partie de l'Espagne, joindre Asdrubal fils d'Amilcar, trop tard pour lui sauver une défaite qu'il avoit déja Jonction des trois généraux Carthaginois.

essuyée, mais assez tôt pour lui donner de bons conseils, & d'utiles secours pour l'avenir. Là, comme ils examinoient quelle étoit la disposition des différents peuples de l'Espagne, le seul Asdrubal, fils de Gisgon, se flattoit que ceux qui habitoient aux extrêmités de la province, du côté de l'océan & de Cadis, connoissant peu les Romains, étoient encore dans les intérêts des Carthaginois, & qu'on pouvoit compter sur leur fidélité. Mais l'autre Asdrubal & Magon étoient bien persuadés, » que Scipion, » par ses bienfaits, avoit gagné tous les » esprits, tant en public qu'en particu» lier : & que les troupes des Cartha» ginois seroient exposées à des déser» tions continuelles, jusqu'à ce qu'on » eût fait passer tous les soldats Espa» gnols, ou aux extrêmités de la pro» vince, ou même dans la Gaule. Que » pour ces raisons, quand même le sé» nat de Carthage ne l'auroit pas or» donné, Asdrubal auroit dû cependant » passer en Italie, où étoit le fort de la » guerre, & où la querelle des deux » empires se devoit décider ; quand ce » ne seroit que pour tirer les Espagnols » d'un pays où le nom de Scipion étoit » en si grande vénération, sans compter

Leurs résolutions.

que par la jonction des soldats Espa- «
gnols, il renforceroit son armée, af- «
foiblie par la perte du combat & par «
les désertions. Qu'ils étoient encore «
d'avis que Magon laissât le comman- «
dement de son armée à Asdrubal, fils «
de Gisgon, & passât, avec une gran- «
de somme d'argent, dans les isles Ba- «
leares, pour y lever des troupes mer- «
cenaires; & que ce même Asdrubal, «
avec ses troupes, se retirât au fond «
de la Lusitanie, & évitât de combat- «
tre les Romains. Qu'on tirât de toute «
la cavalerie ce qu'il y avoit de meil- «
leur, pour former un corps de trois «
mille cavaliers, avec lequel Massinissa «
parcourût l'Espagne citérieure, pour «
secourir les alliés des Carthaginois, «
& ravager les campagnes des ennemis. «
Après avoir formé ces projets, ils se sé-
parerent pour aller les exécuter. C'est-là
tout ce qui se passa en Espagne cette an-
née. Et voici quelle étoit à Rome la dis-
position des esprits. La réputation de
Scipion y augmentoit de jour en jour. Et
quoique Fabius, pour reprendre Taren-
te, eût employé la ruse plutôt que la
valeur, on ne laissoit pas de lui en faire
un mérite. Mais la gloire de Fulvius di-
minuoit beaucoup; & l'on y parloit

aſſez mal de Marcellus, depuis qu'il avoit été battu par les Carthaginois, outre qu'on lui ſavoit mauvais gré de ce qu'il avoit mis ſes troupes à couvert dans Venouſe, ſans attendre la fin de la campagne, pendant qu'Annibal marchoit la tête levée au milieu de l'Italie. C. Publicius Bibulus, tribun du peuple, étoit ſon ennemi déclaré. Et en criant continuellement contre lui dans toutes les aſſemblées, immédiatement après la journée où il avoit été maltraité par Annibal, il l'avoit déja décrié dans l'eſprit de la populace : & on ne parloit pas moins que de le dépouiller de ſon autorité, lorſque ſes amis obtinrent qu'il laiſſât un de ſes lieutenants à Venouſe pour y commander à ſa place, pendant qu'il viendroit à Rome pour ſe juſtifier, & arrêter les entrepriſes que ſes ennemis faiſoient contre lui pendant ſon abſence. Par hazard, Marcellus & Fulvius arriverent à Rome le même jour ; le premier, pour repouſſer l'affront qu'on lui préparoit ; & l'autre, pour préſider aux aſſemblées qui alloient ſe tenir. L'affaire de Marcellus ſe traita dans le Cirque Flaminien, avec un grand concours du peuple & de tous les ordres de la république. Le tribun du peuple reprochoit, non-ſeulement à lui,

Marcellus accuſé par ſes ennemis ſe juſtifie avec beaucoup d'honneur & d'éclat.

mais à tout le corps des nobles, » que c'étoit par leur mauvaiſe foi, & par les délais qu'ils affectoient, qu'Annibal, depuis dix ans, demeuroit dans l'Italie, & la regardoit comme ſa province. Qu'il y avoit vécu plus longtemps que dans ſa patrie. Que Marcellus, par reconnoiſſance pour le peuple Romain, qui lui avoit continué le commandement, s'étoit laiſſé battre deux fois par Annibal, & qu'il étoit actuellement renfermé dans les murailles de Venouſe «. Marcellus, par le ſimple récit de ſes actions, confondit ſi bien le tribun du peuple qui lui faiſoit ces reproches, que non-ſeulement on rejetta la loi qu'il propoſoit pour lui ôter ſon autorité, mais que dès le lendemain toutes les centuries le créerent conſul, d'un commun conſentement. On lui donna pour collegue T. Q. Criſpinus, qui étoit actuellement préteur. Le lendemain on nomma préteurs P. Licinius Craſſus le Riche, qui étoit grand pontife : P. Licinius Varus, S. Julius Céſar, & Q. Claudius Flamen. Pendant les jours mêmes que ſe tinrent les aſſemblées, les citoyens furent dans une grande inquiétude au ſujet de l'Etrurie, dont on craignoit le ſoulevement. C. Cal-

purnius, qui avoit ce département en qualité de préteur, avoit écrit à Rome, que ceux d'Arretium s'étoient déclarés les premiers. C'eſt pourquoi on y envoya ſur le champ Marcellus, qui venoit d'être déſigné conſul, avec ordre d'examiner la choſe ſur les lieux ; & en cas que la nouvelle parût véritable, de faire paſſer ſon armée de l'Apouille dans l'Etrurie. Les Etruriens, intimidés par ces démarches des Romains, ſe tinrent en repos. Les ambaſſadeurs des Tarentins ayant demandé dans le ſénat la paix, la liberté, & la permiſſion de ſe gouverner par leurs propres loix, on leur répondit, qu'ils revinſſent quand le conſul Fabius ſeroit de retour à Rome. Cette année on célébra à Rome les jeux Romains & les jeux plébéiens, & on employa un jour à chacune de ces cérémonies. Les édiles curules étoient L. Cornélius Caudinus, & Ser. Sulpicius Galba. Les plébéiens, C. Servilius & Q. Cécilius Metellus. On ſoutenoit que Servilius n'avoit été légitimement ni tribun, ni édile, parce qu'on avoit appris que ſon pere vivoit encore, & étoit au pouvoir des ennemis, après avoir paſſé pendant dix ans pour avoir été tué par les Boïens auprès de Modene, où il avoit

été envoyé en qualité de triumvir, pour mesurer & distribuer des terres.

La onzieme année de la guerre de Carthage, M. Marcellus & T. Quintius Crispinus, prirent possession du consulat, le premier pour la cinquieme fois, en comptant celle où, ayant été nommé contre les auspices, il fut obligé de se démettre. On leur décerna à tous deux l'Italie pour province, & les deux armées qui avoient servi sous les consuls de l'année précédente. Il y en avoit encore une troisieme à Venouse, dont Marcellus venoit de quitter le commandement. Ils avoient la liberté de choisir entre ces trois les deux qui leur conviendroient; l'autre devoit obéir à celui à qui seroit échu le pays des Salentins avec Tarente. Les autres départements furent partagés entre les préteurs de la façon suivante. P. Licinius Varus devoit rendre la justice à Rome aux citoyens: & Pub. Licinius Crassus, aux étrangers; & ce dernier iroit où le sénat jugeroit à propos de l'envoyer. Sex. Julius César iroit en Sicile, & P. Claudius * Flamen à Tarente. On continua le commandement pour une année à Q. Fulvius Flac-

M. Marcellus & T. Quintius Crispinus, consuls. An de Rome 544.

* Ce mot, qui signifie Prêtre dans son origine, étoit devenu surnom dans cette famille.

cus, à qui on ordonna d'aller avec une légion prendre à Capoue la place de T. Quintius, préteur de l'année précédente. C. Hostilius Tubulus fut aussi continué, & chargé d'aller en Etrurie, comme propréteur, se mettre à la tête des deux légions de C. Calpurnius. L. Vétutius Philon resta propréteur dans le gouvernement de Gaule, avec les deux mêmes légions qu'il y avoit commandées pendant sa préture. C. Arunculéius, qui avoit été préteur en Sardaigne, y resta tout de même, par ordre du sénat, en qualité de propréteur, & avec les deux mêmes légions. On y ajouta, pour le mettre en état de défendre sa province, cinquante vaisseaux longs, que P. Scipion lui enverroit d'Espagne. P. Scipion & M. Silanus furent aussi continués dans le gouvernement d'Espagne, qu'ils méritoient à si bon titre, & dans le commandement des mêmes armées. Le premier eut ordre d'envoyer en Sardaigne, comme on vient de dire, cinquante vaisseaux, des quatre-vingts qu'il avoit amenés d'Italie, ou qu'il avoit pris à Carthagene. Comme on publioit que cette année les Carthaginois feroient de grands efforts par mer, on augmenta aussi les flottes de la république, jusqu'au nombre

nombre de deux cents bâtiments, qui devoient être employés pour défendre les côtes d'Italie, de Sicile, & de Sardaigne. Voici les mesures qu'on prit aussi pour la Sicile. S. César eut le commandement des légions de Cannes; & M. Valérius Lévinus, qu'on avoit aussi continué dans sa charge, celui de la flotte qu'on avoit destinée pour cette province, composée de soixante-dix galeres, auxquelles il joindroit les trente qui avoient été à Tarente l'année précédente. On lui laissoit la liberté d'aller ravager l'Afrique avec ces cent vaisseaux, s'il le jugeoit à propos. On laissa aussi pour une année à P. Sulpicius la même flotte, & les provinces de Grece & de Macédoine, comme auparavant. On ne changea rien à l'égard des deux légions, qui avoient été employées près de Rome. On permit aux consuls de faire, pour recruter les armées, les levées qui seroient nécessaires. Toutes les forces de la république consisterent cette année en vingt-une légions. P. Licinius Varus, préteur de la ville, fut chargé du soin de faire radouber trente vieilles galeres qui étoient dans le port d'Ostie, & de fournir de rameurs & de soldats, les vingt qu'on avoit construites tout récemment,

afin qu'il pût en avoir en tout cinquante, pour défendre les côtes voiſines de Rome. On ordonna à C. Calpurnius de reſter, avec ſon armée, près d'Arretium, juſqu'à ce qu'on lui eût envoyé un ſucceſſeur : & à C. Tubulus, de demeurer en Etrurie, & de prendre garde, ſur-tout, qu'il ne s'excitât aucun mouvement dans cette province.

Alors les préteurs partirent pour ſe rendre dans leurs provinces. Mais les conſuls ſe faiſoient un ſcrupule de ſortir de Rome, avant d'avoir appaiſé la colere des dieux, dénoncée par un grand nombre de prodiges, dont l'expiation leur paroiſſoit difficile. On publioit, que dans la Campanie, les deux temples de la Fortune & de Mars, & pluſieurs tombeaux, avoient été frappés de la foudre ; & qu'à Cumes les rats avoient rongé l'or de Jupiter ; tant il eſt vrai que la ſuperſtition, quand une fois elle s'eſt emparée des eſprits, fait entrer les Dieux dans les moindres bagatelles. Qu'à Caſin, un eſſaim d'abeilles s'étoit abattu dans la place publique. Qu'à Oſtie, le tonnerre étoit tombé ſur la muraille & ſur la porte de la ville. Qu'à Cere, un vautour avoit volé dans le temple de Jupiter. Qu'à Vulſinie, les eaux d'un lac

avoient paru enſanglantées. On fit des prieres publiques pendant un jour, pour expier ces prodiges. Mais on immola pluſieurs jours de ſuite de grandes victimes, ſans qu'il parût que les Dieux fuſſent appaiſés. Cependant ils épargnerent la république ; &, par l'événement, ils firent tomber toute leur indignation ſur la tête des conſuls. Pub. Cornélius Sylla, préteur de la ville, étoit le premier qui eût fait repréſenter les jeux Apollinaires, ſous le conſulat de Q. Fulvius & d'Appius Claudius. Tous les préteurs de la ville qui l'avoient ſuivi, les avoient donnés au peuple, à ſon exemple. Mais ils les annonçoient ſeulement pour l'année où chacun d'eux étoit en charge ; & il n'y avoit point de jour marqué pour leur célébration. Comme cette année la ville & la campagne furent attaquées d'une horrible contagion, qui fut cependant plus longue que mortelle, on fit, pour en obtenir la guériſon, des proceſſions dans toutes les places publiques de Rome ; & Varus, préteur de la ville, eut ordre de propoſer au peuple une loi, par laquelle ces jeux ſeroient déclarés perpétuels, & célébrés tous les ans à un certain jour qui ne pourroit plus varier. En conſéquence de cette

Jeux Apollinaires rendus annuels.

Maladies contagieuſes.

loi, Varus les voua à perpétuité, & le premier les fit représenter le cinquieme jour de Juillet, ce qui fut toujours observé depuis.

Ceux d'Arretium suspects, sont forcés de donner des ôtages.

Ceux d'Arrétium donnoient de jour en jour des soupçons plus violents de leur infidélité. C'est pourquoi les sénateurs, dont l'inquiétude augmentoit aussi à proportion, écrivirent à Tubulus, qu'il eût à leur demander sur le champ des ôtages ; & ils lui envoyerent C. Terentius Varron, avec pouvoir de les prendre & de les amener à Rome. Dès qu'il fut arrivé, Hostilius fit entrer dans la ville, sous les armes, une légion qui étoit campée à ses portes, mit des corps de garde dans tous les quartiers convenables ; & ayant fait venir les sénateurs dans la place publique, il les somma de donner des ôtages. Et sur ce qu'ils lui demanderent deux jours pour en délibérer, il leur déclara que s'ils n'obéissoient pas sur le champ, il enleveroit dès le lendemain tous les enfants des sénateurs. Aussi-tôt il commanda aux tribuns, aux préfets des alliés & aux centurions, de faire si bonne garde aux portes, que personne ne pût sortir de la ville. La négligence dont on usa dans l'exécution de cet ordre, donna lieu à

ſept des principaux ſénateurs d'en ſortir avant la nuit avec leurs enfants. Le lendemain, dès le matin, Hoſtilius ayant ordonné au ſénat de s'aſſembler, il s'apperçut de leur évaſion, confiſqua leurs biens & les fit vendre. Il tira des autres ſénateurs cent vingt ôtages, tous leurs enfants, & les mit entre les mains de Térentius, qui les conduiſit à Rome. Celui-ci, en rendant compte aux ſénateurs de ſa commiſſion, augmenta encore l'alarme qu'ils avoient priſe au ſujet des Etruriens. C'eſt pourquoi, croyant qu'ils alloient avoir ſur les bras tous les peuples de cette province, ils ordonnerent au même C. Térentius de prendre une des deux légions de la ville, & de la mener à Arrétium, pour garder cette ville : & à Hoſtilius, de parcourir toute la province avec le reſte de l'armée, & de contenir dans le devoir les habitants, qui ne cherchoient que l'occaſion de remuer. C. Térentius ne fut pas plutôt arrivé à Arrétium, qu'il demanda qu'on lui mît les clefs de la ville entre les mains. On lui répondit qu'elles ne ſe trouvoient point. Mais perſuadé qu'on les avoit ſouſtraites par fraude, & non perdues par négligence, il en fit ſur le champ faire de nouvelles

Les Etruriens ſoupçonnés, ſont contenus par la vigilance des préteurs.

pour toutes les portes, & prit toutes les précautions que la prudence demandoit, pour être absolument maître de la place : & il avertit Hostilius, qu'il ne devoit compter sur la tranquillité des Etruriens, qu'autant qu'il auroit soin lui-même de les rendre tranquilles, en veillant exactement sur leur conduite.

On traite l'affaire des Tarentins dans le sénat.

L'affaire des Tarentins fut ensuite agitée dans le sénat avec beaucoup de chaleur, en présence de Fabius. Ce général, qui avoit employé la force des armes pour les réduire, employoit alors celle de son éloquence pour les défendre. Tous les autres étoient déclarés contre eux, & soutenoient qu'étant aussi coupables que les Campaniens, ils devoient être punis avec autant de sévérité. Après bien des contestations, on fit un arrêt du sénat, conforme au sentiment de Manius Acilius. Il portoit, qu'on tiendroit une forte garnison dans la ville ; que tous les habitants seroient contenus dans l'enceinte de leurs murailles ; & que dans la suite, quand l'Italie seroit devenue plus tranquille, on examineroit tout de nouveau leur affaire. On ne fut pas moins partagé sur la maniere dont on devoit traiter M. Livius, gouverneur de la citadelle de Tarente. Les uns vouloient

que l'arrêt du sénat le notât, pour avoir lâchement livré la ville aux ennemis. Les autres lui décernoient des récompenses, pour avoir défendu la citadelle pendant cinq ans, & par-là, avoir donné occasion aux Romains de reprendre aussi la ville. Quelques-uns prenant un milieu entre ces deux avis, prétendoient que c'étoit aux censeurs, & non aux sénateurs, que la connoissance de cette affaire appartenoit. « Fabius fut aussi de « cet avis, ajoutant cependant, qu'il « avouoit que, si on avoit repris Ta- « rente, c'étoit à Livius qu'on en étoit « redevable, comme ses amis le pu- « blioient souvent dans le sénat : car on « n'auroit jamais repris cette ville, si « elle n'avoit été prise auparavant ». T. Quintius Crispinus, l'un des consuls, partit avec des recrues, pour aller dans la Lucanie, prendre le commandement de l'armée qui avoit servi sous les ordres de Q. Ful. Flaccus. Pour Marcellus, il étoit encore retenu dans la ville par différents scrupules qui lui donnoient de l'inquiétude. Entr'autres le dessein qu'il avoit de faire la dédicace de la chapelle qu'il avoit vouée à l'Honneur & à la Vertu, pendant la guerre de Gaule, lorsqu'il étoit sur le point de combattre les enne-

mis auprès de Claſtidium, étoit arrêté par les pontifes, qui ſoutenoient qu'une ſeule chapelle ne pouvoit être dédiée à deux Dieux tout à la fois : parce que ſi elle venoit à être frappée du tonnerre, ou qu'il y arrivât quelqu'autre prodige, il ne ſeroit pas aiſé d'en faire l'expiation, tant qu'on ignoreroit à quel Dieu le ſacrifice devoit s'adreſſer, l'uſage n'étant pas d'offrir une même victime à deux divinités, à moins qu'on ne fût certain qu'elles y avoient un égal droit. Ainſi on bâtit à la hâte une nouvelle chapelle à la Vertu. Et cependant ce ne fut pas Marcellus qui en fit la dédicace. Car il fut enfin obligé d'aller à Venouſe, avec des recrues, ſe mettre à la tête de l'armée qu'il y avoit laiſſée l'année précédente. Criſpinus conſidérant que la priſe de Tarente avoit acquis beaucoup de réputation à Fabius, entreprit d'aſſiéger Locres, dans le pays des Brutiens. Pour cet effet, il avoit fait venir de Sicile toutes les eſpeces de machines dont on ſe ſert dans les ſieges. Il avoit auſſi fait avancer de ce côté-là pluſieurs galeres, pour attaquer la partie de la ville qui donnoit ſur la mer. Mais il fut obligé d'abandonner cette entrepriſe, quand il apprit qu'Annibal marchoit

avec ſes troupes vers Lacinium, & que ſon collegue, à qui il vouloit ſe joindre, avoit tiré ſon armée de Venouſe pour ſe mettre en campagne. Ainſi il paſſa de l'Abruzze dans l'Apouille ; & les deux conſuls camperent ſéparément entre Venouſe & Bantia, ne laiſſant entre eux qu'environ une lieue d'intervalle. Annibal revint auſſi dans le même canton, en quittant le pays des Locriens. Là, les deux conſuls, d'un caractere également fier & bouillant, mettoient preſque tous les jours les troupes en bataille, ne doutant point qu'ils ne puſſent terminer heureuſement la guerre, ſi Annibal oſoit hazarder le combat contre les deux armées conſulaires jointes enſemble.

Les deux conſuls ſe joignent pour faire tête à Annibal.

Comme Annibal, l'année précédente, avoit été vainqueur & vaincu, dans les deux combats qu'il avoit ſucceſſivement livrés à Marcellus, il avoit autant à eſpérer qu'à craindre, s'il avoit encore occaſion d'en venir aux mains avec ce général ſeul. Mais il déſeſpéroit d'avoir un ſuccès favorable, ſuppoſé qu'il fût obligé de combattre les deux conſuls en même temps. C'eſt pourquoi ſe renfermant uniquement dans les ruſes qui avoient coutume de lui réuſſir, il ne ſongea qu'à dreſſer des embûches à ſes en-

nemis. Il y avoit cependant de temps à autre entre les deux camps, de légers combats, où les deux partis avoient alternativement l'avantage. Il paroissoit aux consuls que la campagne pourroit se borner à ces petites attaques. Mais jugeant qu'il n'étoit pas impossible de prendre Locres, ils manderent à Cincius de partir de Sicile avec sa flotte, & de s'approcher de cette ville. Et afin qu'elle fût attaquée en même temps par terre, ils firent venir de Tarente une partie des troupes qui y étoient en garnison. Annibal averti de ce dessein par quelques habitants de Thurium, détacha trois mille fantassins & deux mille cavaliers, à qui il ordonna d'aller se mettre en embuscade sur le chemin de Tarente à Locres, dans un vallon au-dessous de Pételia. Les Romains, qui n'avoient point envoyé à la découverte, donnerent dans ce piege. Les ennemis leur tuerent sur la place environ deux mille hommes, & en firent deux cents prisonniers. Le reste ayant pris la fuite, se dispersa dans la campagne & dans les bois, & regagna Tarente. Il y avoit entre le camp des Carthaginois & celui des Romains, une éminence couverte de broussailles, dont aucun des deux partis n'avoit voulu s'em-

Les Romains donnent dans une embuscade de d'Annibal, & y font quelque perte.

parer d'abord ; les Romains, parce qu'ils ignoroient de quelle nature étoit la partie de cette hauteur qui regardoit le camp des Carthaginois ; & Annibal, parce qu'il avoit mieux aimé la reserver pour des embûches auxquelles il la jugeoit propre, que de s'y camper avec son armée. Dans ce dessein, y ayant envoyé pendant la nuit quelques escadrons Numides, il leur avoit expressément ordonné de se tenir cachés le jour dans le milieu du bois, sans remuer en aucune façon, de peur que les Romains ne les apperçussent, ou que la lueur de leurs armes ne les trahît. Les soldats de Marcellus murmuroient dans leur camp de la prétendue négligence de leur général, & disoient hautement qu'il falloit se saisir de cette colline & s'y fortifier, parce que si Annibal les prévenoit, ils auroient l'ennemi au-dessus de leurs têtes. Le consul fut frappé de ces bruits ; & s'adressant à son collegue : « En effet, dit-« il, que ne marchons-nous de ce cô-« té-là nous-mêmes, avec un petit nom-« bre de cavaliers ? Quand nous aurons « examiné ce poste de nos propres yeux, « nous serons plus sûrs du parti qu'il nous « faudra prendre «. Crispinus y consentit ; & sur le champ ils partirent avec deux

cent vingt cavaliers, tous Etruriens, excepté quarante qui étoient de Frégelles. M. Marcellus, fils du conſul, & M. Manlius, tous deux tribuns des ſoldats, les accompagnerent, auſſi-bien que deux préfets des alliés, L. Arennius & M. Aulius. Quelques-uns rapportent que Marcellus avoit fait ce jour-là un ſacrifice : que le foie de la premiere victime ſe trouva ſans tête : que les entrailles de la ſeconde étoient ſans défaut, & que le foie étoit même plus gros qu'à l'ordinaire, mais que ce paſſage d'une extrêmité à l'autre avoit paru d'un mauvais préſage à l'aruſpice.

Mais Marcellus avoit une ſi grande ardeur d'en venir aux mains avec Annibal, qu'il ne croyoit jamais être campé aſſez près de lui. Alors même, en partant pour aller reconnoître l'éminence dont nous avons parlé, il ordonna aux ſoldats de ſe tenir prêts, de plier bagage & de le ſuivre, s'il trouvoit qu'ils y puſſent camper commodément. Il y avoit devant ſon camp une plaine d'une fort petite étendue, au ſortir de laquelle on trouvoit un chemin tout-à-fait découvert, qui conduiſoit ſur la colline. Les Numides ne s'attendoient guere à faire une capture ſi importante : ils comptoient ſeulement

qu'ils pourroient ſurprendre quelques Romains qui s'écarteroient du camp, pour aller de leur côté chercher du bois ou du fourrage. Dans cette vue, ils avoient poſté une ſentinelle, qui devoit leur donner le ſignal, auquel ils ſortiroient pour ſe jetter ſur eux. Mais ce ſoldat voyant avancer les conſuls avec le gros de cavalerie qui les accompagnoit, fit ſigne à ſes camarades de ſortir tous enſemble du lieu où ils ſe tenoient cachés. Ceux des Numides que les Romains devoient avoir en face, en marchant directement vers le milieu de la hauteur, ne quitterent point leur poſte, que leurs camarades n'euſſent fait un circuit, les uns à droite, les autres à gauche, pour enfermer les ennemis par derriere. Alors ils ſe leverent; & tous enſemble, en pouſſant de grands cris, vinrent fondre ſur le détachement des Romains. Les conſuls voyant qu'il leur étoit également impoſſible de gagner la hauteur dont les ennemis étoient maîtres, & de retourner en arriere, attendu qu'ils étoient enveloppés, prirent le parti de ſe défendre courageuſement. Et ils auroient plus longtemps diſputé la victoire, ſi la fuite des Etruriens n'eût jetté la frayeur parmi les autres. Cependant les Frégellans, aban-

Les deux conſuls tombent dans une nouvelle embuſcade.

donnés de leurs compagnons, ne cesserent point de combattre, tant que les consuls, à leur tête, les animerent par leurs discours & par leur exemple. Mais lorsqu'ils virent qu'ils étoient blessés l'un & l'autre, & que Marcellus même, après avoir été percé d'un coup de lance, étoit tombé mourant de dessus son cheval; alors le peu qui restoit prit la fuite avec Crispinus, percé de deux javelots, & le jeune Marcellus, qui étoit aussi blessé. Aulus Manlius, tribun des soldats, & M. Aulus, préfet de alliés, furent tués dans l'action. L. Arennius fut fait prisonnier. Des licteurs des consuls, il y en eut cinq qui tomberent vivants entre les mains des ennemis. Le reste fut tué, ou s'enfuit avec le consul. Quarante-trois cavaliers périrent, ou dans le combat, ou dans la fuite. Dix-huit demeurerent prisonniers. On commençoit à faire quelque mouvement dans le camp pour aller au secours des consuls, lorsqu'on y vit revenir Crispinus & le fils de son collegue, tous deux blessés, avec les tristes restes d'une si malheureuse expédition. La mort de Marcellus, déplorable d'ailleurs, l'est sur-tout en ce qu'on peût lui reprocher d'avoir, à plus de soixante ans, exposé au danger de pé-

Marcellus tué d'un coup de lance.

Crispinus dangereusement blessé, s'enfuit.

rir, ſa perſonne, celle de ſon collegue, & toute la république avec eux, par une vivacité qui ne convenoit ni à ſon âge, ni à la prudence qu'il devoit avoir acquiſe depuis tant d'années qu'il faiſoit la guerre. Je reviendrois trop ſouvent au récit du même fait, ſi je voulois expoſer les divers ſentiments des auteurs ſur la mort de Marcellus. Pour ne point parler des autres, L. Célius raconte cette aventure de trois façons différentes : il a pris la premiere dans la tradition ; la ſeconde, dans l'oraiſon funebre que le jeune Marcellus, qui s'étoit trouvé dans l'action, compoſa à l'honneur de ſon pere : la troiſieme eſt de lui, & il la donne pour véritable, aſſurant qu'il s'en eſt informé avec la derniere exactitude. Mais après tout, malgré cette diverſité, la plupart rapportent, qu'il périt étant ſorti de ſon camp, pour aller lui-même reconnoître un poſte, & tous conviennent que ce fut dans une embuſcade.

Annibal, pour profiter de la terreur qu'il ſavoit bien que la mort de Marcellus, & la bleſſure de ſon collegue, avoient répandue parmi les ennemis, alla auſſi-tôt camper avec ſon armée ſur l'éminence, au bas de laquelle le combat s'étoit donné. Il y trouva le corps de

Marcellus, & lui fit donner la ſépulture. Pour Criſpinus, effrayé de la mort de ſon collegue & de ſa bleſſure, il ſe retira, à la faveur de la nuit ſuivante, ſur les premieres & les plus hautes montagnes qu'il rencontra, & y fortifia ſon camp de maniere à ne pouvoir être attaqué par aucun côté. Ce fut alors que ces deux généraux mirent toute leur application, l'un à tendre des pieges à ſon ennemi, & l'autre à les éviter. L'anneau de Marcellus étoit tombé au pouvoir d'Annibal avec ſon corps. Criſpinus craignant qu'il ne s'en ſervît pour tromper les alliés de la république, écrivit à toutes les villes voiſines, » que ſon collegue » avoit été tué, & qu'Annibal avoit ſon » cachet entre ſes mains » ; les exhortant à ſe défier des lettres qu'il pourroit leur envoyer au nom de Marcellus. A peine le courrier de Criſpinus étoit-il arrivé à Salapie, qu'on y reçut les lettres qu'Annibal écrivoit aux habitants, & dans leſquelles, parlant au nom de Marcellus, il leur mandoit, » qu'il viendroit » à Salapie la nuit ſuivante. Que les ſoldats de la garniſon ſe trouvaſſent prêts » à exécuter ſes ordres, ſuppoſé qu'il » eût beſoin d'eux ». Ceux de Salapie s'apperçurent auſſi-tôt de la fraude : &

Annibal pris lui-même dans ſes pieges à Salapie.

bien perſuadés qu'Annibal irrité, cherchoit l'occaſion de ſe venger de leur trahiſon & du meurtre de ſes cavaliers, ils renvoyerent le meſſager d'Annibal, qui étoit un déſerteur Romain, afin de pouvoir, ſans témoin, prendre de juſtes meſures contre la tromperie de leur ennemi. Les officiers diſpoſerent les habitants ſur les murailles de la ville, & dans tous les lieux qui avoient beſoin d'être gardés; ordonnerent aux ſentinelles & aux corps de garde, de veiller cette nuit avec plus d'attention que jamais; & placerent les plus braves ſoldats de la garniſon auprès de la porte par où ils jugeoient qu'Annibal devoit arriver. Il s'en approcha en effet environ à la quatrieme veille de la nuit. Les déſerteurs Romains étoient à l'avant-garde, armés à la maniere de leur pays: alors parlant tous Latin, ils appellent les ſentinelles, & leur ordonnent d'ouvrir la porte au conſul qui étoit près d'arriver. Les ſentinelles feignant de s'éveiller à leur voix, s'agitent, ſe trémouſſent, ſe donnent de grands mouvements pour ouvrir la porte. Comme la herſe étoit abattue, ils ſe ſervent en partie de leviers, en partie de cordes pour la relever. Les déſerteurs ne la virent pas plutôt aſſez haute pour y

pouvoir paſſer debout, qu'ils ſe préſenterent en foule pour entrer. Mais lorſqu'il en eut paſſé environ ſix cents, les gardes lâchant la corde qui tenoit la herſe ſuſpendue, la laiſſerent retomber avec un grand fracas. Les habitants préparés ſe jetterent auſſi-tôt ſur les transfuges qui étoient entrés, & qui portoient leurs armes négligemment attachées derriere leur dos, comme des gens qui marchent ſans rien craindre parmi des amis & des alliés: d'autres aſſomment à coups de pierres, de bâtons & de traits, ceux des ennemis qui ſont reſtés hors des portes. Ainſi Annibal, après avoir été pris lui-même dans les filets qu'il avoit tendus, ſe retira bien confus, & s'en alla pour faire lever le ſiege de Locres, que Cincius attaquoit vigoureuſement avec les machines de tout genre, qu'il avoit amenées de Sicile. Magon ne comptoit preſque plus de pouvoir ſauver cette ville, lorſque la nouvelle de la mort de Marcellus lui donna quelque eſpérance. Elle fut bientôt augmentée par le courrier qui lui apprit qu'Annibal, après avoir envoyé devant la cavalerie Numide, venoit lui-même à ſon ſecours avec ſon infanterie qu'il faiſoit marcher avec toute la diligence poſſible. C'eſt pourquoi

dès qu'il ſut que les Numides étoient ſur le point d'arriver, par le ſignal qu'on lui en donna de deſſus une hauteur, il fit auſſi-tôt ouvrir les portes de la ville, & vint fondre lui-même ſur les ennemis, avec une fierté & une vigueur incroyable. Et d'abord il diſputa la victoire plutôt par l'étonnement qu'il cauſa aux ennemis, que par l'égalité de ſes forces. Mais les Numides ne furent pas plutôt arrivés, que les Romains effrayés regagnerent la mer & leurs vaiſſeaux, laiſſant, au pouvoir des Carthaginois, les machines dont ils s'étoient ſervis pour battre les murailles de Locres. Ce fut ainſi qu'Annibal fit lever le ſiege de cette ville dès ſon arrivée.

Annibal fait lever le ſiege de Locres.

Quand Criſpinus apprit qu'Annibal étoit parti pour l'Abruzze, il ordonna à M. Marcellus, tribun des ſoldats, de conduire à Venouſe l'armée que ſon collegue avoit commandée. Pour lui, il partit avec ſes légions pour ſe rendre à Capoue, porté dans une litiere dont le mouvement augmentoit encore la douleur inſupportable que lui cauſoient ſes bleſſures. C'eſt pourquoi il écrivit au ſénat, pour lui apprendre la nouvelle de la mort de ſon collegue, & le danger où il étoit lui-même. » Qu'il ne pou- «

» voit ſe rendre à Rome pour y tenir
» les aſſemblées, parce qu'il n'étoit pas
» en état de ſupporter l'agitation du che-
» min ; outre qu'il craignoit pour Ta-
» rente, où Annibal paroiſſoit avoir deſ-
» ſein d'aller au ſortir de l'Abruzze. Qu'il
» étoit d'avis qu'on lui envoyât des lieu-
» tenants choiſis parmi les plus ſages
» des ſénateurs, avec qui il pût confé-
» rer des affaires de la république ». La
lecture de ces lettres cauſa autant de dou-
leur pour la mort d'un des conſuls, que
de crainte pour la vie de l'autre. C'eſt
pourquoi ils envoyerent Q. Fabius le
fils à l'armée de Venouſe, & au con-
ſul trois lieutenants, qui furent Sex. Ju-
lius Céſar, L. Licinius Pollio, & L.
Cincius Alimentus, qui étoit revenu de
Sicile depuis quelques jours. Ils eurent
ordre de lui dire, » que s'il ne pouvoit
» pas venir lui-même à Rome, pour
» préſider aux aſſemblées, il créât un
» dictateur, ſur les terres des Romains,
» pour les tenir en ſa place. Que ſi le
» conſul étoit parti pour Tarente, on
» étoit d'avis que le préteur Q. Clau-
» dius en retirât ſes légions, pour paſ-
» ſer dans un pays où il pût défendre
» le plus grand nombre qu'il ſe pour-
» roit des villes des alliés ». Pendant

cette même campagne, M. Valérius paſſa de Sicile en Afrique, avec une flotte de cent vaiſſeaux; & ayant fait une deſcente auprès de Clupée, il ravageoit tout le pays d'alentour, ſans trouver aucune réſiſtance. Mais il fut obligé de rentrer promptement dans ſes vaiſſeaux, parce qu'il apprit que la flotte des Carthaginois, compoſée de quatre-vingt-trois bâtiments, étoit près d'arriver. Il lui donna bataille aſſez près de Clupée, & la battit; & ayant pris dix-huit vaiſſeaux, & mis tout le reſte en fuite, il revint à Lilybée, avec le butin conſidérable qu'il avoit fait, tant ſur mer que ſur terre.

La flotte Romaine bat celle des Carthaginois, près de Clupée.

Cette même campagne, Philippe accorda aux Achéens le ſecours qu'ils lui avoient demandé contre Machanidas, tyran de Lacédémone, qui mettoit tout à feu & à ſang dans leur pays dont il étoit voiſin; & contre les Etoliens, qui, ayant paſſé le détroit appellé Rhion, qui ſépare Naupacte & Patra, y avoient débarqué des troupes qui ne cauſoient pas de moindres ravages. On faiſoit en même temps courir le bruit qu'Attalus, roi d'Aſie, à qui les Etoliens, dans leur derniere aſſemblée, avoient déféré la premiere magiſtrature de leur nation, alloit auſſi paſſer en Europe.

Affaires de la Grece.

Philippe étant donc paſſé dans la Grece pour les raiſons que je viens de dire, les Etoliens, ſous la conduite de Pyrrhia, qu'ils avoient créé préteur pour cette année, conjointement avec Attalus qui étoit abſent, vinrent à ſa rencontre auprès de la ville de Lamia. Ils avoient avec eux quelques troupes auxiliaires d'Attalus, & environ mille ſoldats que P. Sulpicius avoit tirés de ſa flotte & leur avoit envoyés. Philippe combattit deux fois contre Pyrrhia & ſon armée, & lui tua dans ces deux actions, où la fortune ſe déclara pour lui, environ mille hommes. Les Etoliens, abattus par ces deux défaites conſécutives, ſe renfermerent dans les murailles de Lamia; ce qui obligea Philippe de remener ſon armée à Phalara. Cette ville, ſituée ſur le golfe de Malia, étoit autrefois très-peuplée, à cauſe de l'excellence de ſon port, des rades ſûres & commodes qu'on trouve aux environs, & des autres avantages que lui procurent la terre & la mer. Ce fut-là que ſe rendirent les ambaſſadeurs de Ptolomée, roi d'Egypte, ceux de Rhodes, d'Athenes & de Chio, qui, tous enſemble, conſpiroient pour ménager la paix entre Philippe & les Etoliens. Les Etoliens eux-mêmes em-

Etoliens vaincus par Philippe.

ployoient auſſi la médiation d'Aminander, roi des Athamanes, leur voiſin. Mais ce qui les faiſoit tous agir de concert, n'étoit pas tant l'affection qu'ils portoient aux Etoliens, dont la fierté étoit à charge à la Grece même, que la crainte où ils étoient que Philippe, en ſe mêlant des affaires des Grecs, n'attentât un jour à leur liberté. On différa à traiter de la paix juſqu'à l'aſſemblée des Achéens, dont le temps & le lieu furent indiqués. En attendant, on convint d'une treve de trente jours. Philippe étant donc parti delà, paſſa par la Theſſalie & la Béotie, & vint à Chalcis, ville de l'Eubée, dans le deſſein de chaſſer des ports & des côtes de cette iſle, Attalus, qui, ſelon le rapport qu'on lui en avoit fait, étoit ſur le point d'y arriver avec ſa flotte. Enſuite y ayant laiſſé un corps de troupes pour faire tête à Attalus, en cas qu'il voulût aborder pendant ſon abſence, il en partit lui-même avec un petit nombre de cavaliers & de ſoldats légérement armés, & vint à Argos. Et là, le peuple l'ayant prié de préſider à la célébration des jeux Héréens & Néméens, parce que les Rois de Macédoine ſe diſent originaires de ce pays, il aſſiſta aux jeux Héréens; & au ſortir

de ce ſpectacle, il partit à la hâte pour ſe rendre à Rhion, où ſe devoit tenir l'aſſemblée des alliés, qu'on avoit indiquée long-temps auparavant. Ce fut-là qu'on ſongea ſérieuſement à terminer la guerre d'Etolie, pour ôter aux Romains & à Attalus tout prétexte d'entrer dans la Grece. Mais avant même que la treve fût expirée, les Etoliens rompirent la conférence, ſur la nouvelle qu'ils apprirent qu'Attalus étoit entré dans l'iſle d'Egine, & que la flotte des Romains étoit dans le port de Naupacte. Car étant venus à l'aſſemblée des Achéens, où on les avoit appellés, & dans laquelle ſe trouvoient les mêmes députés qui avoient traité de la paix à Phalara, ils commencerent par ſe plaindre de quelques légeres injures qu'ils prétendoient avoir reçues pendant le temps de la treve; & enfin ſoutinrent que la paix ne pouvoit être conclue, à moins que les Achéens ne rendiſſent Pyle aux Meſſéniens, que les Romains ne fuſſent remis en poſſeſſion de l'Atintanie, & les Rois Scerdiledus & Pleuratus du pays des Vardes. Mais Philippe, indigné de voir que les vaincus vouluſſent lui faire la loi, à lui qui étoit vainqueur, dit: » Que s'il avoit » d'abord écouté des propoſitions de » paix,

paix, & consenti depuis à une treve, «
ce n'avoit pas été dans l'espérance que «
les Etoliens se tiendroient en repos ; «
mais uniquement pour faire connoître «
à tous les alliés qu'il recherchoit aussi «
sincérement la paix, que les Etoliens «
étoient avides d'entretenir la guerre «.
Ainsi n'ayant pu conclure aucun accommodement, il congédia l'assemblée & se retira, laissant quatre mille hommes aux Achéens pour leur sûreté ; & ayant reçu d'eux cinq galeres, il crut qu'en les joignant à la flotte que les Carthaginois lui avoient envoyée depuis peu, & aux vaisseaux qui lui venoient de la part de Prusias, Roi de Bithynie, il seroit en état de combattre les Romains, qui, depuis long-temps, étoient maîtres de cette mer. En attendant, il retourna à Argos, pour assister aux jeux Néméens, qu'on alloit célébrer, & qu'il vouloit honorer de sa présence.

Pendant que le Roi étoit occupé aux préparatifs de ces jeux, & qu'à l'occasion de ces fêtes, il se livroit au plaisir avec plus de licence qu'il ne convenoit dans un temps de guerre, P. Sulpicius partit de Naupacte : & ayant abordé avec sa flotte entre Sicyone & Corinthe, il fit un dégât effroyable dans

cette contrée, la plus fertile de toute la Grece. Le bruit de cette descente obligea Philippe de quitter les jeux ; en sorte qu'étant parti à la hâte avec sa cavalerie, après avoir ordonné à son infanterie de le suivre, il vint fondre sur les Romains, chargés de butin, & épars çà & là dans la campagne, comme des gens qui ne s'attendoient à rien moins que de se voir attaqués. Sulpicius n'étant pas en état de lui résister, remonta promptement sur sa flotte, & la remena à Naupacte, peu content du succès d'une pareille expédition. Philippe retourna aux jeux, qu'il acheva de célébrer ; & la victoire qu'il venoit de remporter sur les Romains, quelque peu considérable qu'elle fût en elle-même, augmenta de beaucoup l'éclat & la joie de cette cérémonie : d'autant plus qu'ayant quitté le diadême, la pourpre, & toutes les autres marques de la majesté royale, il affecta de s'égaler aux simples particuliers, spectacle charmant pour des peuples ennemis de la servitude. Et une telle conduite leur eût fait concevoir une espérance certaine de leur liberté, si tout ce bel extérieur n'eût été démenti par les passions infâmes auxquelles il s'abandonnoit sans aucun ménagement. Car il couroit jour & nuit

Sulpicius fuit devant Philippe

Philippe livré à toute sorte de licence & de débauche.

par les villes maritimes, ſuivi d'un ou deux de ſes gens : & ne paroiſſant que comme un particulier, moins il étoit remarquable, plus il ſe permettoit de licence : ſi-bien que ne laiſſant aux autres qu'une vaine ombre de liberté, il uſurpoit une autorité réellement deſpotique. Car ce n'étoit pas ſeulement à ſes libéralités ou à ſes careſſes qu'il devoit les faveurs des dames, mais il employoit la violence & les outrages contre celles qui lui réſiſtoient. Et les peres, les meres & les maris s'expoſoient à un danger inévitable, lorſque, par une ſévérité incommode, ils apportoient quelque obſtacle à la paſſion de ce Prince. Il ôta même à Aratus, l'un des principaux des Achéens, ſa femme, nommée Polycratia, & l'obligea de le ſuivre en Macédoine, en lui faiſant eſpérer qu'il l'épouſeroit. Ayant paſſé en de ſemblables débauches tout le temps des jeux Néméens, il partit après quelques jours pour aller à Dymes, afin d'en chaſſer la garniſon que les Eléens avoient demandée aux Etoliens, & qu'ils avoient introduite dans cette ville. Les Achéens ayant à leur tête Cycliadas, leur premier magiſtrat, vinrent trouver le Roi à Dymes. Ils étoient également irrités & contre les Eléens,

qui s'étoient séparés du reste des Achéens, & contre les Etoliens, à qui ils reprochoient de leur avoir attiré la guerre des Romains. Ils joignirent leurs forces à celles du Roi ; & étant partis ensemble de Dymes, ils allerent passer la riviere de Larisse, qui sépare les terres des Eléens d'avec celles des Dymiens.

Lorsqu'ils furent entrés dans le pays ennemi, ils passerent le premier jour tout entier à y faire le dégât. Dès le lendemain, ils s'approcherent de la ville en ordre de bataille, ayant ordonné à des cavaliers qu'ils avoient envoyés devant, de caracoler jusqu'aux portes, pour attirer hors de leurs murailles les Etoliens, portés par leur caractere fier & bouillant, à faire des sorties & des incursions. Ils ne savoient pas que Sulpicius étoit passé de Naupacte à Cyllene avec quinze vaisseaux ; & qu'avec quatre mille hommes qu'il avoit mis à terre, il étoit entré dans Elis pendant le silence & les ténébres de la nuit. Ainsi ils furent saisis d'une grande frayeur, dès qu'ils apperçurent parmi les Etoliens & les Eléens, les armes & les étendards des Romains. Le premier mouvement de Philippe fut de faire retirer ses gens. Mais voyant que le combat étoit déja engagé entre

les Etoliens & les Tralles, nation d'Illyrie, & que les ſiens commençoient à plier, il vint lui-même fondre avec ſa cavalerie ſur une cohorte de Romains. Mais ſon cheval, percé d'un dard, s'étant cabré, il fut renverſé par terre, la tête la premiere. Ce fut alors que le combat ſe ralluma avec plus de chaleur encore qu'auparavant, les Romains faiſant tous leurs efforts pour ſe rendre maîtres de la perſonne du Roi, & les Macédoniens les repouſſant avec beaucoup de courage. Philippe lui-même combattit à pied, au milieu de ſes cavaliers, avec une valeur extraordinaire. Mais comme la partie n'étoit pas égale, & qu'on tuoit ou bleſſoit un grand nombre de ceux qu'il avoit autour de lui, il monta, avec le ſecours de ſes gens, ſur un autre cheval, & s'enfuit. Il campa ce jour-là à cinq milles de la ville des Eléens. Le lendemain il marcha avec toutes ſes troupes, contre un château qu'on appelle Pyrgum, où il avoit appris qu'un grand nombre de payſans s'étoient refugiés avec leurs troupeaux, pour ſe dérober aux ennemis qui pilloient la campagne. Dès qu'il parut, il ſe rendit maître de cette multitude, qui n'avoit ni chef, ni armes, ni diſcipline : & cette capture le conſola en

Philippe, à ſon tour, fuit devant Sulpicius.

quelque façon de la perte & de l'affront qu'il avoit reçu auprès d'Elis. Pendant qu'il partageoit ce butin, qui consistoit en quatre mille hommes prisonniers, & vingt mille bêtes de toute espece, il arriva un courrier de Macédoine qui lui apprit, qu'un certain Eropus s'étoit emparé de la ville de Lychnide, par la trahison du commandant de la citadelle & de la garnison, qu'il avoit corrompu. Qu'il s'étoit aussi rendu maître de plusieurs bourgs & villages de la Dassaretie, & qu'il tâchoit de soulever les Dardaniens. Cette nouvelle l'obligea d'abandonner la guerre d'Achaïe & d'Etolie, pour songer à la conservation de son propre pays. Cependant il laissa deux mille cinq cents hommes de différentes troupes, sous la conduite de Menippus & de Polyphante ses lieutenants, pour secourir ses alliés: & étant parti de Dymes avec le reste de son armée, il traversa l'Achaïe, la Béotie, & la Beboïde; & en dix journées, arriva à Démétriade, dans la Thessalie. Il y apprit des nouvelles encore plus fâcheuses, & qui lui donnerent beaucoup plus d'inquiétude: »Que les Dardaniens s'étoient répandus dans la Macédoine; qu'ils étoient déja maîtres de l'Orestide; qu'ils étoient passés dans

la plaine d'Egeſte : & que le bruit s'é- «
toit répandu parmi ces barbares, que «
Philippe avoit été tué «. Ce qui avoit donné lieu à cette nouvelle, c'eſt que dans l'expédition où il combattit, près de Sicyone, contre les Romains qui ravageoient le pays, ſon cheval l'ayant emporté ſous un arbre avec beaucoup de violence, il avoit rompu & laiſſé tomber un des coins de ſon caſque contre une branche qui s'avançoit par-delà les autres : qu'un Etolien ayant ramaſſé cette piece, l'avoit portée en Etolie à Scerdiledus, qui la reconnut pour être un morceau du caſque de Philippe, dont en conſéquence il avoit cru & publié la mort. Quand le Roi fut parti de l'Achaïe, Sulpicius étant venu avec ſa flotte dans l'iſle d'Egine, ſe joignit au Roi Attalus. Les Achéens combattirent avec avantage contre les Etoliens & les Eléens, auprès de Meſſene. Le Roi Attalus & P. Sulpicius paſſerent l'hiver à Egine.

Sur la fin de cette année, le conſul T. Quintius Criſpinus, après avoir créé un dictateur, pour tenir les aſſemblées, & préſider à la célébration des jeux, mourut de ſes bleſſures, ou à Tarente, ou dans la Campanie, comme l'ont écrit différents hiſtoriens. La mort des deux

Mort de Criſpinus.

Dictateur créé pour tenir les aſſemblées

consulaires. consuls, tués à une expédition peu considérable, (malheur qui n'étoit jamais arrivé, même dans les guerres où s'étoient données les batailles les plus sanglantes), avoit laissé les Romains à-peu-près dans l'état où se trouvent des enfants à qui un seul coup a enlevé leur pere & leur mere. Le dictateur Manlius créa maître de la cavalerie Cn.Servilius, alors édile curule. Le sénat ordonna au dictateur, le premier jour qu'il fut assemblé, de célébrer les grands jeux, que Marcus Emilius, préteur de la ville, avoit fait représenter sous le consulat de C. Flaminius & de Cn. Servilius, & qu'il avoit voués pour cinq ans. Le dictateur les célébra alors, & à son exemple, les voua encore pour cinq autres années. Mais comme les deux armées consulaires se trouvoient sans généraux si près des ennemis, le premier soin des sénateurs, tout autre chose cessante, fut de créer au premier jour des consuls, dont la prudence, jointe à la valeur, pût les mettre à couvert des ruses d'Annibal. » Ils faisoient » réflexion, que toutes les pertes qu'on » avoit faites dans cette guerre, ne de» voient être imputées qu'au caractere » impétueux & bouillant des généraux » qui avoient commandé : mais que,

ſur-tout dans cette derniere année, les « consuls, pour s'être trop abandonnés « à l'ardeur qui les portoit à combattre « Annibal, s'étoient jettés eux-mêmes « dans un précipice, qu'il eût été de « leur ſageſſe d'éviter. Qu'après tout, les « Dieux, par un effet de leur bonté & de « leur miſéricorde, avoient épargné les « armées innocentes; & que les conſuls « avoient aſſez expié leur témérité par « la perte de leur vie «. Les ſénateurs, en examinant ceux à qui on pouvoit confier le conſulat, jugeoient que C. Claudius Néron méritoit cet honneur préférablement à tout autre. Mais comme en convenant de ſes excellentes qualités, il leur paroiſſoit d'un caractere un peu trop vif & trop impétueux, pour être oppoſé à Annibal dans les conjonctures préſentes, ils croyoient qu'il lui falloit donner un collegue, dont la ſageſſe & la retenue fuſſent capables de modérer ſon ardeur.

M. Livius trop ſenſible à ſa condamnation.

Marcus Livius, pluſieurs années auparavant, avoit été condamné par un jugement du peuple, au ſortir de ſon conſulat. Il avoit été ſi ſenſible à cet affront, qu'il s'étoit retiré à la campagne, où il étoit reſté pendant pluſieurs années, ſans vouloir revenir dans la ville,

ni avoir aucun commerce avec des citoyens ingrats. Huit ans après ſa condamnation, les conſuls M. Marcellus & M. Valérius l'avoient enfin engagé à revenir à Rome. Mais il demeuroit dans ſa maiſon, couvert d'habits mal-propres, laiſſant croître ſa barbe & ſes cheveux, & portant ſur ſon viſage, & dans tout ſon extérieur, le ſouvenir éclatant de l'outrage qu'il avoit reçu. Les cenſeurs L. Véturius & P. Licinius obtinrent de lui, avec bien de la peine, qu'il ſe fît raſer, & que quittant l'extérieur triſte & mal-propre dans lequel il languiſſoit, il vînt au ſénat, pour y faire les fonctions de ſénateur. Mais alors même, ou il donnoit ſon avis en un ſeul mot, ou il paſſoit, ſans ouvrir la bouche, du côté de ceux dont il ſuivoit le ſentiment. Il garda toujours la même conduite, juſqu'à ce que la réputation de Livius Macatus, ſon parent, ayant été attaquée dans le ſénat, il ſe leva de ſa place & prit la parole pour le défendre. La ſurpriſe où l'on fut de l'entendre, après un ſi long ſilence, attira ſur lui les yeux & l'attention de toute l'aſſemblée, & donna lieu aux reproches qu'on fit au peuple de l'avoir condamné mal-à-propos. » Que cette injuſtice avoit été préjudi-

ciable à la république, qui, pendant « une guerre si dangereuse, avoit été « privée du secours & des conseils d'un « tel personnage. Qu'on ne pouvoit don- « ner pour collegue à Néron ni Q. Fa- « bius, ni M. Valérius, parce qu'il n'é- « toit pas permis de créer deux patri- « ciens ensemble. Que le même obsta- « cle se trouvoit dans la personne de « T. Manlius, outre qu'il avoit déja re- « fusé le consulat, & qu'il étoit encore « dans la disposition de le refuser. Que « les deux places vacantes seroient ex- « cellemment remplies, si on donnoit « Livius pour collegue à Néron ». Le peuple ne rejetta point cette proposition que faisoit le sénat. Il ne se trouva dans toute la république qu'un seul homme qui s'opposât à cet honneur qu'on vouloit faire à Livius. Ce fut Livius lui-même. « Il « se plaignoit de l'inconstance de ses ci- « toyens, qui n'ayant point eu pitié de « lui lorsqu'il étoit dans l'affliction, vou- « loient alors l'élever aux dignités mal- « gré lui. Qu'ils chargeoient la même « personne d'honneurs & d'ignominies. « S'ils le croyoient homme de bien, « pourquoi l'avoient-ils condamné com- « me un méchant ? S'il leur avoit paru « coupable, pourquoi lui confioient-ils «

» une ſeconde fois une autorité dont il » avoit abuſé « ? Les ſénateurs, à leur tour, » lui reprochoient ſon opiniâtreté, » & lui rapportoient l'exemple de Camille, qui ayant au moins autant de » raiſon que lui de ſe plaindre des Romains, étoit cependant, à leurs prieres, revenu de ſon exil, & les avoit » rétablis dans leur patrie, dont les Gaulois les avoient chaſſés. Qu'on ne devoit oppoſer à la colere de la patrie, » non plus qu'à celle des peres & meres, que la douceur & la patience «. Ils lui firent tant d'inſtances, qu'ils l'obligerent enfin d'accepter le conſulat avec Néron.

M. Livius & C. Néron déſignés conſuls.

Trois jours après, on tint les aſſemblées prétoriennes, dans leſquelles on nomma L. Porcius Licinius, C. Mamilius, & les deux Hoſtilius, Aulus & Caius, qui portoient le ſurnom de Caton. Dès que les aſſemblées eurent été terminées, & les jeux célébrés, le dictateur & le maître de la cavalerie ſortirent de charge. C. Térentius Varron fut envoyé propréteur en Etrurie; & C. Hoſtilius eut ordre de quitter cette province, pour aller ſe mettre à la tête de l'armée que Criſpinus avoit commandée; & L. Manlius de paſſer la mer, en qualité de lieu-

tenant, pour examiner ce qui se passoit dans la Grece : & comme on devoit célébrer pendant cette campagne les jeux Olympiques, où l'on voyoit ordinairement un grand concours de tous les peuples de Grece, il étoit chargé, s'il pouvoit passer en sûreté à travers les quartiers des ennemis, de se trouver à cette assemblée ; & là, de déclarer aux Siciliens que la guerre avoit obligés de quitter leur pays, & aux citoyens de Tarente, qu'Annibal avoit exilés, que le peuple Romain leur permettoit de retourner dans leur patrie, & de rentrer en possession des biens qui leur avoient appartenu avant la guerre. Comme l'année où l'on alloit entrer menaçoit la république des plus grands dangers, & qu'il n'y avoit point de consuls actuellement en charge, tous les yeux étoient tournés sur ceux qu'on venoit de désigner ; & on souhaitoit ardemment qu'ils tirassent au plutôt au sort, afin que chacun d'eux sût de bonne heure quel seroit son département, & connût l'ennemi auquel il devoit avoir affaire. On parla aussi de les remettre bien ensemble, avant qu'ils partissent pour la guerre, & ce fut Fabius qui en fit la proposition : car leur inimitié avoit éclaté, & Livius

s'étoit toujours montré le plus irréconciliable, parce qu'il avoit été le plus malheureux, & qu'il croyoit qu'on l'avoit méprisé dans le temps de sa disgrace. Ainsi il rejettoit toutes les propositions d'accommodement qu'on lui pouvoit faire, ajoutant que leur haine seroit utile à la république, en ce que chacun d'eux rempliroit ses devoirs avec plus de zele & d'application, dans la crainte qu'il auroit de donner quelque avantage sur lui à un collegue odieux. Cependant il céda à l'autorité du sénat, & promit que pour le bien de la république, il vivroit en bonne intelligence avec Néron, & qu'il agiroit de concert avec lui dans la conduite de cette guerre. On ne leur assigna pas, comme on avoit fait les années précédentes, des provinces voisines, & où ils pussent également agir l'un & l'autre, sans distinction ; mais on les envoya aux deux extrémités de l'Italie : en sorte que l'un avoit pour son partage l'Abruzze & la Lucanie, où il devoit faire tête à Annibal ; tandis que l'autre, dans la Gaule Cisalpine, s'opposeroit aux efforts que feroit Asdrubal pour entrer en Italie. Car on apprenoit qu'il étoit près de passer les Alpes. On laissa à celui à qui la Gaule seroit échue, la liberté de prendre celle,

Néron & Livius sont réconciliés

qu'il aimeroit mieux, des deux armées, dont l'une étoit dans la Gaule, & l'autre dans l'Etrurie, avec pouvoir de joindre encore l'armée de la ville à celle qu'il auroit choisie. Celui qui avoit l'Abruzze en partage, prendroit celle des deux armées consulaires de l'année précédente, qui lui conviendroit davantage, avec les nouvelles légions qu'on auroit levées dans la ville. Que le proconsul Q. Fulvius, à qui on continuoit l'autorité pour un an, commanderoit celle que le consul auroit laissée. C. Hostilius, qu'on avoit fait passer d'Etrurie à Tarente, étoit encore renvoyé de Tarente à Capoue, avec la légion qui avoit servi l'année de devant sous Fulvius.

Asdrubal arrivé dans la Gaule.

Le passage d'Asdrubal en Italie, donnoit de jour à autre de plus grandes inquiétudes. On avoit d'abord appris par des députés venus de Marseille, qu'il étoit passé dans la Gaule, & que son arrivée avoit excité l'avidité des habitants, à qui on faisoit entendre qu'il avoit apporté avec lui des sommes immenses, pour y lever des troupes auxiliaires. Ensuite Sextus Antistius, & M. Rétius, qu'on avoit dépêchés de Rome avec les Marseillois, pour examiner la chose sur les lieux, avoient écrit, qu'ayant envoyé de leurs

gens mêlés avec des habitants de Marſeille, qui leur ſervoient de guides, dans les maiſons des principaux Gaulois chez qui ces Africains étoient logés, ils avoient appris, à n'en pouvoir douter, qu'Aſdrubal, à la tête d'une armée qu'il avoit conſidérablement augmentée dans la Gaule, ſe diſpoſoit à paſſer les Alpes au printemps prochain : & qu'il n'étoit plus arrêté que par l'hiver, qui rendoit ces montagnes impraticables. P. Elius Pétus fut créé & conſacré augure en la place de M. Marcellus ; & Cn. Cornélius Dolabella fut nommé roi des ſacrifices, au lieu de M. Marcius, mort deux ans auparavant. Cette même année, les cenſeurs P. Semp. Tuditanus & M. Corn. Céthégus fermerent le luſtre, ce qui n'étoit point arrivé depuis qu'Annibal étoit venu en Italie. Ils avoient trouvé dans ce dénombrement cent trente ſept mille cent huit citoyens, c'eſt-à-dire, un peu moins qu'il n'y en avoit avant la guerre. On dit que ce fut cette année qu'on couvrit, pour la premiere fois, le lieu où ſe tenoient les aſſemblées, qui avoit toujours été découvert juſqu'à ce temps-là. Les édiles curules Q. Métellus & C. Servilius célébrerent les jeux Romains deux jours de ſuite ; & les édiles plé-

béiens Q. Mamilius & M. Cécilius Métellus célébrerent pendant trois jours les jeux populaires, & placerent trois ſtatues dans le temple de Cérès : & à l'occaſion des jeux, on fit à Jupiter un ſacrifice & un feſtin ſolemnel. Après toutes ces cérémonies, les conſuls P. Claud. Néron & M. Livius entrerent en charge, le dernier pour la deuxieme fois: Comme ils ſavoient déja le lieu où ils devoient agir, ils ordonnerent aux préteurs de tirer au ſort pour apprendre quelles ſeroient leurs provinces. Le ſoin de rendre la juſtice aux citoyens dans Rome, échut à C. Hoſtilius : on le chargea encore des affaires des étrangers, afin qu'il reſtât trois préteurs qu'on pût employer au-dehors. La Sardaigne tomba à A. Hoſtilius, la Sicile à C. Mamilius, & la Gaule à L. Porcius. Les forces de la république conſiſtoient en vingt-trois légions, dont les conſuls en avoient chacun deux. Quatre devoient ſervir en Eſpagne. Les trois préteurs en commanderoient chacun deux dans la Sardaigne, la Sicile & la Gaule. On en deſtina deux à C. Térentius dans l'Etrurie, deux à Q. Fulvius dans l'Abruzze, deux à Q. Claudius aux environs de Tarente & du pays des Salentins, & une à C. Hoſtilius dans Ca-

C. Claudius Néron & M. Livius, conſuls.

An de Rome 545.

poue. Il reſtoit les deux légions de la ville qu'on alloit lever. Le peuple créa des tribuns militaires pour les quatre premieres légions : mais ce furent les conſuls qui en envoyerent à toutes les autres.

Avant que les conſuls partiſſent de Rome, on fit une neuvaine, parce qu'il avoit plu des pierres à Véies. Le bruit de ce prodige s'étant répandu, en fit publier beaucoup d'autres, comme il arrive ordinairement. On contoit que le tonnerre étoit tombé à Minturnes, ſur le temple de Jupiter, & ſur le bois ſacré de Marica ; & à Atelle, ſur le mur & ſur la porte de la ville. Et ce qui effrayoit davantage, c'eſt qu'on débitoit que dans la même ville de Minturnes, on avoit apperçu un ruiſſeau de ſang près de la porte ; & qu'un loup étant entré de nuit dans Capoue, avoit déchiré un des gardes à belles dents. Pour expier ces prodiges, on immola les grandes victimes ; & en vertu d'un décret des pontifes, on fit des proceſſions & des prieres publiques pendant un jour. Après quoi on commença une ſeconde neuvaine, parce qu'on s'étoit imaginé voir tomber une pluie de pierres, dans le temps qu'on faiſoit la cérémonie de * l'Armiluſtre.

* Fête dans laquelle ceux qui ſacrifioient étoient armés.

On commençoit à croire que les Dieux devoient être contents de tant de prieres & d'offrandes, lorſqu'un nouveau prodige jetta une nouvelle crainte dans les eſprits. On apprit qu'il étoit né à Fruſinon un enfant qui paroiſſoit avoir quatre ans; & ce n'étoit pas encore tant ſa grandeur qui faiſoit peine que l'incertitude où on étoit de ſon ſexe : car il étoit hermaphrodite, comme il en avoit paru un à Sinueſſe deux ans auparavant. On ne crut pas que les prêtres de Rome fuſſent aſſez habiles pour expliquer ce phénomene. On fit venir de Toſcane des aruſpices, qui déclarerent que ce prodige étoit d'un préſage affreux ; que pour détourner les malheurs qu'il pronoſtiquoit, il falloit porter loin des terres des Romains cette production funeſte, & la jetter dans le fond de la mer. En effet, ils l'enfermerent tout vivant dans une boëte, & le porterent bien avant dans la pleine mer, & le ſubmergerent. Les pontifes ordonnerent encore que vingt-ſept jeunes filles rangées en trois bandes, neuf à neuf, marchaſſent par la ville, & chantaſſent une hymne, que le poëte Livius, qui en étoit l'auteur, avoit ſerrée dans le temple de Jupiter Stator. Mais dans le temps que ces jeunes vierges

Hermaphrodite ſubmergé par l'ordre des augures.

étoient occupées dans le temple de ce Dieu à apprendre cette piece par cœur, le tonnerre vint à tomber ſur celui de Junon *Reine*, au mont Aventin. Les aruſpices ayant répondu que ce prodige regardoit les dames, & qu'il falloit appaiſer la colere de cette Déeſſe par une offrande, les édiles curules firent aſſembler dans le capitole toutes celles qui avoient leur domicile dans Rome, ou hors de la ville à quatre lieues à la ronde. Là, elles en choiſirent vingt-cinq d'entr'elles, entre les mains deſquelles chacune dépoſeroit une ſomme provenant des deniers de ſa dot. Et de cet argent on fit faire un baſſin d'or, qu'on porta au mont Aventin, où les dames offrirent un ſacrifice à la Déeſſe, avec beaucoup de décence & de reſpect. Auſſi-tôt après, les décemvirs fixerent un jour, auquel on devoit faire à la même Déeſſe un nouveau ſacrifice, dont voici les préparatifs, l'ordre & la cérémonie. Deux geniſſes blanches, parties du temple d'Apollon, entrerent dans la ville par la porte Carmentale. Après elles étoient portées deux ſtatues de Junon *Reine*, faites de bois de cyprès. Enſuite marchoient vingt-ſept jeunes filles, vêtues de longues robes traînantes, & chantoient à l'honneur de

Sacrifice pompeux offert à Junon *Reine*.

Junon une hymne, qui pouvoit paſſer pour bonne dans ce temps-là, à cauſe de l'ignorance & de la groſſiéreté des eſprits ; mais dont le ſtyle dur & barbare ſeroit inſupportable aujourd'hui. Les décemvirs ſuivoient la troupe des jeunes filles, couronnés de laurier & vêtus de leurs robes prétextes. Toute la pompe alla de la porte, en paſſant par la rue aux Jougs, dans la place publique, où elle s'arrêta. Alors les vierges commencerent à danſer en rond, accommodant le mouvement de leurs pieds au ſon de leurs voix. Delà, traverſant la rue Toſcanne, le Velabre & le marché aux bœufs, elles vinrent, avec toute la proceſſion, dans la rue Publicienne, & enfin dans le temple de Junon. Alors les décemvirs immolerent deux victimes à la Déeſſe, & placerent les ſtatues de cyprès dans ſon temple.

Comme les Dieux avoient lieu d'être ſatisfaits de la dévotion & de la libéralité des Romains, les conſuls ne ſongerent plus qu'à lever des ſoldats ; ce qu'ils firent avec une rigueur & une ſévérité, dont on ne ſe ſouvenoit pas qu'on eût jamais uſé les années précédentes. L'arrivée d'un nouvel ennemi dans l'Italie avoit redoublé la crainte & l'inquié-

Levées faites avec rigueur.

tude de ces géneraux ; & le nombre des jeunes gens considérablement diminué, rendoit les nouvelles recrues beaucoup plus difficiles. C'est pourquoi ils étendirent les levées jusqu'aux colonies maritimes, sans s'arrêter aux privileges par lesquels elles prétendoient en être exemptes, quelque authentiques qu'ils pussent être. Mais comme elles refusoient d'obéir, on leur marqua un certain jour auquel elles devoient communiquer leurs titres au sénat. Les députés des colonies d'Ostie, d'Alsia, d'Antium, d'Anxur, & de Minturnes, & ceux de Séna, le long de la mer supérieure, ne manquerent pas de comparoître dans le sénat au jour marqué, & de produire les actes qui prouvoient leurs exemptions. Mais ceux d'Antium & d'Ostie furent les seuls dont on jugea les prétentions valables. Encore fit-on faire serment aux jeunes gens de ces deux villes, qu'ils ne coucheroient point hors des murailles de leurs colonies plus de trente jours, tant que l'ennemi seroit en Italie, & qu'ils auroient grand soin de les défendre contre ses attaques. Tout le monde étoit d'avis que les consuls partissent incessamment pour la guerre. Car on jugeoit qu'il étoit nécessaire que l'un allât à la rencontre

d'Aſdrubal, lorſqu'il deſcendroit des Alpes, pour empêcher qu'il ne ſoulevât les habitants de la Gaule Ciſalpine, & ceux de l'Etrurie, qui n'attendoient que l'occaſion pour ſe déclarer contre les Romains; & que l'autre donnât tant d'occupation à Annibal dans ſa province, qu'il ne pût ſortir de l'Abruzze, pour aller au-devant de ſon frere. Mais Livius différoit toujours de ſortir de Rome, comptant peu ſur la valeur des troupes qu'on lui avoit deſtinées, & ſe plaignant qu'on avoit donné à ſon collegue le choix des deux armées conſulaires, compoſées des troupes les plus aguerries; & d'une troiſieme, qui avoit ſervi à Tarente, ſous Q. Claudius. Et en même temps il propoſoit de remettre ſur pied les ſoldats volontaires qu'on avoit licenciés. Là-deſſus, le ſénat donna aux conſuls une pleine & entiere liberté, de tirer des ſuppléments d'où ils voudroient, de choiſir entre toutes les armées celles qu'ils aimeroient mieux, de faire telles échanges qu'il leur conviendroit, & de faire paſſer les officiers & les ſoldats d'une province dans une autre, ſelon qu'ils le jugeroient le plus à propos pour le bien de la république. Les conſuls uſerent de cette permiſſion qu'on leur laiſſoit, avec beaucoup

d'union & de concert. Les volontaires furent incorporés partie dans la dix-neuvieme légion, & partie dans la vingtieme. Quelques-uns même rapportent que P. Scipion envoya d'Eſpagne à M. Livius des ſecours très-conſidérables ; ſavoir huit mille, tant Eſpagnols que Gaulois ; deux mille Romains, qu'il avoit détachés d'une légion ; & environ dix-huit cents cavaliers, moitié Eſpagnols, moitié Numides. Que M. Lucrétius fut chargé de conduire ce renfort en Italie par mer ; & qu'enfin, C. Mamilius lui envoya auſſi de Sicile des frondeurs & des archers, autour de quatre mille.

Les lettres qu'on reçut alors à Rome de la part de Porcius, préteur de Gaule, augmenterent l'inquiétude qu'y cauſoit le paſſage d'Aſdrubal. Elles portoient qu'il étoit ſorti de ſes quartiers d'hiver, & qu'actuellement il paſſoit les Alpes. Qu'on avoit enrôlé & armé en ſa faveur huit mille Liguriens, qui ne manqueroient pas de ſe joindre à ſon armée dès qu'elle ſeroit arrivée en Italie ; à moins qu'on n'envoyât des troupes pour occuper cette nation dans ſon pays. Que pour lui, il s'avanceroit autant qu'il le pourroit, ſans expoſer une armée auſſi foible que la ſienne. Ces lettres obligerent les conſuls de

Aſdrubal paſſe les Alpes.

de hâter leurs levées, & de se rendre dans leurs départements plutôt qu'ils n'avoient résolu; étant convenus, avant de se séparer, que chacun d'eux contiendroit son ennemi dans sa province, & feroit tous ses efforts pour empêcher leur jonction. Ce qui contribua le plus au succès de ce dessein, ce fut l'opinion d'Annibal même. Car quoiqu'il espérât bien que son frere arriveroit pendant cette campagne en Italie; cependant lorsqu'il faisoit réflexion à tout ce qu'il avoit souffert lui-même, en passant le Rhône & les Alpes, pendant cinq mois entiers qu'il avoit eu à lutter contre les lieux, autant que contre les hommes, il ne comptoit pas qu'il passât avec autant de facilité & aussi promptement qu'il fit. C'est ce qui le retint plus long-temps dans ses quartiers d'hiver. Mais en effet, Asdrubal trouva beaucoup moins de difficultés & d'obstacles à passer ces montagnes, que les autres ne l'avoient cru, & qu'il ne l'avoit appréhendé lui-même. Car non-seulement les Auvergnats, & tout de suite les autres nations de la Gaule & des Alpes le reçurent, mais encore elles le suivirent à la guerre. Et outre que son frere avoit frayé ces routes, qui auparavant étoient aussi impraticables, qu'elles étoient in-

Il trouve bien moins de difficulté que son frere dans ce passage.

connues, les habitants du pays eux-mêmes, à force de voir passer du monde au milieu d'eux depuis douze ans, étoient devenus plus traitables & moins farouches. Car avant ce temps-là, n'ayant jamais vu d'étrangers sur ces hauteurs, couvertes d'épaisses forêts, ou de rochers escarpés, & n'en étant point sortis eux-mêmes, pour aller visiter d'autres contrées, ils n'avoient aucun commerce avec tout le reste des humains. Et d'abord ne pénétrant pas le dessein d'Annibal, ils s'étoient imaginés qu'il en vouloit à leurs cabanes & à leurs forts, & qu'il venoit pour leur enlever leurs troupeaux, & & les emmener eux-mêmes prisonniers. Mais depuis douze ans que l'Italie étoit le théâtre de la guerre, ils avoient eu le temps de comprendre que les Alpes n'étoient qu'un passage. Que deux nations puissantes, séparées l'une de l'autre par un espace immense de terres & de mers, disputoient ensemble de l'empire & de la gloire. Doit-on s'étonner qu'Asdrubal ait passé les Alpes beaucoup plus aisément que son frere ? Mais en assiégeant inutilement la ville de Plaisance, il perdit tout l'avantage qu'il auroit pu tirer de sa diligence. Il avoit cru qu'il se rendroit aisément maître de cette ville, située au

Asdrubal arrive en Italie.

Assiége inutilement Plaisance.

milieu d'une plaine, & que par la ruine d'une colonie ſi illuſtre, il jetteroit la terreur parmi toutes les autres. Et ce ne fut pas ſeulement à lui que cette vaine tentative fut préjudiciable, mais encore à Annibal. Car voyant qu'Aſdrubal, après être arrivé en Italie beaucoup plutôt qu'il ne l'avoit attendu, s'amuſoit autour de Plaiſance; il n'avoit pas cru devoir ſortir ſi promptement de ſes quartiers d'hiver, ſachant en général combien le ſiege d'une ville eſt long, & ſe ſouvenant du peu de ſuccès qu'il avoit eu lui-même, lorſqu'après avoir battu les Romains à Trébie, il avoit attaqué cette même colonie avec ſon armée victorieuſe.

Inquiétude des Romains au départ des conſuls, accompagnée des réflexions les plus triſtes.

Les deux conſuls, en partant de Rome pour s'en aller chacun de leur côté, aux deux extrémités de l'Italie, tenoient les eſprits partagés comme entre deux guerres différentes. Ils ſe ſouvenoient des maux que le ſeul Annibal avoit cauſés à l'Italie. Pouvoient-ils eſpérer que les Dieux « leur ſeroient aſſez favorables pour leur « accorder la victoire ſur deux ennemis « tout à la fois? Que juſqu'alors ils s'é- « toient ſoutenus entre la bonne & la « mauvaiſe fortune, & s'étoient conſo- « lés des pertes qu'ils avoient faites d'un « côté, par les avantages qu'ils avoient «

» remportés de l'autre. Dans le temps
» que la république avoit été abattue
» par les défaites de Trasimene & de
» Cannes, elle avoit été comme rele-
« vée de sa chûte par les heureux suc-
« cès qu'elle avoit eus dans l'Espagne
» Que depuis, étant près de succom-
» ber tout de nouveau à la perte des
» Scipions, deux des plus grands géné-
» raux de l'empire, tués & défaits coup
» sur coup, avec leurs armées, dans
» l'Espagne ; plusieurs avantages qu'elle
» avoit eus dans la Sicile & dans l'I-
» talie, avoient encore empêché sa rui-
» ne, qui paroissoit inévitable : outre
» que la distance qu'il y a de l'Italie en
» Espagne, où ce malheur étoit arrivé,
» avoit donné aux Romains le temps
» de respirer. Mais qu'actuellement ils
» avoient deux guerres à soutenir en mê-
» me temps dans le sein de l'Italie ; qu'ils
» avoient sur les bras deux armées formi-
» dables, commandées par les deux plus
» illustres des Carthaginois ; & que les
» périls, qui étoient auparavant partagés,
» s'étoient, pour ainsi dire, réunis, pour
» venir fondre tous ensemble sur la ville
» de Rome. Que le premier des deux en-
» nemis qui seroit resté vainqueur, iroit
» se joindre à l'autre en très-peu de jours.

Le meurtre tout récent des deux derniers consuls augmentoit encore leur consternation, & ne présentoit à leurs esprits que de tristes présages pour l'avenir. Ce fut avec ces idées affligeantes qu'ils conduisirent les consuls, lorsqu'ils sortirent de Rome pour aller dans leurs provinces. Fabius, comme quelques-uns le rapportent, voyant que le consul Livius partoit encore plein de ressentiment contre ses citoyens, l'exhorta à ne point donner bataille aux ennemis, qu'il n'eût bien reconnu leur caractere : mais le consul leur répondit, qu'il combattroit dès qu'il seroit arrivé à la vue des Carthaginois. Et l'autre lui demandant quelle raison il avoit de se tant presser : « Ou je me rendrai céle- « bre, dit-il, par la défaite de mes enne- « mis, ou par celle de mes citoyens ; je « goûterai le plaisir d'une vengeance, « odieuse à la vérité, mais qui m'est légi- « timement due. « Avant que Néron arrivât dans sa province, C. Hostilius Tubulus ayant su qu'Annibal passoit avec son armée sur les confins du pays des Larinates, pour aller dans celui des Salentins, vint fondre sur lui avec des cohortes armées à la légere, mit ses troupes, qui marchoient sans précaution, dans un désordre épouvantable, tua près de quatre

Colere opiniâtre de Livius contre les Romains.

mille hommes, & lui enleva neuf étendards. Sur le bruit de la marche d'Annibal, Q. Claudius, qui tenoit ses troupes prêtes à agir dans les villes des Salentins, étoit aussi sorti de ses quartiers. Mais Annibal, qui craignit d'avoir à combattre ces deux généraux Romains en même temps, décampa pendant la nuit du territoire de Tarente, & retourna dans l'Abruzze. Claudius rentra chez les Salentins avec ses troupes. Hostilius, en allant vers Capoue, rencontra le consul Néron auprès de Venouse. Là, ce général forma de l'élite des deux armées, un corps de quarante mille piétons, & de deux mille cinq cents cavaliers, pour s'en servir à faire la guerre contre Annibal. Hostilius eut ordre de conduire à Capoue ce qui lui resta de troupes, & de les remettre au proconsul Q. Fulvius.

Annibal ayant tiré toutes ses troupes des quartiers d'hiver, & des villes de l'Abruzze, où elles étoient en garnison, vint à Grumente, en Lucanie, dans l'espérance de reprendre celles que la crainte avoit obligées de rentrer dans le parti des Romains. Le consul s'y rendit aussi de Venouse, ayant fait reconnoître les lieux par où il passoit, & campa à quinze cents pas des ennemis. Les

retranchements des Carthaginois paroiſſoient appuyés contre les murailles de Grumente, quoiqu'ils en fuſſent éloignés de cinq cents pas. Entre le camp des Romains & celui des Carthaginois, il y avoit une plaine, dominée par une colline, toute découverte, que les ennemis avoient à leur gauche, & les Romains à leur droite. Cette hauteur ne donna point d'ombrage ni aux uns ni aux autres, parce que n'y ayant ni bois ni enfoncement, elle n'étoit aucunement propre à des embûches. Mais quelques ſoldats ſe détachant du gros des armées, livroient quelquefois au milieu de la plaine des combats peu mémorables. Néron paroiſſoit n'avoir d'autre but, que de retenir Annibal, & d'empêcher qu'il ne lui échappât. Annibal, au contraire, dans le deſſein de s'évader, faiſoit tous ſes efforts pour attirer Néron au combat. Alors le conſul uſant contre Annibal des ruſes qu'il avoit tant de fois employées contre les Romains, détacha de ſon armée cinq cohortes & cinq compagnies d'infanterie, & leur ordonna de monter pendant la nuit ſur le côteau, de deſcendre dans le vallon qui étoit derriere, & de s'y tenir cachés; ſtratagême qu'il crut devoir réuſſir avec d'autant

plus de facilité, qu'une colline ſi nue & ſi découverte laiſſoit moins craindre de ſurpriſe. Il convint avec T. Claudius Aſellus, tribun des ſoldats, & P. Claudius, préfet des alliés, qu'il envoyoit à la tête de ce détachement, du temps où ils ſortiroient de leur embuſcade, & viendroient attaquer les ennemis. Pour lui, dès la pointe du jour il rangea en bataille toutes ſes troupes, tant infanterie que cavalerie. Dans le même moment, Annibal donna auſſi aux ſiens le ſignal du combat. Sur le champ on entendit dans ſon camp les cris des ſoldats qui couroient de côté & d'autre prendre leurs armes: &, à l'envi les uns des autres, les cavaliers & les fantaſſins ſe précipitoient hors de leurs retranchements, & traverſoient la plaine pour marcher aux ennemis. Néron voyant qu'ils s'avançoient avec plus d'ardeur que de diſcipline & d'ordre, commanda à C. Aurunculéius, de lâcher les cavaliers de la troiſieme légion, dont il étoit tribun, avec le plus d'impétuoſité qu'il pourroit contre les Carthaginois: » que, comme des bêtes, ils s'étoient » répandus pêle-mêle dans la plaine, » avec ſi peu de précaution, qu'il étoit » aiſé de les rompre & de les écraſer, » avant qu'ils ſe miſſent en bataille. «

Annibal n'étoit pas encore ſorti de ſon camp, qu'il entendit les cris des combattants. Auſſi-tôt il mena toutes ſes troupes contre l'ennemi. Les cavaliers que Néron avoit fait marcher les premiers, avoient déja répandu la terreur dans les premiers rangs des Carthaginois. L'infanterie de la premiere légion & l'aîle droite commençoient auſſi à combattre. Les Carthaginois en déſordre en venoient aux mains avec l'infanterie ou la cavalerie Romaine, ſelon que le hazard les portoit d'un ou d'autre côté. Les renforts qu'on envoie coup ſur coup pour ſoutenir les plus avancés, augmentent inſenſiblement la mêlée : & malgré le tumulte & l'effroi des Carthaginois, Annibal, en vieux & expérimenté capitaine, auroit mis en bataille tous ſes gens, capables eux-mêmes de ſeconder ſon habileté, par le grand uſage qu'ils avoient de la guerre, ſi les cris des cohortes & des compagnies Romaines, qui fondoient du haut de la colline ſur eux, & qui les attaquoient par derriere, ne lui euſſent fait appréhender qu'on ne lui fermât le chemin de ſon camp. Voilà ce qui acheva de déconcerter les ennemis, & les obligea de prendre ouvertement la fuite. Le carnage fut moins grand, parce que la proximité de leur

Annibal battu & mis en fuite par Néron.

camp leur offrit bientôt un aſyle contre la cavalerie des Romains, qui les pourſuivoit avec beaucoup de chaleur, & leur marchoit ſur les talons, pendant que les cohortes, qui deſcendoient de la colline par un chemin découvert & d'une pente aiſée, les avoient pris en flanc. On leur tua cependant plus de huit mille hommes, on fit plus de ſept cents priſonniers, on enleva neuf étendards militaires : & quoique les éléphants n'euſſent été d'aucun uſage dans un combat tumultuaire comme celui-là, il y en eut pourtant quatre de tués & deux de pris. Les vainqueurs ne perdirent pas plus de cinq cents hommes, tant citoyens qu'alliés. Le lendemain, Annibal ſe tint en repos dans ſon camp. Néron rangea les ſiens en bataille ; mais voyant que perſonne ne paroiſſoit, il ordonna aux ſiens de ramaſſer les dépouilles des ennemis, & de réunir les corps de leurs camarades en un tas, & de leur donner la ſépulture. Pendant pluſieurs jours conſécutifs, il ſe préſenta aux portes des Carthaginois avec tant de fierté, qu'il ſembloit vouloir y donner l'aſſaut : juſqu'à ce qu'enfin Annibal, ayant fait allumer un grand nombre de feux, & dreſſer pluſieurs tentes, dans la partie de ſon camp qui donnoit ſur celui des ennemis, en partit

à la troisieme veille de la nuit, laissant un petit nombre de Numides, qui devoient se montrer aux portes & sur les retranchements, tandis qu'avec le reste de l'armée, il marchoit du côté de l'Apouille. Dès le matin, l'armée Romaine, à son ordinaire, vint se présenter; mais les Numides ayant paru pendant quelque temps sur leurs retranchements, comme on le leur avoit ordonné, pour amuser les Romains, partirent à toute bride, & allerent rejoindre le gros de leur armée. Le consul voyant qu'il régnoit un grand silence dans le camp des Carthaginois, & que ceux-mêmes qu'il avoit vus le matin aller & venir aux portes, étoient aussi disparus, y fit entrer deux cavaliers, qui en ayant examiné toutes les parties avec soin, lui apporterent qu'Annibal l'avoit absolument abandonné. Alors ayant laissé ses gens assez de temps pour le parcourir & le piller, il les fit rentrer dans le sien avant la nuit. Le lendemain dès le matin, il se mit en marche; & suivant à grandes journées les traces de l'armée ennemie, il la joignit assez près de Venouse, où il la combattit encore & tua deux mille Carthaginois. Annibal décampa delà; & marchant toujours pendant la nuit & sur les hauteurs, pour

Néron a un second avantage contre Annibal, & continue de le poursuivre.

éviter d'en venir aux mains avec les ennemis, il gagna la ville de Métapont. Auſſi-tôt il fit partir Hannon, qui commandoit dans cette contrée, avec un petit nombre de gens, pour aller faire de nouvelles levées dans le pays des Brutiens : & ayant joint à ſon armée le reſte des troupes de cet officier, il retourna ſur ſes pas à Venouſe, & s'avança delà juſqu'à Canouſe. Néron n'avoit point ceſſé de le pourſuivre ; & lorſqu'il avoit marché vers Métapont, il avoit fait venir Q. Fulvius dans la Lucanie, pour ne point laiſſer ce pays ſans défenſe.

Cependant Aſdrubal ayant été obligé de lever le ſiege de Plaiſance, avoit fait partir quatre cavaliers Gaulois & deux Numides, pour porter à Annibal les lettres qu'il lui écrivoit. Ces cavaliers ayant traverſé toute la longueur de l'Italie, en paſſant toujours à travers des ennemis, dans le deſſein de joindre Annibal, qui ſe retiroit alors vers Métapont, furent portés par des chemins qu'ils ne connoiſſoient pas, juſqu'à Tarente, où ayant été pris par des fourrageurs de l'armée Romaine, qui couroient la campagne, ils furent menés au propréteur Q. Claudius. Ils tâcherent d'abord de l'embarraſſer par des réponſes vagues. Mais la crainte des

tourments, dont il étala l'appareil à leurs yeux, les ayant bientôt forcés de dire la vérité, ils lui avouerent qu'ils portoient des lettres à Annibal de la part d'Asdrubal son frere. Sur le champ, le propréteur les mit entre les mains de L. Virginius, tribun des soldats, avec les lettres cachetées comme elles l'étoient, & lui ordonna de les conduire au consul Claude Néron, lui donnant pour escorte deux escadrons de Samnites. Néron ayant reçu le paquet, apprit ce que portoient les lettres, par la lecture qu'il en fit, & interrogea de plus les prisonniers qui en avoient été chargés, pour être instruit plus à fond des desseins d'Asdrubal. Alors il se persuada que dans les conjonctures présentes, les consuls ne devoient pas se contenter de faire la guerre suivant la méthode accoutumée, en se tenant renfermés chacun dans les bornes de leur département, pour faire tête à l'ennemi que le sénat leur avoit destiné : qu'il falloit former quelque dessein grand, hardi, nouveau & imprévu, dont le seul projet répandît également la terreur parmi les citoyens & parmi les ennemis ; mais dont l'exécution changeât les alarmes des premiers, en une joie aussi grande qu'inespérée. Pour cet effet, il envoya les lettres d'Asdrubal

Lettres d'Asdrubal à son frere interceptées.

Dessein hardi de Néron.

aux ſénateurs, & les inſtruiſit de ce qu'il avoit reſolu de faire. Et comme Aſdrubal mandoit à ſon frere qu'il iroit le joindre dans l'Ombrie, il les exhorta à faire venir la légion qui étoit à Capoue, à lever des ſoldats dans Rome, & à faire marcher l'armée de la ville du côté de Narnia, pour l'oppoſer aux ennemis. Après avoir pris ces précautions, il envoya des cavaliers ſur les terres de Larine, de Marrucium, de Férente, & de Prétuce, par où il devoit conduire ſon armée, pour ordonner de ſa part à tous les habitants des villes & des campagnes de tenir ſur les chemins des vivres tout prêts pour la nourriture des ſoldats, d'y faire conduire des chevaux, & d'autres bêtes de ſomme, pour porter ceux qui ſe trouveroient fatigués. Pour lui, il choiſit dans toute ſon armée ce qu'il y avoit de meilleur, dont il forma un corps de ſix mille fantaſſins, & de mille cavaliers, à qui il fit entendre qu'il vouloit s'emparer de la ville de la Lucanie la plus voiſine, & de la garniſon Carthaginoiſe qui la défendoit. Qu'ils fuſſent tous prêts à marcher quand il l'ordonneroit. Mais étant parti délà, il prit ſa route du côté de Picene, & fit le plus de diligence qu'il lui fût poſſible, pour aller joindre ſon collegue, après

avoir laiſſé Q. Célius, l'un de ſes lieutenants, pour garder ſon camp.

Son départ étant ſu à Rome, renouvella dans l'eſprit des habitants les alarmes & les inquiétudes qu'ils avoient éprouvées deux ans auparavant, lorſqu'Annibal étoit venu camper aux portes de cette capitale. Ils ne ſavoient s'ils devoient louer ou blâmer le conſul qui avoit conçu une entrepriſe ſi hardie : &, ce qui eſt tout-à-fait injuſte, ils attendoient l'événement pour en juger. Cependant ils faiſoient de triſtes réflexions ſur le préſent & ſur l'avenir. Ils diſoient, « que le conſul avoit laiſſé ſon camp dans « le voiſinage d'un ennemi tel qu'Anni- « bal, ſans chef & ſans armée, au moins « après en avoir tiré les meilleures trou- « pes, feignant de paſſer dans la Luca- « nie, tandis que ſon véritable deſſein « étoit d'aller dans la Gaule. Que le ſa- « lut de l'armée qu'il avoit abandonnée, « dépendoit uniquement de l'ignorance « d'Annibal, qui ne ſavoit pas que le « conſul en étoit parti avec les plus bra- « ves ſoldats. Qu'arriveroit-il s'il venoit à « apprendre ſa ſortie, & qu'il entreprît, « ou de pourſuivre avec toute ſon armée, « Néron qui n'avoit que ſix mille hom- « mes avec lui, ou de fondre ſur ſon «

Alarmes des Romains

» camp, laissé en proie à ses ennemis, » sans forces, sans chef & sans auspices ? Ils augmentoient eux-mêmes leur » frayeur, en rappellant dans leur mémoire les défaites précédentes, & le » meurtre encore tout récent de Marcellus & de son collegue : malheurs » qui leur étoient arrivés, disoient-ils, » dans un temps, où ils n'avoient sur » les bras qu'un général & qu'une armée » ennemie ; au lieu que l'Italie étoit » alors attaquée tout à la fois par deux » puissantes armées, dont chacune étoit » commandée par son Annibal. Qu'en » effet Asdrubal étoit fils d'Amilcar, » comme son frere, & ne s'étoit pas » rendu moins célebre que lui, par la » guerre qu'il avoit faite pendant tant » d'années contre les Romains dans l'Espagne, où il leur avoit taillé en pieces » deux nombreuses armées, & tué deux » des plus grands généraux de la république qui les commandoient. Qu'on » pouvoit même dire qu'il l'emportoit » sur Annibal, par la diligence avec laquelle il étoit passé d'Espagne en Italie, » & par l'adresse qu'il avoit eue de soulever les Gaulois contre les Romains, » & d'augmenter le nombre de ses soldats » dans la même route où son frere avoit

vu périr la plus grande partie des ſiens « par la faim & par le froid, qui ſont « les deux genres de mort les plus triſtes « & les moins glorieux. Ceux qui ſa- « voient l'hiſtoire de la guerre d'Eſpa- « gne, ajoutoient, qu'il auroit affaire en « Italie à un général qui ne lui étoit pas « inconnu, avec ce même C. Néron, « qu'il avoit déja dupé en Eſpagne, en « l'amuſant, comme un enfant, par de « feintes conditions de paix, pour ſe « donner par-là le temps de ſortir d'un « mauvais pas, où il n'auroit tenu qu'à « ce Romain de le faire périr «. Outre cela ils exageroient autant les forces des ennemis, qu'ils diminuoient celles de la république, par un effet de la crainte, qui préſente toujours les choſes du mauvais côté à ceux qui en ſont une fois atteints.

Néron découvre ſon deſſein aux ſoldats.

Quand Néron ſe fut aſſez éloigné d'Annibal, pour pouvoir découvrir ſon ſecret ſans danger, il en inſtruiſit ſes ſoldats, & leur dit pour les encourager, » que « jamais général n'avoit conçu un deſſein « plus hardi en apparence, mais plus ſûr « en effet. Qu'il les menoit à une victoi- « re indubitable. Que ſon collegue n'a- « voit point voulu partir pour cette guer- « re, que le ſénat ne lui eût donné des « troupes d'infanterie & de cavalerie, «

» autant & plus même qu'il n'en avoit
» ſouhaité, plus nombreuſes & mieux
» équipées que celles qu'on avoit deſti-
» nées à ſervir contre Annibal même.
» Que pour peu qu'ils ajoutaſſent de ren-
» fort à une armée ſi conſidérable, ils
» feroient infailliblement pencher la ba-
» lance de ſon côté. Que le ſeul bruit de
» leur arrivée, qu'il auroit ſoin de faire
» répandre précisément dans le temps de
» la mêlée, & non devant, ſuffiroit pour
» aſſurer la défaite des Carthaginois. Que
» dans la guerre tout dépendoit de l'opi-
» nion, & que les incidents les plus lé-
» gers étoient capables de relever ou
» d'abattre le courage des combattants.
» Qu'au reſte, ils auroient tout l'honneur
» d'un ſi grand ſuccès, parce qu'on ne
» manquoit jamais d'attribuer la victoire
» à ceux qui étoient venus les derniers
» au ſecours des autres. Qu'ils voyoient
» eux-mêmes avec quel empreſſement
» les peuples venoient au-devant d'eux ;
» qu'ils entendoient les éloges qu'on don-
» noit à leur valeur, & les vœux qu'on
» faiſoit pour leur proſpérité. En effet,
ils paſſoient entre deux haies d'hommes
& de femmes, ſortis des villes & de
la campagne, & rangés ſur les chemins,
» qui les appelloient les défenſeurs de

la république, & les protecteurs de «
Rome & de l'empire, & publioient «
hautement, que c'étoit de leurs bras «
& de leurs armes que dépendoient leur «
vie & leur liberté, aussi-bien que «
celle de leurs femmes & de leurs en- «
fants. « Ils invoquoient tous les Dieux & toutes les Déesses, & les conjuroient d'accorder à de si braves guerriers un voyage heureux, & une prompte victoire sur leurs ennemis, s'engageant pour les soldats, à toute la reconnoissance que méritoit la protection du ciel, si l'inquiétude avec laquelle ils les accompagnoient alors, étoit changée quelques jours après en joie & en applaudissements, lorsqu'ils les verroient revenir victorieux & triomphants. Ils joignoient les effets aux paroles, & chacun d'eux offroit aux soldats des vivres & des rafraîchissements, & les pressoit, jusqu'à les fatiguer, de recevoir de lui, plutôt que des autres, tous les secours dont ils avoient besoin pour eux & pour leurs chevaux. Les soldats, de leur côté, opposoient à une si grande générosité beaucoup de modestie & de retenue, n'acceptant précisément que le nécessaire, buvant & mangeant sans interrompre leur marche, ni s'éloigner de leurs drapeaux,

& prenant à peine pendant la nuit le repos qu'on ne peut refuser à la nature. Néron avoit envoyé des courriers devant, pour avertir Livius de son arrivée, & lui demander s'il vouloit que leur jonction se fît le jour ou la nuit, & s'ils camperoient ensemble ou séparément. Son collegue trouva plus à propos qu'il arrivât de nuit.

Livius, pour ne point donner de soupçon à Asdrubal, avoit ordonné aux tribuns, aux centurions, aux cavaliers & aux fantassins de son armée, de recevoir dans leurs tentes les tribuns, les centurions, les cavaliers & les fantassins de l'armée de Néron : en sorte que chacun logeant avec lui ceux de son espece, il n'étoit pas besoin de donner au camp une plus grande étendue ; ce qui étoit d'autant plus aisé, que les soldats de Néron n'avoient apporté avec eux que leurs armes. Mais son armée s'étoit augmentée dans la route d'un bon nombre de soldats émerites, qui s'étoient présentés volontairement pour servir dans cette expédition ; & même de jeunes gens, qui avoient demandé, à l'envi, qu'on les enrôlât, & dont il avoit choisi les plus robustes & les mieux faits. Livius étoit campé auprès de Sienne, en-

viron à cinq cents pas d'Asdrubal. C'est pourquoi Néron étant près d'arriver, se tint à couvert avec les siens derriere les montagnes, pour ne point entrer dans le camp de son collegue avant la nuit. Ils y entrerent à la faveur des ténebres & du silence, & furent reçus avec une joie réciproque, chacun par ceux de son ordre. Dès le lendemain, on tint un conseil de guerre, auquel le préteur L. Porcius assista. Il étoit campé dans le voisinage des consuls; & avant même qu'ils fussent arrivés, conduisant son armée par des lieux élevés, tantôt il s'étoit présenté aux ennemis dans des défilés étroits, pour leur en disputer le passage; tantôt il les avoit attaqués en flanc, ou par derriere, & avoit mis en pratique, pour les harceler & les troubler dans leur marche, tous les stratagêmes d'un capitaine consommé dans le métier. Dans le conseil, la plupart étoient d'avis qu'on différât le combat de quelque jour, pour donner le temps à Néron & à ses soldats de se reposer, & de reconnoître l'ennemi. Mais Néron, qui ne goûtoit pas ce parti, commença à employer non-seulement les conseils, mais encore les prieres, pour obtenir de son collegue, qu'il ne rendît pas téméraire par le délai, une entreprise

Néron se joint à Livius pendant la nuit.

Néron est d'avis qu'on ne differe point la bataille.

que la feule promptitude rendoit infaillible. Qu'Annibal, abufé par une erreur qui ne pouvoit pas durer long-temps, n'avoit ofé ni attaquer fon camp refté fans chef, ni le pourfuivre dans fa marche avec toutes les forces des Carthaginois. Qu'on pouvoit, avant qu'il eût fait aucun mouvement, défaire fon frere dans la Gaule, & l'aller retrouver lui-même dans l'Apouille. Que Livius, en différant la bataille, livroit le camp de fon collegue à Annibal, ouvroit à ce géneral le chemin de la Gaule, & lui donnoit le moyen de fe joindre à fon frere quand il le voudroit. Qu'il falloit, fans perdre un moment, donner le fignal de la bataille, & attaquer les ennemis : qu'il falloit profiter de l'erreur des Carthaginois, tant abfents que préfents, pendant que les uns ignoroient qu'ils n'avoient affaire qu'à une poignée de gens ; & les autres, qu'ils alloient combattre contre des troupes beaucoup plus confidérables qu'ils ne croyoient, tant par leur valeur, que par leur nombre. On fe rendit à ces raifons ; & au fortir du confeil, les Romains fe mirent en bataille.

Les Carthaginois étoient déja rangés devant leur camp dans le même deffein. Ce qui différa le combat, c'eft qu'Af-

drubal s'étant avancé aux premiers rangs avec un petit nombre de cavaliers, apperçut entre les mains des ennemis de vieux boucliers qu'il n'avoit point encore vus, & des chevaux plus efflanqués qu'à l'ordinaire. Il lui parut même que le nombre des Romains étoit augmenté. N'ayant donc encore que des ſoupçons du fait, il donna promptement le ſignal de la retraite. Et pour s'éclaircir de la vérité, il envoya quelques-uns des ſiens ſur le bord du fleuve où les deux armées venoient puiſer de l'eau, avec ordre de faire quelques priſonniers, & de remarquer s'il n'y avoit point parmi les Romains des ſoldats plus hâlés que les autres, comme il arrive, quand on a fait tout récemment une longue marche. Il commanda à d'autres de faire le tour du camp ennemi, & d'examiner de loin s'il n'étoit point augmenté par quelque endroit, & d'écouter ſi on ne donneroit point deux fois le ſignal du combat. Quand on lui eut rendu un compte exact de tout ce qui l'embarraſſoit, & que le camp du conſul n'avoit pas plus de circuit qu'auparavant, non plus que celui du préteur Porcius : mais apprenant qu'on n'avoit entendu qu'une trompette dans le camp de Porcius, au lieu

que deux avoient ſonné dans celui du conſul ; ce capitaine expérimenté & accoutumé à faire la guerre contre les Romains, ne douta point que les deux conſuls ne fuſſent là. Le ſeul point qui l'inquiétoit, c'étoit de ſavoir comment l'un des deux avoit pu s'éloigner d'Annibal. Car il ne pouvoit pas comprendre, quoiqu'il n'y eût rien de plus véritable, qu'un capitaine, comme Annibal, ſe fût laiſſé endormir juſqu'au point de ne pas ſavoir où étoient le général & l'armée à qui il avoit affaire. Qu'aſſurément il falloit qu'il eût reçu quelque grand échec, puiſqu'il n'avoit pas oſé les pourſuivre. Qu'il craignoit fort d'être venu trop tard à ſon ſecours, & que les Romains n'euſſent la fortune auſſi favorable en Italie qu'en Eſpagne. Quelquefois il jugeoit que ſes lettres avoient été interceptées, & que c'étoit-là la raiſon qui avoit engagé Néron à accourir pour l'opprimer. Agité de ces inquiétudes, il fit éteindre tous les feux qui étoient allumés dans ſon camp ; & dès la premiere veille de la nuit, il ordonna à ſes gens de plier bagage & de décamper. Dans le déſordre d'une marche nocturne & précipitée, ſes guides, ſur qui on ne veilloit pas aſſez, lui échapperent. L'un demeura derriere, dans

Aſdrubal ſe doute de la jonction des conſuls.

Il veut ſe retirer.

dans un lieu où il avoit résolu par avance de se cacher ; l'autre passa le Métaure à la nage ; en sorte que l'armée, qui ne connoissoit pas le pays, erra d'abord à l'aventure au travers des champs ; & bientôt après, la plupart des soldats, accablés de sommeil & de lassitude, abandonnerent leurs drapeaux, & se coucherent de côté & d'autre le long du chemin. Asdrubal, en attendant qu'on vît plus clair, ordonna à ses gens de continuer leur marche le long du Métaure, & n'avança pas beaucoup, en suivant les bords obliques & tortueux de ce fleuve. Son dessein étoit de le passer, dès qu'il feroit jour ; mais comme à mesure qu'il s'éloigne de la mer, il est renfermé dans des rives plus hautes & plus escarpées, il ne trouva point de gués assez-tôt, ce qui donna le temps aux ennemis de le joindre.

Il est joint par les Romains.

Néron arriva le premier avec toute sa cavalerie. Porcius le suivit de près avec les soldats légérement armés : & comme tous deux fondoient de tous côtés sur les Carthaginois, fatigués d'une marche qui avoit tout l'air d'une fuite, Asdrubal leur fit faire alte ; & il commençoit à s'emparer d'une éminence assez voisine du fleuve, dans le dessein de s'y retran-

cher, lorſque Livius ſurvint avec ſon infanterie toute armée & diſpoſée à combattre ſans reprendre haleine. Toutes les troupes étant réunies, ſe rangerent en bataille, Néron commandant à la droite, Livius à la gauche, & le préteur au corps de bataille. Alors Aſdrubal vit bien qu'il ne pouvoit éviter le combat; ſi bien qu'abandonnant le deſſein de ſe fortifier, il plaça ſes élephants à l'avant-garde, devant les enſeignes. Il mit les Gaulois à la gauche, où ils devoient combattre contre Néron; comptant beaucoup moins ſur la valeur de cette nation, que ſur la crainte qu'elle avoit coutume d'inſpirer aux Romains. Il ſe chargea lui-même de l'aile droite, où il oppoſa à M. Livius les Eſpagnols, vieilles troupes, en qui il avoit le plus de confiance. Il plaça les Liguriens dans le milieu, immédiatement après les éléphants, donnant à ſon corps de bataille plus de longueur que de largeur. Les Gàulois étoient couverts d'une éminence qui s'avançoit de leur côté. La partie de l'avant-garde, qu'occupoient les Eſpagnols, en vint aux mains avec l'aile gauche des Romains, dont toute la droite étoit immobile, parce que la colline, dont j'ai parlé, l'empêchoit d'attaquer les enne-

mis, ni de front, ni par les flancs. Mais Livius & Asdrubal combattoient l'un contre l'autre avec beaucoup d'ardeur & d'animosité, & il se faisoit de part & d'autre un horrible carnage. Là étoient les deux généraux en personne : là étoit la plus grande partie de l'infanterie & de la cavalerie des Romains : là étoient les Espagnols, troupes aguerries & accoutumées à combattre contre les Romains : là étoient les Liguriens, nation endurcie dans le métier de la guerre. On tourna aussi du même côté les éléphants, qui d'abord avoient mis le désordre dans les premiers rangs des Romains, & les avoient fait plier. Mais ensuite le combat venant à s'allumer davantage, les cris qu'on poussoit de part & d'autre les ayant effrayés, il ne fut plus possible de les gouverner ; & ils flottoient entre les deux armées, ne sachant plus à qui ils appartenoient : semblables à des vaisseaux qui n'ont plus de pilote, & qui errent à l'aventure. Alors Néron s'adressant aux siens : » Sommes-» nous donc venus ici, leur dit-il, de si » loin, & avec tant de diligence, pour » demeurer les bras croisés » ? En même temps, ayant fait quelque effort pour monter sur la colline qu'il avoit en face ; comme il vit qu'il n'étoit pas possible d'al-

ler aux ennemis par ce chemin, il tira de l'aile droite, qui demeuroit toujours dans l'inaction, quelques cohortes, avec lesquelles il passa derriere la bataille, fit tout le tour de l'armée, & vint fondre obliquement sur l'aile gauche des Carthaginois ; sans qu'eux, ni même les Romains, se fussent apperçus de ce mouvement : & il exécuta le tout avec tant de promptitude, qu'après avoir heurté l'ennemi de côté, il l'attaqua sur le champ par derriere. Ainsi les Espagnols & les Liguriens sont poussés ou tués en tout sens, de front, de côté & en queue. Le carnage passa enfin jusqu'aux Gaulois, où l'on trouva encore moins de résistance ; parce que la plupart avoient abandonné leurs drapeaux la nuit précédente, pour se coucher pêle-mêle dans les campagnes voisines. Ceux mêmes qui étoient restés, vaincus par le sommeil, & accablés par le travail, auquel cette nation succombe facilement, soutenoient à peine le poids de leurs corps & de leurs armes : & comme on étoit sur le midi, brûlés tout à la fois de la chaleur & de la soif, ils se laissoient tuer ou prendre, sans se mettre en peine de défendre leur vie ou leur liberté.

Il y eut plus d'éléphants tués par leurs gouverneurs mêmes, que par les ennemis. Ils étoient munis d'une eſpece de poignard, & d'un maillet. Et quand ces animaux entroient en fureur, & qu'ils n'en étoient plus les maîtres, ils ſe ſervoient de l'un pour leur enfoncer l'autre entre les deux oreilles, à l'endroit où le col ſe joint avec la tête. C'étoit-là le moyen le plus ſûr & le plus prompt qu'on pût employer pour les tuer, quand on ne pouvoit plus les gouverner, & dont l'invention étoit due à Aſdrubal. Ce général mit ce jour-là le comble à la gloire qu'il avoit acquiſe en tant d'autres occaſions. Il employa les prieres & les menaces pour obliger à combattre des troupes accablées de fatigues, & preſque réduites au déſeſpoir : il les anima par ſes diſcours, & les ſoutint par ſes exemples, en s'expoſant le premier aux plus grands perils : il ramena les fuyards dans la mêlée, & rétablit le combat à pluſieurs repriſes différentes. Juſqu'à ce qu'enfin, voyant que la fortune ſe déclaroit abſolument pour les ennemis, afin de ne point ſurvivre à tant de milliers d'hommes, qui avoient quitté leur patrie pour le ſuivre dans une terre étrangere, il ſe jeta au milieu d'une cohorte Romaine,

Défaite, mort, & éloge d'Aſdrubal.

où il reçut, en combattant, une mort digne de ſon pere Amilcar & de ſon frere Annibal. Dans toute cette guerre, il ne fut jamais tué tant d'ennemis en une même action : & les Romains pouvoient ſe vanter d'avoir eu leur revanche de la bataille de Cannes, tant par la mort du général ennemi, que par le carnage de ſon armée. Ils y tuerent cinquante-ſix mille hommes, en prirent cinq mille quatre cents priſonniers, & firent un butin conſidérable, tant en or & en argent, qu'en toute autre eſpece de biens. Ils tirerent des mains des Carthaginois plus de quatre mille citoyens, qui étoient priſonniers chez eux, ce qui fut une conſolation pour la mort de ceux qui avoient été tués dans cette bataille. Car cette victoire leur coûta aſſez cher, puiſqu'ils l'acheterent par la perte de huit mille des leurs, qui furent tués ſur la place. Et les vainqueurs eux-mêmes étoient ſi las de tuer & de répandre du ſang, que le lendemain, quelqu'un ayant averti Livius qu'un gros de Gaulois & de Liguriens, qui ne s'étoient pas trouvés à la bataille, ou qui s'étoient échappés du carnage, ſe retiroient ſans chef, ſans enſeignes & ſans ordre, & qu'il ſuffiſoit d'envoyer après eux un eſcadron de cavaliers pour les

défaire ; « Non, non, répondit ce gé- « néral, il eſt bon qu'il en reſte quel- « ques-uns, pour aller publier la défaite « des ennemis & notre victoire «.

Cinquante-ſix mille Carthaginois tués ſur la place.

Néron, dès la nuit qui ſuivit le combat, partit pour retourner à ſon quartier ; & s'en allant encore plus vîte qu'il n'étoit venu, il rentra, après ſix jours de marche, dans le camp qu'il avoit laiſſé près d'Annibal. Il trouva moins de monde ſur ſa route, parce qu'il n'avoit point envoyé de courrier devant lui ; mais ceux qui s'y rencontrerent, étoient tranſportés d'une joie qu'ils ne pouvoient contenir. Et, ce qu'il eſt difficile de comprendre par la penſée, & encore plus d'exprimer par le diſcours, ſont les divers mouvements qui agiterent les citoyens à Rome, ſoit pendant qu'ils furent dans l'incertitude de l'événement, ſoit quand ils eurent appris la nouvelle de la victoire. Depuis qu'on y avoit ſu le départ de Néron, les ſénateurs entroient dès le matin dans le ſénat, avec les magiſtrats, & le peuple rempliſſoit la place publique, & perſonne ne retournoit dans ſa maiſon que la nuit ne fût venue. Les Dames qui ne pouvoient aider la république ni de leur tête ni de leurs bras, ſe répandoient dans tous les temples, &

Néron retourne dans ſon camp, près d'Annibal.

fatiguoient les Dieux à force de vœux & de prieres. Pendant que toute la ville étoit ainsi partagée entre la crainte & l'espérance, un bruit assez confus & assez incertain se répandit d'abord à Rome, que deux cavaliers de Narnie étoient venus dans le camp qu'on avoit placé à l'entrée de l'Ombrie, & qu'ils y avoient annoncé la défaite des ennemis. Mais les citoyens écoutoient premierement cette nouvelle, sans en être que foiblement touchés. Elle leur paroissoit trop importante, pour être crue légérement, & avant qu'elle eût été confirmée. Ce qui les obligeoit encore à s'en défier, c'étoit le peu de temps que ces courriers avoient eu pour l'apporter : car, selon eux, il n'y avoit que deux jours que la bataille s'étoit donnée. Ensuite on reçut les lettres que L. Manlius Acidinus écrivoit du camp d'Ombrie, & qui confirmoient l'arrivée des cavaliers Narniens & leur rapport. Ces lettres furent portées à travers de la place publique, jusqu'au tribunal du préteur : & tout le monde courut avec tant d'empressement & d'ardeur aux portes de la salle où se tenoit le sénat, que le courrier ne pouvoit en approcher ; chacun l'arrêtant pour lui faire des ques-

tions, & demandant avec de grands cris, que les lettres fussent lues dans la tribune aux harangues, avant qu'on les portât dans le sénat. Les magistrats ayant avec bien de la peine fait écarter la foule, on eut enfin la liberté de publier cette heureuse nouvelle, & d'en répandre la joie dans tous les esprits, impatients de l'apprendre. La lecture de ces lettres, qu'on fit successivement dans le sénat & dans l'assemblée du peuple, fit différentes impressions sur les citoyens, selon le caractere de chacun d'eux. Car les uns, sans en demander davantage, se livrerent sur le champ à tous les transports d'une joie excessive : les autres refusoient d'y ajouter foi, jusqu'à ce qu'ils eussent vu les députés des consuls, ou entendu la lecture de leurs lettres.

La nouvelle de la victoire arrive à Rome, & y cause une joie excessive.

Enfin on apprit que ces députés arrivoient. Alors tous les citoyens, sans distinction d'âge, coururent au devant d'eux avec un égal empressement, chacun brûlant d'envie de voir le premier les courriers, & d'entendre la charmante nouvelle dont ils étoient les porteurs. Le peuple remplissoit tout l'espace qu'il y a depuis la ville jusqu'au pont Milvius. L Véturius Philon, P. Licinius Varus, & Q. Cécilius Metellus, envoyés par les

consuls, arriverent dans la place publique, entourés d'une multitude infinie de toute sorte de gens, qui s'adressoient ou à eux, ou à ceux de leur suite, pour savoir ce qui s'étoit passé : & à mesure qu'ils apprenoient que le général des ennemis avoit été tué & toute son armée taillée en pieces, & que les consuls & leurs légions étoient en bon état, ils alloient au plus vîte faire part aux autres de la joie dont ils étoient remplis. Les députés arriverent assez difficilement dans le sénat ; & on eut encore plus de peine à empêcher que le peuple n'y entrât avec eux, & ne se confondît avec les sénateurs. Les lettres ayant été lues devant eux, furent portées dans l'assemblée du peuple, à qui on en fit aussi la lecture. L. Véturius ensuite exposa plus en détail ce qui s'étoit passé ; & son récit fut suivi de cris de joie, & d'applaudissements de tout le peuple, qu'il seroit difficile de bien représenter. Les citoyens sortirent aussi-tôt de la place publique, les uns pour aller dans les temples remercier les Dieux d'une si grande faveur; les autres dans leurs maisons, pour apprendre à leurs femmes & à leurs enfants un succès si grand & si inespéré. Le sénat ordonna des prieres publiques pour

trois jours, en reconnoissance de la victoire signalée que M. Livius & C. Cl. Néron avoient remportée sur les Carthaginois, dont ils avoient tué le chef & taillé les soldats en pieces, en conservant eux-mêmes leurs légions. Le Préteur Caius Hostilius indiqua dans l'assemblée du peuple ces processions, où se trouverent les hommes & les femmes en très-grand nombre. Tous les temples furent pleins pendant ces trois jours d'une multitude toujours égale ; les Dames revêtues de leurs plus beaux habits & accompagnées de leurs enfants, rendant aux Dieux les mêmes actions de graces, que si la guerre eût été absolument terminée, & qu'elles eussent été délivrées de toute inquiétude pour l'avenir. Cette victoire causa dans la république une révolution salutaire ; & depuis ce jour, les citoyens recommencerent à contracter ensemble, à vendre, acheter, faire des emprunts & des payements comme on a coutume de faire, lorsqu'on jouit d'une paix tranquille. Le consul Néron ne fut pas plutôt de retour dans son camp, qu'il fit jeter devant les retranchements des ennemis la tête d'Asdrubal, qu'il avoit fait conserver avec soin : & il exposa à leurs yeux

La tête d'Asdrubal jetée dans le camp de son frere.

les prisonniers Africains, chargés de chaînes, comme ils étoient : il en détacha même deux, à qui il ordonna d'aller raconter à Annibal ce qui s'étoit passé à la journée du Métaure. Ce général frappé tout à la fois des deux blessures mortelles que sa patrie & sa famille avoient reçues, se contenta de dire, qu'il reconnoissoit la fortune de Carthage : & décampant dans le moment, il se retira dans un petit coin de l'Abruzze, où il ramassa tout ce qui lui restoit de troupes, n'étant plus en état de les conserver séparées les unes des autres, comme auparavant. Il ordonna en même temps à tous les Métapontins de quitter leur ville, & à tous ceux de la Lucanie, qui étoient dans son parti, d'abandonner leur pays, & de le venir joindre chez les Brutiens.

Annibal consterné, se retire à l'extrémité de l'Italie.

Fin du Livre VII, & du Tome II.





